



26695

50000

Complet des 6 grades

1^{re} edition

truy raro con
todos los grados

BAYONNE

1775

HISTOIRE DE BAYONNE



BAYONNE,

VUES

HISTORIQUES ET DESCRIPTIVES.



Lima, Perù

VUE DE LA PÉRIODE INDUSTRIELLE.

Lith. L. L. L. L. L.

H-48291
R-48496

ATV
23120

BAYONNE,

VUES

HISTORIQUES ET DESCRIPTIVES,

PAR M. F. MOREL,

RÉDACTEUR DE LA SENTINELLE DES PYRÉNÉES.

SIX VIGNETTES,

PAR M^{lle} HÉLÈNE FEILLET.

C'est une esquisse et non pas un tableau. . . .



A BAYONNE,
DE L'IMPRIMERIE DE LAMAIGNERE.

JUIN 1856.

VOICI, mon cher CAMILLE, un fruit de mon jardin,
Garanti très-moral, sans anglais ni latin ;
J'attendrai là-dessus que le diable m'éveille.

Il est sain de dormir, ignoble de bâiller.

C'est bien d'avoir noirci quatre mains de papier ;

J'ai passé trente nuits : allons, c'est à merveille.

Baste ! il faut s'en tenir à sa vocation.

Mais quelle singulière et triste impression

Produit un manuscrit ! — Tout à l'heure, à ma table,

Tout ce que j'écrivais me semblait admirable.

Maintenant, je ne sais, je n'ose y regarder.

Au moment du travail, chaque nerf, chaque fibre

Tressaille comme un luth que l'on vient d'accorder.

On n'écrit pas un mot que tout l'être ne vibre.

(Soit dit sans vanité, c'est ce que l'on ressent.)

On ne travaille pas, on écoute, on attend.

C'est comme un inconnu qui vous parle à voix basse.

On reste quelquefois une nuit sur la place,

Sans faire un mouvement et sans se retourner.

On est comme un enfant dans ses habits de fête,

Qui craint de se salir et de se profaner, etc.....

(Paraphrase d'une dédicace de M. Alfred de MUSSET.)

A un Ami.

COMME tant d'autres, j'ai dû payer le tribut que m'imposaient ma vie, mes goûts, mes trois années de lutte politique, en un mot toutes ces sollicitations ambitieuses qui font battre si fréquemment la tête et le cœur d'un homme de lettres. Vous le savez, timide et peu expert, j'ai long-temps résisté, et lorsque bien des fois ces drames ou poésies que nous applaudissions ou lisions ensemble faisaient vibrer toutes nos fibres enthousiastes, nous avions recours à ces journées oublieuses et molles qui nous emportaient bien loin de nos rêves et de nos ambitions.

Nos deux existences, qui avaient coulé si long-temps jumelles et paisibles dans le même lit, se sont désunies tout à coup : votre étoile, plus sage que la mienne, vous a conduit doucement auprès d'une muse aimée et facile, la muse du foyer domestique. La mienne m'a jeté au sein d'une vie orageuse et rapide, que j'aime cependant autant que vous aimez, vous, votre bâton de voyage, vos douces habitudes et vos belles allées de peupliers.

Je suis entré dans la vie politique sans but, sans idées, sans style, sans expérience ; je suis venu sous la puissance de je ne sais quel instinct, et sauf mes convictions qui ont jeté trop de vieilles et de vivaces racines dans mon cœur, pour avoir jamais hésité, tout était en moi obscur et incertain. Ce qui m'a poussé au journalisme, ce n'est ni rancune, ni ambition : trop jeune sous la restauration pour brûler au carbonarisme et à ces dieux libéraux dont on flétrit aujourd'hui les mensonges ou l'imbécilité, on ne m'a pas refusé de places dans les antichambres de 1830, parce que je n'avais ni goût, ni droit aux places des gouvernemens. Maintenant que les événemens et les hommes courent devant moi, je resterai journaliste obscur, mais fidèle, pour les juger dans leur orgueil et dans leurs avortemens avec ma conscience d'honnête homme.

Vous douteriez-vous, mon ami, qu'après nos pastorales et nos rêves d'or, après cette exhubérance poétique de tête et quelquefois de cœur, après cette promesse faite mille fois de rester inédits sous cette facile auréole conquise dans nos longues veillées de punch et de folles causeries, vous douteriez-vous que j'aie pu briser cette belle virginité, que j'aie pu effeuiller cette fleur de nos riantes années, pour me déshabiller chaque jour aux regards d'un public persifleur ou ignorant ? Sous la croûte politique

qui m'alourdit, il vous serait difficile, en vérité, de reconnaître votre vieux et insoucieux ami.

Vous vous souvenez combien on nous vantait autrefois la vie de journaliste, combien on la parait devant nous de puissance et de promesses : c'est le chien de Lafontaine qui raconte au loup son bonheur et ses jouissances : le loup fut plus sensé que moi ; il s'était aperçu que le cou du chien était pelé.

Un journal use vite : il faut monter un de ces coursiers rebelles et infatigables, et dire après tout ce qu'il faut d'haleine et de courage pour tenir en main ces rênes rétives. Il faut vivre de cette vie dévorante de la presse périodique, pour comprendre combien elle emporte chaque jour d'énergie et d'avenir ! Il faut plonger dans cet abîme où se jettent incessamment tant d'idées, d'opinions, de découvertes, de passions et de folies, pour comprendre notre époque, pour ajouter une phrase à cette immense conversation qui court d'un bout du monde à l'autre.

Un journal, il faut l'alimenter du souffle de votre poitrine et des idées de votre tête ; il faut l'empreindre de vos convictions et le tremper de votre énergie ; il faut que chaque jour, au milieu de cette dépense générale d'idées politiques, vous donniez au public une idée nouvelle ou du moins une forme d'idée nouvelle ; il faut que chaque jour vous plaisiez à l'ignorant comme à l'homme d'esprit ; il faut que vous soyez l'expression vivante, non-seulement d'une grande pensée, d'une généreuse passion, mais encore d'une foule d'intérêts importuns et tracassiers.

Comme un fidèle instrument, il ne s'inspire que de vous ; il obéit à tous vos mouvemens de colère, d'indignation, d'enthousiasme et d'espérance ; il reçoit une parole et une intelligence de vous seul ; c'est vous qui lui donnez

la forme et la couleur; c'est vous qui en faites un combattant énergique et dévoué. Que votre tête ou votre poitrine souffrent et crient merci, vous devez le même tribut au public. Le public ne vous connaît que par cette manifestation périodique de vous-même !

Mais si c'est une rude tâche pour des épaules vulgaires, s'il faut souvent frapper du pied et appeler vainement l'inspiration qui ne vient pas, s'il faut sortir violemment de la vie ordinaire, et rejeter loin de soi les illusions, l'oisiveté, l'admiration naïve et les façons débonnaires, s'il faut se cuirasser de résignation et d'austérité politique, on y trouve de si magnifiques compensations, qu'on serait mal venu à abandonner une brèche si glorieuse !

Depuis Voltaire, car Voltaire fut aussi journaliste dans sa correspondance et dans son encyclopédie, le journalisme a marché à pas de géant. C'est de la restauration cependant que date sa guerre plus détaillée, plus active, plus impitoyable, plus personnelle. C'est alors que commença cette lutte sublime de la pensée libre, écrite et raisonnée, contre toutes les folies rétrogrades de l'époque, lutte sublime que ne purent pas interrompre les ciseaux infâmes de la censure; lutte sublime qui eut pour solution ces trois merveilleux jours de combats dont nous nous souvenons à peine.

C'était un beau spectacle que cette armée de journaux pleins d'audace et de courage, marchant tous au même but, les uns stigmatisant les hommes, les autres stigmatisant les choses; les uns empruntant au sarcasme et à la satire leurs traits les mieux aiguisés, les autres puisant à une source plus sérieuse pour monter à l'assaut de tout ce qui était pouvoir en ce temps-là. Aujourd'hui que de traîtres et de déserteurs dans cette armée jadis victorieuse !

Que d'écrivains, courbés sous les dépouilles opimes, ont fait défaut, lorsque le journalisme s'est aperçu qu'il s'agissait d'un nouveau combat !

Le journal a déblayé le chemin et commencé une nouvelle opposition : le journal a tué tout ce qui était derrière lui ; le journal tuera tout ce qui est aujourd'hui devant lui, si ce qui est devant lui ne marche pas avec la liberté, avec l'opinion, avec le progrès.

Vous le voyez : nous aimons à parler de nos labeurs et de nos fatigues ; nous aimons à trouver un cœur ami qui consente à recevoir nos confidences et nos déceptions, car dans nos provinces le vide se fait vite autour de nous ; la méfiance nous garde comme une sentinelle ombrageuse, et c'est dans nos familles seulement (lorsque nous en pouvons rencontrer), que nous nous hasardons à descendre dans la vie intime et ordinaire, dans les habitudes privées. Cependant nous avons une tribune qui écoute toutes les plaintes, qui venge toutes les injustices, qui s'indigne contre toutes les puissances insolentes, qui frappe à mort toutes les vieilles réputations converties, qui prend parti pour le pauvre contre le riche, en un mot qui pilorie tout ce qui est lâche et infâme, et loue tout ce qui est bon et juste.

Comparez tous les journaux : par la forme ou le fond, ils prennent tous la même voie ; tous se rencontrent au chemin du vrai : tous ont une mission de justice et de liberté... Mais la foule n'est pas toujours reconnaissante... N'importe : après nous l'apothéose !

En mesurant derrière soi toutes les ruines qu'a faites la presse, on se sent pénétré d'une profonde et sincère admiration, car ces débris ne sont pas des débris de libertés ou de droits populaires : la foudre a atteint les plus hauts édi-

fices, et ce sont d'illustres ruines, celles que nous voyons derrière nous! Tout a disparu, tout a été emporté par elle, et n'est-il pas curieux de voir aujourd'hui quelques obscurs ouvriers élever péniblement de leurs mains une digue à ce flot irrésistible? . . .

Croyez-vous maintenant que, dans les intermittences rapides d'un rôle si nouveau pour moi, je ne sente pas le besoin de me reposer dans un labeur plus facile et sans responsabilité morale aussi sérieuse? Au milieu de notre rude périodicité politique, ma tête et ma main sollicitent une œuvre littéraire où je puisse faire courir à mon gré les quelques idées ou observations qui traversent parfois mes loisirs.

J'ai donc écrit ce livre sans prétention et sans colère, sans compter sur la vogue, ni me soucier d'elle; j'ai choisi cette forme qui est plus simple et plus facile, qui ne demande pas une trop longue haleine et qui promet en même temps plus de rapidité et moins d'ennui.

Les esquisses, vous le savez, sont de mode aujourd'hui, et depuis les marqueteries étincelantes de M. de Balzac, jusqu'aux pédanteries spirituelles de M^{me} Sophie Gay, le public ne veut que des esquisses, car on a hâte de vivre et il suffit d'un coup d'œil pour un tableau. Des esquisses locales, d'ailleurs, ne marchent sur aucune susceptibilité parisienne; elles ne font ombre à aucune réputation déjà faite, et j'espère, dieu aidant, arriver sans encombre à une honnête indifférence.

Que de renommées contemporaines ont éclos avec une imperturbable assurance depuis que nous ne nous sommes vus! Que de Trissotins littéraires ont pris place à côté des Nodier et des Ste-Beuve! Que d'indigérables productions ont coudoyé insolemment nos plus belles admirations,

Notre-Dame, par exemple, aussi merveilleuse et aussi vivante dans le livre d'Hugo que sur ses vieux et gigantesques fondemens ; et *la Femme de 30 ans*, ce coup de pinceau si fin et si profond, si gracieux et si intelligent, qui semble avoir surpris un secret de femme inconnu jusqu'ici. Vous avez pu voir le ridicule moyen-âge que ces peintres badigeoneurs nous ont fait dans leurs romans ; vous avez pu siffler ces femmes impassibles qu'ils ont déshabillées sans pudeur devant le public, ces passions, ces légendes, ces croyances, ces mœurs, ces miracles naïfs, ces héros, ces martyrs qu'ils ont scandaleusement affublés de je ne sais quelles couleurs qu'ils appellent locales ; vous avez suivi du regard ces innombrables in-8° précipités chaque jour dans le fleuve d'oubli. Tout cela, c'est notre époque inquiète, pressée et prévoyante d'un autre avenir qui donnera à la pensée une autre direction. Tout cela, c'est le caractère indélébile de notre société de transition, de notre société qui tremble sur un volcan, et qui, ayant foi dans son agonie prochaine, a proclamé audacieusement cette devise : *Vivre et jouir !* La littérature et la poésie se sont mises dans les affaires ; elles spéculent, elles jouent à la hausse et à la baisse des petites passions et des petits travers du public ; elles exploitent les nerfs de nos femmes et les chaleurs épigastriques de nos adolescents. Après cette littérature surannée de l'Empire, qui a commencé dans les bureaux de rédaction de la *Pandore* et qui est allée mourir sur les fauteuils de l'Académie française, nous avons aujourd'hui la littérature facile, plus élégante, plus passionnée peut-être, mais à tout prendre, aussi vide et aussi prétentieuse. Heureusement qu'il nous reste des hommes d'intelligence et de cœur ! . . .

Mon livre est aussi un livre facile, dans le sens le moins

bienveillant de ce mot ; mais je crains moins pour lui une critique sévère, parce qu'il s'adresse plus particulièrement à une localité et à une population, et que l'une et l'autre me tiendront compte de mon intention de modeste immortalité.

Il vous souvient de votre rapide séjour à Bayonne et des impressions riantes que vous laissèrent ses alentours, et surtout ses mœurs et son ciel coloré, si loin du gris monotone des provinces du Nord ? Il vous souvient de sa vie toute en dehors, de son beau fleuve, de ses femmes, de Biarritz, de Marrac, du Boucau, des Allées-Marines, etc. ; il m'a pris fantaisie de m'emparer de tout cela, d'esquisser tout cela en des tableaux les moins faux possibles, d'y mettre un titre le plus modeste qui soit, et de jeter le tout au public, heureux d'un succès, résigné d'avance à une disgrâce.

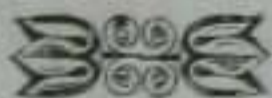
C'est ma première lutte avec le public des livres, vous le savez, mon ami ; ce sera peut-être la dernière : j'ai échappé jusqu'ici à cette maladie moderne et contagieuse que J. Janin a appelée si plaisamment *Œuvres complètes* ; j'espère y échapper toute ma vie, malgré deux à trois rames de vieilles hallucinations qui dorment là dans mon secrétaire et qui commencent à mes dithyrambes de collège. Je n'aurai rien à regretter, car vous me saurez gré de ce livre, vous qui y rencontrerez le souvenir de vos voyages aventureux. A mon âge, il serait temps encore de donner satisfaction à cette folle du logis, si aimable et si aimée, qu'on appelle imagination, si je ne craignais déjà qu'elle ne fût morte sous les glaces de mes trois années si graves et si austères !

Puis, je reviendrai à ma tâche de journaliste ou plutôt je la continuerai, heureux si le combat me trouve encore

sur la brèche ; heureux si j'ai pu jeter une seule fascine dans ce large fossé derrière lequel la liberté attend sa délivrance.

C'est une folle audace, je le sais, que de prendre une ville de province pour premier juge d'une œuvre littéraire ; mais cette audace même peut me valoir quelque indulgence, car vous connaissez comme moi toute l'antipathie que la centralisation inspire à nos 86 départemens. Ce sont, ne vous en déplaise, un livre daté de Bayonne, de l'histoire et de l'inspiration locales, le récit d'un voyageur qui a glané pêle-mêle des dates, des faits, des légendes, des points de vue, des coutumes, etc. ; aussi accepterons-nous largement toute critique, quelque sévère qu'elle puisse être ; mais nous ne nous résignerons pas aussi bien, lorsque des rigoristes imbéciles nous demanderont compte de notre peu de révérence pour tous ces renseignemens fastidieux qui constatent, dans l'histoire d'une ville, le lever du soleil, les coups de vent, les incendies, les inondations et les lampions brûlés au passage du plus mince grand seigneur.

Maintenant, dites avec moi : va, notre livre, et que la postérité te soit légère !



BAYONNE,

DEPUIS LES ROMAINS

JUSQU'A LA RÉUNION

DE LA GUIENNE A L'ANGLETERRE.

SOMMAIRE.

Introduction. — Fondation présumée. — Invasion des Barbares. — Les Normands. — Saint Léon. — Développement et Commerce. — La Gascogne passe à l'Angleterre. — Vicomtes.

BAYONNE,

DEPUIS LES ROMAINS

JUSQU'A LA RÉUNION

DE LA GUIENNE A L'ANGLETERRE.

« La civilisation, parvenue à un certain point, a dû produire des changemens immenses; mais que d'anneaux manquent à la chaîne des observations, depuis la naissance du monde jusqu'à l'époque actuelle! Combien de peuples et d'empires ont péri dont nous ne savons rien! et pour ceux que nous connaissons, sommes-nous sûrs de la vérité des faits. » P. F. TISSOT.

LE monde, jadis habité par les nations ensevelies sous le sol qui porte les nations vivantes, a exercé constamment les études des archéologues et des historiens, et parfois des monumens imparfaits ou des manuscrits menteurs les ont guidés, seuls, à travers ces routes presque effacées. L'histoire fonde sur l'archéologie ses notions les plus positives;

cette dernière science, qui fouille dans la poussière des peuples primitifs, peut seule les lui révéler d'une manière authentique. Les monumens, ce sont les dates irréfutables des époques; ce sont leurs caractères saillans et la marque de leur génie. Les temples représentent les croyances; les ouvrages publics, les besoins sociaux; les chefs-d'œuvre dans la littérature ou la science, la puissance de l'imagination et de l'étude. L'archéologie est naturellement plus impartiale que l'histoire; les faits écrits sur les monumens portent avec eux une naïve certitude, et l'histoire qui voudrait les contredire serait une erreur ou un mensonge.

Mais lorsque les notions archéologiques manquent, lorsque les monumens et même leurs débris ont disparu, lorsque les pavés d'une ville nouvelle ont recouvert jusqu'au sol de la ville antique et que le plâtre moderne a effacé les dates et les inscriptions, l'historien ou le chroniqueur ne sont-ils pas forcés d'avoir recours aux manuscrits, aux archives, aux traditions ou aux rares fragmens de maçonnerie et de sculpture oubliés ou dédaignés par nos alignemens et nos constructions nouvelles?

Les souvenirs historiques de la ville de Bayonne ont été laborieusement enregistrés en des *chroniques*, *essais*, *notices*, *mémoires*, etc., où l'esprit a quelque peine à se guider à travers des dates,

des classifications et des faits parfois diffus et embarrassés. La lecture de tous ces matériaux est déjà un travail pénible, et je n'aurai ni la prétention de reproduire le fruit de ces recherches laborieuses, ni celle de puiser, comme M. Masein, aux 385 vol. in-folio des mémoires manuscrits de Brienne, malgré l'authenticité et l'abondance d'une telle source. Mon rôle est désormais plus modeste et plus facile : la route est tracée, il faut la parcourir plus rapidement, et je ne voudrais pas mentir au titre de ce livre en faisant autre chose de ce chapitre qu'une vue historique de Bayonne.

Les monumens et les matériaux manquent évidemment autour de nous ; la population, vingt fois renouvelée ou mélangée, n'a pu enregistrer aucune des phases de sa vie publique, et les chroniqueurs se sont livrés naïvement au récit des faits sans les lier entr'eux et sans les rattacher à aucune pensée sociale ni à aucune couleur historique. De là, le vide et le peu d'intérêt de ces notes laborieuses qui trouveraient tout au plus une place honorable dans des archives, mais qui ne satisfont pas la curiosité d'une époque impatiente et distraite. Les chroniqueurs doivent être contemporains des faits qu'ils racontent ; les chroniques ressemblent à des tableaux, et il me paraît difficile de peindre un tableau loin des élémens qui lui donnent l'actualité, l'expression et la vie. Philippe de Commines

et Froissard furent d'admirables chroniqueurs, parce qu'ils écrivirent dans le langage de leur temps, et qu'ils racontèrent les choses de leur époque. Chacune de leurs pages en est une révélation, parce qu'elle s'arrête au costume, aux vices, aux mœurs, aux croyances, à l'esprit général; c'est un homme qui dit ce qu'il a vu sur un champ de bataille, dans une église, dans un salon, dans un duel, à tous les momens de sa vie, dans toutes les circonstances de la société dont il fait partie.

A plusieurs siècles d'un événement, l'histoire seule est possible, car elle se place à un point de vue plus large et plus élevé, et il ne lui faut pas descendre à ces détails intimes que la tradition conserve rarement. L'histoire, c'est l'ensemble du monument; la chronique, ce sont les ornemens intérieurs qui en indiquent l'origine et les vicissitudes; la chronique veut la main habile et patiente d'un ouvrier, tandis que l'histoire exige la vaste intelligence du génie. Aussi, l'une est plus facile que l'autre. On a ressuscité les légendes, on a fait parler les saints et les miracles, on a fouillé les temples et les champs de bataille pour en interroger les pierres et les ossemens, et de toutes ces poussières diverses, nous n'avons obtenu partiellement que la physionomie guerrière ou poétique de certains peuples. On a su mettre

en saillie quelques grands crimes, quelques grandes vertus et des mœurs étranges; mais personne qui ait encore abordé d'une main puissante ces faces et ces nuances diverses pour les harmonier et en faire ressortir tous les caractères et toutes les formes, afin que d'un seul coup d'œil on pût mesurer la grandeur d'un siècle et en calculer l'influence. L'histoire, écrite ainsi, n'est plus seulement une série d'événemens dramatiques, mais elle devient une science d'observation et d'analyse qui constate et développe tous les progrès de l'activité humaine.

Mon regard et ma main ne toucheront pas à ces hauteurs où s'inspire le génie; je me bornerai à côtoyer, si je puis m'exprimer ainsi, la chronique et l'histoire, en parcourant rapidement tous les événemens que ces pages pourront embrasser, en les groupant surtout et en les échelonnant de manière que mes lecteurs en perçoivent une idée suffisamment nette et rationnelle.

La domination romaine s'étendait déjà, au III^e siècle, sur toutes les côtes de l'Aquitaine, et ces heureux aventuriers qui exploitaient par l'épée toutes les terres du monde connu, avaient dû choisir et fortifier une position qui protégeait l'exportation des produits intérieurs de la Novempoulanie. D'après tous les chroniqueurs, ce fut là le berceau de Bayonne, ce fut là l'antique *Lapur-*

dum. Ses premières maisons ou cabanes en bois et en chaume, couvraient, sur une étendue de 600 toises environ, la partie supérieure du plateau en pente qui porte aujourd'hui le Grand-Bayonne; elles s'étendaient de la Tour-du-Sault, appelée depuis porte Saint-Simon, jusqu'au petit fort bâti par les Romains et dont le Château-Vieux a pris la place; la première enceinte passait par la rue des Basques, par le milieu de la Poissonnerie, par l'ancienne rue Sainte-Catherine et par la rue Salie; elle était fermée par huit portes et défendue par 18 à 20 tours liées entr'elles par un mur en pierres carrées. Ces huit portes, qui correspondaient à la Tour-du-Sault, aux rues Poissonnerie, Sainte-Catherine, du Port-de-Suzée, de l'Argenterie, Orbe, Mayou et aux arceaux des anciens Carmes, étaient ceintrées et pourvues, dans leur massif, de vastes logemens qui s'ouvraient sur la campagne et sur l'intérieur de la ville. Au-dessus du ceintre de la porte Sainte-Catherine, s'appuyait une forte et épaisse maçonnerie d'environ 40 pieds d'élévation sur 20 de développement. Les Romains durent la regarder comme très-importante, puisqu'ils y avaient réuni les moyens les plus puissans de résistance. Toutes ces portes présentaient la même architecture et communiquaient entr'elles par un corridor ou chemin de ronde. Lapurdum, qui appartenait à la Gaule celtique, devint sous

la domination romaine le siège du tribun de la Novempopulanie. C'était en même temps un poste militaire formidable du côté de l'Espagne, et l'entrepôt d'un commerce que fesaient prospérer les matières résineuses, le papyrus et les mines des Pyrénées.

Parmi les historiens érudits de la ville de Bayonne, M. Masein est le seul qui ait osé préciser l'époque de sa fondation; mais cette conjecture, médiocrement étayée d'une émigration des peuples du Bourbonnais, du Forez et du Beaujolais, sur les côtes de l'Océan, prouve tout au plus le trop grand nombre de matériaux auxquels l'auteur a puisé. Après la conquête du territoire par les Romains: il est vraisemblable qu'ils comprirent la nécessité de bâtir une forteresse pour conserver des populations dont ils connaissaient l'impudence et le courage; c'est peut-être l'origine de Bayonne; nous nous bornons du reste à citer l'opinion de M. Compaigne; son berceau reste plongé à nos yeux dans les conjectures d'une haute antiquité. Quoi qu'il en soit, Lapurdum était une ville romaine au moment où quelque certitude historique peut s'emparer d'elle, et il serait facile d'imaginer, à travers quinze siècles d'existence, sa première enceinte tracée en demi-cercle, ses vingt tours qui l'interrompent irrégulièrement, et même les soldats romains debout sur les murailles avec

leurs morions de fer et leurs glaives étincelans. Il est hors de doute, d'après des fragmens de maçonnerie qui existent encore, que si Lapurdum n'a pas été fondé, du moins il a été fortifié par les conquérans de toutes les Gaules.

M. Compaigne parle encore d'un évêque Ictasicus qu'une charte de l'abbaye de Duvielle près de Dax, fait possesseur du siège épiscopal de Lapurdum en 381. Dans les premiers siècles de l'église, les cités seules avaient un siège épiscopal; donc, à cette époque, Lapurdum était déjà une cité chrétienne et importante.

C'est à la fin de ce IV^e siècle, si orageux et si fécond, que les barbares inondèrent l'Europe et bouleversèrent toutes les anciennes divisions territoriales. Rome, vieille de gloire et saturée de combats, voyait l'empire du monde échapper à ses aigles corrompues et énervées. Les Gaules furent envahies, polluées, pillées, dépeuplées; les barbares marchaient par bataillons nombreux et serrés comme les épis de nos champs, et ne laissaient derrière eux que des ruines et des cadavres. Lapurdum dut subir, comme toute la Novempoulanie, les conséquences d'un débordement dont les anciens récits nous épouvantent.

Cependant les peuples barbares plantaient leurs tentes nomades au cœur des pays vaincus et ravagés; c'étaient la reconnaissance et la conso-

lidation de leur conquête. La Novempopulanie échut aux Goths ariens, et bientôt, avec toute l'Aquitaine, cette partie de l'ancienne Gaule devint successivement l'apanage de cinq rois goths et le foyer d'une persécution active et violente contre toutes les églises chrétiennes. Lapurdum fit partie de cet apanage pendant tout le V^e siècle. Au commencement du VI^e, Clovis combat Alaric, le dernier de ces cinq rois; il le tue de sa main, et l'Aquitaine devient province franque. Cette nouvelle domination lui fut favorable; son commerce et ses relations durent s'accroître rapidement.

En 588, les peuples de la Haute-Navarre (les Vascons ou Basques) se ruèrent sur la Novempopulanie et formèrent des établissemens réguliers, érigés en duché sous la suzeraineté des rois francs, suzeraineté du reste qu'ils ne tardèrent pas à secouer. Replacés sous le joug, ils reçurent de nouveau des chefs francs qui prirent le nom de comtes. L'un d'eux, nommé Aznar, profita même de cette nationalité et de cet amour de l'indépendance des Vascons, pour fonder un nouveau duché que son frère Sanche Sancion consolida et agrandit. Sur ces entrefaites, et après la révolte d'Aznar contre les rois francs, les Normands dont les besoins commerciaux avaient développé la marine, remontèrent l'Adour, s'emparèrent de Lapurdum et y fondèrent une sorte de

chef-lieu de leurs expéditions armées dans toutes les parties de la Gascogne.

A cette époque, le commerce de transit et d'échange y était entretenu par les mines des Pyrénées, déjà exploitées par les Romains, et par l'esprit industriel des Sarrasins, maîtres de l'Espagne et ouvriers habiles des produits de ces mines. La pêche des baleines devait y être productive, puisque une redevance frappait cette pêche et que des meubles même d'un usage commun y étaient construits avec les os des baleines.

Lapurdum, écrasé pour un temps par la longue occupation militaire des Normands, ne dut quelque retentissement, vers le commencement du X^e siècle, qu'à l'arrivée de saint Léon, envoyé en Espagne pour conquérir à l'évangile les populations païennes de ces contrées. C'est ici que commence la légende de saint Léon, devenu depuis l'apôtre de Lapurdum, et son premier évêque depuis la restauration de son église; nous nous efforcerons de lui conserver une partie de sa naïveté primitive, à laquelle du reste semble éminemment tenir M. Compaigne, un des chroniqueurs de la ville de Bayonne.

Saint Léon, dont Rouen et Coutances se disputent le berceau, accompagné de ses deux frères Philippe et Gervais, arriva à Lapurdum par un chemin qui existe encore, dit M. Baylac, sous le nom

de *Camin Roumiou*. Les portes de la ville étaient fermées par suite des excursions des Basques; il se dirigea donc sur une hauteur près de la Nive, et y construisit une cabane de feuillage, en prononçant ces paroles que la légende a conservées en langue latine : « Voici mon lieu de repos pour
« l'éternité; j'habiterai cette cabane que j'ai choi-
« sie. » Le lendemain, les portes de la ville s'ouvrirent et il fut conduit sur la place publique où il prêcha avec tant d'onction et d'enthousiasme, qu'un grand nombre d'habitans demandèrent le baptême. De là il se rendit dans le temple du dieu Mars dont il renversa l'idole en soufflant sur elle. Un miracle aussi éclatant fit de nouvelles conversions. Saint Léon continua bientôt sa mission chrétienne sur les côtes de l'Océan et dans le pays des Basques. A son retour à Lapurdum, il voulut censurer les pirateries des Normands qui y étaient établis; mais ces hommes rudes s'en offensèrent, et un jour qu'il prêchait au bord de la Nive, ils se précipitèrent sur lui et lui tranchèrent la tête; son frère Gervais fut tué à ses côtés. « Son
« corps ainsi tronqué se tint debout pendant une
« heure; il releva même sa tête tombée à terre et
« la porta à une distance de plus de 80 pas. »

Voici comment M. Baylac explique et continue cette légende : « Ce miracle, dit-il, puisé dans les
« *Dionysiaques* de Nonnus, est très-commun dans

« les légendes du moyen-âge. On l'attribue à saint
« Denis, à sainte Valérie, à saint Ausonne, à
« saint Genis, à saint Piat, etc. Il a existé autre-
« fois, au lieu où l'on prétend que saint Léon a
« été décapité, une église paroissiale; elle fut dé-
« molie en 1577 et transférée à Anglet. Près de la
« Nive est une fontaine que le saint, dit-on, fit
« jaillir en terminant sa marche miraculeuse. Les
« eaux de cette fontaine ont passé long-temps
« pour avoir de grandes vertus, entr'autres celle
« de guérir les maladies des femmes grosses et le
« mal d'yeux. Un nommé Pédebaigt en fit, il y a
« environ 90 ans, un objet de commerce dans les
« îles d'Amérique, et il y gagna des sommes con-
« sidérables. »

Après la mort de saint Léon, qui eut lieu dans les premières années du X^e siècle, les Sarrasins, suivant une vieille histoire d'Aquitaine du Père Baïole, firent une descente sur les côtes de Capbreton, s'emparèrent de plusieurs villes et menacèrent de mort tous les habitans qui ne renonceraient pas au christianisme. Cette invasion ressembla à toutes celles qui eurent lieu à cette époque: on eût dit des torrens se précipitant tout à coup, et emportant avec eux, dans leur rapide retraite, des débris et des dépouilles.

En 986, Guillaume Sanche, duc de Gascogne, attaqua les Normands, les battit, et fonda, dans

le diocèse d'Aire, un monastère dédié à saint Sever qui avait béni ses armes; vers cette même époque, les Normands disparurent du sol de l'antique Novempopulanie; du reste, Lapurdum n'avait été pour eux qu'un poste militaire, qu'une sorte d'aire où ils déposaient le butin de leurs expéditions.

Au milieu du XI^e siècle, ce fut une autre domination; Lapurdum eut un seigneur héréditaire qui portait le titre de vicomte et dont la juridiction s'étendait sur le Labourd et sur la baronnie de Saint-Jean-de-Luz. Le premier de ces vicomtes, Fortunio Sanche, restitua les biens du chapitre; il lui céda en outre le dixième des péages perçus à l'entrée et à la sortie des deux portes; les habitants, de leur côté, en obtinrent le droit de pacage autour des remparts, sur un rayon d'une demi-journée de marche. « Leur marché, dit M. Baylac, « avait été déclaré privilégié et exclusif pour la « vente des baleines, thons, créacs, lamproies et « autres poissons pêchés dans le Gave, l'Adour et « la Nive, jusqu'à Sorde, Hourgave et Villefranque, « et, le long de la côte, depuis Capbreton jusqu'à « Fontarabie, ou plutôt, selon divers mémoires « de la ville, jusqu'à Hausquète sur la côte d'An- « glet. »

En 1070, la ville franchit ses murailles et éparpilla, dans la campagne, un grand nombre d'habitations dont le groupe principal prit le nom de

quartier des Tanneries. Deux hôpitaux et une église paroissiale y furent bâtis. Après un siège, en 1132, par Alphonse-le-Batailleur, roi d'Aragon, siège du reste que les chroniqueurs expliquent peu, Guillaume, duc de Guienne, au nom duquel les habitans résistèrent avec énergie, jeta les fondemens d'une nouvelle enceinte qui embrassait toute la rive gauche de la Nive et créait un nouveau quartier sur la rive droite. « On voyait encore, dit M. Baylac, les vestiges de cette enceinte en 1690, « derrière les jardins des Jacobins, des Capucins « et des Cordeliers, et par-delà la rivière de Nive, « le long des remparts, à droite et à gauche des « portes de Saint-Léon et de Lachepaillet, et du « bastion du Nord. »

A la même époque, la ville dépouilla son vieux nom de Lapurdum et fut appelée officiellement dans les titres et les actes publics, Bayonne (*Baia ona*), bonne baie. Cette origine et cette étymologie nous paraissent assez rationnelles et assez expressives pour échapper à toute controverse. Le port de Bayonne, formé par le confluent des deux rivières, devait être en effet, comme aujourd'hui, un mouillage sûr, profond et commode. De longues années s'écoulèrent avant que le nom de Bayonne devînt usuel; on sait avec quelle difficulté les populations abandonnent une coutume que le temps a prescrite.

La ville semblait être, pour ainsi dire, en travail de développement; elle jetait de toutes parts de nouvelles habitations; les monumens semblaient sortir du sol pour répondre aux croyances, à l'activité et aux besoins de communications de ses habitans. En 1141, deux ponts construits, l'un sur l'Adour et l'autre sur la Nive, liaient les différens marchés des Landes, du Béarn, du Labourd et de la Navarre qui y aboutissaient et qui venaient s'y enrichir des produits du commerce maritime dont Bayonne avait déjà le monopole. La cathédrale, dont les fondemens furent jetés dans la même année, y consacrait le règne incontesté du christianisme; enfin, par tous ses progrès et par tous ses efforts, Bayonne commençait à prendre place parmi ces villes florissantes à qui l'avenir réserve de grandes destinées. Maintenant pourquoi cette marche ascendante et rapide s'est-elle ralentie? pourquoi, après une longue course à travers quinze siècles connus, ne s'est-elle pas placée au premier rang, comme tant d'autres villes dont la topographie et l'occasion n'ont pas été aussi favorables?..... Ce sont là des questions auxquelles on répondrait peut-être par les ruines qui se sont faites en Europe mystérieusement, et sans cause même probable.

Les baleines, les matières résineuses, les vins, le tannage des cuirs, un cabotage actif sur les côtes

d'Espagne et sur celles de Bretagne et de Normandie, fournissaient largement au commerce maritime et aux industries locales au XII^e siècle. Des franchises avaient été accordées en même temps à la ville par les ducs de Gascogne, dans un but politique : on attribue à Guillaume X l'abolition du droit de coutume (*), et cette mesure devait nécessairement y encourager ces mélanges des familles qui grandissent successivement les populations des cités.

En 1152, Louis-le-Jeune, roi de France, fit casser son mariage avec Éléonore de Guienne, fille de Guillaume X. Il perdit ainsi la Gascogne qu'Éléonore apporta à Henri, duc d'Anjou, depuis roi d'Angleterre. Au moment où ce beau duché devint un des fiefs de la maison des Plantagenets, Bayonne, qui devait subir les mêmes vicissitudes, était gouverné par cette filière de vicomtes qui commença à Fortunio Sanche, né au milieu du XI^e siècle, et s'éteignit, à la fin du XII^e, avec Guillaume-Raymond du Sault, en passant par sept vicomtes dont les noms ont été conservés : Fortunio Sanche en 1059, Sanche Garcias en 1070, Garcias Sanche en 1120, Bertrand en 1140, Pierre-

(*) Le droit de coutume était une ancienne imposition locale de 5 pour 100, établie sur les denrées et les marchandises de sortie. Les natifs de la ville et les étrangers mariés avec une native en furent exemptés par Guillaume X. (*Chronique de Bayonne.*)

Bertrand en 1150, Arnaud-Bertrand en 1174, et Guillaume-Raymond du Sault en 1193.

Ici se termine la première phase de l'histoire de Bayonne, phase bien pauvre de renseignements et de dates précises, mais dans cette partie qu'il nous a été permis de parcourir, faisant déjà pressentir sa double destinée de ville de guerre et de ville de commerce. Depuis les Romains jusqu'aux Anglais, si nous admettons avec M. Masein que Lapurdum fût connu au II^e siècle, près de mille années s'écoulaient et quelques pages suffisent pour les parcourir.

Au III^e siècle la domination romaine fait de Bayonne un poste militaire et un entrepôt des produits de ces contrées.

Au commencement du V^e, les barbares y passent et la détruisent. Elle appartient aux rois goths jusqu'au VI^e.

Les rois francs leur succèdent et y jettent quelques germes de prospérité.

A la fin du VI^e siècle, les Vascons l'attachent à leur nouveau duché.

Bientôt après, les Normands s'en emparent et s'y maintiennent jusqu'après la mort de saint Léon, dans les premières années du X^e siècle.

Nous la retrouvons ensuite seigneurie héréditaire régulièrement gouvernée par des vicomtes.

Quelques rares et chétives cabanes, puis un

agrandissement et une prospérité progressifs, des guerres, des contestations locales, des garanties précaires, des successions de peuples guerriers, tels sont les dix premiers siècles de Bayonne, tel est l'ensemble qui les embrasse et les constate, telle est, en un mot, cette introduction que les chroniqueurs, malgré leurs veilles, ne nous ont pas permis de faire plus riche. Maintenant nous sommes au XII^e siècle : les physionomies et les couleurs saillissent plus nettement, les faits se tiennent plus logiquement, le récit enfin s'appuie de toutes parts aux traditions, aux monumens, aux ruines même et aux paroles des contemporains.



BAYONNE,

DEPUIS LA RÉUNION

DE LA GUIENNE A L'ANGLETERRE

JUSQU'A LA CONQUÊTE DE CHARLES VII.

SOMMAIRE.

Extinction des vicomtes. — Organisation municipale. —
Expédition de la Rochelle. — Prospérité. — Guerre avec
les Normands. — Pès de Puyane. — Le chevalier de
Belzunce. — Décroissance commerciale. — Les Français
entrent à Bayonne.

BAYONNE,

DEPUIS LA RÉUNION

DE LA GUIENNE A L'ANGLETERRE

JUSQU'A LA CONQUÊTE DE CHARLES VII.

LA vocation de la ville de Bayonne paraissait être bien déterminée, elle devait à son industrie maritime son agrandissement et son bien-être, et c'est évidemment par elle qu'elle devait atteindre les diverses phases d'une fortune brillante mais rapidement épuisée. Trop éloignée du foyer national, parcourue par une foule de populations diverses, elle s'isolait, pour ainsi dire, de tous les intérêts qui n'étaient pas les intérêts de son avenir et de ses franchises; elle ne pouvait comprendre encore ce lien de protection et de nationalité si nécessaire à l'existence et à la prospérité de nos villes modernes. La domination anglaise

succédait à une autre domination, mais son organisation politique n'en était pas altérée, la succession de ses vicomtes n'était pas contestée, et la ville de commerce avait peut-être à s'applaudir d'un événement qui ouvrait à ses navires les ports et les marchés d'un vaste royaume.

En effet, Henri II, devenu roi, réduisit les droits d'importations perçus en Angleterre sur les vins de Gascogne, et affranchit les villes maritimes de ce duché de tous *subsides et péages dans ses domaines et seigneuries du continent*.

La ville de Bayonne avait tellement conscience de son avenir et de l'influence que les franchises commerciales devaient exercer sur cet avenir, que l'affection des habitans fut tout d'abord acquise aux Anglais. En 1177, lorsqu'Arnaud-Bertrand, leur vicomte, se révolta contre Richard, fils de Henri II, récemment investi du duché d'Aquitaine, ils témoignèrent peu de sympathie pour sa cause, et leur défense molle et mécontente dut contribuer à sa prompte soumission.

Vers la fin du XII^e siècle, cette succession de vicomtes dont nous avons parlé dans le dernier chapitre, s'éteignit dans la personne de Guillaume-Raymond de Sault, à qui on attribue la construction du Château-Vieux et des tours du Nord et de Saint-Esprit. L'Angleterre partagea alors la ville en deux juridictions, l'une civile, l'autre

militaire; la première fut confiée à un prévôt et la seconde à un gouverneur ou vicaire.

A vingt-huit années de distance, les habitans de Bayonne donnèrent une nouvelle preuve de leur affection pour l'Angleterre, affection entée sans doute sur une communauté d'intérêts et sur les franchises nouvelles dont la ville venait d'être enrichie. En 1205, elle ferma ses portes au roi Alphonse de Castille qui s'était préparé de nombreux partisans dans la haute noblesse et le clergé de Gascogne, et qui envahissait le pays dans le but de revendiquer les droits de sa femme Eléonore, fille de Henri II. Sa tentative avorta, et l'évêque Bertrand Lacarre, accusé de correspondre avec le prince espagnol, fut chassé de la ville.

C'est au commencement de ce XIII^e siècle, que les Anglais, par le roi Jean, fondèrent à Bayonne une sorte de municipalité indépendante dont le droit d'élection et les privilèges ne furent atteints un moment qu'après la conquête de Charles VII. On comptait alors, et réellement, des nations au sein des nations; on invoquait les libertés et les droits des communes, comme on invoque maintenant les libertés et les droits promis aux nations. La Normandie, le Béarn, le Languedoc et l'Aquitaine avaient une existence individuelle, et dans chacune de ces provinces, chaque cité avait aussi la sienne. Chaque cité pouvait montrer sa charte et

ses franchises. Partout on trouvait les titres d'une ville libre, d'une commune affranchie, d'une cité municipale; partout c'étaient le jugement par les pairs, l'élection des magistrats, les contributions volontaires et les assemblées délibérantes. La féodalité armée et souveraine jetait bien parfois son épée dans la balance, mais parfois aussi les franchises menacées répondaient par l'épée. Cependant ces luttes étaient rares : les grands feudataires commençaient alors leurs longues guerres contre les suzerains, et les communes pouvaient seules leur garantir la fidélité des populations.

C'est une chose curieuse que l'obstination de quelques historiens à dépouiller les masses de toute spontanéité, et à ne leur accorder qu'une résignation passive à se laisser conduire. On a fait honneur aux suzerains de l'établissement des institutions municipales au XII^e siècle, lorsque ces institutions devaient soustraire en partie les communes à l'action de la puissance royale. Quelques chroniqueurs ont semblé vouloir faire honneur aux Anglais de l'organisation municipale de la ville de Bayonne, et ils sont tombés aussi dans cette erreur vulgaire qui rapporte tout aux *puissans de la terre* et ne tient aucun compte de l'initiative et des besoins des populations. Or à qui profitait l'indépendance municipale et ses fécondes conséquences ? A qui profitait cette trans-

formation de la ville en une communauté ou commune, suivant le langage du temps ? A qui, sinon à la ville elle-même ?.....

Bayonne avait compris depuis long-temps le besoin d'une organisation municipale qui vint l'arracher à la tutelle des seigneurs héréditaires ou au despotisme plus inquiet encore des chefs militaires ; c'était, d'ailleurs, le seul moyen possible d'intéresser la population toute entière à la conservation de tous ces droits et à la conquête du bien-être que ces droits pouvaient lui assurer. Les habitans demandèrent donc la faculté d'élire leurs magistrats et d'être jugés par eux, et l'Angleterre accorda forcément cette faculté. Aussitôt le gouvernement municipal se fit jour, pour ainsi dire, du milieu de cet immense pêle-mêle de coutumes et de franchises particulières qui n'avaient pas encore trouvé de formule. Un maire, douze jurats, douze échevins et soixante-quinze conseillers se trouvaient dès ce moment à la tête de la commune, sous la dénomination de *maire et cent pairs*. L'élection du maire, qui était annuelle, avait lieu par une assemblée générale composée de tous les habitans ayant exercé les fonctions de jurats, d'échevins ou de conseillers. Trois candidats, âgés de 25 ans au moins, nobles, négocians ou jurisconsultes, étaient élus et présentés au sénéchal de Gascogne qui désignait en dernier

ressort le maire de la cité (*). La nomination des jurats, des échevins et des conseillers avait lieu de la même manière. Depuis 1449, la propriété territoriale fit seule les éligibles du gouvernement municipal.

« Le maire (dit M. Baylac dont les recherches méritent la reconnaissance locale) jouissait d'une
« grande autorité dans la ville. Il avait le commandement de la milice; il administrait les finances
« et il présidait l'assemblée des *cent pairs*. Assisté
« d'un certain nombre d'échevins et d'un clerc
« assesseur, il jugeait en première instance les causes des bourgeois et de leurs serviteurs, tant au
« civil qu'au criminel. A compter de l'année 1340,
« les procès au-dessus de deux francs bordelais
« durent être soumis par écrit à son tribunal.
« Certains cas privilégiés étaient cependant réservés au prévôt dont la juridiction s'étendait d'ailleurs sur tous les étrangers, hors le cas de
« simple délit. En 1340, on alloua au maire un
« traitement de cent royaux d'or. »

Pendant les XIII^e et XIV^e siècles, enrichie par ses exportations en Angleterre, administrée par des magistrats de son choix, la ville de Bayonne dut atteindre un merveilleux développement; elle avait la seconde place en Gascogne, et si nous

(*) Les habitans adonnés aux arts mécaniques n'étaient pas éligibles.

considérons ses relations fréquentes avec l'Espagne, l'avantage de sa position et le besoin que les Anglais avaient d'elle, aucune ville dans ce beau et vaste duché que le dépit d'une femme avait donné à Henri II, ne pouvait prétendre à la même indépendance et aux mêmes richesses. Trente vaisseaux ou galées armées de vingt-cinq hommes chacune, 400 hommes et une somme considérable en argent furent mis, en 1224, à la disposition de la Rochelle assiégée par le roi de France Louis VIII. Les 400 hommes, pris dans les rangs de la bourgeoisie, arrivèrent seuls à temps; mais pendant qu'ils défendaient les murs avec courage, les Rochelais traitaient avec profit pour eux-mêmes et à l'insu de leurs généreux auxiliaires qui furent obligés de s'embarquer à la hâte. Cet armement considérable d'hommes et de navires peut facilement donner une idée des ressources de la ville à cette époque et de l'influence politique qu'elle avait conquise.

Toutes les villes maritimes de la Gascogne étaient tenues, envers les rois d'Angleterre, à un contingent en vaisseaux de guerre; celui de Bayonne s'élevait à vingt vaisseaux et à dix galées. Avec le droit de coutume, les amendes de prévôté et quelques produits de charges publiques, c'étaient là tous les impôts frappés sur la ville par la domination anglaise. Parfois cependant, Bayonne a

fourni des subsides sous la forme de *dons volontaires*, comme les provinces Basques espagnoles jusqu'à l'insurrection de 1833.

En 1290, le corps municipal s'occupa de quelques améliorations dans les différens quartiers de la ville. Des rues furent alignées; les maisons construites en bois et en chaume provoquaient fréquemment de violens incendies; le corps municipal, dont les sollicitudes étaient assidûment éveillées sur le bien-être, la sécurité et la dignité des habitans, ordonna « que toutes les maisons « élevées de quatre aunes au-dessus du sol seraient « bâties en pierre, plâtre ou torchis, et couvertes « de tuiles, d'ardoises ou de plomb. »

La prospérité commerciale de la ville venait encore de s'accroître sous les règnes de Philippe-Auguste et de Louis VIII qui, après de longues et sanglantes luttes, avaient chassé les Anglais de toutes les provinces françaises. Les désastres du suzerain enrichissaient pour ainsi dire le vassal, et la Guienne qu'ils avaient seule conservée monopolisait, dans les ports de ses villes maritimes, tout le commerce de transport et d'échange avec l'Angleterre. Les Normands, dont les navires toujours armés avaient parcouru en maîtres le golfe de Gascogne, s'alarmèrent bientôt du développement rapide de cette prospérité; des rivalités haineuses fermentaient depuis long-temps, et une

étincelle devait suffire à embraser tous ces éléments de guerre. En 1291, deux matelots, l'un Normand, l'autre Anglais, se prennent de querelle à Bayonne; le Normand tombe sur son poignard et meurt: ce fut le signal; bientôt après, et par représailles, quatre barques de Bayonne sont coulées à fond dans les eaux de la Gironde à Royan, et une partie de leurs équipages sont massacrés; une guerre impitoyable commença et témoigna de la puissance des deux peuples; sur toutes les mers c'étaient deux ou plusieurs navires bayonnais et normands, amarrés les uns aux autres et se livrant des combats acharnés. Les rois de France et d'Angleterre intervinrent inutilement; la guerre continua, enrôlant dans l'un ou l'autre parti de nouveaux auxiliaires. « Les Normands, dit M. Baylac, ayant réuni les premiers une flotte de quatre-vingt vaisseaux, allèrent se poster en trois divisions à l'île de Baas, à la pointe Saint-Mathieu et à Penmarc. Ils prirent ainsi successivement soixante-dix navires du *royalme de Bayonne* et d'Irlande, massacrèrent les marins et enlevèrent plus de 20,000 livres sterlings de marchandises. Ils s'introduisirent depuis dans le port de Saint-Malo où s'étaient réfugiés vingt navires de Bayonne: en ayant enlevé deux avec soixante-dix hommes, ils pendirent ces derniers aux vergues pêle-mêle avec des chiens. »

La vengeance ne se fit pas attendre; soixante vaisseaux bayonnais, anglais et irlandais rencontrèrent sur les côtes de Bretagne, à la hauteur du cap Saint-Mathieu, 200 navires normands chargés de vins, et cependant, dit la chronique, *bien esquipés de gents d'armes, chasteaux hordis devant et derrière, chasteaux au sommet de chacun mast* (*), *banères desployés de rouge sendal signifiant mort sans remède et mortelle guerre en tous lieux où marines sount.* La flotte normande fut battue et presque détruite; mais il est difficile de croire que 5000 hommes y aient été tués. Sur ces entrefaites, une expédition sortie de Bayonne, se porta devant la Rochelle.

La France prit alors parti pour les Normands, et pendant que les navires de cette nation et les navires bayonnais se poursuivaient sur les mers, des armées anglaises et françaises se donnaient rendez-vous en Gascogne. En 1293, les français occupèrent provisoirement les villes principales de la province; mais en janvier 1295, les Anglais rentrèrent à Bayonne; au printemps suivant, la guerre se ralluma, et après des fortunes diverses, s'éteignit en 1303 par un traité entre la France et l'Angleterre.

(*) Il faut croire qu'à cette époque les vaisseaux de guerre étaient défendus par des tours crénelées en bois, placées sur l'avant et sur l'arrière et d'où les hommes d'armes lançaient sans doute leurs traits.

En 1337, nouvelle guerre entre ces deux puissances toujours rivales ; Pés de Puyane, maire et vicaire de Bayonne, eut le commandement des trente navires armés par la ville, et sa conduite brillante dans la Manche lui valut en don les revenus des ports de Biarritz et de Bédorède. D'un caractère énergique et emporté, toutes les chroniques ont retenti de ses longues luttes avec les Basques, luttes provoquées par l'abolition de cette ancienne coutume qui exemptait de tous droits les denrées et les marchandises destinées à l'approvisionnement du pays basque. Quoique trois années se fussent à peine écoulées depuis sa dernière magistrature, les suffrages des cent pairs le désignèrent de nouveau pour les fonctions de maire. Le sénéchal de Gascogne, effrayé de cette première atteinte portée à la *loi municipale*, en référa au roi lui-même, qui le nomma en invoquant les circonstances et en repoussant un pareil précédent pour l'avenir.

La lutte entre les Basques et les Bayonnais fut courte, mais elle présenta cet emportement exalté qui caractérisait les deux populations; il n'y avait pas haine de race, c'est-à-dire cette haine qui fermente et qui ne s'éteint jamais; c'était une colère terrible, un feu rapide mais destructeur; Pés de Puyane à qui ses hautes et nobles fonctions assignaient le rôle de conciliateur, envenima la

lutte et y déploya plutôt toutes les ressources d'un chef de *condottieri*. L'exécution du pont de Proudines (*) lui fit un si triste renom, que les habitants de Bayonne pour qui il avait été long-temps un héros, furent forcés eux-mêmes de repousser sa mémoire désormais souillée. Nous confions le récit de cette exécution singulière à la chronique de M. Baylac.

« Le fougueux magistrat, prévenu par un
 « billet écrit en gascon, arrive pendant la nuit
 « devant le château de Miots à Villefranque, en
 « fait enfoncer les portes et tue tout ce qu'il y
 « trouve, à l'exception de cinq gentilshommes,
 « deux d'Urtubie, deux Saint-Pé et un Lahet qu'il
 « emmène avec lui jusqu'au pont de Proudines
 « sur la Nive. Là, il annonce froidement à ses pri-
 « sonniers qu'il va vérifier amiablement avec eux
 « si le flot va aussi loin que l'ont prétendu la ville
 « et communauté de Bayonne. Aussitôt on les at-
 « tache par ses ordres aux arches du pont que
 » commençait à baigner la marée montante. Les
 « cinq malheureux gentilshommes disparurent par
 « degrés, ensevelis sous les eaux. »

(*) On voit encore sur la hauteur qui domine la Nive, dans la commune de Villefranque, des murailles ruinées et couvertes de lierre qu'on prendrait au loin pour les troncs de plusieurs chênes gigantesques. Ce sont les ruines du château de Miots auquel Pés de Puyane mit le feu. La lueur de l'incendie éclaira la scène bidense qui avait lieu sur la Nive. Le pont de Proudines a disparu.

Pés de Puyane fit ainsi de tout le Labourd une espèce de champ clos où Bayonnais et Basques se livrèrent de sanglans combats. Enfin, cet état de guerre, également préjudiciable aux deux partis, se termina; les Basques reconquirent la franchise de leurs denrées, et les Bayonnais furent condamnés à payer deux sommes, l'une de 1500 écus d'or neufs, comme amende, aux habitans du Labourd; l'autre de 4000 écus vieux *pour la fondation de dix prébendes presbytérales consacrées au repos des âmes des cinq gentilshommes noyés*. Cette sentence dont le corps municipal fit appel au roi d'Angleterre, fut modifiée à Bordeaux en 1357; les prébendes furent réduites à six, et l'amende de 1500 écus à 500, payables en trois ans.

Jusqu'en 1368, la ville de Bayonne avait peu souffert des guerres toujours renouvelées entre la France et l'Angleterre, et cette dernière puissance, après la victoire de Crécy, semblait s'attendre à une possession plus paisible de ses provinces du continent; mais tout à coup, quelques seigneurs de la Guienne, mécontents du prince de Galles, appellent le roi de France Charles V. La guerre se rallume, les partisans et les hommes d'armes de l'Angleterre et de la France se rangent sous les bannières de leurs chefs, et comme une longue ligne de combat se développe depuis la Normandie jusqu'à Bayonne. Ce fut un moment de mal-

aise et d'interdiction pour le mouvement commercial de la ville; sur ces entrefaites, la terrible peste noire y promena ses ravages inexplicables, et ce fléau qu'on attribuait alors à la colère de Dieu, y fit de si larges trouées dans la population, que des quartiers entiers en devinrent déserts. Avec les idées exaltées de cette époque de croyances et de foi naïve, on ne savait pas expliquer ces grandes catastrophes qui impriment long - temps au front même de nos villes modernes un sceau de terreur : on les subissait avec impatience; les habitans faisaient retentir de leurs gémissemens les nefs des églises; de longues processions parcouraient la ville, et on croyait avoir apaisé Dieu lorsque le fléau avait cessé d'emporter de nouvelles victimes.

Aucun événement remarquable ne vint traverser les dernières années du XIV^e siècle. Seulement Richard II, roi d'Angleterre, donna au duc de Lancaster, son oncle, le gouvernement de la province. En 1378, et par son ordre, on battit monnaie à son effigie, pour la première fois, au Château-Vieux; c'est à cette époque que remonte sans doute l'établissement d'un hôtel des monnaies à Bayonne. En 1399, une révolution de palais précipita Richard du trône d'Angleterre, et y éleva à sa place, sous le nom d'Henri V, le fils du duc de Lancaster. Des troubles éclatè-

rent alors à Bayonne; deux évêques se partagèrent le diocèse, et de nouveaux privilèges accordés par le nouveau roi purent seuls appaiser le parti des mécontents qui correspondait déjà avec la France.

C'est au commencement du XV^e siècle que les chroniqueurs anciens et modernes placent le combat et la mort merveilleuse du chevalier Gaston de Belzunce, fils d'Antoine de Belzunce, maire et gouverneur de la ville en 1372. Voyez-vous cette fontaine de Lissague, si fraîche et si ombragée au pied du village de Saint-Pierre-d'Irube. Dans une caverne rocheuse et toute obstruée de lichen et de plantes grimpantes qu'on peut reconnaître encore près de la fontaine, s'était retiré un monstre que les plus hardis chasseurs avaient métamorphosé en dragon armé d'écaillés. L'intrépide Belzunce se dévoue et se rend à la caverne pour ce duel étrange et sans merci. Le combat a lieu : Belzunce est un moment vainqueur, mais le monstre blessé à mort fait un terrible et dernier effort, et tous deux sont précipités dans la Nive. Nous n'insisterons pas sur l'origine du monstre, ni sur sa classification probable : une légende, c'est le récit traditionnel et naïf d'un événement éloigné, et ce serait vraiment la dépouiller de son parfum antique que d'y attacher des commentaires souvent ridicules et toujours inexacts. Une légende mise

à la question perd aussitôt toute couleur et tout intérêt.

Cependant nous pouvons citer le témoignage de plusieurs historiens sur l'apparition dans les Pyrénées d'énormes serpens qui, même dans le moyen âge, épouvantèrent les campagnes du pays basque. M. Augustin Chao parle d'un écuyer de la maison de Çaro, qui tua un de ces reptiles. Le prudent chevalier attira le monstre hors de sa retraite par l'appât d'un agneau vivant; une sorte de machine infernale, attachée sous le ventre de l'agneau, fit explosion au moment où le reptile se roulait sur sa proie. De Çaro prit la fuite, le visage souillé de sang et de terre; une terreur horrible s'empara de lui, et il tomba mort sur le seuil même de son château. Ce sont là des légendes racontées journellement et qui ont les traditions populaires pour sauvegarde historique.

La ville de Bayonne continuait à tenir un des premiers rangs dans l'histoire de la Guienne; son nom ne se mêlait pas seulement aux guerres de l'Angleterre et de la France; mais, porté sur d'aventureux navires, il était déjà connu sur les côtes d'Islande où les marins des ports du Labourd poursuivaient les baleines qui avaient abandonné nos mers. Le grand banc de Terre-Neuve fut exploité par les Basques depuis 1500, et on leur attribue même la découverte de Portuchoa,

de la baie de Gachèpe et de l'île de Capbreton, appelée aussi île des *Bacalaos*, île des morues.

Cependant le moment de la défaite était venu pour les Anglais; la France semblait se réveiller sous l'inspiration de l'héroïque villageoise de Domremy; elle précipitait tous ses bataillons au cœur des possessions anglaises, et pendant que le roi Charles VII et Jeanne d'Arc elle-même achevaient la conquête de la Normandie, une armée sous les ordres du comte Dunois, après s'être emparée de Bordeaux au mois de juillet 1451, continuait sa marche vers Bayonne.

« Pendant la conquête de la Normandie, dit
« M. Baylac, le sire de Lautrec et le bâtard de
« Foix, chargés d'occuper l'attention des Anglais
« du côté de la Gascogne, s'avancèrent jusqu'à
« Guiche, à quatre lieues de la ville, et assiégèrent
« le château. Le connétable Charles de Beaumont
« qui commandait alors à Bayonne, ne fut pas plu-
« tôt informé de l'entreprise des Français, qu'il fit
« embarquer sur un grand nombre de bateaux
« environ 4000 hommes. Pendant la nuit, à la fa-
« veur de la marée, cette petite flotte remonta
« l'Adour et la Bidouse jusqu'auprès de Guiche.
« Une partie des troupes était déjà à terre, lors-
« que les Français se montrèrent tout à coup avec
« des forces supérieures. Le désordre fut général;
« plusieurs soldats perdirent la vie ou tombèrent

« au pouvoir de l'ennemi; les autres regagnèrent
« avec peine les bateaux. Un détachement de soi-
« xante lances, sous les ordres du maire de Bayon-
« ne, nommé Georges Salviton, parvint cependant
« à s'ouvrir un passage à travers les rangs français,
« et pénétra même jusqu'au boulevard du château;
« mais ayant tenté d'effectuer ensuite sa retraite
« sur Bayonne, il fut enveloppé et forcé à déposer
« les armes. Le château capitula le lendemain de
« l'action. Quinze autres petites forteresses qui
« couvraient les approches de Bayonne, eurent
« successivement le même sort. »

Bayonne, menacée par l'armée française, fit à la hâte quelques préparatifs de défense; les faubourgs de Tarride et de Saint-Léon furent environnés d'un fossé et d'une palissade; quelques troupes levées dans le pays se jetèrent dans la place, et Jean de Beaumont, frère du connétable et gouverneur de la ville, en fit aussitôt fermer les portes.

Le 6 août 1451, on aperçut devant le faubourg de Saint-Léon les arbalétriers et les hommes d'armes du comte de Foix, au nombre de 2400. Quelques heures après, on vit flotter du côté de Mousserolles des bannières à la croix blanche; c'était le corps d'armée du comte Du-nois.

L'attaque eut lieu immédiatement par le fau-

bourg Saint-Léon qui fut emporté par les troupes du comte de Foix et incendié par les habitans. Le sire d'Albret et le comte de Tartas arrivèrent, le 12, à Saint-Esprit, à la tête de 3 à 4000 hommes.

Le 13, une sortie des assiégés fut repoussée par Bernard de Béarn, blessé dans l'engagement. Les troupes françaises se resserraient autour de la ville; le comte Dunois commençait à battre les murs, et des convois de vivres amenés dans l'Adour par des navires biscayens, approvisionnaient abondamment l'armée française.

Le gouverneur Jean de Beaumont ne voulut pas livrer cette ville riche, commerçante et populeuse, aux chances terribles d'un assaut; le 16, il demanda à parlementer; il fut arrêté, le 19, que le gouverneur et la garnison seraient faits prisonniers de guerre, et que les habitans paieraient au roi de France une somme de 40,000 écus d'or. Le 20, on aperçut dans les airs, dit la chronique, un météore figurant la croix blanche de France; les habitans y virent une sorte de volonté miraculeuse; la croix rouge d'Angleterre fut abattue, et les bannières et pennons français arborés sur la tour du château.

L'entrée des chefs français à Bayonne eut lieu le lendemain au milieu d'une population immense, rassurée déjà et joyeuse. L'instinct national se

manifestait, malgré les terreurs récentes d'un siège, malgré les souvenirs d'une grande prospérité obtenue par un riche commerce avec l'Angleterre, enfin, malgré les incertitudes d'un avenir qui se liait désormais aux destinées de la France.

Les comtes Dunois et de Foix, couverts d'armes blanches, montés sur des chevaux richement caparaçonnés et précédés des bannières de France, firent leur entrée par les deux portes de Saint-Léon et de Saint-Esprit, à la tête chacun de 1000 archers et de 600 lances. Les deux chefs se rencontrèrent sur les degrés de la cathédrale, où les attendaient déjà l'évêque et le chapitre revêtus de leurs chappes et portant entre leurs bras des reliques richement ornées. Tous les chevaliers mirent pied à terre, entrèrent dans l'église et s'y agenouillèrent.

Le comte de Foix envoya en présent au chapitre la housse de son cheval, en drap d'or et estimée 400 écus d'or. Le lendemain, une messe à laquelle assistèrent tous les chefs de l'armée française fut célébrée dans la cathédrale, et c'est dans son enceinte, en présence des léopards anglais taillés dans les clefs de voûte, que le comte Dunois, au nom de Charles VII, reçut le serment des habitans de la ville.

Ainsi, Bayonne traversa 300 années environ sous la domination anglaise (depuis 1153 jusqu'en

1451); mais libre de fait par sa position, par son commerce et par son gouvernement municipal. Pendant la même époque, cinquante-cinq maires environ l'administrèrent civilement et parfois militairement, en réunissant dans leurs mains les doubles fonctions de maire et de gouverneur. Vingt-trois évêques se succédèrent aussi à la tête du chapitre, et firent de nombreuses acquisitions de dîmes. Leur juridiction ecclésiastique s'étendait sur huit églises et sur leurs dépendances, sur deux oratoires et sur neuf vallées.

Nous avons cherché à indiquer les progrès rapides de la ville de Bayonne pendant les 150 premières années de l'occupation anglaise, et sa décadence plus lente à la vérité, à mesure que ses habitudes commerciales se déplaçaient. Déjà, lors de l'entrée de l'armée française, la ville encore active et populeuse avait presque oublié cette époque glorieuse où ses flottes battaient les Normands, secouraient la Rochelle et semblaient maîtresses de la mer depuis les premiers ports de l'Angleterre jusque sur les côtes de la Biscaye.

Cependant la conquête de Bayonne par l'armée française, était un événement politique de la plus haute importance. Ses franchises municipales, ses vastes relations maritimes qui importaient sans cesse dans ses murs une population étrangère, enfin une individualité d'allures et de caractère

dont on retrouve peut-être encore quelques souvenirs, en fesaient une sorte de colonie riche et commerçante, en dehors de toutes les influences d'une affection de race. Bordeaux et Bayonne, ces deux clefs de la Gascogne, ces deux joyaux encore mal attachés à la couronne d'Angleterre, n'eurent qu'à hésiter, et la province toute entière retourna à ses premiers suzerains. Aussi est-il curieux de suivre avec quelque attention toute la politique de ces concessions devant lesquelles l'Angleterre n'osa jamais reculer, et que Bayonne ne se lassa jamais d'arracher en quelque sorte. Un tableau des privilèges et des franchises obtenus par la ville pendant cette période de 300 années, complètera, ce nous semble, cette vue historique déjà trop étendue.

Immédiatement après la réunion de la Guienne à l'Angleterre, Henri II réduit les droits sur les vins de Gascogne, et on sait qu'à cette époque les vins étaient un des principaux revenus de la ville de Bayonne.

En 1170, Richard, fils de Henri II, affranchit les habitans des droits de justice que l'évêque Fortanier prétendait exercer sur la moitié de la ville.

En 1215, les Bayonnais obtiennent du roi Jean une chartre de constitution municipale et l'élection du maire.

En 1295, Édouard I^{er}, sur la demande des habitans, les affranchit de toute espèce de péage et de maltôte en Angleterre et dans la Guienne; il donne à l'un d'eux le commandement du château, et le sénéchal de Gascogne reçoit l'ordre de ne s'immiscer que par voie d'appel *dans les jugemens des maire et cour de Bayonne.*

En 1337, Édouard III les affranchit à son tour du péage de douze deniers par tête qu'on levait alors au château de Belin dans les Landes, et de la taxe de trois deniers par livre, imposée sur toutes les marchandises étrangères à l'entrée et à la sortie du royaume.

En 1344, le gouvernement municipal fait casser un jugement du grand sénéchal de Gascogne et il conquiert le droit de discussion sur les maisons, les toits, auvens, etc., droit que les rois d'Angleterre s'étaient réservé.

Dans les premières années du XV^e siècle, confirmation de tous leurs privilèges par Henri V, et établissement d'une foire franche annuelle. Cette foire devait durer 15 jours, à la fête de la Saint-Michel.

En 1431, on frappe au Château-Vieux *des pièces de même taille, poids et aloi que celles de Bordeaux.*

Tels sont, dans leur ensemble, et en les désignant seulement, les privilèges et les franchises

qui firent de Bayonne une des premières communautés de la Gascogne. Elle venait, en 1451, de se soumettre en quelque sorte spontanément aux armes françaises. C'était à la France, que ses vœux avaient appelée pour ainsi dire, qu'il appartenait d'encourager ses destinées commerciales.



BAYONNE,

DEPUIS LA CONQUÊTE DE CHARLES VII,

EN 1451,

JUSQU'EN 1872.

SOMMAIRE.

Le maire cesse d'être élu par la ville. — Émeute en 1488. —
L'Adour ramené dans son ancien lit. — 1572, la Saint-
Barthélemy.

BAYONNE,

DEPUIS

LA CONQUÊTE DE CHARLES VII,

EN 1451,

JUSQU'EN 1572.

CETTE troisième vue historique embrassera rapidement les principaux événemens qui signalèrent cette période de l'histoire locale, depuis 1451 jusqu'en 1572. Nous n'aurons pas la prétention d'enregistrer minutieusement tous les faits, depuis le passage d'une duchesse de Parme par exemple, jusqu'au plus mince coup de vent qui ait ridé la surface du golfe de Gascogne. Nous n'écrivons pas un livre de lock, et pourvu que la physionomie locale, pendant ces trois siècles et demi qui ont précédé notre première révolution, soit reproduite avec quelque fidélité, les plus rigoristes nous tiendront quittes de tous ces détails oiseux qui embarrassent un tableau plutôt qu'ils n'en font ressortir les couleurs et les formes. Dans

toute période historique, il y a d'ailleurs deux sortes d'événemens : l'une n'est que la constatation de faits isolés et stériles ; l'autre comprend les événemens qui ont exercé une influence plus ou moins éloignée sur la constitution, sur le bien-être, sur le commerce, sur la liberté d'une ville ou d'une nation. Dans les deux chapitres qui précèdent nous avons donné tous nos soins à ces derniers, car c'est de là que ressortent plus particulièrement l'importance et l'avenir d'une époque.

Avec les *pennons aux croix rouges* des Anglais tomba, il faut le dire, un des privilèges les plus importans de la ville de Bayonne : Charles VII se hâta d'enlever aux habitans le choix de leur maire ; le nombre des échevins et des jurats fut réduit à dix, et celui des conseillers à vingt-quatre. La contribution de guerre, portée d'abord à 40,000 écus d'or, fut réduite, il est vrai, à 20,000. Quelques chroniqueurs ont pensé que c'était là une assez riche compensation et que le privilège municipal ne valait pas 20,000 écus d'or. Ils n'ont pas compris que la nomination du maire, une fois rendue à la discrétion royale, et le nombre des membres du gouvernement de la commune une fois réduit, il n'y avait plus à espérer de magistrats populaires ; ils devaient être nécessairement sacrifiés aux représentans de l'aristocratie.

Un voyage de Louis XI à Bayonne, au mois d'a-

vril 1462 (il avait été choisi comme médiateur entre les rois d'Aragon et de Castille, avec lesquels il eut une entrevue dans le château d'Urtubie), valut aux habitans la moitié des douze deniers du droit de coutume des ports de Bayonne, de Saint-Jean-de-Luz et de Capbreton, et l'abolition de quelques droits d'entrée et de sortie. Louis XI suivait encore en cela sa politique cauteleuse, car s'il se montrait prodigue d'une main, il retenait opiniâtrement de l'autre, et lorsque les habitans de Bayonne lui demandèrent, en 1472, le rétablissement de leurs privilèges municipaux, il dut s'y refuser, puisque la nomination du maire continua d'être acquise à la couronne.

Cette brusque interruption des anciens droits populaires porta bientôt ses fruits; on chercha à exclure des élections municipales les artisans et les hommes du peuple, et à monopoliser, dans les mains de quelques dévoués, les charges d'échevin et de jurat. Une sourde fermentation accueillit d'abord ces empiétemens graduels; mais lorsque la population s'aperçut que les vingt-quatre conseillers conservés par Charles VII avaient été encore réduits à douze par surprise et par fraude, un long cri d'indignation retentit; les corps des métiers s'assemblèrent sous la direction de leurs syndics particuliers, de leurs patrons ou de leurs claviers, et le procureur syndic de la communauté

fut chargé de rappeler le maire, les échevins et les jurats à l'observation des anciens réglemens.

Les corps des métiers dont plusieurs se composaient de plus de cent maîtres, comprenaient à cette époque, dans l'ordre que leur donnent les registres de la ville, les tisserands, les portefaix, les avironniers, les doreurs, les rouleurs, les bouviers, les mégissiers, les boulangers, les meuniers, les barbiers, les vigneron, les tourneurs, les galupiers, les savetiers, les pêcheurs de mer salée, les tilloliers, les charpentiers de maison, les pêcheurs de mer douce, les merciers, les tonneliers, les cordiers, les forgerons, les bouchers, les quincailliers, les charpentiers de navires et les marinières. Ils avaient tous l'habitude d'accompagner en armes la procession de la fête du Sacre, et dans l'année 1488, à l'approche de cette solennité locale, ils s'étaient promis de protester plus énergiquement contre la violation de leurs franchises. Le maire, Étienne de Malençon, dévoué à l'aristocratie, leur fit défendre de prendre les armes; mais cette mesure qu'on avait crue capable de calmer les esprits, les irrita davantage : les corps des métiers se présentèrent armés comme d'habitude, et précédés de leurs fifres et de leurs tambourins; une rixe s'engagea aussitôt entre les habitans et les sergens du maire; la place de la cathédrale et les rues voisines devinrent en un instant le théâ-

tre d'un combat opiniâtre qui se termina par la retraite successive de ceux qui le soutenaient de part et d'autre. Le maréchal de Gyé, envoyé de Paris pour rétablir l'ordre, écouta toutes les plaintes et fit rédiger à la hâte un règlement dont les principales dispositions fixaient la nomination des échevins, jurats, conseillers et autres officiers, au premier mercredi après la Notre-Dame de septembre, prohibaient aux électeurs la nomination de leurs pères, fils, gendres ou associés, des étrangers au royaume ou à la ville, des échevins dont les fonctions seraient expirées depuis moins de deux ans, des débiteurs de la ville et de ceux qui auraient quelque procès avec elle; elles réduisaient à vingt le nombre des électeurs pour les charges d'échevins et de jurats, et à dix pour celles de conseillers.

L'année suivante (1489), on construisit les deux grosses tours rondes du Château-Neuf; les registres de la ville font mention d'une enquête dressée, en 1471, pour des sommes dues à l'occasion des travaux du Château-Neuf: ce qui ferait croire, pour les premières constructions, à une date encore plus reculée.

En 1378, le duc de Lancastre, lieutenant-général de Guienne, au nom de Richard II, avait déjà obtenu de frapper monnaie au Château-Vieux; mais ce n'est qu'en 1490 que des lettres-patentes

du roi Charles VIII autorisèrent la fondation d'un hôtel des monnaies à Bayonne. Le commerce avec l'Espagne et la découverte de l'Amérique devaient donner à cet établissement une merveilleuse activité.

Mais, comme pour compenser cette prospérité progressive que les événemens semblaient promettre à la ville, la barre de l'Adour se ferma tout à coup (1500); les sables envahirent tous les passages que le courant de la rivière y creusait, et les eaux refoulées avec force s'ouvrirent un lit du côté de la plaine sablonneuse de Capbreton. L'antique disposition des lieux a été trop souvent effacée, pour qu'on puisse y reconnaître encore la profonde coupure des eaux déplacées du fleuve : cependant la pensée pourrait la suivre en quelque sorte, en prenant pour les deux points de départ et d'arrivée, d'un côté les dunes de sable qui bornent immédiatement au nord-ouest le Boucau actuel, et de l'autre la côte de Capbreton au Vieux-Boucau, à six lieues marines au nord de l'embouchure actuelle. Pendant toute sa course de Bayonne jusqu'à sa nouvelle embouchure du Vieux-Boucau, le lit de l'Adour n'était séparé de la mer que par des sables mouvans ; des inondations fréquentes témoignaient de son peu de pente, et le commerce de la ville en avait été frappé d'une sorte de mort temporaire.

Le Vieux - Boucau, à peine connu aujourd'hui, et dans lequel vingt maisons vivent encore au milieu des décombres, était désigné avant l'année 1500 sous le nom de *Plech* (*). C'était alors l'assemblage de quelques cabanes qui servaient d'abri aux pêcheurs contre les coups de vent de la côte. Les rôles gascons et normands conservés aux archives de la tour de Londres, n'en font pas mention, et ils embrassent cependant près de deux siècles et demi, depuis 1242 jusqu'en 1483. Lorsque les eaux de l'Adour furent si violemment rejetées de leur ancien lit, *Plech* prit le nom de *Boucau*, dont nous n'avons pas besoin d'indiquer l'étymologie. Les dunes situées à l'ouest, malgré leur hauteur de plus de cinquante mètres, n'existaient pas; la mer seule les a tassées depuis cette époque.

Le Vieux-Boucau ne commença à grandir et à être compté pour quelque chose dans la Guienne, que lorsque le déplacement de l'Adour creusa un port au pied de ses murs. En 1560, le Vieux-Boucau fournissait deux cents matelots à la marine royale, sans dépeupler sa marine marchande. En 1630, le havre n'en était pas encore ensablé, et il recruta de *vingt chaloupes armées* la flotte royale qui s'empara de la Rochelle. L'étang de Moisan faisait au-

(*) Vieux mot gascon qui signifie plage.

trefois partie de la rade du Boucau, et c'est là que les navires jetaient l'ancre avant que la mer eût porté ces hautes dunes entre la côte actuelle et l'étang.

« L'observateur pourra, s'il le désire, dit M. Thore, faire dans les décombres des maisons une
« ample collection minéralogique de granits, grès,
« quartz et autres pierres de différentes espèces,
« car les maisons ont été bâties avec le lest qu'ap-
« portaient dans ce lieu les vaisseaux qui s'y ren-
« daient de différentes parties de l'Europe, de
« l'Afrique et même de l'Amérique, s'il est vrai,
« comme cela nous paraît prouvé, que les Basques
« aient abordé au banc de Terre-Neuve et même à
« Saint-Domingue avant l'expédition de Colomb. »

Quant à l'époque exacte du déplacement du lit de l'Adour, nous avons adopté l'année 1500, sans ajouter trop de foi à cette date qui appartient à un mémoire de la chambre de commerce, publié en 1738. Oïenart indique l'année 1437, puisqu'il écrivait, en 1637, que ce bouleversement du fleuve avait eu lieu deux cents années avant; enfin, M. Masein recommande l'année 1360; il nous est assez difficile de nous guider au milieu de ces dates si reculées et si diverses; mais nous pensons avec M. Thore qu'une période de plus de 79 ans fut nécessaire pour donner à Capbreton et au Vieux-Boucau l'importance commerciale que ces deux localités avaient acquise.

Les habitans de Capbreton voulurent profiter de ce déplacement violent du lit de l'Adour, en embarrassant par des *nasses*, des *paisselles* et des *amas de sable*, cette partie du canal qui conduisait à Bayonne; mais le corps municipal de cette ville leur intima l'ordre de respecter son droit de juridiction sur la rivière; enivrés sans doute par la perspective d'un riche avenir, ils ne répondirent à cette sommation qu'en maltraitant l'envoyé de Bayonne. Aussitôt 4000 hommes armés de la ville et des environs se précipitèrent sur la route de Capbreton; les nasses et les paisselles furent détruites, et quelques barques et un navire danois incendiés dans le port. Le duc de Longueville, gouverneur de la Guienne, arriva à la hâte à Bayonne, et Louis XII, alors roi de France, rendit une ordonnance qui régla la juridiction de la ville, astreignit les habitans de Capbreton à payer les droits de chargement et de déchargement, et ceux de Bayonne à les indemniser des ravages commis par leur petite armée.

La ville de Bayonne dut long-temps souffrir du déplacement de l'embouchure de l'Adour; des navires de vingt-cinq à trente tonneaux purent seuls y arriver, et les eaux du fleuve, à cause de leur peu de pente, inondaient parfois une large étendue de pays. De grandes dépenses, de plus longues sollicitations n'avaient rien produit; enfin, en 1579,

Louis de Foix, qui avait bâti l'Escorial et l'ancienne tour de Cordouan, fut chargé par Henri III de reprendre les travaux de la barre, toujours stériles depuis vingt-deux ans. Louis de Foix comprit tout d'abord et le vice de ce qui avait été fait et le point vers lequel tous les efforts devaient tendre désormais : il fallait tailler largement dans des sables profonds et mobiles, et ramener le fleuve dans le lit abandonné par lui depuis près de quatre-vingts années. Louis de Foix comprit aussi que la masse des eaux aurait seule la puissance de renverser cette immense barrière, et que l'art devait se borner à donner au fleuve plus de courant et de rapidité. En effet, des pilots de quinze à seize mètres de longueur formèrent bientôt, près du Boucau, une forte digue de clôture qui, après avoir été vaincue maintes fois par le courant, le vainquit à son tour et le rejeta vers l'ancienne embouchure. Une première fois, les bancs de sable qui la fermaient, mordus et largement entamés par cette attaque furieuse, résistèrent, et les eaux refoulées encore coururent dans la campagne et remontèrent vers Bayonne, comme le flot du mascaret qui effraie encore les campagnes de la Seine. Les habitans, les ouvriers et toute cette population qui suivait chaque jour avec une vive anxiété les progrès des travaux, commençaient à se décourager et à menacer; mais Louis de Foix ne

douta point de son génie ; le fleuve , aidé par une crue extraordinaire qui en avait doublé la vitesse et l'énergie ; fit un terrible effort et se fraya une large voie à travers ces sables qui l'avaient déposé quatre - vingts années auparavant de son lit ordinaire. Une digue en charpente, construite sur la rive droite , porta long-temps le nom de Louis de Foix.

Louis de Foix acheva ce glorieux travail pour la somme de 30,000 livres qu'il reçut du roi ; 20,000 autres livres imposées sur la sénéchaussée des Landes , lui furent données dans la suite. Les registres disent que la ville de Bayonne établit, pour la somme qu'elle se proposait de payer, un droit d'*entrée* sur toutes les denrées qui se consumaient dans la ville, et un droit de *transit* sur celles qui ne faisaient qu'y passer.

Pour les travaux publics , on avait l'habitude à cette époque de prendre un homme sur chaque commune des Landes et du Labourd.

« On a célébré long-temps, dit M. Baylac, par une procession annuelle, cet heureux événement, qui arriva le 28 octobre 1579, jour de Saint-Philippe et Saint-Jude. »

Telles furent les premières vicissitudes de la rivière qui alimente le port de Bayonne ; nous reviendrons maintenant aux événemens qui signalent dans l'histoire de la ville la première moitié

du XVI^e siècle. En 1521, la guerre engagée entre Henri d'Albret qui réclamait la Navarre, et les Espagnols, sa terrible défaite, l'occupation du château de Béhobie et le siège de Fontarabie par ces derniers, éveillèrent la sollicitude du gouverneur de la ville; on avait découvert quelques années auparavant les fronts de Mousserolles et de Saint-Léon, en démolissant ce faubourg et les couvens des Carmes, des Augustins et de Sainte-Claire qui y étaient compris. Les dernières maisons de celui de Tarride furent abattues, et on traça même un projet de retranchement qui devait s'avancer entre les deux rivières. La ville était forte, défendue par une bourgeoisie courageuse et commandée par le brave Lautrec; dans une époque de guerre et de conquête, les populations menacées à chaque instant étaient toujours prêtes au combat; aussi, malgré le manque de soldats et de troupes, Bayonne avait fermé son port intérieur et armé ses remparts, lorsque, le 17 septembre 1523, une flotte espagnole et des corps de cavalerie et d'infanterie se présentèrent simultanément dans l'Adour et devant ses portes.

« Pendant trois jours consécutifs, dit Beaucaire,
« les Espagnols assaillirent à chaque marée les es-
« tacades des deux rivières, livrèrent des assauts,
« attaquèrent avec furie tous les fronts de la place,
« particulièrement du côté des Cordeliers, où les

« murs étaient fort bas ; partout ils furent repous-
« sés avec une perte considérable. Le quatrième
« jour leur flotte mit à la voile , malgré les vents
« contraires , et l'armée reprit le chemin d'Irun.
« Pendant ce siège , les habitans imitant l'intrépi-
« dité de Lautrec , s'opposèrent courageusement
« aux ennemis , tandis que les femmes , les enfans
« et les jeunes filles s'empressaient de porter aux
« combattans tout ce qui leur était nécessaire , des
« traits , des pierres et des vivres. »

Les chroniqueurs , malgré leurs laborieuses re-
cherches , sont fort sobres de renseignemens sur
les événemens de ce siège , et cette sobriété a
droit de surprendre , à propos d'une date aussi
importante de l'histoire locale , lorsqu'ils ont
consacré si complaisamment de longues pages à
des détails monotones et qui ne prouvent tout
au plus que d'opiniâtres compulsations.

En 1524 , les troupes françaises reprennent
Fontarabie et rendent enfin le calme à tout un
pays remué par la guerre depuis douze ans. Le
15 mars 1526 , François I^{er} , prisonnier en Espa-
gne depuis la bataille de Pavie , échappe enfin au
triomphe orgueilleux de Charles-Quint.

Il laissait pour ôtages en Espagne le dauphin
et le duc d'Orléans , ses deux fils , le premier âgé
de dix ans , et le second de huit. Les deux barques
qui portaient le roi et les deux princes , partirent



en même temps, l'une de Fontarabie et l'autre d'Hendaye, et se rencontrèrent au milieu de la Bidassoa, où le père embrassa ses deux enfans en leur promettant « que bientôt il les manderait quérir. »

François I^{er} aborda sur la terre de France un an et vingt-deux jours après la bataille de Pavie. Les princes, ses 200 gentilshommes pensionnaires, les 400 archers de sa garde à cheval avec leurs varlets, les cent suisses, les officiers de sa maison, les écuyers, les échansons, les panettiers, etc., l'attendaient à Hendaye; il traversa rapidement Saint-Jean-de-Luz et arriva à Bayonne, où il coucha. Le lendemain il partit pour Bordeaux où l'attendait la reine mère.

François de La Tour, vicomte de Turenne, fut bientôt chargé de se rendre à Madrid pour y épouser par procuration, au nom de François I^{er}, Éléonore, reine douairière de Portugal et sœur aînée de Charles-Quint. Accompagné d'un brillant cortège de gentilshommes et d'officiers, le vicomte de Turenne arriva à Bayonne le 17 janvier 1529. Le maire, les échevins et les notables allèrent au-devant de lui jusqu'à Saint-Esprit, où il monta sur une mule richement harnachée. Le lendemain, les marins de Biarritz ayant harponné une baleine, il se rendit sur la plage où elle avait été jetée. « Elle estoit, disent les archives curieuses

« de l'histoire de France, de longueur de sept
« aulnes demy et quatre doigts, sa langue pesait
« seize quintaulx et tant de livres. »

La ville de Bayonne était à cette époque le rendez-vous des plus hauts seigneurs ; par sa position aux portes de l'Espagne, elle était devenue un intermédiaire entre les deux cours rivales ; c'est là que se réglaient les affaires politiques les plus importantes du temps. Le 22 mars 1529, Anne de Montmorency, grand maître et maréchal de France, y arriva pour compter aux députés de Charles-Quint les 1,200,000 écus d'or, prix de la rançon de François I^{er}. Les députés et procureurs de Charles-Quint étaient messire Loys de Flandre, seigneur de Praet, conseiller ordinaire, et don Albert de Lobres, général des monnaies de Flandre. Le paiement eut lieu au Château-Vieux, le 29 avril ; le général des finances de Normandie avait envoyé 300,000 écus d'or au soleil ; celui de Bourgogne en avait envoyé 600,000. Autour de ces deux monceaux d'or il y avait de soixante à quatre-vingts sacs « tous pleins, disent les archives
« curieuses, d'autres espèces d'or, comme nobles
« à la rose, de Henry, angelotz, ducatz, doubles
« ducatz, escuz vieulx, royaux, escuz couronne,
« alphonsines, riddes, florins, Philippes et plu-
« sieurs autres espèces d'or, lesquelles, si icelles
« fussent été fondues et mises en escuz soleil, les

« dicts 1,2000,000 y estoient, et davantaige plus
 « de 200,000 escuz, sans y comprendre les marcs
 « d'argent fin en cendrée, etc. »

Cependant les écus n'avaient pas le poids convenu de *onze deniers et seize grains*, et Anne de Montmorency, pour couvrir cette supercherie attribuée au chancelier Duprat, fut forcé d'ajouter 40,000 écus. De grandes précautions furent prises pour le transport de la rançon en Espagne et pour le retour de la reine Éléonore, fiancée de François I^{er}. Deux gabarres remplies de gentilshommes et de gens d'armes des deux nations, échangèrent, entre Fontarabie et Hendaye, la rançon et les deux princes. Le cortège royal, après avoir été accueilli avec enthousiasme à Saint-Jean-de-Luz, arriva à Bayonne le 2 juillet 1530 (*).

La reine Éléonore était portée dans une litière de drap d'or, et à ses côtés les dames et demoiselles de sa suite étaient en selle à la mode de Portugal, sur des mules couvertes de housses de velours. Le dauphin et le duc d'Orléans, montés sur des haquenées, étaient vêtus de robes de velours cramoisi enrichi de broderies d'or et de pourpoints de satin cramoisi; leurs têtes étaient couvertes de bonnets de velours noir ornés d'une

(*) L'année commençait alors à Pâques.

plume d'autruche. Le maréchal de Montmorency, le cardinal de Tournon, l'évêque d'Aire, Monsieur de Saluces et une foule de gentilshommes entouraient la litière royale : « La Royne, disent les archives curieuses, avait une fine robe de veloux noir doublé de satin cramoisy, les manches montées satin cramoisy, bandées de grandes bandes de drap d'or séparées qui se tenoient à eguilletes de rubans de fine soye, ferrées de fer d'or esmaillé, chargées de perles fort belles; sa teste estoit accoustrée et habillée à la Portugaloise. Sur icelle y avait un pourpris garny de pierres précieuses, beau et riche, à l'entour du quel y avait d'autres grosses perles qui donnoient fort beau lustre à la beaulté et reluysance d'iceulx; sur son estomac y avait un colleral garny triplement encores d'autres perles plus grosses où estoient meslés parmy, des rubys et dyamans grans, beaulx et de gran valeur qui reluysoient fort. Son dit estomac estoit tout découvert et blanc comme albastre, et davantaige un air tant doux et benyn avec un maintien de princesse, sentant sa maison et source de toucte vertu et de illustre impérialle, la faisaient très beau voir. »

Le cortége fut reçu à la porte Saint-Léon par les quatre ordres mendians de la ville, les cordeliers, les carmes, les jacobins et les augustins, par

les chanoines et les prêtres de la cathédrale, portant la croix et les reliques, et par le corps de ville en robe rouge. Quatre de ses membres reçurent la reine sous un dais de damas rouge et jaune, brodé en or. Trente enfans, les plus beaux de la ville, vêtus de pourpoints de satin écartelés vert et rouge, la tête couverte de bonnets rouges ornés de plumes blanches, fermaient la marche. L'artillerie des murailles et des deux châteaux, les fifres, les tambourins, les clairons, les cris de joie et les regards des habitans penchés aux fenêtres, suivirent le cortège jusqu'à la cathédrale. Le soir, pendant le souper de la reine et des princes, les enfans de la ville, *habillés à la moresque*, exécutèrent des danses locales; le 3 juillet, la reine quitta Bayonne pour se rendre à Bordeaux où l'attendaient François I^{er} et la reine mère.

Tels sont les quelques souvenirs du mémorandum historique que nous parcourons à la hâte pour arriver à l'année la plus hideusement célèbre de ce XVI^e siècle si plein d'éclat, de force et de pensées, de ce XVI^e siècle qui fut le témoin du duel gigantesque de deux croyances, dont l'une fut assassinée par l'autre en voulant la rappeler aux conditions de sa primitive existence.

Cette nuit du 24 août 1572, qui s'appela la Saint-Barthélemi, est étroitement liée à l'histoire de Bayonne à laquelle elle a fourni une de ses

plus belles et de ses plus honorables pages, et c'est une chose remarquable, que l'assassinat des réformistes rencontra à Bayonne, où il avait été conçu, une première parole de protestation et de blâme. Il faut se reporter pour cela au voyage de Catherine de Médicis et de Charles IX, dont les historiens Montluc, Mézerai, Tavannes, La Noue, Brantôme, d'Aubigné, ont si diversement parlé et qui sert, pour ainsi dire, d'introduction à ce terrible drame dont les dernières années du XVI^e siècle devaient être ensanglantées. Nous nous arrêterons ici plus long-temps pour raconter avec plus de soin un souvenir glorieux d'énergie et d'humanité, et nous puiserons pêle-mêle aux mémoires, aux chroniques, aux actes et même aux enluminures du temps.

L'apparition de l'église réformée avait allumé en France un vaste incendie qu'attisaient encore avec emportement le fanatisme, les haines individuelles et cette multitude de soldats étrangers qui dévoraient le sol au nom des deux partis. Aux batailles rangées que les Guises et les Châtillons semblaient inspirer de leur haine et de leur génie, avaient succédé les duels au Pré-aux-Clercs et l'incendie, le viol et le meurtre, que les Reîtres, au nom de la réforme qu'ils entendaient à leur manière, promenaient dans les couvens, dans les châteaux et dans les campagnes. On eût dit qu'une

main mystérieuse et impatiente remuait dans leurs fourreaux toutes les dagues du pays de France!

Catherine de Médicis, profitant d'un moment de calme, promenait alors (1564) Charles IX dans son royaume; c'était un voyage de plaisir qu'elle semblait permettre aux menus plaisirs de son fils; au lieu de chevau-légers et de lourds arquebusiers pour escorter les litières royales, c'était un essaim de belles Italiennes, dames d'honneur de Catherine, de jeunes cavaliers *tous experts* aux jeux meurtriers du Pré-aux-Clercs; les villes ouvraient leurs portes et pavoisaient leurs rues; les processions et les confréries s'élançaient des églises au son des cloches, et le peuple criait *Noël*. Henri de Bourbon, depuis Henri IV, qui venait d'échapper peut-être au poison de Philippe II, accompagnait le cortège. On traversa ainsi la Lorraine, la Bourgogne, la Provence et le Languedoc, et on arriva à Bayonne, but apparent du voyage de Catherine et où devait avoir lieu son entrevue avec sa fille Élisabeth, reine d'Espagne.

Ce fut un moment de joie et de fête pour la ville: les litières, les chevaux, les équipages, les soldats, les bohémiens qui se rencontraient toujours en grand nombre partout où une fête jetait son désordre et ses pièces d'or, encombraient toutes les rues et formaient de longues lignes de têtes vivantes et de costumes variés. De riches apparte-

mens avaient été préparés pour la reine mère à l'Évêché où régnait alors Jean Dufresne, soupçonné de calvinisme. Élisabeth et Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d'Albe, homme faux et profond, complaisant de Philippe II et surveillant de sa femme, occupaient la maison Montaut. Les deux cours donnèrent des fêtes brillantes, des tournois, des courses sur les rivières, des bals, des festins où les seigneurs français et espagnols rivalisaient d'adresse et de galanterie; le génie profond de Catherine cachait ainsi son astucieuse politique sous les fleurs et le fard de ses filles d'honneur; elle étouffait en même temps, au bruit des théorbes et des villanelles en renom, les cris et les plaintes du peuple des campagnes rançonné et pillé par tous les partis. Elle avait importé d'Italie le goût de la magnificence, des jeux, de la musique et des travestissemens, et ce qui n'eût été chez une autre femme qu'une passion naturelle et facile, devenait chez Catherine un masque habile pour déguiser ses projets et ses impressions.

Le samedi 23 juin 1565, d'après le vieux récit d'Abel Joan, par une journée qui dut être belle et joyeuse, une multitude de barques portant les couleurs de France et d'Espagne, et chargées de courtisans, de dames et d'officiers, remontaient rapidement l'Adour au milieu de cette population

pittoresque du XVI^e siècle, suspendue sur les toits des maisons, sur les parapets des murs, sur les mâts des navires, partout où il se trouvait une petite place pour un pied impatient et pour un œil curieux. Dans une barque la plus grande et la plus richement ornée, qui devançait les autres et semblait les rallier comme un vaisseau amiral, sous un dais en étoffe de soie, étaient la reine mère, telle que les écrits du temps nous l'ont faite, encore fraîche, la bouche longue et serrée, le regard ennuyé et dédaigneux; la reine Élisabeth, majestueuse et pâle, Henri de Bourbon, avec sa bonne figure historique, Charles IX, le plus adroit tireur d'arquebuse de son royaume, et le duc d'Albe, grosse tête sérieuse qui présentait aux acclamations bruyantes de la foule la gravité un peu emphatique d'un front espagnol.

La petite flotte remonta l'Adour pendant une lieue et aborda dans cette île allongée et encadrée par des peupliers, qu'on appelle aujourd'hui île de Rol, et qu'on désignait dans les vieux actes sous le nom d'île de La Honce et d'Alontarracq. Là, dans les vastes salles d'un château qui a disparu, les gentilshommes français et espagnols, et les dames d'honneur des deux reines, *fort richement et mignardement déguisés en bergers et bergères*, dit Abel Joan, faisaient les honneurs de plusieurs tables chargées de viandes, de confitures et de

vins recherchés. Là, pendant que ces deux cours galantes et joyeuses devisaient de la coupe d'un pourpoint, de la raideur élégante d'une fraise à *la confusion*, de la courbure convenable d'un soulier à *cric*, de femmes, de *passe-dix*, de vins et de duels, Catherine de Médicis et le duc d'Albe s'entretenaient des moyens à prendre pour abattre le calvinisme en frappant les chefs huguenots les plus puissans. Ces fameuses paroles du duc d'Albe : « *Dix mille grenouilles ne valent pas la tête d'un saumon!* » prononcées à l'île de Rol, furent mises à profit, sept années plus tard, par la mémoire impitoyable de Catherine.

Il ne faut pas croire pourtant que les massacres du 24 août 1572 y aient été discutés et arrêtés; ce ne fut pas encore là un plan, mais bien une première pensée, un premier mot de destruction pour les calvinistes : on n'avait prévu du reste ni le temps, ni le lieu, ni le mode, et il fallut deux nouvelles guerres pour surexciter tout à coup ce vieux levain de haine presque épuisé.

Élisabeth rentra bientôt en Espagne; Charles IX et la reine mère se rendirent à Blois pour y passer l'hiver. L'année suivante on chercha à réconcilier les Coligny et les Guises, mais les haines, les dédains et les railleries ne perdirent rien de leur énergie; ces guerres impitoyables et fanatiques, ces questions religieuses que le poignard seul ré-

solvait, devaient aboutir à cette nuit sanglante dont le tocsin de Saint-Germain-l'Auxerrois donna le signal. Le projet de Catherine et du duc d'Albe, encore vague et incomplet à Bayonne, avait atteint sa hideuse maturité. La reine mère, Charles IX, les ducs d'Anjou et de Nevers, Henri d'Angoulême, frère bâtard du roi, René de Briagues, le maréchal de Tavannes et Albert de Gondy clouèrent leurs noms à cette condamnation infamante et à huis clos qui dévoua les réformés aux massacreurs.

Notre but n'est pas de reproduire ici, avec des couleurs plus ou moins vives, cette page sanglante de notre histoire; nous montrerons seulement Charles IX aux fenêtres du Louvre, armé d'une longue arquebuse et *giboyant* aux pauvres passans, suivant l'énergique expression de d'Aubigné; nous dirons que les fossoyeurs du cimetière des Innocens reçurent vingt livres pour 1100 cadavres enterrés le premier jour; nous répèterons enfin ce mot fameux de Catherine: *Che pietà lor ser crudele, che crudeltà lor ser pietoso*. L'humanité envers eux est devenue cruauté, et la cruauté, humanité. Ce précepte italien et les *saignées* du maréchal de Tavannes coûtèrent à la France 60,000 citoyens. On laissa faire l'insurrection catholique; la reine mère et les Guises n'eurent pas besoin de diriger constamment les trois

jours de massacres, le premier coup donné avait suffi : « Le peuple de Paris était à cette époque horriblement fanatique, dit M. Mérimé ; il suffisait d'un chef qui se mit à sa tête et qui lui criât : *frappe*, pour qu'il courût égorger ses compatriotes hérétiques. »

Paris une fois décimé, ce fut le tour des provinces : partout les rivières se teignirent de sang et charrièrent des cadavres ; partout le tocsin catholique ordonna le massacre, et partout il fut obéi. Dax avait déjà accompli sa Saint-Barthélemi, lorsque Adiram d'Aspremont, vicomte d'Orthe, gouverneur de Bayonne, reçut l'ordre de faire exécuter tous les réformés de la ville. Voici sa réponse, cette réponse concise et pleine d'honneur que les historiens et les chroniqueurs nous ont léguée, afin que les Bayonnais pussent montrer un jour avec confiance leur vertueuse devise.

« Sire, répondait le vicomte d'Orthe, j'ai communiqué le commandement de Votre Majesté à ses
« fidèles habitans et gens de guerre de la garnison,
« et je n'y ai trouvé que bons citoyens et braves
« soldats, mais pas un bourreau : c'est pourquoi
« eux et moi supplions très-humblement Votre
« dite Majesté, vouloir employer nos bras et nos
« vies en choses possibles, quelque hasardeuses
« qu'elles soient ; nous y mettrons jusqu'à la der-
« nière goutte de notre sang. »

Il faut le dire aussi : les réformistes étaient peu nombreux à Bayonne, et le délire qui s'était emparé du pays tout entier n'avait pas pénétré jusqu'au sein d'une population toute préoccupée d'expéditions maritimes et à laquelle le commerce avait dû faire des mœurs tolérantes.

Le bruit des guerres civiles ne retentit pas autrement au cœur de la ville ; attachée à la mère patrie, elle ne partagea aucun de ses emportemens, et lorsque la Saint-Barthélemi réclama d'elle ce hideux impôt de sang calviniste qu'elle avait levé dans toute la France, elle répondit par des paroles dignes des meilleurs temps de l'antiquité, car le vicomte d'Orthe, d'un caractère d'ailleurs violent, avait eu seulement le courage bien rare toutefois à cette époque, de se faire l'interprète des sentimens de la population.

En 1575, il fut remplacé dans le gouvernement de Bayonne par le vicomte de la Hillière auquel succéda, en 1594, le maréchal de Biron dont la courte autorité fut cédée, en 1595, à la maison de Grammont qui la conserva jusqu'à la révolution.

Le XVII^e siècle s'ouvrit à Bayonne par l'expulsion des juifs dont nous voulons parler dans un chapitre spécial.



BAYONNE,

DEPUIS

LES DERNIÈRES ANNÉES DU 16^e SIÈCLE

JUSQU'A

LA CONVOCATION DES ÉTATS.

SOMMAIRE.

Pêche de la baleine et de la morue. — Louis XIV et l'île des Faisans. — Nouvelles modifications dans le corps municipal. — La citadelle bâtie par Vauban. — Travaux et variations de l'embouchure de l'Adour, depuis 1684 jusqu'en 1819. — Physionomie de la ville au commencement du XVIII^e siècle. — Pressentimens de la révolution de 89. — États généraux.

BAYONNE,

DEPUIS

LES DERNIÈRES ANNÉES DU 16^e SIÈCLE

JUSQU'A

LA CONVOCATION DES ÉTATS.

DEPUIS et avant le XI^e siècle, la pêche de la baleine qui avait lieu dans le golfe même de Gascogne, alimenta tous les ports de l'Adour. Du haut de leurs falaises, les habitans du pays pouvaient apercevoir l'énorme cétacée et calculer la route qu'il fallait suivre pour l'atteindre et le harponner. Les galées à voiles triangulaires étaient elles-mêmes des habituées du golfe; elles en connaissaient toutes les physionomies, tous les caprices, tous les écueils, et les baleines n'échappaient pas à leur marche sûre et rapide. Aussi ces moissons fécondes furent-elles fatales à la pêche : les baleines, activement poursuivies, se réfugièrent sur les côtes d'Islande sans décourager un moment

ces populations de marins hardis qui virent ainsi reculer le théâtre de leurs pêches jusqu'au détroit de Davis.

Ces armemens nombreux et productifs avaient donné une nouvelle énergie au commerce de Bayonne, en même temps qu'ils faisaient de Saint-Jean-de-Luz une belle et importante ville et qu'ils enrichissaient Biarritz, Capbreton et d'autres ports du Labourd. Ils réveillèrent bientôt l'émulation des populations maritimes dont la position géographique favorisait les expéditions. Les Anglais et les Hollandais engagèrent à prix d'or à leur service des pilotes basques, et une concurrence active et facile commença avec toutes ses chances de victoire et de défaite. Des flottes entières basques, anglaises et hollandaises battirent les mers du Nord; les côtes de l'Islande et du Groënland furent annuellement fouillées jusqu'au détroit de Davis, et chaque navire put encore long-temps se charger de riches dépouilles. Cependant la lutte devenait chaque année plus désavantageuse aux ports du Labourd; vers le commencement du XVII^e siècle, les armemens étaient de plus en plus rares, et il fallut une circonstance qu'on pourrait dire merveilleuse, pour donner une nouvelle activité aux expéditions des Basques. Un de leurs navires, après avoir parcouru les côtes du Groënland, fut assailli par un coup de vent et jeté vers le Spitzberg où la pêche

la plus riche le récompensa de sa longue et périlleuse navigation.

Les marins basques se présentèrent aussitôt en foule; de nombreux armemens eurent lieu, et jusqu'à la fin du XVII^e siècle, quarante-trois navires, chacun de 220 à 280 tonneaux, avec cinquante à soixante hommes d'équipage, encombrèrent chaque année de leurs produits les quais et les magasins de tous les ports du Labourd.

Nous ne pouvons résister ici au désir de citer quelques lignes de M. Malte-Brun sur les pêches du Spitzberg.

« Les animaux marins du Spitzberg, dit ce savant géographe, présentent à la cupidité européenne un appât qui fait oublier les dangers de ces mers inhospitalières. La pêche de la baleine, mentionnée dès le IX^e siècle, a souvent occupé jusqu'à 400 gros bâtimens de toutes les nations. Les Hollandais, dans l'espace de quarante-six ans, prirent 32,900 baleines dont les fanons et l'huile forment une valeur de 380,000,000 fr. Ces animaux paraissent fréquenter aujourd'hui les parages du Spitzberg en nombre moins considérable; on n'en voit plus d'aussi grande taille que dans le commencement de cette pêche. Le morse est plus nombreux et plus facile à attaquer; sa peau employée à suspendre les carrosses, et ses dents plus compactes que celles de

« l'éléphant, sont les objets qui attirent au Spitz-
« berg des colonies temporaires russes. Les anciens
« Bretons en faisaient déjà, avant la domination ro-
« maine, des pommeaux d'épées. L'ancienne colonie
« scandinave du Groënland payait en *dentes de*
« *roardo* qui paraissent avoir été des défenses de
« morse, le tribut qui, sous le nom de *denier de*
« *Saint-Pierre*, affluait des extrémités de la terre
« pour défrayer la magnificence des basiliques
« romaines et les pompes de la cour pontificale. La
« corne du *narhval* a long-temps été l'objet d'un
« respect superstitieux; on en tirait de prétendus
« remèdes universels; on la suspendait dans des
« muséums à des chaînes d'or. Les margraves de
« Bareuth en faisaient conserver plusieurs dans leur
« trésor de famille; ils en avaient reçu une en paie-
« ment d'une somme de plus de 60,000 rixdalers.
« Les deux branches de cette maison se partagè-
« rent une de ces cornes avec autant de formalités
« qu'elles en auraient mis à partager un bailliage.
« Aujourd'hui les médecins ont abandonné cette
« panacée, et le *véritable unicomne* a perdu sa va-
« leur imaginaire. Une autre substance originaire
« de ces régions a également été le sujet de quel-
« ques fables; c'est la matière cérébrale du cacha-
« lot, nommée très - improprement *sperma ceti*,
« et plus convenablement *blanc de baleine*; on en
« fait dans le Nord des bougies d'une blancheur

« éclatante. Tous ces gros animaux sont cependant
« moins utiles à l'homme que le hareng dont la
« mer glaciale semble être la patrie ou l'asile. Là,
« dans des eaux inaccessibles, il brave et l'homme
« et la baleine; mais des causes inconnues l'en
« font sortir pour venir environner de ses innom-
« brables essaims les côtes septentrionales de
« l'Europe et de l'Amérique. »

Au commencement du XVIII^e siècle, la pêche éprouva de nouvelles vicissitudes, et les expéditions basques cédèrent bientôt à une concurrence qui devait les vaincre; en 1741, quelques navires basques furent capturés par des Anglais, et ce fut le dernier coup porté à la pêche de la baleine. « En 1782, dit la Chronique de Bayonne, M. de Laborde, banquier de la cour, forma le dessein de rendre à Bayonne cette branche d'industrie. Il arma à ses frais deux navires qui firent deux campagnes dont l'une fut absolument infructueuse. La seconde, y compris une prime de quarante francs par barrique d'huile, produisit seulement les trois quarts des frais de l'armement d'un seul des navires. »

La pêche de la baleine n'exerça pas seule l'esprit aventurier et entreprenant des Basques; celle de la morue appela aussi leurs navires, et déjà, en 1500, les côtes de Terre-Neuve étaient connues des marins du Labourd. Les deux pêches avaient

lieu simultanément : toutes deux enrichirent en même temps le pays, toutes deux partagèrent la même décadence. Pendant le XVII^e siècle, soixante-dix navires de 80 à 200 tonneaux sortirent annuellement des ports du Labourd pour la pêche de la morue : ce chiffre se maintint jusqu'au milieu du XVIII^e siècle ; en 1764, onze navires formèrent toute l'expédition pour Terre-Neuve. En 1789, un nouvel effort eut lieu : quarante-quatre Terre-Neuviers expérimentèrent encore une fois cette branche de commerce presque épuisée ; ce fut là la dernière expédition considérable des ports du Labourd ; depuis cette époque, la pêche n'occupa que quelques navires, malgré les efforts tentés en 1814. Les armemens de la ville de Bayonne, de 1817 à 1825, varièrent, d'après les tableaux statistiques, de deux à douze navires.

C'était une fête autrefois à Bayonne que la sortie de la flotte expéditionnaire pour la pêche de la morue ; la population, anxieuse et pressée, se précipitait par flots vers l'embouchure de l'Adour, et là des adieux et des vœux expressifs étaient adressés à ces hardis marins qui allaient joyeusement percevoir, sur les côtes lointaines de Terre-Neuve, l'impôt annuel frappé par la ville.

Le 25 mars 1789, quarante - quatre navires, bricks ou trois-mâts, réunis au Boucau, attendaient impatiemment la venue d'un vent favorable pour

franchir la barre de l'Adour et s'élançer à la conquête de riches cargaisons de morue. Le ciel était pur et chaud; la mer, d'ailleurs, calme au large, se couronnait sur la barre d'une ligne grondeuse d'écume. Le pavillon rouge de sortie flottait déjà sur l'ancienne tour du Signal, et tous les navires, groupés à quelques encâblures de la barre, les voiles à demi-tendues et retenus sur une seule ancre, semblaient bondir d'impatience.

On vit d'abord s'avancer vers l'embouchure et longer la rive sud, un long canot noir écharpé d'une large bande rouge; huit hommes à la chemise rouge et au berret bleu, ramaient avec vigueur; le pilote-major, la tête couverte d'un large chapeau noir, tenait la barre. Ce canot, dont le taille-mer tranchant et effilé semblait indiquer la destination et les services, mit en panne en avant de la passe; un large pavillon rouge se montra bientôt à sa poupe, et aussitôt une foule de chaloupes s'élançèrent; chacune d'elles jeta une remorque à la tête d'un navire, et la sortie commença avec une merveilleuse régularité. Une multitude immense couvrait le sable des deux rives et s'étendait au loin jusqu'aux pignadas. On distinguait la coiffure éclatante d'une foule de Basquaises dont les adieux expressifs saluaient un père, un fils, un mari, un fiancé; on entendait leurs sanglots et leurs prières: on voyait leurs

yeux tournés vers le ciel ; il y avait dans toute cette scène une sublime et naïve poésie !

Les navires pêcheurs s'avançaient majestueusement, et on voyait leurs équipages exécuter avec enthousiasme la manœuvre du départ ; tantôt c'était un brick gracieusement mâté sur l'arrière, étroit et allongé comme un négrier, tantôt un lourd trois-mâts dont les vastes flancs semblaient attendre une riche cargaison, tous s'inclinant sur les lames et se relevant alternativement, comme de nobles chevaux dont une main habile dompte encore un instant l'ardeur et l'impatience. Lorsque le premier navire s'engagea dans la passe, il y eut dans la population du rivage et dans les équipages des autres navires, un regard plus attentif, une angoisse inexprimable qui cessa lorsque le Terre-Neuvier, déjà au large, ne montra plus que son arrière et ses voiles éclatantes au soleil. Tous suivirent, et ce ne fut bientôt à l'horizon, et s'échelonnant à des distances irrégulières, que de hautes mâtures couvertes de toiles ; les plus éloignées n'apparaissant déjà que comme de gigantesques goëlands. Les deux pavillons de la tour et du canot-pilote furent amenés, et on ne vit plus de l'embouchure au Blanc-Pignon que les chaloupes de remorque regagnant le Boucau à force de rames, et de nombreux couralins chargés de curieux et luttant contre la marée qui commençait à descendre.

Les navires pêcheurs de 1789 trouvèrent dans les eaux calmes et tièdes du banc de Terre-Neuve une si large moisson, que leur prompt retour fit concevoir les plus belles espérances; mais elles ne furent pas réalisées, et les mesquines expéditions qui retournèrent à Terre-Neuve n'eurent pas trop à s'applaudir de leur courageuse persévérance. Cependant la pêche continua, comme nous l'avons dit, et si ses produits enrichissent quelques armateurs, ils ne sont plus assez considérables pour ajouter au bien-être de la population.

Nous reviendrons maintenant au récit que nous avons un moment abandonné, tout en continuant à glaner, sur notre passage, des épisodes qui puissent jeter quelque variété dans la succession trop uniforme des faits. Aussi bien n'avons-nous pas, nous le répétons, les prétentions d'un grave chroniqueur, et nous aurons atteint notre but, si nos tableaux historiques laissent quelque chose de Bayonne dans le souvenir de ses habitans.

Nous avons laissé la ville toute émue des hideux égorgemens de la Saint-Barthélemi, et toute enorgueillie de la loyale réponse de ses habitans; quelques années après, en 1579, eurent lieu les travaux de Louis de Foix, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent pour ne pas diviser cette page importante de l'histoire de Bayonne,

depuis 1500, époque de la déviation du fleuve, jusqu'en 1579, époque du succès obtenu par l'habile architecte de Henri III.

« En 1588, dit la Chronique de M. Baylac, le
« corps de ville fit bâtir le collège. D'après un
« arrêt du parlement de Bordeaux, on affecta à
« l'entretien de cet établissement le revenu d'un
« canonicat, pour lequel le chapitre, par abon-
« nement, paya d'abord 400 fr. chaque année,
« ensuite 600 fr., et enfin 500 fr. seulement. La
« ville pourvoyait au reste de la dépense. Il y avait
« un principal et quatre professeurs de basses
« classes, et jamais au-delà de soixante écoliers.
« La place de principal fut remplie pendant quel-
« que temps par le célèbre Jansénius. Cet établis-
« sement est occupé aujourd'hui par les frères de
« la doctrine chrétienne. »

On a déjà remarqué que les guerres de religion s'arrêtaient aux portes de Bayonne, et qu'au milieu d'un opiniâtre incendie, cette ville restait en possession d'une tranquillité parfaite, d'ailleurs nécessaire à son activité commerciale. Aussi les fureurs de la ligue n'altérèrent - elles pas l'union des habitans; la tentative du marchand Pierre-d'Or, surnommé Château - Martin, pour livrer la ville aux Espagnols, d'ailleurs mal conçue, fut découverte par le comte de la Hillière qui parvint à surprendre une lettre adressée au gouverneur

de Fontarabie. Le nom du duc d'Épernon y était même compromis; on devait confier le gouvernement de Bayonne à un Navarrais nommé Médesano; un corps de troupes, sous les ordres du vicomte d'Échaux et du capitaine Sault, devait se présenter devant la ville; en cas d'échec, on devait bâtir un fort au Boucau-Neuf et en confier la garde à 1000 Italiens attendus de Lisbonne, etc. Toute cette conspiration dont plusieurs historiens ont parlé, n'eut d'autre résultat que l'exécution de Pierre-d'Or et des nommés Ronieulx et Trie, ses complices. Ils furent rompus vifs et leurs têtes furent exposées sur des poteaux placés à la porte d'Espagne. Une procession commémorative eut lieu, et tout fut oublié. On sacrifia sans peine les trois instrumens, mais on n'osa pas sans doute remonter à la pensée qui les avait inspirés et fait agir.

La fin du XVI^e siècle n'amena aucun événement important, seulement, en 1594, la concession du gouvernement de Bayonne à Antoine II, comte de Grammont. Les membres de cette ancienne famille s'y succédèrent sans interruption jusqu'en 1789.

Le commencement du XVII^e siècle fut témoin d'un nouveau coup porté à l'organisation du corps de ville. Le nombre des conseillers magistrats qui était auparavant de douze, fut réduit à six, re-

nouvelés par moitié chaque année. Ils devaient concourir à la police générale *sur les comestibles, sur les poids et mesures, sur la vente et la distribution des blés du magasin de la ville*. Cette réduction des conseillers municipaux, en 1621, fut motivée par d'anciens statuts qui interdisaient l'introduction de vins étrangers dans la ville, depuis la Saint-Michel jusqu'au dimanche des Rameaux. L'introduction des cidres et des pommades était toujours interdite, à moins d'une autorisation spéciale du maire et des échevins, en temps de disette. L'assemblée générale des échevins, des jurats, des conseillers, des patrons, des claviers, des bourgeois, etc., crut réformer l'absurdité des vieux statuts, et elle ne fit que monopoliser le pouvoir municipal dans les mains de quelques individus qui, tous propriétaires, portaient naturellement le plus grand intérêt à la prohibition temporaire des vins étrangers et à la consommation des vins du pays. Le renouvellement annuel par moitié était une sorte de compensation aux vices généraux de cette mesure.

La ville de Bayonne était encore appelée à donner de nouveaux témoignages de sa puissance et de son patriotisme. Les pêches de la baleine et de la morue, et ses armemens militaires contre les Normands, lui avaient appris depuis long-temps le métier de la mer; aussi, en 1627, le cardinal

de Richelieu songea-t-il tout d'abord aux marins de Bayonne, lorsque les Anglais, avec 150 voiles et 800 hommes de débarquement sous les ordres du duc de Buckingham, attaquèrent l'île de Rhé. Le comte de Grammont, gouverneur de Bayonne, reçut l'ordre d'armer trente bâtimens légers ou chaloupes et pinasses à voiles, et de *ramer* deux galiotes, trois traversières et un gros vaisseau, sous les ordres d'Andoins et de Valin, pour ravitailler l'île qui manquait de vivres. Un coup de vent rompit fort à propos une estacade que les Anglais avaient tendue devant le port de la Rochelle; la petite flotte bayonnaise en profita intrépidement, et une partie des bâtimens qui la composaient aborda au fort Sainte-Marie et y jeta une grande quantité de vivres. Un second convoi de trente autres navires passa, pour ainsi dire, *sous* le ventre de la flotte ennemie, essuya son feu, franchit une sorte de digue de gros mâts et de câbles attachés à des corps - morts, et parvint à rendre inutiles toutes les attaques des Anglais. Des pièces de canon, servies au fort Sainte - Marie par des marins bayonnais, firent beaucoup de mal aux vaisseaux anglais.

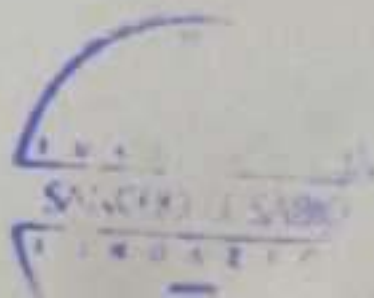
En 1636, les Espagnols pénétrèrent dans le Labourd et s'emparèrent de Saint - Jean - de - Luz et du Socoa; mais la ville de Bayonne ayant été mise instantanément en état de défense, ils n'osèrent

pas s'avancer et ils se bornèrent à quelques tentatives inutiles sur l'esprit des Basques ; 600 d'entre eux se retranchèrent autour du Socoa. Le duc de la Valette, fils du duc d'Épernon, à la tête de 1000 Labourdins, des régimens de Guienne et de Mun, et d'une compagnie de gens d'armes, attaqua et resserra si vigoureusement les Espagnols, qu'après des pertes considérables par les combats, les maladies et les privations, ils furent obligés de repasser la Bidassoa. En 1638, le prince de Condé, battu et forcé de lever le siège de Fontarabie, dut aux habitans de Bayonne d'avoir pu sauver les débris de son armée. Des vivres, des munitions, des soldats, des pionniers, des chariots, quatre milliers de poudre et des canons de bronze furent fournis par eux. Une grande quantité de bateaux couvraient la côte de l'embouchure de l'Adour à celle de la Bidassoa, et alimentaient impunément l'armée française sous les yeux d'une escadre espagnole.

« En 1651, dit M. Baylac, les Espagnols firent
« une nouvelle tentative pour surprendre Bayonne.
« Un certain Pedro Moñez Mantilla, espagnol, qui
« s'était retiré à Saint-Jean-de-Luz pour se sous-
« traire à la justice de son pays, fut l'artisan de
« ce complot. La chronique rapporte qu'il confia
« son dessein au baron de Watteville, gouverneur
« de Saint-Sébastien, et que s'étant engagé à in-

« introduire les Espagnols dans le Château-Vieux,
« moyennant la promesse de sa grâce et d'une
« récompense, il se rendit à Bayonne et trouva le
« moyen de prendre des empreintes en cire des
« clefs du fort; mais une lettre interceptée et la
« pénétration inquiète d'une certaine Marion Ga-
« ray, chez qui Pedro Moñez logeait à Saint-Jean-
« de-Luz, firent découvrir toute la machination. On
« trouva dans la chambre du perfide Espagnol les
« empreintes des clefs déjà fabriquées et la copie
« d'une lettre écrite au baron de Watteville. Il fut
« condamné à mort par sentence du sénéchal, du
« 1^{er} avril 1651 : sa tête, attachée à un poteau,
« resta exposée pendant plusieurs jours aux regards
« du public, sur le boulevard du Château-Vieux.
« Le corps de ville accorda une pension annuelle
« de 300 livres à la fidèle Garay. »

Des lettres-patentes, rendues en 1595, avaient donné au comte de Grammont la propriété perpétuelle de la dignité de maire de Bayonne; c'était, avec la moitié du revenu des droits de coutume, le prix dont le roi Henri IV voulait payer les faveurs de Corysandre, comtesse de Grammont. Mais le gouvernement énergique de Richelieu, dont la pensée politique était l'abaissement des grandes maisons seigneuriales, ne voulut pas que les Grammont cumulassent plus long-temps les fonctions de maire et de gouverneur de Bayonne; le fils du



comte fut bientôt obligé de se défaire de sa dignité de maire en faveur de son secrétaire qui la vendit à la ville pour une somme de 24,000 fr. Un grand seigneur dont quelques chroniqueurs ont eu le triste courage de préconiser les vertus, voulait bien octroyer son secrétaire pour remplir la première magistrature d'une ville riche et commerçante!

Le règne éclatant et tourmenté de Louis XIV, qui commença au milieu des orages de la Fronde, traversa de longues années de gloire et alla s'éteindre misérablement sous la tutelle d'un prêtre et d'une femme, valut aux Bayonnais des lettres-patentes portant confirmation de leurs privilèges et de leurs franchises. Ce n'était là, du reste, qu'une formule banale usitée au commencement de chaque règne. Quelques années après, en 1659, la ville fut témoin des splendeurs de la cour de Louis XIV. Le cardinal Mazarin arriva le premier avec ses gentilshommes et ses nombreux équipages; il passa peu de jours à Bayonne, et il se rendit immédiatement sur les bords de la Bidassoa où devait avoir lieu son entrevue avec le ministre d'Espagne, Louis de Haro; la paix entre les deux pays rivaux devait être cimentée par le mariage de Louis XIV avec la fille de Philippe IV.

A quelque distance de ce pont rouge et étroit qui conduit en Espagne, au pied de Béhobie, voyez-vous cet îlot couvert de tronçons de maïs

desséché et dont le courant emporte chaque jour quelques débris : c'est l'île des Faisans, à peine nommée dans nos chroniques; c'est là que les deux négociateurs, Mazarin et Louis de Haro, déployèrent toute la ruse et toute la souplesse dont ils étaient capables, le premier pour arracher, le second pour retenir. Enfin le mariage fut conclu moyennant la renonciation de Marie-Thérèse à ses droits sur la couronne d'Espagne, et moyennant aussi une dot de cinq cent mille écus d'or. Le traité de paix, signé en novembre, fut publié à Bayonne en 1660, et accueilli par les plus vives acclamations. Les habitans pouvaient recommencer dès lors avec la frontière espagnole leurs opérations si long-temps interrompues.

Ce fut pendant quelques jours une île riche et importante que l'île des Faisans. Deux ponts en galeries conduisaient des routes d'Espagne et de France dans un pavillon élégant où deux portes dorées conduisaient à leur tour dans des appartemens magnifiquement meublés (*). La salle de conférence était à l'autre extrémité de l'île, de grandes fenêtres ornées s'ouvraient seulement sur la rivière; elle était tendue d'une de ces riches tapisseries admirées alors dans toute l'Europe. La salle était divisée en deux parties par deux petites

(*) La plupart de ces détails sont empruntés aux mémoires de M^{lle} de Montpensier qui faisait partie de la cour de Louis XIV.

tables auprès desquelles deux fauteuils en velours cramoisi attendaient les négociateurs; des tapis de Perse couvraient le parquet, et quatre *horloges*, curiosités recherchées de l'époque, ornaient les deux tables dont nous avons parlé. Fontarabie et Hendaye ne pouvaient loger tous les hauts personnages qui affluaient à la frontière; les routes et les campagnes se couvraient chaque jour des populations voisines empressées au spectacle des uniformes et des équipages espagnols et français.

Le mariage de Louis XIV et de Marie-Thérèse ne devait avoir lieu que dans la belle saison; la cour arriva à Bayonne le 1^{er} juin, après avoir parcouru quelques-unes des provinces du Midi. Le roi fut reçu sur la route de Toulouse par le corps de ville, et complimenté par le sieur d'Olives, premier échevin. Huit jours après, il partit pour la frontière, et la salle de conférence fut encore le témoin de son entrevue avec Philippe IV; les deux rois s'embrassèrent et jurèrent la paix sur l'Évangile. Le mariage qui avait eu lieu par procuration à Fontarabie, fut enfin célébré à Saint-Jean-de-Luz par Jean d'Olce, évêque de Bayonne. A son retour, la cour retrouva les mêmes fêtes qui avaient accueilli son arrivée; les registres de la ville parlent longuement des joutes, illuminations et réjouissances de cette époque. « Les habitants, au nombre de deux mille, étaient sous

« les armes , commandés par les sieurs Naguille ,
« Dussanet et d'Arguibel. Un dais magnifique qui
« précédait le carrosse du roi et de la reine , était
« porté par les sieurs d'Olives , premier échevin ,
« d'Etcheverry , cleric assesseur , Sorhaindo et Du-
« halde , échevins. De superbes tapisseries ornaient
« toutes les rues. Le roi et la reine en descen-
« dant à l'Évêché où ils logèrent , furent reçus
« sous un grand pavillon cramoisi enrichi des ar-
« mes de France et rehaussé en broderies d'or et
« d'argent. Leurs Majestés partirent le 16 juin , à
« neuf heures du matin , après la messe. Vingt-
« quatre chaloupes et plusieurs grands bateaux
« ornés de peintures d'or et d'azur , transportè-
« rent à Dax une partie de la cour. Ces fêtes coû-
« tèrent à la ville près de cent mille francs. Elle
« fit en outre un don gratuit de vingt mille francs,
« pour aider aux frais de la conclusion de la paix
« et du mariage du roi. »

La nouvelle guerre qui éclata entre la France et l'Espagne , en 1674 , fit comprendre au gouvernement de Louis XIV. toute l'importance d'une place qui commandait le seul passage de cette frontière accessible à une armée ennemie. Ce fut là une nouvelle occasion d'attentat contre les privilèges de la ville ; le logement des gens de guerre lui fut imposé ; elle reçut une garnison permanente , et , pour rendre toute résistance aux ordres

du roi impossible, quatre bataillons français et suisses, sous les ordres du marquis de Lambert, entrèrent dans la ville, relevèrent la garde bourgeoise qui occupait habituellement la porte de France, et s'emparèrent de plusieurs postes importants.

Les travaux de défense commencèrent aussitôt; tous les ouvrages d'enceinte furent reculés et couronnés par neuf bastions. Les casernes du Réduit, de Sainte-Claire et du Château-Neuf furent construites; le Château-Vieux fut agrandi de sa première cour, et la citadelle, d'après les plans du maréchal de Vauban, domina bientôt, du haut de son mamelon, Bayonne, Saint-Esprit et le cours des deux rivières. Le terrain en fut acheté à MM. Lespés de Hureaux, lieutenant-général au sénéchal de Bayonne, et de Guilhemsans, juge de la bourse des marchands, à raison de cinq cents livres l'arpent. Dès ce moment, Bayonne devint place de guerre moderne; ses immunités, si longtemps respectées, disparurent graduellement, et on obtint à cette époque ce que les sergens d'armes d'Étienne de Malençon avaient prétendu inutilement imposer en 1488. Les corps des métiers ne se montrèrent plus armés à la procession du Sacre; *le planter du mai et le jeu de la butte cessèrent également.*

Jusqu'en 1684, l'embouchure de l'Adour s'était

maintenue dans les limites de 1579; mais, à cette époque, la marche progressive des sables du Nord au Sud déplaça le lit de la rivière et le dirigea vers la Chambre-d'Amour, à une lieue marine Sud de l'embouchure actuelle. Le commerce ne tarda pas à ressentir le contre-coup de cette sorte de réaction, et la ville en appela une seconde fois à l'attention du gouvernement.

M. de Ferry, directeur des fortifications à la Rochelle, fut chargé d'examiner cette nouvelle situation de la rivière; il arriva à Bayonne en 1693, et l'année suivante, après avoir long-temps consulté les lieux et les hommes spéciaux, il fit établir parallèlement, et à 120 toises de la digue de Foix, une autre digue, appelée digue Ferry, qui tenait la rivière sur un développement de cent toises. La barre fut ramenée au Nord, mais elle n'y persista pas; des travaux partiels et mobiles ne suffisaient pas à contenir ces masses de sable tourmentées sans cesse par les courans. Ces divers projets furent donc abandonnés, et M. de Ferry proposa, au mois de septembre 1696, de maintenir l'Adour, de Bayonne à la mer, entre deux digues en charpente, éloignées de 120 toises; du Boucau à la mer, les digues devaient se diriger Ouest-Nord-Ouest, et la digue sud devait être portée à 200 toises en avant de la digue Ferry. Ce nouveau plan de travail avait pour but de resser-

rer la rivière qui se jetait inutilement dans l'anse de Blanc-Pignon, d'accroître la rapidité du courant et d'obtenir naturellement une plus grande profondeur sur la barre. Le prolongement de la digue Ferry vers le Sud avait prévu cette autre objection, que les sables sont toujours chassés par le courant dans cette direction, c'est-à-dire du Nord au Sud. Le devis total du projet de M. de Ferry s'élevait à 716,000 livres.

M. de Vauban rejeta ce projet dont la hardiesse ou la dépense l'effraya, et fit construire divers épis qui ne retardèrent qu'un moment le nouveau bouleversement dont la rivière menaçait le commerce. D'autres intérêts politiques plus graves, la guerre de la succession et l'embarras des finances détournèrent l'attention des gouvernans et des ingénieurs; les travaux se dégradèrent faute d'entretien, et les sables, bientôt rejetés vers le Sud, portèrent de nouveau l'embouchure de la rivière près de la Chambre-d'Amour. Dix pieds de sable au-dessus de la haute mer couronnaient l'ancienne embouchure.

En 1724, on ne donna aucune suite à un projet de M. de Salmon, calqué sur celui de M. de Ferry, et dont le devis s'élevait à 2,162,580 livres.

Enfin, les plaintes du commerce, dédaignées pendant plus de trente ans, furent écoutées. M. de Touros, ingénieur, modifia, le 4 septembre

1727, le projet de M. de Ferry, en substituant aux jetées en charpente des jetées en pierre; la distance des parallèles était conservée. Un impôt de 300,000 livres fut établi pour subvenir aux frais des premiers travaux qui commencèrent en 1729. On dépensa 340,499 livres pendant l'année 1729, et 175,500 livres en 1730.

Le 11 octobre 1731, une enquête locale eut lieu; une commission composée de M. Dubarail, capitaine de vaisseau, de M. de Touros, de quelques ingénieurs, de quelques capitaines du commerce, des pilotes et des lamaneurs du pays, se réunit à la pointe Nord de l'embouchure; elle résolut de porter les jetées jusqu'au pied de la barre et de diriger le courant Ouest-Nord-Ouest. La largeur à donner à la rivière entre les deux parallèles, fut l'objet d'une plus longue discussion; malgré l'opinion de Louis de Foix, de Ferry, de Vauban, les hommes pratiques du pays assurèrent que les eaux de la rivière pouvaient suffire à une largeur de 150 toises, et M. de Touros, entraîné, entraîna à son tour la majorité; il fut décidé que les digues auraient cent toises de distance à leur origine, mais que cette distance augmenterait jusqu'à donner 150 toises de largeur à l'embouchure de la rivière.

Les travaux continuèrent pendant les années suivantes; en 1733, on en recueillit un premier

résultat; la tête de la jetée Sud était encore à 600 toises de la barre, et les sables commencèrent à se déplacer et à former une passe qui, en 1742, donnait, au moment de la pleine mer des vives eaux de septembre, une profondeur de vingt pieds.

« On ne tarda pas à s'apercevoir, dit un mé-
« moire, de la trop grande largeur adoptée entre
« les musoirs des digues projetées. En 1737, M. de
« Razaud succéda à M. de Touros; les masques des
« jetées du Nord et du Sud étaient alors distans
« entr'elles de 142 toises. Il proposa d'abandon-
« ner les directions adoptées et de continuer les
« digues, en les rapprochant de manière à présen-
« ter un entonnoir que l'on aurait continué au-
« tant qu'il eût été nécessaire. M. de Vaude, in-
« génieur en chef des travaux, proposa au con-
« traire un rétrécissement brusque au moyen de
« deux crochets de huit toises chacun. » De vives
discussions éclatèrent entre ces deux officiers qui
furent rappelés; M. Bertrand, qui leur succéda,
adopta le projet de M. de Vaude, en le modifiant
toutefois suivant les premières données de Louis
de Foix, Ferry et Vauban.

L'épi de Blanc-Pignon fut construit en 1745; déjà, en 1696, M. de Ferry avait présenté un projet d'épi qui devait se diriger sur la pointe de Blanc-Pignon, dans le but d'attaquer le banc de

Saint-Bernard. Ce projet avait eu l'approbation de Vauban, mais l'ingénieur Bertrand ne suivit pas ce premier tracé, et l'épi, placé plus bas, ne défendit pas assez l'anse de Blanc-Pignon contre les morsures infatigables de la rivière.

Cent toises courantes de pilotis construits sur la pointe Sud furent enlevées en 1743; on continua de travailler aux digues; mais, en 1758, les fonds manquèrent et les travaux furent abandonnés. On avait dépensé jusqu'à cette époque trois millions environ.

On invoqua alors les 300,000 livres allouées pour les travaux de la barre; la chambre de commerce, le corps de ville, M. de Laborde, commandant la marine, M. Deyrignac, directeur des fortifications, réclamèrent vivement; on se plaignit, on insista, et de nouveaux fonds furent alloués.

« On reproche à M. de Touros, dit M. Baylac, « de n'avoir établi ses fondations qu'au niveau de « la basse mer, et d'avoir ainsi laissé aux courans « le moyen de saper le pied des pilotis au-dessous « du grillage, et aux eaux du derrière des digues « celui de former des fouilles et de s'ouvrir une « communication avec la rivière à travers les ma- « çonneries. »

M. de Pinsun, ingénieur en chef en 1767, remarqua que la dune de Blanc-Pignon reposait sur

une base de terrain solide et marneux; il sonda aussitôt la rivière jusqu'à la barre, et partout il rencontra à environ vingt-cinq pieds de la basse mer le même terrain. Les pilotis n'ayant été établis jusqu'alors que dans le sable, cette faute de tous les ingénieurs qui s'étaient succédé depuis 1727, avait nécessité l'établissement le long des digues d'énormes enrochemens; on avait fermé en outre les fouilles pratiquées par la filtration, au moyen de terrassemens en moellons et en mortier de ciment, recouverts de terre pilonnée. Ce surcroît de travaux augmenta considérablement les dépenses.

M. de Pinsun comprit aussitôt que les pilots devaient mordre dans le terrain solide pour donner de la durée aux travaux; il proposa en effet, dans un rapport du 1^{er} juin 1777, l'exécution du crochet du Sud et la continuation de la jetée du Nord. Les jetées de M. de Pinsun consistaient en un massif de pieux battus de vingt-quatre pieds de largeur, enrochés extérieurement et intérieurement. Elles devaient être prolongées à 450 toises en avant du musoir de la jetée Sud, et plus tard couronnées de digues en maçonnerie. Les observations de M. Dauvard donnent un éloignement de 380 toises des digues à la barre, et neuf pieds d'eau de basse mer.

La construction du crochet Sud fut achevée

en 1778 et la jetée basse fut prolongée en 1780 et 1781; quelques autres travaux eurent lieu du côté de Bayonne plusieurs années plus tard; de 1791 à 1808, les travaux furent abandonnés; on avait dépensé à cette époque 4,440,000 fr.

Napoléon, qui avait compris en 1808 tous les besoins et aussi toutes les ressources du port de Bayonne, ordonna à MM. Prony et Sganzin, inspecteurs généraux des ponts et chaussées, de lui adresser un rapport sur les travaux à exécuter à l'embouchure de l'Adour. Déjà plusieurs mémoires avaient été adressés à Napoléon; celui de M. Bourgeois, lieutenant de vaisseau et chef du pilotage de la barre de l'Adour, demandait la continuation des jetées au-dessus du Boucau et le prolongement de la jetée basse du Sud sur cent toises de longueur. Les sables devaient maintenir suffisamment la rivière du côté de la jetée Nord. Entr'autres demandes spéciales, M. Bourgeois faisait sentir la nécessité d'une tour des signaux de vingt-cinq mètres de hauteur.

La première partie du projet de MM. Prony et Sganzin, qui consistait à prolonger de quarante toises la jetée basse du Sud, à construire au Nord une jetée en charpente de 248 toises de développement, fut trouvée trop coûteuse (la dépense s'élevait à 1,440,000 fr.) La seconde partie, qui consistait à encaisser le lit du fleuve entre Bayonne

et le Boucau, fut écartée par ce motif que la masse d'eau, au moment du jusant, pouvait être diminuée. L'ensemble du projet se réduisait donc à la défense du pied de la dune de Blanc-Pignon; l'épi de cette dune devait en même temps être prolongé de quelques toises. Ces travaux dont le prix s'élevait à 150,000 fr., furent commencés en 1810 et terminés en 1811. Leur influence ne tarda pas à se faire sentir; la barre fut rejetée vers le Sud et n'offrit l'hiver suivant qu'un chenal étroit et dangereux. On construisit aussitôt (1812) au Sud soixante-dix-huit mètres courans de jetée basse, et la passe fut rendue à son premier lit.

Un nouveau déplacement vers le Sud, en 1815, nécessita la prolongation sur cent mètres de la jetée basse du Sud; ces derniers travaux ont eu lieu de 1816 à 1819. La tour des signaux dont les fondations avaient été jetées en 1810, fut achevée à la même époque. Depuis 1819, la barre a subi une foule de modifications, mais aucune d'elles n'a compromis d'une manière absolue les intérêts du port.

La dépense générale des travaux de la rivière, depuis 1729 jusqu'au mois de janvier 1830, s'éleva, en y comprenant la construction de la tour des signaux, les balises des Casquets en 1826, et les frais d'entretien depuis 1809 à 1830, à 5,139,882 fr.

Ainsi, sans parler des premiers et admirables efforts de Louis de Foix, un siècle s'est écoulé en études, en recherches, en projets, en travaux, en discussions sur l'embouchure de l'Adour, et la question n'est pas encore vidée, et les nouveaux projets, tour à tour rejetés ou applaudis, laissent loisiblement les sables se rendre maîtres de la passe et menacer chaque jour la sûreté des relations maritimes. Nous avons dû nous borner au récit historique des faits, avec l'espérance que cette nouvelle publicité ne sera pas perdue pour l'avenir du port de Bayonne dont les antécédens et la position méritent de fixer toute la sollicitude locale.

Au commencement du XVIII^e siècle (1701), des courses de taureaux accueillirent l'arrivée de Philippe V, roi d'Espagne. En 1706, la ville de Bayonne qui exerçait l'hospitalité avec une magnificence et une franchise dignes de ses riches habitans, offrit un asile à la veuve exilée de Charles II, roi d'Espagne; elle s'y établit jusqu'en 1738, et elle y dépensa royalement ses 400,000 ducats de pension. Elle fit bâtir à grands frais le château de Marrac qu'elle n'habita jamais par le plus étrange caprice, et qui dut sa célébrité à des événemens plus rapprochés de nous.

Un mémoire de M. de Hureaux, lieutenant-général au sénéchal de Bayonne, publié en 1718,

nous semble résumer avec assez d'intelligence la situation de la ville à cette époque; nous lui empruntons quelques détails statistiques qui trouveront ici une place convenable.

Neuf cents maisons dans l'enceinte de la ville et 300 dans la banlieue, contenaient une population de plus de 16,000 âmes. Ces maisons compétaient généralement deux étages; des poutres peintes en rouge et coupées à angles aigus ou droits, soutenaient dans leurs intervalles des murs en torchis, et donnaient à la ville une physionomie bizarre et enluminée. Ville de renouvellement et d'activité commerciale, elle ne conservait rien du type caractéristique qui signale si énergiquement le moyen âge, et à l'exception de quelques couvens, architecture massive et sombre, implantée au milieu d'habitudes nouvelles, rien n'accusait une haute antiquité.

Quatre-vingt-seize moines mendiants, vingt-quatre séculiers et cinquante femmes cloîtrées faisaient partie de la population. Les jacobins, les cordeliers, les augustins, les carmes, les capucins, les dames de Sainte-Claire et celles de la Visitation à Bayonne; un chapitre, une commanderie de Malte et un couvent d'ursulines à Saint-Esprit; un couvent de bernardines sur le chemin du Boucau.

Le sénéchal, l'amirauté, la maîtrise des ports,

la monnaie, la bourse des marchands et le corps de ville : telles étaient les autorités judiciaire et municipale. Le corps de ville était composé d'un maire, d'un lieutenant, de quatre échevins, de deux jurats, de quatre assesseurs, d'un clerc et d'un procureur-syndic.

Un gouverneur particulier (de la famille de Grammont), un lieutenant de roi, un commissaire provincial et ordonnateur des guerres, les commandans des deux châteaux, trois majors, un aide-major, un capitaine des portes, huit officiers d'artillerie et six ingénieurs du roi : telles étaient les autorités militaires.

Douze hommes d'armes appelés mortes-payes, étaient chargés de la garde spéciale de chacun des châteaux; ils étaient nommés par le gouverneur. L'hôpital militaire placé à Saint-Esprit était entretenu aux frais de la ville.

Un commissaire ordonnateur, trois commissaires ordinaires et treize officiers du roi composaient l'administration de la marine. Des chantiers pour les constructions de l'État et un bureau des classes recommandaient déjà Bayonne comme port militaire important.

Les revenus de la ville s'élevaient à 70,000 fr.

Les droits de coutume que partageaient le roi et le duc de Grammont, donnaient annuellement 120,000 fr.

Le roi percevait en outre en droits appelés *abonnés*, en droits *non abonnés* et sur les octrois, une somme annuelle de 256,679 fr.

Le commerce de Bayonne avait atteint un développement considérable, et il nous suffira d'indiquer rapidement les échanges intérieurs et extérieurs qui l'alimentaient.

Dax, Lyon, Lille, Tournay et la Bigorre lui fournissaient des résines, goudrons, planches de pin, cire jaune, des galons, des toiles, de la quincaillerie, des camelots, de la bonneterie, du papier, etc.; ils recevaient en échange de l'argent ou des lettres de change sur Paris.

Mont-de-Marsan, la Chalosse et l'Armagnac fournissaient leurs vins, leurs eaux-de-vie, leurs fromens et leurs seigles; ils recevaient en échange du sel, des huiles d'olive, de l'indigo et du bois du Brésil.

Avec le Languedoc, Bayonne échangeait ses laines d'Espagne contre des draps et autres étoffes; avec Bordeaux, elle échangeait des vins et du fer d'Espagne contre des fruits, des cotons filés et des liqueurs; avec Rouen, environ 15,000 balles de laine d'Espagne contre des toiles, des basons, des draperies, etc.

Bayonne ressemblait à un bassin où venaient aboutir une grande partie des produits de l'Europe et d'où ils se déversaient aussitôt sur la Pé-

ninsule, ce puissant mobile du commerce local. Bilbao, dans les provinces basques, était un centre d'entrepôt, et Bayonne y entassait infatigablement ses toiles, ses étoffes de laine et de soie, ses draps, ses rubans, ses papiers, sa morue, le cacao de nos îles, etc. L'Aragon et la Navarre concouraient aussi à ce mouvement annuel et rendaient à leur tour des huiles d'olive et surtout des piastres. Les vins rouges de Capbreton et du Boucau - Vieux étaient consommés en Hollande et en Angleterre, pendant que les chanvres, le blé, les mâtures, l'acier, etc., lui arrivaient de Hambourg et de Dantzick.

Depuis peu, les négocians de Bayonne expédiaient pour les îles Saint-Domingue et de la Martinique, où ils envoyaient des vins de Bordeaux, des toiles de Bretagne, des instrumens, etc., pour prendre au retour de la cassonnade, du cacao et de l'indigo.

Les matières d'argent d'Espagne donnaient une grande activité à l'hôtel-de-ville de Bayonne, et nous avons parlé précédemment du chiffre de fabrication auquel s'élevaient annuellement ses produits. Les négocians achetaient une grande quantité de piastres qu'ils payaient en lettres de change sur les grandes villes de France, d'Angleterre, de Hollande, et quelques fois, mais moins rarement, d'Espagne, à cause du prix élevé du change.

M. de Hureaux termine son mémoire par quelques observations locales auxquelles nous empruntons ce qui suit :

« Il y a peu de bourgeoisie dans le royaume
« aussi bien composée que celle de Bayonne. Elle
« ne manque ni d'esprit, ni de politesse, ni de
« goût, soit pour les bâtimens de la ville, soit
« pour les maisons de campagne et leurs orne-
« mens. Ceux qui ont quelques facultés passent
« un nombre d'années de leur jeunesse dans les
« grandes villes, soit du royaume, soit de Hol-
« lande ou d'Angleterre, mais plus particulière-
« ment dans celles où se font les plus grands
« commerces, et ne se retirent ou établissent dans
« leur pays qu'après avoir pris ailleurs des con-
« naissances parfaites de leur profession. Ils sont
« communément d'une grande loyauté et fidélité
« dans le commerce, bons payeurs, sans chicane
« et sans procès. Il règne dans leurs ménages un
« grand air de propreté et d'arrangement. Les
« hommes y sont assez curieux des dernières mo-
« des d'habits, et les femmes y portent la chose
« jusqu'au luxe, quoique sans or ni argent sur
« leurs habits.

« Ils sont somptueux dans les occasions d'hon-
« neur, et quand il s'agit d'accueillir ou de rece-
« voir des étrangers. Les gens de guerre ont peu
« d'accès dans leurs maisons. »

La prise de Fontarabie et de St-Sébastien par le maréchal de Berwick, en 1719, des arrangemens cent fois entamés et rompus avec l'Espagne, les prestiges du système de l'écoissais Law, prestiges auxquels le commerce de Bayonne eut le bon esprit de ne pas s'abandonner, l'affreuse célébrité et les terreurs de la peste de Marseille, le passage de Mademoiselle de Montpensier, fille du duc d'Orléans, promise au prince des Asturies, l'établissement d'une chambre de commerce, enfin la fondation des premières Allées-Marines, tels sont les différens événemens dont on a recueilli le souvenir depuis 1718 jusqu'en 1727.

Le roi Louis XIV qui, de son fouet royal, avait prétendu anéantir à la fois les franchises des parlemens, les prétentions de la noblesse et les libertés des villes, porta en 1650 un coup terrible à la prospérité locale, en confiant à la ferme la recette des droits de coutume. Dès ce moment, le commerce de la ville fut en souffrance; les employés, *gens de rapine*, dit un vieux mémoire, intervinrent dans toutes les transactions pour les hérissier de formalités et de chicanes; la fraude grandit d'une manière effrayante, et des collisions même entre les brigades d'employés et les habitans jetèrent l'inquiétude dans la population et appelèrent la sollicitude du corps de ville et de la chambre de commerce.

Celle-ci adressa au roi, en 1738, un mémoire énergique et très-circonstancié sur les souffrances du commerce extérieur; on y retrouvait la parole franche et indignée des bourgeois d'une ville libre et importante. Ce mémoire signalait les usurpations successives des directeurs de la ferme, cupides sinécuristes qui détournaient au profit de leur luxe une partie des deniers du droit de coutume. Le sel, imposé capricieusement par l'un d'eux à raison de quatre livres cinq sous le muid, était désormais refusé par la Bretagne, qui ne demandait plus à son tour les goudrons, résines, etc., riches produits du pays des Landes. Tout échange avait cessé avec le Portugal; des quinze navires expédiés aux colonies, trois seulement continuaient leurs opérations; l'Espagne, qui avait créé dans les villes de Bilbao et de St-Sébastien des ports francs, attirait à elle le commerce de Bayonne, et ses portes se fermaient déjà aux sucres de Bordeaux et de Nantes; enfin, le commerce du tabac était presque anéanti.

Après le tableau rapide des perturbations dont la ville était victime, la chambre de commerce concluait au renvoi du directeur, de ses commis et des brigades d'employés, à l'annulation de tous les actes de la ferme contraires aux ordonnances, et au rétablissement de toutes les franchises de la ville.

Le mémoire de la chambre de commerce fixa bien l'attention du gouvernement, mais on se garda bien d'y faire droit, et la ferme resta maîtresse du champ de bataille. Les prohibitions frappèrent avec plus d'emportement divers articles, surtout le tabac, les laines d'Espagne, les sucres, les cuirs, etc.; les employés exercèrent à loisir leur déplorable inquisition, et les pertes du commerce influèrent bientôt sur la physionomie générale du pays. D'autres événemens commerciaux survinrent en 1762, mais avant d'y arriver, nous sommes forcés de reprendre la suite normale des faits. Nous ne nous arrêterons pas aux *quarante-six paniers assortis* (*) offerts à Marie-Louise-Élisabeth de France, lors de son passage à Bayonne, le 8 octobre 1739, et nous nous bornerons à citer le récit des registres de la ville, relativement à celui de Marie-Thérèse, infante d'Espagne, le 25 janvier 1745.

« On avait fait construire de chaque côté de la
 « place qui est entre le corps de garde des troupes
 « bourgeoises et les tours de Mignon, deux rangs
 « de galeries de charpente, partagés en diverses
 « loges que séparaient les unes des autres des
 « pilastres couverts de lauriers artistement rangés

(*) M. Baylac, dans sa chronique, présente un tableau statistique minutieux sur le contenu, la qualité et le nombre de *paniers assortis* offerts dans cette occasion.

« et formant des berceaux de verdure. La pre-
« mière galerie de chaque côté, qui n'était qu'à
« cinq pieds de terre, était occupée par de jeunes
« demoiselles vêtues de blanc et tenant chacune
« à la main un tambour basque. Les galeries supé-
« rieures, également ornées de lauriers, conte-
« naient les dames et les cavaliers. Sur la face de
« Mignon, entre les deux tours, était placé, à
« une assez grande élévation, un tableau qui repré-
« sentait les armes de France et d'Espagne dans
« un large cadre de petit laurier taillé et rangé
« avec beaucoup de goût. Au-dessous, des massifs
« de myrtes, de fleurs artificielles, de feuilles de
« laurier d'Espagne, formaient un portique sou-
« tenu par quatre grandes colonnes. Les murs
« du rempart et les tours de l'arceau de Mignon
« étaient richement tapissés. »

La guerre avec les Anglais, qui éclata en 1756, arma dans le port de Bayonne plusieurs corsaires dont les combats peuvent trouver une place honorable dans les états de service les plus glorieux, et la marine anglaise n'a pas encore oublié ces capitaines bayonnais et basques qui ont planté notre pavillon sur plusieurs de ses navires. Ce sol que la mer enrichissait, semblait à son tour avoir voulu lui donner ses marins les plus audacieux et les plus habiles. Aussi la ville de Bayonne avait-elle une si haute réputation de loyauté et de

courage, que l'intendant d'Étigny et le maréchal de Richelieu recherchèrent avec empressement le titre de citoyens de Bayonne.

M. d'Étigny fonda, en 1757, une manufacture de grosses étoffes où cinquante jeunes orphelins de la ville s'occupaient de la filature de la laine. Mais, malgré une somme annuelle de 3,600 fr., payée sur la capitation et affectée à l'entretien d'un établissement aussi utile, on fut obligé de l'abandonner l'année suivante, les produits ne trouvant plus de débouchés.

Ce fut une époque de souffrance et de lutte pour le commerce de Bayonne. Les représentations et les mémoires signalèrent de nouveau cette détresse qui, en 1762, avait frappé à la fois la population, le commerce étranger, le cabotage et les industries locales. « Sa population, dit M. Baylac d'après les registres de la ville, était réduite à 9,452 habitans dont la contribution personnelle s'élevait au terme moyen de vingt-six francs par tête. Depuis quatre ans, il avait émigré plus de 1,000 personnes. De 940 maisons 123 étaient en vente et 250 sans locataires. De vingt-sept millions, la masse du commerce était tombée à neuf ou dix. Plus de cabotage, plus de demandes du Nord; quatre cents corroyeurs, mégissiers, tanneurs et cordonniers du pays de Labourd, un grand nombre de forge-

« rons et de cloutiers avaient porté leur industrie
 « dans la Navarre et la Castille, dans l'Alava et la
 « Guipuzcoa. Chaque jour, des matelots basques,
 « l'élite de la marine française, acceptaient du
 « service chez l'étranger. Bilbao et Saint-Ander
 « s'enrichissaient des dépouilles de Bayonne, Saint-
 « Sébastien s'était même accru d'un faubourg. »

Sur l'invitation de M. de Vergennes, alors ministre, la chambre de commerce demanda le rétablissement de la liberté de commerce pour la ville de Bayonne, pour Saint-Jean-de-Luz et pour le pays de Labourd, c'est-à-dire la suppression des bureaux de régie dont la ligne serait portée au-delà de l'Adour, l'établissement d'un bureau de traites à Saint-Esprit et la libre circulation dans l'intérieur des pêches basques et des produits des fabriques et des tanneries du Labourd.

Ce mémoire de la chambre de commerce, qui provoqua les réclamations les plus vives, fut favorablement accueilli au ministère; le système prohibitif tomba à Bayonne, le 4 juillet 1784, et son port devint un des ports francs dont l'établissement avait été promis aux Américains par le traité de commerce du 6 février 1778.

Le commerce de Bayonne, si long-temps énervé et amaigri par les prohibitions, se releva tout à coup par un effort merveilleux; les spéculations commerciales, les richesses, les industries locales

et la navigation se développèrent rapidement par l'influence bienfaisante de la franchise; les habitans voyaient revenir les temps les plus féconds de la prospérité de leurs devanciers, et les deux rivières, couvertes de navires et de richesses, donnaient facilement crédit à toutes les ambitions.

Quelques renseignemens puisés dans les registres de la ville feront mieux connaître le degré de richesse auquel atteignit Bayonne à cette époque; M. Baylac les a classés de la manière suivante :

« D'un million et demi, le commerce avec
« l'étranger s'éleva à plus de dix millions, sans
« compter le transit.

« La navigation française, de 309 bâtimens du
« port de 14,924 tonneaux à l'entrée, et de 299
« bâtimens du port de 15,902 tonneaux à la sor-
« tie, monta, année commune, depuis 1785, à
« 396 navires du port de 19,344 tonneaux à l'en-
« trée, et à 404 navires du port de 21,689 ton-
« neaux à la sortie.

« La navigation étrangère, de 153 navires du port
« de 9,420 tonneaux à l'entrée, et de 135 navires
« du port de 11,062 tonneaux à la sortie, s'éleva
« à 228 navires du port de 15,084 tonneaux à
« l'entrée, et à 251 du port de 19,024 tonneaux à
« la sortie : ce qui équivalait à une augmentation
« d'environ un tiers dans la navigation française,

« et de plus d'une moitié dans la navigation
« étrangère.

« La pêche de la morue, qui occupait 23 na-
« vires du port de 2,289 tonneaux, en employa,
« depuis 1785, 44 du port de 4,572 tonneaux.

« Le commerce avec les colonies employa neuf
« navires du port de 1,627 tonneaux, au lieu de
« huit du port de 1284 tonneaux.

« Le nombre de gabarres pour le service du
« port fut porté de 12 à 24.

« Avant la franchise, année commune, 6,600
« ballots sortaient par les routes et passages
« d'Ainhoa, Véra, Lessaca et Irun; en 1789, on en
« envoya 25,000 qui exigèrent un surcroît de
« 9,000 mulets de transport.

« Les valeurs en piastres importées annuelle-
« ment, s'élevèrent de deux millions de francs à
« trente millions.

« Dans l'espace de six ans, la population, le
« prix des immeubles et celui des salaires d'ou-
« vriers haussèrent de près d'un tiers. Jamais
« on ne vit un débit aussi considérable de mar-
« chandises nationales, avec moins de délits de
« fraude, ni un rayon aussi étendu d'industrie et
« de prospérité. »

Dans la première année où la ville de Bayonne
put recueillir les fruits de la franchise de son
port et de la liberté intérieure de son commerce,

elle offrit le titre de citoyen à M. de Lafayette qui avait défendu avec chaleur ses intérêts commerciaux. M. de Lafayette accepta et remercia le corps de ville.

« Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions, écrivait J.-J. Rousseau en 1760. Je tiens pour impossible que les grandes monarchies de l'Europe aient encore long-temps à durer; toutes ont brillé, et tout état qui brille est sur son déclin. » Ce fut là la première prévision de la révolution qui allait surgir, non-seulement pour la France, mais pour le monde entier. Depuis long-temps déjà, une inquiétude vague, une sourde fermentation préoccupaient tous les esprits; suivant les paroles mêmes de Louis XVI, un désir exagéré d'innovations travaillait la France, et chacun, tout en l'appelant de ses vœux et de ses efforts, redoutait le moment où une révolution qui était depuis si long-temps dans la pensée de l'époque, passerait aux bras du peuple. Depuis Louis XV, l'ancien prestige attaché au manteau royal s'était effacé; les ordures de Versailles et l'école de la Régence avaient discrédité la noblesse qui comptait pourtant encore dans ses rangs quelques noms recommandables et purs. Ce qui faisait surtout la force des tendances nouvelles qui marchaient à la conquête de la société, c'était leur union, tandis que les élémens de résistance

s'épuisèrent entr'eux en escarmouches inutiles et laissaient le champ libre à l'intérêt commun qui devenait déjà le mouvement révolutionnaire.

Chaque localité avait subi l'influence de cette époque désireuse et novatrice, et Bayonne, avec ses souvenirs de liberté municipale, devait vivement applaudir à cet effort universel qui pouvait lui rendre ses franchises depuis long-temps attaquées, et sa vieille constitution mise en pièces par les empiétements du pouvoir.

Le premier règlement pour la convocation des États généraux, parut le 24 janvier 1789; mais les lettres de convocation ne furent adressées qu'à diverses époques (depuis le 7 février jusqu'au 3 mai) aux différens bailliages de France. Aussi, l'ouverture des États généraux, d'abord fixée au 27 avril, fut-elle prorogée au 4 mai. Il y eut à cette époque un immense mouvement d'individus du clergé, de la noblesse et du tiers-état, tous émus profondément par une sorte de prescience du renouvellement qui allait avoir lieu, les uns voulant conserver au profit de leurs intérêts, les autres voulant détruire au profit du peuple.

La ville de Bayonne, considérée par les réglemens de 1614 comme sénéchaussée secondaire, reçut, le 18 février, une copie des lettres de convocation adressées directement à Dax, bailliage principal où devait avoir lieu l'assemblée générale

des sénéchaussées de Saint-Sever, de Dax et de Bayonne. Les lettres de convocation furent notifiées en outre par un huissier royal aux officiers municipaux des villes, maires, consuls syndics, préposés ou autres officiers des paroisses et communautés de campagnes situées dans le ressort des trois bailliages. Huit jours après, les villes, les bourgs, les communautés et les paroisses de chaque bailliage s'assemblèrent individuellement pour nommer les députés chargés de la rédaction des cahiers. Ces assemblées individuelles étaient composées de tous les habitans du tiers-état, nés Français ou naturalisés, âgés de vingt-cinq ans, domiciliés et compris au rôle des impositions.

Les députés nommés par ces assemblées individuelles se réunirent à Bayonne, à l'hôtel de ville, le 2 mars, sous la présidence de M. Poydenot, maire, pour élire à leur tour les députés à l'assemblée générale et rédiger les *cahiers des doléances* de leurs localités. La ville envoya à Dax trois députés, et l'assemblée générale s'ouvrit le 16 mars, sous la présidence du sénéchal; les électeurs étaient près de 200; aussitôt après la prestation du serment, on réunit en un seul tous les cahiers apportés par les députés des villes, bourgs, etc., et on procéda à l'élection des deux députés aux États généraux; cette élection seule avait lieu par la voie du scrutin; celle des députés, dans les assem-

blées préparatoires et partielles, se faisaient à haute voix. Trois scrutateurs furent nommés au scrutin; ils prirent place au milieu de l'assemblée, et ils déposèrent, les premiers, dans un vase, leurs billets d'élection; tous les autres députés vinrent, l'un après l'autre, déposer leurs billets dans le même vase; les scrutateurs les vérifiaient à voix basse, et la simple majorité faisait l'élection.

Une population considérable se pressait à Dax, et les noms de MM. Basquiat et Lamarque, élus députés aux États généraux, furent accueillis par les plus vives acclamations; le soir, la ville fut illuminée; on préludait par l'enthousiasme et les fêtes à une révolution laborieuse, mais pleine d'éclat, d'enseignement et d'avenir.

Dans les deux assemblées des notables qui eurent lieu en 1787 et 1788, le maire de Bayonne prit place au banc des chefs municipaux; vingt-deux villes seulement y étaient représentées par leurs magistrats.

Nous venons de parcourir l'histoire de la ville de Bayonne, depuis sa fondation présumée jusqu'en 1789, et sans nous arrêter à des renseignements minutieux qui ne pouvaient pas entrer dans notre plan, nous croyons avoir indiqué rapidement les traits les plus saillans de cette histoire et en avoir fait ressortir la physionomie individuelle. L'histoire d'une nation; d'une ville ou

d'un homme, n'est pas autant dans la succession scrupuleuse des événemens qui ont pu accider leur vie, que dans la couleur et la forme de l'ensemble, que dans l'influence et la portée sociale de ces événemens. M. Anquetil a fait de la chronologie, tandis que M. Michelet et MM. Buchez et Roux font de l'histoire. De l'une à l'autre, il y a toute la différence d'un arrangement de chiffres et de dates à une appréciation intelligente et élevée.

Nous continuerons à laisser derrière nous tout bagage inutile et lourd : après 89, l'histoire s'élargit ; la nation s'élève ; la parole est aux peuples : en face d'un travail si puissant, les localités et les individualités disparaissent, et la chronique est emportée par l'histoire ; aussi la ville de Bayonne s'efface-t-elle un peu au milieu de cet immense mouvement d'hommes et de choses, pour reparaître dans les dernières guerres de l'empire avec le même patriotisme et une plus grande célébrité. Nous nous ajournons surtout à ces dernières pages de l'histoire locale.



BAYONNE,

LA RÉVOLUTION DE 1789

BAYONNE,

DEPUIS

LA RÉVOLUTION DE 1789

JUSQU'EN 1808.

SOMMAIRE.

La France en 1789. — Émeutes et incidens à Bayonne. —
Nuit du 4 août. — Nouvelle division territoriale. —
M. Dominique Dubrocq, premier maire élu. — Fédéra-
tion de 1790. — Élections commerciales et judiciaires.
— Assignats. — Événemens militaires. — Exécutions. —
Octrois. — Guerre entre l'Espagne et le Portugal (1801).
— Le général Leclerc traverse Bayonne. — Corps d'ob-
servation de la Gironde. — Le général Junot passe la
Bidassoa et entre successivement en Espagne, en Por-
tugal et à Lisbonne.

BAYONNE,

DEPUIS

LA RÉVOLUTION DE 1789

JUSQU'EN 1808.

A MESURE que nous nous approchons des événemens contemporains, les chroniques et les mémoires dont les recherches nous servaient de jalons dans cette tâche si difficile et si périlleuse d'une histoire locale, s'emprennent d'un esprit partial et étroit que la lourdeur du style et la pâleur du récit rendent encore moins abordables. La vérité historique est étranglée au profit de quelques affections, de quelques sentimentalités décrépites; la nationalité elle-même est dédaignée, lorsqu'il s'agit de flatter le temps où l'on écrit et de ployer ses reins devant l'idole du jour. C'est ainsi que, dans un livre publié à Bayonne, sous la restauration, toute cette féconde époque de la révolution est maladroitement racontée comme une sorte de lutte odieuse où quelques esprits en

délire menaient la France à coups de guillotine ; c'est ainsi que la grande et glorieuse figure de Napoléon disparaît derrière un Charles IV, roi d'Espagne ; c'est ainsi, en un mot, qu'on fait parler et agir une population entière suivant des inspirations toutes personnelles ; c'est ainsi qu'en face d'une armée française chargée de gloire et de combats , on a le triste courage de préconiser Wellington et d'appeler *jour de délivrance* le jour de l'invasion étrangère.

Nous avons déjà dit que, dans cette grande régénération politique qui changea ou modifia si profondément toutes les choses du passé, l'existence individuelle des villes et les accidens locaux s'effaçaient pour abandonner l'arène publique aux intérêts plus graves et plus complets de la nation. Aussi les événemens qui eurent lieu à Bayonne depuis 1789, n'étaient-ils qu'un retentissement éloigné de ce qui se passait à Paris ; ils constataient les différentes phases de la révolution générale, en modifiant les mœurs, les institutions et les coutumes de la population partielle. Cependant, ce tressaillement qui courait dans les fibres de la France entière, ce mécontentement sourd, ce besoin impérieux de tout changer, se traduisaient partout en des mouvemens populaires qui n'avaient tout d'abord d'autre cause que les souffrances matérielles des classes pauvres.

Avant 89, les tendances nouvelles des esprits, les sucs exprimés par cette philosophie novatrice qui avait succédé aux chants et à la littérature dorés du XVII^e siècle, et un goût universel de critique et de contrôle avaient prédit une révolution sociale dont les résultats devaient être si vastes et si décisifs. Tous les esprits, tous les besoins, toutes les ambitions mettaient la main à l'œuvre, un grand nombre sans avoir conscience du but où l'on marchait. Toutes les circonstances de l'époque semblaient être les complices de ce vœu encore vague, mais universel. Une étincelle devait suffire à tout embraser. Lorsque la plus petite pierre soustraite à un édifice en détermine la chute, ne faut-il pas en conclure qu'il était près de tomber en ruines ?...

Au XVIII^e siècle, il fallait des théories, des élans, de hautes et neuves spéculations; l'impossible n'effrayait personne. Un mouvement passionné, généreux et sans frein, l'emportait, à travers les ruines du passé qu'il foulait aux pieds, vers de sublimes espérances. Partout même ardeur, même besoin d'activité, un déploiement de forces inouï, un désir inquiet de créer, d'agir et d'émouvoir, flamme noble et terrible qui a passé sur le monde, laissant après elle des créations et des débris. La France ne connaissait la liberté que par un désir impérieux de la posséder; elle

se réveillait pour la première fois du long sommeil d'une servitude modifiée sans doute, mais jamais détruite; surprise d'une situation aussi nouvelle, elle s'enivrait à loisir, avec cet emportement d'une première possession; aussi, en peu de temps, tout fut détruit; rien n'échappa à cette fièvre de démolition, et la nation se trouva un moment isolée, ne trouvant pas de point d'appui, ne voyant pas de bannière sous laquelle elle pût se rallier, et livrée sans défense aux tyrannies révolutionnaires.

« Les révolutions qui arrivent chez les peuples dans le sens naturel, dit M. de Châteaubriand, « c'est-à-dire dans le sens de la marche progressive du temps, peuvent être terribles, mais « elles sont durables; celles que l'on tente en « sens contraire, c'est-à-dire en rebroussant le « cours des choses, ne sont pas moins sanglantes; « mais, fléau d'un moment, elles ne fondent, elles « ne créent rien : tout au plus elles peuvent ex- « terminer. » Or c'était bien *dans le sens naturel* que la révolution de 1789 avait lieu; ses maux étaient actuels : ses fruits, elle devait en féconder l'avenir.

Toutes les populations de France qui devaient recueillir ses fruits, prirent une part plus ou moins active au travail douloureux de ces années de lutte et de malaise. La ville de Bayonne eut

aussi ses mouvemens populaires, ses clubs et ses réactions; mais ses habitudes de tolérance politique et ses préoccupations commerciales lui valurent d'éviter ces exagérations odieuses que tous les partis repoussent et qui ensanglantèrent d'autres villes de France.

Dès le mois d'avril 1789, des bruits sinistres sur la cherté et sur la rareté des grains avaient parcouru la ville; dans la nuit du 30 avril au 1^{er} mai, les vitres d'un échevin furent brisées à coups de pierre; on attribua cette violence à des haines personnelles. Le lendemain 1^{er} mai, un rassemblement dont des femmes du peuple formaient le noyau principal, enfonça la boutique d'un marchand de grains dans la rue Piloric. Les sergens du maire arrivèrent trop tard; la boutique fut pillée et quelques coups furent échangés sur la place; puis le rassemblement se dispersa, et la ville reconquit sa tranquillité.

Aucun événement ne vint altérer ou déranger le cours des affaires commerciales jusqu'à la nouvelle de la prise de la Bastille, qui ne fut connue à Bayonne que le 21 juillet. Ce premier essai que le peuple faisait de sa souveraineté, eut un long retentissement dans toute la France; toutes les populations s'en émurent; dès ce moment, la révolution qui était déjà dans tous les cœurs et dans toutes les intelligences, avait éclaté. Les autorités

de Bayonne, d'abord indécises sur la manière dont il fallait accepter un événement aussi grave, se laissèrent déborder peut-être par le sentiment général; on laissa le peuple se réjouir, comme il l'entendrait, mais aucune démonstration officielle ne vint sanctionner pour ainsi dire cette première date de la révolution.

Dans l'attaque de la Bastille, dans le massacre de Foulon et de Berthier de Sauvigny, partout où la multitude s'était montrée, la population parisienne remarqua avec épouvante un grand nombre d'hommes que le terrible hiver de 1788 à 1789 avait jetés à Paris de tous les points de la France, et qui commencèrent leur hideuse célébrité dans l'incendie de la maison Réveillon. Ces hommes appelés *brigands*, dont on menaça toute la France après la prise de la Bastille, déterminèrent l'armement de la nation. Un courrier annonça l'arrivée des *brigands* à Bordeaux, à Bayonne et dans les villes intermédiaires; le peuple encore sous l'impression d'une disette récente (le bruit courait qu'ils abattaient les moissons sur leur passage), s'arma aussitôt; une garde bourgeoise s'organisa qui devint garde nationale au mois d'octobre suivant; jusque-là, le régiment d'Angoumois en garnison à Bayonne avait concouru, avec les jeunes gens de la ville déjà armés, à maintenir l'ordre, et c'est à cette force publique à la-

quelle on avait dû quelques jours avant la dispersion d'un attroupement qui avait tenté de piller au Boucau un navire chargé de grains.

Le 30 septembre suivant, un rassemblement provoqué par la cherté du pain se forma devant le Château-Vieux ; on y distinguait en grand nombre des ouvriers, des journaliers et des paysans des communes voisines. Le rassemblement se présenta en bon ordre à l'hôtel de ville. Le maire et les échevins étaient sur leurs sièges, écoutant les plaintes de ces gens du peuple, qui demandaient, dit un mémoire, une modification dans le prix du pain. « Un homme s'écria, disent les registres « de la ville, qu'il fallait fixer toute espèce de pain « à deux sous six deniers, et a réclamé le secours « de la foule qui a déclaré adhérer à cette propo- « sition et a annoncé, avec les plus grands cris, « qu'elle ne désemparerait de l'hôtel de ville qu'a- « près avoir obtenu cette fixation. Le tumulte « s'accroissant à chaque instant, l'effervescence « s'allumant de plus en plus, les officiers municipaux, pour prévenir des excès dangereux, ont « consenti au rabais exigé. A peine les mutins (*) « ont-ils entendu la déclaration des sieurs maire et « échevins, qu'ils ont demandé impérieusement « une affiche pour la fixation du pain, ainsi que

(*) Nous ne savons dans quel esprit ont été rédigés ces procès-verbaux, mais nous avons remarqué souvent qu'ils manquaient d'impartialité.

« les tambours et la trompette pour en faire la
« proclamation dans toute la ville ; ce que MM. les
« officiers municipaux ont été encore contraints
« d'accorder, etc. »

Mais il s'agissait aussi pour la révolution de supprimer les privilèges qui écrasaient le peuple au profit de la noblesse, et de faire cesser, par un renoncement spontané, les plaintes, les menaces et les troubles qui s'élevaient dans toutes les parties de la France.

La célèbre nuit du 4 août survint ; le clergé, la noblesse elle-même, par un élan unanime, abdiquent tous leurs privilèges, et les bureaux de l'Assemblée Constituante ne suffirent pas aux actes de renonciation qui les couvrent.

« On avait arrêté pendant cette nuit mémorable, dit M. Thiers dans son Histoire de la Révolution Française :

« L'abolition de la qualité de serf ;

« La faculté de rembourser les droits seigneuriaux ;

« L'abolition des juridictions seigneuriales ;

« La suppression des droits exclusifs de chasse, de colombiers, de garenne, etc. ;

« Le rachat de la dîme ;

« L'égalité des impôts ;

« L'admission de tous les citoyens aux emplois civils et militaires ;

« L'abolition de la vénalité des offices ;

« La destruction de tous les privilèges de villes
« et de provinces ;

« La réformation des jurandes , et la suppression des pensions obtenues sans titres. »

Ces diverses résolutions avaient été accueillies en masse ; mais lors de la discussion, l'entraînement et la générosité firent place à une résistance opiniâtre ; ceux qui avaient tout sacrifié la veille, retinrent avec le plus de tenacité le lendemain. On avait songé que la longue *possession* et les *transmissions* avaient fait de ces nombreuses prérogatives de véritables propriétés, et on comptait sur le vieux prestige qu'inspirait généralement ce mot de propriété. Mais l'assemblée sut tailler avec fermeté dans ces chairs si vives, et, le 13 août, la rédaction de tous les articles fut présentée au roi. Le régime féodal, renversé de fait depuis quelques mois, venait de l'être de droit.

Dans l'article relatif aux dîmes, qui provoqua une longue et orageuse discussion, M. Garat aîné (*), élu député aux États généraux par le bailliage du Labourd, parla avec force et clarté pour le rachat de la dîme qui ne devait plus peser sur les contribuables ; l'État devait pourvoir aux besoins du clergé.

(*) M. le comte Garat, frère puîné de celui-ci, avait été élu député aux États généraux par le tiers-état de Bordeaux.

L'ancienne division géographique par provinces venait d'être changée, et 83 départemens, avec leurs nouvelles limites, leurs nouvelles juridictions et leurs nouvelles autorités élues, se partagèrent la France. Les départemens avaient été subdivisés en districts, dénomination qui répondait à nos arrondissemens actuels. Le chef-lieu du district fut établi à Ustaritz, sur la rive gauche de la Nive, et on doit attribuer à l'influence des deux Garat, nés à Ustaritz, un choix qui subordonna administrativement à un bourg une ville à qui l'étendue de ses relations, son commerce et ses précédens historiques donnaient une toute autre importance.

M. Dominique Dubrocq fut le premier maire de l'époque révolutionnaire; en échange des privilèges des provinces et des villes, supprimés dans la nuit du 4 août, la révolution de 89 rendait à la ville de Bayonne sa plus précieuse prérogative, perdue depuis 1451, la nomination de ses magistrats municipaux. M. Dominique Dubrocq fut élu maire le 5 février 1790; sur 1561 électeurs inscrits, 515 seulement concoururent aux élections; le nouveau maire obtint 260 voix. Le corps municipal était composé d'un maire, de onze officiers, d'un procureur de la commune, d'un substitut et de vingt-quatre notables.

Cependant les haines et les discussions des

partis, les éclats de la puissance de Mirabeau, les insurrections, les clubs, les tentatives contre-révolutionnaires et cette inquiétude vague qui s'empare des esprits la veille des grandes crises, entretenaient dans chaque département un malaise et une irritation qui se traduisaient fréquemment par des violences déplorables. Le 11 juin, une multitude d'hommes et de femmes parmi lesquels on remarqua plusieurs soldats du régiment d'Angoumois, après de bruyantes promenades dans la ville, se rendent à Saint-Esprit où les douaniers de garde sont assaillis et poursuivis à coups de pierre. L'un d'eux est grièvement blessé. Le lendemain, la foule recommença son expédition contre les douaniers de la porte Mousserolles; les bureaux et les registres furent brûlés et la barrière fut démolie; quelques magistrats municipaux se présentèrent vainement, cependant ils eurent le bon esprit de ne pas appeler la force armée, et il n'y eut pas de nouvelle effusion de sang. Les douaniers refusèrent de reprendre leur service jusqu'au mois de février de l'année suivante.

La souveraineté nationale datait du 14 juillet 1789; cette époque si riche de souvenirs pour la France alors si ardente et si enthousiaste, devait être célébrée par une fête publique qui pût en même temps rallier pour un but commun les

différentes nuances qui fractionnaient le peuple. La grande fédération du 14 juillet eut lieu; les contemporains se souviennent de cette population parisienne, travaillant toute entière aux préparatifs du Champ-de-Mars. Ils se souviennent de ces soixante mille fédérés accourus des quatre-vingt-trois départemens, et rangés sous leurs bannières respectives; ils se souviennent de ces quatre cent mille spectateurs placés sur les gradins de gazon de ce cirque immense construit par eux, de ces 400,000 spectateurs que tous les historiens nous peignent si pleins d'enthousiasme, de confiance et de bonheur; ils se souviennent de cet autel de la patrie, desservi par trois cents prêtres, où fut reçu le serment civique du roi et de la nation; ils se souviennent de la bénédiction des quatre-vingt-trois bannières, de ces douze cents musiciens qui exécutaient le *Te Deum*, et de cet entraînement, de cette émotion universelle qui faisaient battre toutes les mains et tous les cœurs.

Une fête semblable était célébrée le même jour dans toute la France, et partout c'étaient le même enthousiasme et les mêmes espérances. Nous sommes forcés d'avoir recours, pour la description de la fête de la fédération à Bayonne, aux registres de la ville, malgré leur sécheresse accoutumée.

« M. de Nicolai, colonel du régiment d'Angou-

« mois, prête le serment, et successivement tout
 « le corps. Le serment général ainsi prêté, M. le
 « curé qui en avait été prié par le corps municipi-
 « pal, a dit, sur l'autel de la patrie, une messe
 « d'actions de grâces, après laquelle il a entonné le
 « *Te Deum* qui a été chanté, ainsi que le pseume
 « *Exaudiat*, par tous les assistans.

« MM. les chanoines et les prébendés de l'église
 « cathédrale, en manteau long, les religieux jaco-
 « bins, les carmes et les augustins, les cordeliers,
 « capucins, tous les invités par le corps municipal,
 « ont assisté à la cérémonie.

« La milice nationale bourgeoise avait fait pré-
 « parer aux Allées-Marines un repas champêtre
 « auquel étaient invités et ont assisté le corps
 « municipal, MM. les officiers et le corps du ré-
 « giment d'Angoumois, MM. de la marine militaire
 « et autres.

« Après le dîner, il a été ouvert des danses sur
 « le glacis et aux Allées-Marines; tout le public y
 « a participé. A neuf heures du soir, ainsi qu'il
 « avait été ordonné par le corps municipal, toutes
 « les façades des maisons de la ville ont été illu-
 « minées. A celle de l'hôtel de ville était placé un
 « tableau sur lequel est représenté un lion tenant
 « quatre-vingt-trois flèches, au-dessus desquelles
 « on lisait : LEUR UNION FAIT LEUR FORCE.

« La joie s'est manifestée de toutes parts dans

« cette journée mémorable pour les Français. Elle
« avait été commencée à six heures du matin par
« une salve de fauconneaux de la ville et de l'ar-
« tillerie des forts. La prestation du serment a été
« marquée par une salve semblable; une autre a
« été tirée immédiatement après le *Te Deum*. Tous
« les bâtimens qui étaient sur la rivière étaient
« décorés de leurs pavillons, flammes et pavois. »

Un décret du 12 juillet 1790 avait soumis les évêques et les curés à l'élection populaire, malgré les antipathies que ce projet rencontra dans le sein même de l'assemblée. Le siège de l'évêché des Basses-Pyrénées fut transporté à Pau, et M. Saurine, nommé le 26 février 1791, fut le premier évêque sorti de l'élection. Au mois d'août 1790, les anciennes bourses des marchands furent recréées sous le titre de tribunaux de commerce. Les négocians, banquiers, manufacturiers, marchands et armateurs de la ville de Bayonne se réunirent, le 23 septembre, dans une des salles de l'hôtel de ville où cinq juges furent nommés au scrutin et à la majorité absolue. L'un d'eux devait remplir les fonctions de président. Les élections judiciaires n'eurent lieu que le 15 janvier 1791; cinq juges élus pour 6 ans formèrent le tribunal du district d'Ustaritz, tribunal qui siégea constamment à Bayonne. Le 19 du même mois, un juge de paix fut encore élu par le peu-

ple. En même temps les fonctions de la chambre de commerce et des jurandes, et les offices de l'amirauté étaient supprimés; leurs attributions étaient déferées au tribunal de commerce et au juge de paix. « On établit, dit M. Baylac, les
 « contributions foncière, mobilière et somp-
 « tuaire, les patentes et le droit du timbre. Les
 « barrières intérieures furent transportées aux
 « frontières, et une administration des douanes
 « succéda à la ferme générale. A compter du
 « 1^{er} août, il n'y eut plus d'état-major de place :
 « un adjudant resta attaché à celle de Bayonne,
 « sous les ordres des officiers des troupes de li-
 « gne. » Les deux directions d'artillerie et de
 génie y furent conservées.

Toutes ces mesures, toutes ces modifications, toutes ces suppressions qui froissaient quelques fortunes, quelques individualités et quelques préjugés locaux, durent être accueillies avec peu de faveur par une minorité de la population; cependant on ne tardait pas à reconnaître la haute intelligence et l'économie d'un système qui tendait à simplifier tous les rouages administratifs et à appeler la nation toute entière à l'exercice de ses droits. L'établissement du jury en matière criminelle obtint les applaudissemens de la France entière, et ce fut là un des bienfaits les plus directement appréciables de cette époque d'enseignement et de travail.

La première émission de quatre cent millions d'assignats, qui fut décrétée en avril 1790, souleva de nombreuses résistances; mais, au milieu de circonstances aussi graves et en face des nouveaux besoins qui se faisaient jour de toutes parts, la création d'une nouvelle monnaie devenait nécessaire, puisque la méfiance et l'émigration avaient fait disparaître le numéraire. La vente des biens du clergé ne pouvait donc avoir lieu que contre des bons ou assignats plaçant dans les mains du créancier une valeur réelle et non un titre mort. Les assignats furent vivement attaqués dans le sein de l'Assemblée Constituante elle-même, mais ils le furent avec mauvaise foi par le clergé qui y était intéressé, et par la noblesse qui s'associait avec empressement à toute idée de résistance à la révolution.

« Les noms de Law et de papier monnaie de-
« vaient tout naturellement retentir, dit M. Thiers,
« et le souvenir de la fameuse banqueroute être
« réveillé. Cependant la comparaison n'était pas
« juste, parce que le papier de Law n'était hypo-
« théqué que sur les succès à venir de la compa-
« gnie des Indes, tandis que les assignats repo-
« saient sur un capital territorial, réel et facilement
« occupable. Law avait fait pour la cour des faux
« considérables et avait excédé pour beaucoup la
« valeur présumée du capital de la compagnie;

« l'assemblée, au contraire, ne pouvait pas croire, « avec les formes nouvelles qu'elle venait d'éta- « blir, que des exactions pareilles pussent avoir « lieu. » A Bayonne où des échanges considérables en numéraire avec l'Espagne avaient habitué depuis long-temps le commerce aux espèces monnayées, la terreur fut grande lors de la première émission d'assignats. L'argent se cacha pendant quelque temps, les relations avec l'Espagne devinrent moins actives; mais la prospérité locale n'en souffrit, que lorsqu'au mois d'octobre 1793, un arrêté des représentans en prohibant la circulation du numéraire, força la ville de Bayonne à échanger contre des assignats une somme considérable de matières d'or et d'argent qu'on évalue à deux millions. « Le comité du salut public, dit « M. Baylac, cassa peu de temps après cet arrêté; « mais déjà, dans la vive terreur qui avait saisi « les esprits, ses dispositions avaient reçu leur « entière exécution. »

Jusqu'au 10 août 1792, la révolution française dont l'instinct des peuples semblait comprendre l'avenir et la portée, n'avait eu pour ennemis déclarés que la Prusse, l'Autriche et le Piémont. Mais la bataille du 10 août, gagnée par le peuple contre la cour, les massacres des 2 et 3 septembre et la terrible exécution du 21 janvier venaient d'impressionner d'une toute autre manière les

puissances de l'Europe; l'épouvante et la colère succédaient déjà à l'indifférence ou au mépris. La Convention Nationale, engagée dans le nouvel élan révolutionnaire qu'elle ne devait pas même dominer plus tard, accepta la mission terrible qui lui était confiée; elle songea à écraser les ennemis du dedans et à vaincre les ennemis du dehors; tout était possible désormais à ces masses françaises livrées aux passions révolutionnaires et se servant de ces passions pour obtenir une régénération complète. Le 21 janvier fut le signal d'un embrasement général; la révolution jetait son gant à l'Europe; elle prenait une audacieuse initiative, et le 1^{er} février, après avoir provoqué des rapports sur la conduite de chacun des cabinets étrangers, la Convention Nationale déclarait la guerre à la Hollande et à l'Angleterre.

Le ministre Pitt dont le peuple avait deviné la haine contre la France, couvrait l'Espagne d'intrigues et de sollicitations; le comte d'Aranda avait résisté long-temps aux suggestions de l'Angleterre, mais sa retraite et la présence de Manuel Godoy à la tête des affaires donnèrent bientôt un nouvel ennemi à la France. Le cabinet de Madrid tenta cependant une dernière démarche, au moment de la condamnation de Louis XVI; il offrit la reconnaissance de la République et sa médiation auprès des autres puissances, si on laissait la vie

sauve au roi détrôné. La Convention Nationale répondit par une déclaration de guerre, et la guerre fut résolue. La coalition contre la France se recrutait ainsi des Espagnols sur les Pyrénées, des Anglais sur nos côtes, et des Hollandais au Nord des Pays-Bas. Cependant, malgré des armemens considérables en Catalogne et l'apparition de 30,000 Espagnols à la frontière, toute la campagne se borna à une observation que venaient interrompre par momens des escarmouches plus ou moins vives. Le principal foyer d'attaque et de résistance était placé sur les frontières du Nord. Aussi les événemens militaires sur la frontière des Basses - Pyrénées furent - ils peu importans; les Français, chassés du camp de Sare le 1^{er} mai, avaient repris toutes leurs positions et s'étaient portés en avant de Saint-Jean-Pied-de-Port, au milieu de juin. Six mille hommes seulement formaient un cordon sanitaire depuis cette dernière ville jusqu'à l'embouchure de la Bidassoa; un autre corps fort peu considérable couvrait Bayonne, d'ailleurs dépourvu de munitions d'artillerie et de vivres; cette petite armée, qui tirait le meilleur parti de l'inaction des Espagnols, était sous les ordres du général Servan, deux fois ministre de la guerre, et qui mettait la plus grande activité à recruter et à organiser ses troupes.

Un chroniqueur moderne a dit qu'après avoir

forcé les lignes françaises de Sare (1^{er} mai 1793), on aurait pu tenter une entreprise brusque sur Bayonne qui se trouvait dépourvue de matériel et d'approvisionnement, et où l'épouvante était générale. On n'a donc pas songé que la garde nationale était organisée depuis 1789, que cette garde nationale était pleine de dévouement et d'enthousiasme, et qu'à cette époque les habitans devenaient soldats lorsqu'il s'agissait d'indépendance et de liberté. En 1792 et 1793, la ville de Bayonne n'avait pas d'autres défenseurs que ses gardes nationaux, et Carnot qui les avait passés en revue au commencement de la guerre, ne cessait de parler de leur résolution et de leur belle tenue. Pendant deux ans, elle a gardé toutes les portes, elle a occupé tous les postes, elle a fourni aux patrouilles, aux avancées, aux reconnaissances extérieures; 300 hommes étaient appelés chaque jour au service, et c'est à peine si chaque habitant trouvait deux jours de repos. Lorsqu'en 1793, le corps d'armée fut obligé de se retirer derrière la Nivelle, les Espagnols jetaient des détachemens jusqu'au pied des remparts; la ville surveillait alors l'ennemi, mais elle n'en avait pas peur, et lorsque la générale battait pendant la nuit, lorsque le cri de : *aux armes!* retentissait, jeunes et vieux étaient aussitôt debout et prêts à combattre.

Un aussi infatigable dévouement fut récompensé par l'envoi aux frontières de l'élite de la garde nationale; la réquisition comprit tous les hommes valides de 18 à 35 ans, et c'est alors que le bataillon de Bayonne fut formé. Il est singulier qu'on n'ait pas blâmé aussi la trop grande circonspection du comte de Labisbal, lorsqu'en 1815, ses 14,000 Espagnols reculèrent devant l'attitude résolue de la ville!

Pendant cette année de 1793, qui semblait vouloir résumer tous les emportemens, toutes les exaltations, qui offrit le spectacle des scènes les plus grandes et les plus hideuses, qui sacrifia les hommes les plus généreux et les plus éclairés, qui sut résister à tous les dangers et se faire inexorable pour sauver la révolution qui à son tour voulait être conquise avec du sang et des douleurs inouïes; pendant cette année terrible, disons-nous, les localités les plus éloignées et du tempérament le plus égal éprouvaient le contre-coup des secousses révolutionnaires. Bayonne aussi pliait sous la direction énergique de la Convention Nationale; depuis la déclaration de guerre à l'Espagne (7 mars), les représentans Baudot, Garrau, Lefiot, Neveu, Mazade, Pinet, Cavaignac, Monestier, Projean, Chaudron-Rousseau, Ferraud, Isabeau et Dartigoeyte s'y étaient succédé, et comme ces nouveaux proconsuls avaient en main

les pouvoirs les plus étendus, la vie et la fortune de chacun dépendaient de leur caractère individuel et de la manière dont ils entendaient la révolution.

La présence à Bayonne d'un grand nombre de nobles et de prêtres avait déjà fixé l'attention. Le gouvernement en prévint, en 1792, la municipalité; celle-ci répondit que des troubles seuls, provoqués par ces étrangers, pourraient la forcer à violer l'hospitalité et à sévir contr'eux. Les choses en restèrent là : mais le 10 juillet 1793, l'explosion de la salle d'artifice du Château-Neuf et un incendie qui dévora l'entrepôt général des eaux-de-vie de l'armée, réveillèrent plus vives les méfiances des représentans du peuple Neveu et Monestier. Les villes de Bayonne et de Saint-Esprit furent mises en état de siège, « attendu, « dit l'arrêté, que ces deux villes sont depuis « quelque temps le repaire d'une infinité de scé- « lérats sur lesquels les soupçons les plus graves « se réunissent. » Il est positif que des intrigues avaient lieu à Bayonne à cette époque, et l'or de l'Angleterre qui soudoyait les Espagnols contre la révolution, pouvait bien traverser la Bidassoa et payer le mécontentement de quelques individus. La frontière était si près et l'armée encore si faible, malgré l'arrivée de nombreux renforts, que la vigilance des représentans, inquiète et sombre sans

doute, se trouvait en quelque sorte justifiée. Les prisons de la ville se remplirent bientôt, et quatre membres du comité de surveillance, suspects à la toute-puissance de Robespierre, furent exécutés sur la place Grammont. Un jeune officier nommé Grandjean, accusé d'avoir chanté des airs royalistes, un inspecteur général des fourrages, accusé de malversations, et deux gendarmes (*), subirent le même sort. « Les habitans d'Ascain, « de Sare et de Biriadou, accusés d'intelligence avec « les Espagnols, furent arrachés en masse de leurs « demeures et internés, c'est-à-dire jetés dans des « prisons, où un grand nombre périt de misère « et de faim. » Ces diverses exécutions et les événemens de Paris avaient épouvanté la population que ses habitudes et ses antécédens avaient conservée toujours calme, au milieu de cette fièvre qui fut les mauvais jours de la révolution. Plusieurs familles avaient émigré, moins par crainte d'être inquiétées que par le désir de s'arracher au spectacle de ces événemens qui emportaient la France vers un avenir encore inconnu. Cependant, malgré cette terreur, et après la chute de Robespierre, lorsque l'élan révolutionnaire se

(*) Ces deux hommes s'emparèrent au théâtre de la loge destinée aux représentans; sommés de se retirer, ils témoignèrent leur surprise de ce que, sous le régime de l'égalité, il se trouvait encore une loge privilégiée. On assure que leur résistance et leur observation avaient pour but d'ameuter la foule.

ralentit, il n'y eut pas de réactions à Bayonne; les partisans de 93 y avaient été peu nombreux; ils disparurent aussitôt, et la population resta calme, digne et sincèrement attachée à la révolution de 89.

Le bataillon de Bayonne et de Saint-Esprit, formé le 14 novembre 1793, sous les ordres de M. Monroux, mort général de brigade en 1809, se distingua dans la guerre d'Espagne. Au mois de mai 1794, les opérations de la campagne devinrent plus actives; le 2 juin, les hauteurs du Bastan étaient occupées par 10,000 Français, tandis que 7,000 autres enlevaient à la baïonnette les redoutes de Véra. Le bataillon de Bayonne prit une part glorieuse dans tous les combats livrés, et l'armée admira sa belle conduite en avant de Lanz, lorsqu'il s'empara du village de Navaz et qu'il le défendit contre des forces supérieures. « A l'époque de la paix de Bâle (22 juillet 1795), « dit M. Baylac, l'armée française occupait Bilbao « et menaçait la Vieille-Castille. Dans le cours « des mois d'août et de septembre, elle évacua l'Es- « pagne et traversa Bayonne pour se rendre dans « la Vendée et en Italie. »

A la fin de 1795, la constitution de la France changea; un conseil des anciens et un conseil des cinq cents se partagèrent le pouvoir législatif, tandis que le pouvoir exécutif était confié à un

directoire composé de cinq membres. L'administration de district disparut; il y eut une administration centrale dans chaque département et une administration municipale dans chaque canton. Un tribunal correctionnel fut établi à Bayonne ainsi qu'un état-major de place, composé d'un commandant, d'un capitaine et d'un lieutenant. « Depuis
« l'abolition des droits d'entrée, la ville n'avait
« pour pourvoir à ses dépenses que le revenu
« d'un moulin situé dans l'intérieur, près la place
« Grammont, celui de la salle de spectacle et
« d'une maison voisine de la tuerie, et en ou-
« tre les centimes additionnels sur les contribu-
« tions foncière et personnelle. A la fin de cette
« année (1799), elle obtint l'autorisation de per-
« cevoir un droit d'octroi. »

A la même époque, le général Bonaparte devenait premier consul de la République française. Les préfets, les sous-préfets et les maires remplacèrent alors les administrations collectives. Bayonne devint le chef-lieu d'une sous-préfecture et le siège d'un tribunal de première instance. Le 5 mai 1800, M. Lacroix de Ravignan, nommé maire par le premier consul, prit possession du fauteuil municipal. Deux adjoints et un commissaire de police avaient été installés en même temps. Tels sont les événemens les plus importans de ces quelques années que nous parcourons à la hâte.



En face des grandes vicissitudes qui remuaient l'Europe, l'existence individuelle des localités n'avait plus rien de saillant : tous les regards étaient fixés sur Paris et les frontières ; la révolution au dedans et les armées au dehors, telles étaient les plus vives préoccupations de l'époque.

Le 27 février 1801, la guerre éclata entre l'Espagne et le Portugal : celui-ci soutenu par la main invisible de l'Angleterre, celle-là par la volonté de Bonaparte (*). L'armée espagnole se forma à Badajoz ; un corps divisionnaire de 10,000 hommes était jeté en Galice, et en même temps un corps auxiliaire de 15,000 Français, sous les ordres du général Leclerc, beau-frère de Bonaparte, traversa Bayonne, franchit les Pyrénées et longea le Nord de l'Espagne jusqu'à Ciudad-Rodrigo, où il prit ses cantonnemens. Après une campagne insignifiante, la paix fut signée à Madrid le 29 septembre 1801, et le général Leclerc, qui n'avait pas fait un pas hors de ses cantonnemens, rentra en France ; ses soldats avaient seulement appris le chemin du Portugal.

La guerre ne tarda pas à éclater entre la France

(*) « Pourquoi nous battre ? disait le duc de Lafoës, général en chef des forces portugaises, vieillard pétillant d'esprit et de gaieté, à un des principaux officiers de l'armée espagnole, don Francisco Solano, pourquoi nous battre ? Le Portugal et l'Espagne sont des mulets de charge. L'Angleterre nous a lancés ; la France nous aiguillonne. Sautons, agitions nos clochettes, s'il est nécessaire ; mais au nom de Dieu, ne nous faisons pas de mal. On riait trop à nos dépens. »

et l'Angleterre, et avec elle toutes les incertitudes et tous les embarras du Portugal et de l'Espagne. Un corps de troupes françaises, fort de 14,000 hommes, sous les ordres du général Augereau, arriva à Bayonne sur ces entrefaites, et bivouaqua pendant deux mois dans la ville et dans les environs.

Depuis 1800 jusqu'en 1808, les événemens se succèdent sans laisser derrière eux aucun souvenir important. Nous ne trouvons, en 1798, que l'arrivée à Bayonne du général Kosciuszko; une députation du corps municipal, précédée par la garde soldée, se rendit à son hôtel où « elle le « complimenta, disent les registres de la ville, et « l'invita à assister à la cérémonie de la fête de « l'agriculture. » Il fut reçu dans la salle de la maison commune par les autorités civiles et militaires, et les troupes de la garnison lui rendirent tous les honneurs dus à son rang et à son *civisme*. Le concordat du 14 juillet 1801 rétablit l'évêché de Bayonne; sa juridiction dut s'étendre sur les départemens des Basses - Pyrénées, des Hautes-Pyrénées et des Landes. La loi de 1821 resserra depuis cette juridiction dans le seul département des Basses-Pyrénées. En 1804, la ville de Bayonne réunit ses fonctionnaires publics et ses notabilités, et le premier consul fut prié de céder aux vœux de toute la France et d'accepter le trône

héréditaire. Jusqu'en 1807, l'attention publique fut portée sur ses triomphes plus éloignés qui commandaient l'admiration et les peurs de l'Europe, et qui avaient dicté la paix de Tilsitt. Mais à cette époque, les événemens se rapprochèrent; la France n'avait plus d'ennemis sur le continent; l'Angleterre seule n'était pas vaincue, et Napoléon savait bien qu'il fallait qu'une armée allât chercher un traité avec elle, jusqu'à Lisbonne même.

Au mois d'août de l'année 1807, une armée de 25,000 hommes fut rassemblée à Bayonne, sous les ordres du général Junot. On l'appela *corps d'observation de la Gironde*. Avec un nom aussi modeste, les troupes françaises avaient traversé l'Espagne en 1801, et imposé au Portugal une capitulation désastreuse. Ce corps d'observation était formé des 70^e et 86^e régimens d'infanterie, de plusieurs troisièmes bataillons (tous jeunes soldats), des bataillons suisses et de deux légions formées l'une de Piémontais et l'autre d'Hanovriens. Cinquante pièces d'artillerie de bataille étaient attachées à ce corps d'armée dont les officiers et les sous-officiers seuls avaient déjà vu le feu. Le général de brigade Thiébault (*) en était chef d'état-major.

« Junot, dit le général Foy, vint à l'armée dans

(*) Auteur d'ouvrages estimés sur le service des états-majors.

« les premiers jours du mois de septembre : il
« passa les troupes en revue. La première division
« d'infanterie, aux ordres du général Delaborde,
« était dans Bayonne. La seconde division que
« devait commander le général Loison, occupait
« Saint-Jean-de-Luz et les villages voisins de la
« frontière d'Espagne. Le corps composant la
« troisième division, sous le général Travot, ar-
« riva à Navarrenx et à Saint-Jean-Pied-de-Port.
« La cavalerie, commandée par le général de divi-
« sion Kellermann, était cantonnée, sur les Gaves,
« vers Pau et Oloron, et sur l'Adour, vers Aire
« et Castelnau. L'artillerie, sous les ordres du gé-
« néral Taviel, s'organisait et devenait mobile. Le
« colonel Vincent, directeur du génie à Bayonne,
« fut attaché à l'armée, avec d'autres officiers de
« son corps tirés des places de cette frontière.
« Des négocians appartenant, pour la plupart,
« à cette classe de spéculateurs qui met dans le
« commerce plus d'industrie que de capitaux,
« accoururent de partout à la suite d'une armée
« chargée d'envahir le pays de l'or et des diamans.»

Sur ces entrefaites, M. de Rayneval, chargé d'affaires à Lisbonne en l'absence du général Junot, ambassadeur titulaire, et le comte del Campo de Alange, ambassadeur d'Espagne, enjoignaient péremptoirement au gouvernement portugais de déclarer la guerre à l'Angleterre. Celui-

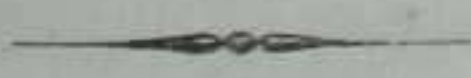
ci n'écouta ni quelques patriotes portugais qui lui disaient : « Cessons d'être Anglais, ne devenons pas Français et nous resterons Portugais, » ni les menaces de la France. MM. de Rayneval et del Campo de Alange quittèrent Lisbonne le 30 septembre. Après le traité de Fontainebleau, du 27 octobre, traité qui dépouillait et fractionnait le Portugal, le général Junot reçut ordre d'entrer en Espagne dans les vingt-quatre heures.

La première division passa la Bidassoa le 18 (les bases fondamentales du traité étaient acceptées le 12); les autres la suivirent immédiatement. Le lieutenant-général don Pédro Rodriguez de la Buria reçut et complimenta le général Junot à Irun. Il faut remarquer que ce même don Pédro Rodriguez de la Buria avait déjà reçu et complimenté le général Leclerc en 1801. L'armée française reçut partout un accueil favorable; Vittoria, Burgos, Valladolid, donnèrent des fêtes; les antipathies de la nation catholique espagnole contre la nation athée de 1793, étaient déjà éteintes.

L'armée française entra en Portugal le 19 novembre, par le village de Segura. Alors se succédèrent, presque sans répit, les souffrances de l'armée jusqu'à Abrantès, l'embarquement du régent et de la famille royale à bord de l'escadre portugaise, l'entrée des Français à Lisbonne le 30 novembre, le sourd mécontentement des Por-

tugais, et les diverses vicissitudes politiques et militaires dont ils furent le jouet.

L'année 1808 ouvre une autre série d'événemens qui ne se terminent pour nous qu'en 1815 : aussi consacrerons - nous un chapitre spécial à cette période de sept années, si féconde, si glorieuse à la fois et si fatale. Le blocus de Bayonne, en 1814, a été amené par la première invasion de l'Espagne, invasion qui se lie elle - même à la vaine démonstration du comte de Labisbal en 1815. Pour coordonner notre récit, pour lui donner le ciment et la rapidité nécessaire, pour qu'il puisse, en un mot, embrasser plus facilement en quelques pages des faits nombreux et importans, nous croyons devoir à nos lecteurs un aperçu rapide de la situation de l'Espagne, au moment où Napoléon l'entraînait dans la guerre contre le Portugal, et s'ouvrait ainsi tous les passages des Pyrénées.



SOMMAIRE

1808.

SOMMAIRE.

Situation de l'Espagne depuis la révolution française. — Charles IV et Godoy. — Tumulte d'Aranjuez. — Ferdinand VII. — Bayonne. — Arrivée de Napoléon. — Le château de Marrac. — La députation portugaise. — Séjour de Napoléon. — Arrivée de Ferdinand VII, de Godoy et de Charles IV. — Les princes espagnols renoncent à la couronne. — Arrivée de Joseph. — Constitution de Bayonne. — Départ de Napoléon. — Embellissemens projetés. — Lord Wellington en Portugal. — Retour de Napoléon. — Il entre en Espagne.

1808.

DEPUIS 1791 jusqu'en 1814, une seule nation et un seul homme en Europe ont eu une pensée et un but : cette nation et cet homme sont la France et Napoléon. Les revers des autres puissances doivent être attribués en grande partie à leur étonnement et à leurs indécisions ; c'est là, surtout, qu'il faut chercher la cause des malheurs de l'Espagne à cette époque. La France et Napoléon marchaient avec leur force à la conquête de la domination politique et militaire ; les autres nations qu'ils ont eu à combattre prenaient ou abandonnaient des alliances inutiles ou malheureuses, s'endormaient parfois dans d'étranges illusions, ou se précipitaient tout à coup dans des agressions folles. Dans les époques de lutte et de travail social, la fortune et la puissance appartiennent à celui qui a choisi un but, qui en a conscience et qui dévoue à ce but son intelligence et son énergie. Voyez Rome, Mahomet, Charle-

magne, Napoléon, s'ils n'avaient pas tous un but et une croyance en quelque sorte fataliste dans ce but.

La révolution française ne rencontra quelques sympathies en Espagne que dans les classes éclairées. Les classes inférieures, c'est-à-dire l'immense majorité de la population, poussèrent un cri de réprobation et de haine. Le saint-office lui-même se chargea de surveiller la frontière et d'empêcher l'infiltration de l'esprit révolutionnaire. Charles IV, roi débonnaire et facile, homme privé estimable et bon, simple dans ses goûts et dans ses habitudes, gouvernait l'Espagne. Incapable de régner dans des temps difficiles, habitué au joug depuis sa jeunesse, il se dévoua à toutes les dépendances et tomba enfin dans celle d'Emmanuel Godoy, qu'on vit s'élançer de la couche adultère de la reine aux premiers grades militaires, aux premières dignités de la grandesse, enfin au gouvernement absolu de l'Espagne. En 1793, le gouvernement ne sut nullement tirer parti du dévouement de la nation, et quelques jeunes volontaires de la République suffirent à tenir en échec les deux armées que l'Espagne avait lancées aux deux extrémités des Pyrénées. Deux années après, ces mêmes Français, recrutés et aguerris, occupaient la Biscaye, la Navarre, la Castille et menaçaient Madrid. L'Espagne demanda

la paix, et son premier ministre, qui en avait été le négociateur, prit le titre de prince de la Paix.

Une fois enchaînée à la politique de la France, une fois contrainte à servir de satellite à cette planète puissante, l'Espagne perdit son indépendance et sa personnalité, et sa première campagne de 1801 contre le Portugal fut en quelque sorte le signal de ses malheurs et de ses revers. Le nouveau prince de la Paix, Godoy, n'était plus ministre depuis 1798; mais son crédit et sa puissance n'avaient fait que s'accroître : il fesait et défesait les ministres; il était, en un mot, le vicaire de Charles IV. L'Espagne, cette terre classique du favoritisme, ne semblait pas avoir assez d'honneurs pour l'en combler. Devenu le neveu du roi par son mariage avec Marie-Thérèse de Bourbon, toute sa famille fut richement et hautement dotée, et les Godoy occupèrent les premiers tabourets autour du trône. Ni les talens, ni l'énergie, ni les services, ne justifiaient cependant cette fortune extraordinaire : homme d'état médiocre, homme de guerre plus médiocre encore, une prédilection royale, aveugle, put seule l'élever aussi haut et courber devant lui les Aranda, les Cabarrus, les Urquijo, les Saavedra et les Jovelanos. Homme d'esprit ordinaire, seigneur fastueux, d'ailleurs irrésolu et faible au milieu de circonstances qui réclamaient une tête intelligente

et une main forte, il a été un instrument dans les mains de Napoléon et un jouet dans celles des événemens. Il a conservé cependant des droits légitimes à la reconnaissance de la nation espagnole; une foule d'améliorations intérieures ont été conquises par lui sur les préjugés, sur les habitudes traditionnelles ou sur l'ignorance. Les sciences, les arts, l'industrie, lui doivent d'immenses développemens, et on cite avec honneur ses attaques contre l'hypocrisie sacerdotale. Dans une époque de paix et de quiétude générale, Godoy eût été un ministre habile, éclairé et progressif; mais, au milieu de cette longue tempête qui bouleversa tous les élémens de la société moderne, il dut être écrasé par la tâche immense qu'il avait devant lui.

L'hésitation que la cour d'Espagne mit à reconnaître Joseph Bonaparte comme roi de Naples, ne fut pas perdue pour Napoléon, et on se souvient de ses paroles : « Charles IV ne veut point reconnaître mon frère pour roi des Deux-Siciles, son successeur le reconnaîtra. » C'est alors sans doute qu'il conçut une première idée d'invasion. « L'Espagne, de son côté, dit le général Foy, qui avait autrefois conclu la paix avec la République française en même temps que la Prusse, se trouvait, par rapport à la France, dans une situation à peu près semblable. L'attaque de la Prusse

« sortait du système de défense : c'était une attaque contre l'Europe , c'était un sujet d'effroi pour les neutres et les alliés. » Un ambassadeur russe intrigua alors à Madrid et conçut, avec le prince de la Paix et l'ambassadeur de Portugal, un plan d'attaque que l'Angleterre devait seconder vigoureusement. Aucune précaution matérielle n'avait été prise encore, et déjà Godoy lançait son intempestive et malhabile proclamation du 6 octobre 1806, à laquelle Napoléon ne daigna pas même répondre. Mais c'était une déclaration de guerre et un utile enseignement dont il devait profiter plus tard ; l'Espagne, gouvernée par une famille dont les intérêts devaient être hostiles aux siens, serait toujours prête à se rallier à ses ennemis lorsqu'elle en croirait l'occasion favorable ou lorsque d'autres mains viendraient à diriger plus énergiquement et avec plus d'intelligence sa volonté et ses sympathies : Napoléon songeait déjà à mettre un pied en Espagne, et à briser par l'épée ces dispositions hostiles qui n'avaient pas encore le courage de se déclarer.

Cependant Godoy ne tarda pas à rétracter son manifeste, et d'ailleurs la cour vivait complaisamment sur cette promesse de Napoléon que rien ne serait entrepris avant la mort de Charles IV.

Les classes éclairées en Espagne, comme nous l'avons déjà dit, sympathisaient avec les idées

de perfectionnement que la révolution française avait développées ; elles sympathisaient aussi avec Napoléon qu'elles croyaient le légataire universel de cette révolution. Elles fixaient leurs regards avec angoisse vers cet astre européen qui pouvait aussi les féconder, car tout était à changer en Espagne, tout était à améliorer. Cette nation, autrefois si puissante et si éclairée, était humiliée et appauvrie ; roi, reine et favori étaient également déconsidérés. Le XVII^e siècle avait porté un coup mortel au pays ; les franchises des provinces (*), franchises qui en faisaient la force, disparurent avec les cortès ; la noblesse fut avilie, l'esprit de la nation asservi à des imitations étrangères. Au XVIII^e siècle, l'Espagne était devenue un vaste couvent qui dévorait une partie de la population laborieuse, et, sentinelle vigilante, gardait le peuple contre les influences libérales du dehors. Cependant les règnes de Charles III et de Charles IV l'arrachèrent un moment à cette profonde misère ; des travaux publics furent partout entamés, les arts et la littérature furent encouragés ; mais une foule d'obstacles inhérens au sol, aux préjugés et à la constitution, se dressèrent bientôt, et ces améliorations ne satisfirent pas les espérances qu'elles avaient fait concevoir. L'Espagne atteignit

(*) La Navarre, la Biscaye, la Guipuzcoa et l'Alava conservèrent seuls leurs privilèges.

ainsi la révolution française, avec quelques bonnes idées à peine ébauchées, du reste sans armée, sans crédit, sans confiance, livrée à toutes les ambitions, victime à la fois du favoritisme, de l'ignorance, de la faiblesse et des conceptions intéressées de la France.

Telle était la situation de l'Espagne, lorsque le *deuxième corps d'observation* se rassembla à Bayonne, sous le prétexte d'appuyer le premier corps du général Junot, dans l'éventualité d'une attaque anglaise. Ce deuxième corps, sous les ordres du général Dupont, était fort de 24,000 hommes d'infanterie, de 3,500 chevaux et de 38 pièces d'artillerie. Le 22 novembre 1807, il commença à entrer en Espagne; au mois de janvier 1808, le quartier-général était à Valladolid, et on croyait encore généralement que c'était là la réserve du premier corps. En même temps, une troisième armée, forte de 25,000 hommes d'infanterie, de 2,700 chevaux et de 41 pièces d'artillerie, passa la Bidassoa le 9 janvier et pénétra en Castille; cette armée, qui prit le nom de *corps d'observation des côtes de l'Océan*, fut confiée au maréchal Moncey, qui avait pour son chef d'état-major le général de brigade Harispe. Les généraux Musnier de la Converserie, Morlot, Gobert et Grouchy en commandaient les différentes divisions. Les troisièmes et quatrièmes bataillons des régimens qui

se trouvaient en Portugal s'étaient rendus à Saint-Jean-Pied-de-Port. Une quatrième armée, forte de plus de 12,000 hommes, s'organisait dans les Pyrénées-Orientales. Des corps de réserve se rassemblaient à Orléans et à Poitiers : tout était en fermentation et en activité; les arsenaux livraient des armes et des munitions par masses. « Bayonne, dit le général Foy, devint une grande place de dépôt. »

Dans les premiers jours de février, les Français étaient maîtres, sur toute la ligne, de Figuières, de Barcelonne, de Pampelune et de Saint-Sébastien. Au mois de mars, le corps du maréchal Bessières entra en Espagne : de la Bidassoa au Duero, et de Barcelonne à Saint-Sébastien, le pays était couvert de soldats; l'invasion avait lieu, et les Espagnols, frappés d'une douloureuse stupeur, s'apercevaient déjà que tout moyen de résistance leur était arraché.

Pendant que les armées françaises se succédaient dans le Nord de l'Espagne, une révolution de palais éclatait à Aranjuez et à Madrid; Charles IV abdiquait le 18 mars et abandonnait le trône au prince des Asturies, Ferdinand VII. Le prince de la Paix, découvert, insulté et maltraité, ne dut la vie qu'à quelques gardes du corps. Comme il arrive toutes les fois qu'un homme puissant et long-temps envié est renversé, les calomnies les

plus absurdes et les plus odieuses cherchèrent à déshonorer sa longue faveur; la colère du peuple s'exerça impitoyablement sur tous les siens, et les inventions mêmes dont il avait enrichi l'Espagne furent stupidement anéanties. Sur ces entrefaites, l'armée française marchait vers Madrid où elle arriva, le 23, accueillie par une curiosité mêlée d'inquiétude. Le 24, Ferdinand VII fit son entrée, et les transports de la foule ne durent pas lui donner la prévision de ces événemens terribles qui le menacèrent plus tard.

Le portrait si remarquable de Ferdinand VII, par le général Foy, complètera heureusement, ce nous semble, cette première partie de notre récit.

« Plus de trois cent mille hommes ou femmes se
 « jetèrent au-devant du jeune roi, en faisant re-
 « tentir l'air de leurs acclamations. Ils ne pou-
 « vaient se rassasier de le voir. Leur empresse-
 « ment ralentit sa marche, au point qu'il mit
 « plusieurs heures à venir de la promenade des
 « Délices, située à l'autre extrémité de la ville.
 « Jamais transports de joie ne furent plus unani-
 « mes. Ce n'est pas que ce prince eût reçu de la
 « nature les formes séduisantes et les qualités
 « inspiratrices qui enflamment la multitude. On
 « eût même cherché en vain dans les traits de son
 « visage la bonhomie de la figure de Charles IV.
 « Il ressemblait davantage à sa mère : quoiqu'il

« fût grand et bien fait , sa tournure manquait
« d'élégance ; ses mouvemens étaient brusques ,
« son regard incertain , sa jeunesse sans fraîcheur.
« La mauvaise éducation des Infans d'Espagne ,
« l'éternelle servitude de l'étiquette, et, plus que
« cela , l'isolement presque absolu dans lequel les
« soupçons du prince de la Paix tenaient Ferdi-
« nand , avaient prolongé son enfance et retardé
« le développement de ses facultés intellectuelles.
« Il parlait peu , et on ne pénétrait pas si c'était
« par timidité ou par dissimulation. On ne con-
« naissait de lui ni vices , ni vertus ; mais on sa-
« vait ce qu'il avait eu à souffrir et à craindre , et
« on attendait de l'ennemi de Godoy le redresse-
« ment des torts du dernier règne. L'étranger était
« au cœur du royaume ; pour négocier ou pour
« combattre , il fallait un chef , on en avait trouvé
« le simulacre. La nation , long-temps affligée par
« un despotisme subalterne , espérait se relever
« et se rallier à l'ombre du panache royal. Les rois
« sont assurés d'être adorés de leurs sujets , quand
« leurs passions et leurs intérêts les mettent à la
« tête des intérêts et des passions du plus grand
« nombre. »

Napoléon était parti de Paris le 2 avril ; afin qu'on ne pût élever le moindre doute sur son intention de se rendre jusqu'à Burgos au-devant de Ferdinand VII , des voitures chargées de meu-

bles de la couronne, des équipages et des employés de la maison impériale étaient déjà entrés en Espagne; les relais étaient prêts et des appartemens disposés sur toute la route. Cette démonstration vainquit la résistance de Ferdinand VII; il quitta Madrid le 10 avril, accompagné de ses conseillers ordinaires, les ducs de l'Infantado et de San Carlos, Cevallos et le chanoine Escoiquitz. Le général français Savary ne quitta pas sa voiture. Jusqu'à Vittoria, les routes étaient couvertes de troupes françaises qui fermaient derrière le jeune roi le chemin de Madrid.

Un pressentiment encore vague du piège dans lequel Ferdinand VII se précipitait, semblait s'être emparé des populations espagnoles. Partout aussi, les dévouemens les plus généreux s'offraient à lui; à Vittoria, Luiz de Urquijo et Hervas lui reprochaient énergiquement sa folle confiance; Mazon Corréa tenait deux mille douaniers résolus à l'arracher aux Français; le duc de Mahon, commandant général de la Guipuzcoa, lui promettait à son tour de couvrir sa fuite en Aragon; le peuple, enfin, animé de je ne sais quel instinct prophétique, se pressait autour de sa voiture et coupait les traits de ses attelages. Mais Ferdinand aima mieux écouter les conseils intéressés du généralissime de l'Escurial et du chanoine Escoiquitz; le 20 avril, il avait passé la Bidassoa.

Depuis le premier passage des troupes expéditionnaires de Portugal et d'Espagne, la ville de Bayonne avait reçu une physionomie et une activité extraordinaires. Le port, les arsenaux de terre et de mer, les approvisionnemens des armées, occupaient une population nombreuse, pendant que le passage continuel de troupes, d'officiers de haut grade ou d'employés de haut rang, remplissait la ville de mouvement et de luxe. Les revues, ces fêtes historiques de l'empire, peuplaient fréquemment les glacis de soldats nombreux dont on aimait à voir l'uniforme vieilli par les fatigues et les campagnes; la route de Bayonne à la Bidassoa était couverte de bataillons, de drapeaux, de caissons, d'artillerie, de chevaux, de bagages, de curieux formant la haie et applaudissant d'avance aux glorieuses destinées de ces armées aventureuses et infatigables : le concours des hommes et des événemens, l'abondance et l'éclat semblaient jeter la ville (quoique habituée à la guerre, au bruit et à la richesse) dans une sorte d'existence fiévreuse et éclatante qui enivrait à la fois et justifiait les plus hautes ambitions. Pendant cette époque si courte, la ville de Bayonne joua un des rôles les plus brillans de l'histoire moderne.

L'accueil empressé fait au général Junot et au prince Murat avait préludé aux fêtes solennel-

les et enthousiastes de l'arrivée de Napoléon. Déjà son voyage était annoncé.

De Bordeaux à Bayonne, des populations entières se portaient sur la grande route et abandonnaient leurs travaux pour voir une fois cet homme dont le nom retentissait depuis dix ans jusqu'au fond du village le plus obscur. A l'extrémité de l'étang d'Orx dans les Landes, près du pont de Boudigau, une colonne avait été élevée, et, sur la colonne, une statue colossale de Napoléon, le bras étendu du côté de l'étang d'Orx, semblait ordonner aux eaux de se retirer. Les maires réunis de douze communes infectées par l'étang, se présentèrent sur la grande route et supplièrent Napoléon d'ordonner le dessèchement de ces marais, dessèchement qui devait rendre à l'agriculture plus de quatre mille arpens d'excellentes terres.

« On lisait, dit M. Thore, l'inscription suivante
« sur la colonne :

« *Jubet rex patriæ, atque undæ mutantur in arva.*

« Napoléon, ordonne, et d'immenses marais

« Enrichis de moissons nourriront tes sujets. » (*)

(*) De Bordeaux à Bayonne, un grand nombre d'arcs de triomphe avaient été élevés, et les inscriptions les plus enthousiastes y avaient trouvé place. Dax eut aussi son arc de triomphe, et tout le monde admira la simplicité expressive de la dédicace renfermée dans ce seul mot :
« *maximo.* »

Napoléon arriva à Bayonne le 14 avril, à neuf heures et demie du soir. Une foule immense s'était précipitée dès le matin sur la route de Bordeaux; la longue rue Maubec, à Saint-Esprit, la place, les deux ponts, les quais, la ville entière, étaient jonchés de verdure et resplendissaient de la plus brillante illumination; les cloches, malgré les prescriptions catholiques du Jeudi-Saint, sonnaient à grandes volées; le canon tonnait sur les remparts, à la citadelle, dans le port, et, du milieu de ce bruit, de cette foule, de cet éclat, de bruyantes acclamations dominaient un moment tous les bruits.

C'était un sublime spectacle que cette marche de nuit, à travers une ville presque en délire d'admiration et de curiosité. Voyez ces deux rivières où semblent se réfléchir et se répéter toutes les formes et toutes les voix, ces navires pavoisés dont les mâts rapprochés se dessinent sur les massifs noirs des Allées-Marines, toutes ces maisons richement éclairées qui laissent passer à leurs mille fenêtres des grappes vivantes de spectateurs, ces armes étincelantes, cette longue file d'hommes et de chevaux; puis, écoutez les fanfares, les cloches, le canon, les cris de joie, et si vous parvenez à évoquer fidèlement cette physionomie de la ville, ce tableau si riche d'expression et de couleurs, vous aurez peint à grands

traits cette soirée historique du 14 avril dont on doit se souvenir au moins avec une sorte de patriotisme local.

Les gendarmes d'élite et les lanciers polonais escortaient les voitures impériales autour desquelles se pressaient un nombreux état-major, les deux compagnies à pied et à cheval de la garde d'honneur de la ville, et une troisième compagnie de garde d'honneur basque, les plus beaux hommes choisis dans un pays où la beauté physique est commune. Le berret bleu national, orné d'un large gland rouge, une veste ou jaquette rouge, la culotte et la demi-guêtre noires, tel était le costume pittoresque que les Basques avaient adopté et que faisaient encore mieux valoir leurs tailles nerveuses et élevées.

La garde d'honneur de Bayonne portait le grand habit rouge, des pantalons de casimir blanc, des guêtres noires ornées d'un gland d'argent et un schako de velours noir, surmonté d'une aigrette blanche. C'était le coup d'œil le plus riche et le plus varié.

Napoléon descendit à l'hôtel du Gouvernement que la ville avait fait meubler et décorer avec élégance; mais il ne tarda pas à choisir le château de Marrac, bâti par la veuve de Charles II. Il l'acheta ainsi que le domaine de Saint-Michel à un négociant de la ville, pour une somme de 80,000 fr.,

et il y fixa sa résidence. La position si riante, les ombrages magnifiques et le vaste terrain situé derrière le château firent donc la fortune et la célébrité de Marrac. Une sorte de ville provisoire y fut créée; des baraques en bois servirent de logement à la garde impériale, qui devait faire le service du château avec la garde d'honneur; une belle route, rapidement construite par une population entière d'ouvriers et de soldats, s'ouvrit jusqu'à Bayonne, et cette succursale brillante et animée se remplit d'officiers, de troupes, de fonctionnaires et d'équipages. Tous les travaux étaient pour ainsi dire suspendus, et la ville toute entière, joyeuse et en habits de fête, se portait chaque jour à Marrac pour admirer ce nouveau quartier que la présence de Napoléon et l'activité qu'il jetait autour de lui avaient pour ainsi dire improvisé.

Le parc de Marrac fut bientôt transformé en un camp de manœuvres, et c'est là que Napoléon, vêtu le plus habituellement d'un uniforme de colonel de chasseurs, passait en revue et animait de ses regards et de sa voix les troupes qui entraient successivement en Espagne (*). Berthier, Duroc, de Champagny, Maret, Talleyrand et M. de Pradt, évêque de Poitiers et aumônier de l'empereur,

(*) On a prétendu que les corps qui se rendaient en Espagne étaient mécontents; les soldats français n'ont pas l'habitude d'être mécontents en entrant en campagne, et d'ailleurs ils ne s'attendaient pas à une longue absence; il ne s'agissait pour eux que d'éteindre une insurrection.

quittaient peu le château de Marrac. Ils furent tous plus ou moins initiés aux projets de Napoléon sur le sort des princes espagnols.

La députation portugaise, envoyée de Lisbonne pour complimenter l'empereur, l'attendait à Bayonne; elle lui fut présentée à l'hôtel du Gouvernement, quelques heures après son arrivée; Napoléon ne donna pas le temps au comte de Lima, qui en était le chef, de commencer la harangue qu'il avait sans doute préparée, et il prit lui-même brusquement la parole.

« Je ne sais pas, dit-il, ce que je ferai de vous; « cela dépendra de ce qui va se passer dans le « Midi. Etes-vous d'ailleurs dans le cas de faire « un peuple? Avez-vous le volume nécessaire pour « cela? Vous êtes abandonnés par votre prince; il « s'est fait conduire par les Anglais au Brésil. Il a « fait là une grande sottise, et il s'en repentira. » Puis, en se tournant vers M. de Pradt, il ajouta d'un air très-gai: « Il en est des princes comme « des évêques, il faut qu'ils résident. » S'adressant ensuite au comte de Lima, il lui demanda quelle était la population du Portugal, et comme s'il répondait à sa propre question: « Deux millions, « ajouta-t-il? — Plus de trois, répondit le comte.— « Ah! je ne le savais pas, répliqua Napoléon. Et « Lisbonne, 150,000 âmes? — Plus du double, « reprit encore le comte. — Ah! je ne le savais

« pas, continua toujours l'empereur. Que voulez-
« vous, vous autres Portugais, finit-il par dire
« brièvement? Voulez-vous être Espagnols? — A
« ces mots, dit M. de Pradt, je vis le comte de
« Lima grandissant de dix pieds, s'affermissant
« dans son attitude, portant la main sur la garde
« de son épée, et, d'une voix qui ébranla les vou-
« tes de l'appartement, répondant : « Non. » Les
« anciens héros portugais n'auraient pas mieux
« dit. »

Napoléon promit cependant de réduire la contribution de guerre frappée sur le Portugal ; il adressa quelques paroles affables aux membres les plus influens, tels que l'évêque de Coïmbre, le marquis d'Abrantès, Pereyra de Mello et le grand inquisiteur du royaume, et la députation se retira et se hâta d'adresser aux Portugais une adresse pleine de confiance dans les bonnes dispositions de l'empereur. Il est positif que le *non* énergique du comte de Lima lui avait beaucoup plu.

Les trente-sept régimens, débris de l'armée portugaise, avaient été réduits à six régimens d'infanterie, trois de cavalerie, un bataillon et un escadron légers. Cette petite armée, forte de 9 à 10,000 hommes, sous les ordres du marquis d'Alorne, devait se rendre à Bayonne pour prendre rang dans les troupes étrangères au service de la

France. Elle partit de Lisbonne au commencement de mars; le lieutenant-général Gomez Freire, les brigadiers Pamplona et de Souza, d'autres officiers en réputation et des fidalgues du plus haut rang firent partie de l'expédition.

Les désertions et les hôpitaux réduisirent tellement la petite armée du marquis d'Alorne, pendant sa traversée en Espagne, que 3,240 soldats seulement arrivèrent à Bayonne vers la fin du mois d'avril. Napoléon les passa en revue, et dit au prince Wolkonski, aide de camp de l'empereur de Russie, qui se trouvait alors en mission près de lui: « Ce sont des hommes du Midi, ils ont de la passion, j'en ferai de l'excellente infanterie. » On en forma une légion qui se distingua dans toutes les campagnes de l'empire jusqu'en 1813, où le désarmement des troupes étrangères, à l'exception des Polonais, eut lieu.

Les événemens de cette époque si mémorable pour la ville de Bayonne, se pressent en telle foule autour de nous, que nous sommes obligés de les puiser comme ils se présentent, en leur conservant toutefois une déduction logique et en les enchaînant de manière que leur ensemble puisse présenter un tableau suffisamment complet. Il est assez difficile de constater, jour par jour, tous les détails du séjour de Napoléon à Bayonne; nous nous bornerons à en indiquer les momens les plus en

saillie, et à fixer l'intérêt de nos lecteurs sur les affaires d'Espagne; car c'était là le principal motif de ce séjour qui dura plus de trois mois.

Le lendemain de l'arrivée de l'empereur, les visites officielles se succédèrent sans interruption à Marrac; les autorités civiles et militaires, des fonctionnaires, des négocians, furent présentés à Napoléon, pendant que les dames de la ville faisaient leur cour à l'impératrice. Napoléon s'informa auprès de M. Detchegaray, maire de Bayonne, des besoins de la ville, et il n'a pas tenu à lui, plus tard, que les embellissemens et les améliorations projetés ne fussent réalisés. On l'a accusé de froisser quelquefois par sa brusquerie, mais Napoléon n'avait pas l'habitude des lieux communs; la phrase était pour lui un luxe dont il ne faisait usage parfois que dans ses momens d'intimité; « sa conversation, dit le général Foy, « que nous croyons assez bon juge en semblable « matière, renfermait une séduction inexprima- « ble, et nous ne connaissons pas d'homme qui « ait possédé au même degré que lui le secret « de pénétrer dans les cœurs de ceux qui l'écou- « taient. » Dans la discussion publique, sa parole était brève, saccadée; mais son esprit supérieur y jetait fréquemment des traînées de lumière qui éclairaient tout à coup les questions les plus embarrassées.

Napoléon semblait affectionner beaucoup les environs de Bayonne; les excursions en voiture, à cheval ou en canot, prenaient une partie de sa journée, et ces promenades n'étaient pas perdues pour la ville dont il étudiait sur les lieux mêmes les besoins et les améliorations. Il visita la barre, les quais, les chantiers et les magasins de construction, le cours des deux rivières, les arsenaux, etc., et si les événemens militaires n'avaient appelé ailleurs toute son attention et toute son activité, la ville de Bayonne, que le séjour de l'empereur enrichissait, aurait reçu plus tard des témoignages plus durables de son passage.

La barre, surtout, était le but de ses plus fréquentes promenades, et ses variations, ses dangers et son avenir le préoccupaient vivement. On raconte que, dans un de ces momens où il eût voulu que les élémens eux-mêmes cédassent à sa volonté, il fit armer la chaloupe du pilote-major, s'y embarqua avec lui, et là, au milieu des brisans, on le vit jeter lui-même la sonde et déterminer un tirant d'eau de quinze pieds et demi; il avait porté à un pied environ la chute de la lame. Napoléon voulait à tout prix que la frégate la *Comète*, de quarante-huit canons, qui se trouvait au Passage, se rendît immédiatement à Bayonne. Le commandant de la frégate, M. Mounier, lieutenant de vaisseau, reçut ordre de laisser même son ar-



tillerie au Passage et de ne conserver que le tirant d'eau nécessaire. En effet, le lendemain la *Comète* attaqua vigoureusement la barre, donna un terrible coup de talon et entra toutes voiles dehors, au milieu de l'étonnement d'une immense population. Cette frégate a été dépecée à Bayonne pendant la restauration. Tous les officiers de marine, consultés, avaient déclaré l'entrée de la *Comète* impossible.

Le tumulte populaire d'Aranjuez et l'abdication forcée de Charles IV avaient servi merveilleusement les projets de Napoléon dont la politique tendait évidemment à éteindre la dynastie régnante en Espagne et à y substituer la sienne. Il aurait voulu peut-être que Ferdinand régnât, sous la condition d'une sorte de traité de vasselage; mais il ne pouvait vouloir à aucun prix qu'il y régnât par l'acclamation du peuple et de l'armée. Médiateur naturel entre le père et le fils, il ne tarda pas à exiger du fils, par le père, une abdication qui lui donnait l'Espagne. Lorsqu'on a appelé déloyale cette conduite de Napoléon, on avait oublié que Godoy lui avait déclaré la guerre en 1806; la politique, d'ailleurs, n'est pas un traité de morale domestique, et Napoléon avait le plus haut intérêt à arracher un drapeau à l'insurrection qui n'avait pas encore éclaté. Peut-être se trompa-t-il, et cet acte hardi ne fit-il que hâter les événements.

Charles IV, qui n'avait cessé de témoigner la plus vive affection à Napoléon, lui adressait d'Aranjuez une protestation contre les événemens du 19 mars et une lettre dans laquelle il lui confiait sans réserve le sort de sa couronne et celui de l'Espagne. Aussi, le surlendemain de son arrivée à Bayonne, Napoléon, fort de cet appui moral, écrivait à Ferdinand alors à Vittoria, pour blâmer sévèrement les scènes d'Aranjuez. « Je ne suis
« point juge de ce qui s'est passé, écrivait-il,
« mais ce que je sais bien, c'est qu'il est dange-
« reux pour les rois d'accoutumer les peuples à
« répandre du sang et à se faire justice eux-
« mêmes. Je le dis à votre Altesse Royale, aux
« Espagnols et au monde entier : si l'abdication
« du roi Charles est de pur mouvement, s'il n'y
« a pas été forcé par l'insurrection et l'émeute
« d'Aranjuez, je ne fais aucune difficulté de l'ad-
« mettre et je reconnais votre Altesse Royale
« pour roi d'Espagne. Je désire donc causer avec
« elle sur cet objet, etc... » Ainsi Napoléon ne promettait rien et ne caressait même pas ; c'était à Ferdinand, qui fut depuis si sombre, si astucieux et si méfiant, à apprécier avec plus d'intelligence les événemens qui avaient lieu autour de lui : les troupes françaises n'occupaient-elles pas Madrid et un grand nombre de places fortes ? N'était-il pas gardé à vue lui-même à Vittoria ? N'avait-il pas

été prévenu par une foule de voix amies ? Ne comprenait-il donc pas toute la portée d'une politique qui n'obéissait qu'à certains intérêts ?

Ferdinand arriva à Bayonne le 20 avril ; des appartemens lui avaient été préparés dans la maison Dubroc, sur la place d'Armes, où il descendit avec son frère don Carlos. Vers les trois heures de l'après-midi, Napoléon se rendit à cheval et au milieu d'un nombreux état-major, auprès du prince espagnol qu'il embrassa aux acclamations de la foule. A six heures, les voitures impériales emportèrent à Marrac les deux princes et les grands seigneurs espagnols qui les accompagnaient. Napoléon et l'impératrice leur firent le meilleur accueil, et, après un dîner très-bienveillant, la jeune cour, comme on l'appelait à Madrid, fut reconduite à Bayonne. Aussitôt après, le général Savary, au nom de l'empereur, somma Ferdinand de remettre la couronne d'Espagne en échange du petit royaume d'Etrurie qu'il lui fit offrir. Le prince espagnol repoussa d'abord la proposition qui lui était faite, mais il devait être bientôt forcé d'y accéder.

Le jour même du départ de Ferdinand, Murat avait exigé à Madrid la mise en liberté du prince de la Paix qui arriva à Bayonne, sous escorte espagnole, le 26 avril. Il précédait de quatre jours l'arrivée de Charles IV et de la reine Marie-Louise,

qui occupèrent à l'hôtel du Gouvernement les mêmes appartemens que Napoléon avait échangés contre le château de Marrac. Une longue file de voitures, de chevaux, suivaient le cortége et semblaient annoncer une longue absence. On eût déjà dit une cour exilée, emmenant à la hâte ses meilleurs serviteurs. Aussitôt après son arrivée, Charles IV se rendit à Marrac, où il fut reçu par Napoléon entouré de tous les officiers de sa maison. Un mal de jambe rendant sa marche pénible, il dit à l'empereur, en montant l'escalier de Marrac, et en s'appuyant sur son bras : « Soutenez-moi, mon « frère, j'en ai besoin. » Napoléon répondit en souriant : « Appuyez-vous et ne craignez rien, je « suis fort. »

Une foule immense couvrait la route de Marrac et les abords du château ; le séjour de l'empereur et de tant de hauts personnages, les questions si graves qui devaient recevoir une solution à Bayonne, enfin le spectacle extraordinaire que la population avait chaque jour sous les yeux, l'avaient jetée en dehors de ses conditions d'habitude et de travail ; c'était, à chaque instant, une nouvelle fête, un nouveau concours, un nouvel événement, qui venaient entretenir l'attention et les conjectures. Aussi, la première entrevue de Napoléon et de Charles IV fut-elle étudiée par des milliers de regards qui cherchèrent à y lire, les uns les senti-

mens du vieux roi, et les autres les projets de Napoléon.

Charles IV, vieillard de haute taille et de manières simples, portait sur ses traits ce caractère facile et débonnaire qui avait compromis l'Espagne et qui l'avait soumis lui-même, pendant tout son règne, à la volonté de la reine Marie-Louise, et, par elle, au joug du favori Manuel Godoy. Du reste, il avait accepté avec empressement ces deux influences, et, en arrivant à Bayonne, son unique pensée, son unique but consistaient à obtenir de Napoléon une vie paisible et obscure avec la reine Marie-Louise et le prince de la Paix dont il ne pouvait plus se séparer (*). Il n'y avait plus à craindre que leur vieux nom de Bourbons impressionnât les peuples; les Bourbons d'Espagne, d'ailleurs, n'étaient plus Français même à leurs propres yeux. Les petits-fils de Louis XIV avaient oublié leur langue mère.

Ferdinand fut bientôt circonvenu pour la cession de sa couronne; la reine et Godoy y mirent le plus d'insistance et d'emportement; l'insurrection du 2 mai, à Madrid, donna plus d'impatience à Napoléon, et le chanoine Escoïquitz lui-même conseilla l'obéissance à son royal élève. M. de Pradt décrit ainsi l'impression que rapporta Napo-

(*) Il est facile de s'en convaincre par le traité entre l'empereur des Français et Charles IV, signé à Bayonne le 5 mai.

l'éon d'une scène dont il avait été témoin dans l'hôtel du Gouvernement : « En revenant du palais
« du roi Charles, l'empereur traversa avec agita-
« tion les appartemens du château de Marrac, se
« rendit dans le jardin, et après avoir fait trois ou
« quatre tours avec beaucoup d'action, il appela
« toutes les personnes qui se trouvaient présentes,
« et, comme un homme plein d'un sentiment qui
« l'oppressait, il se mit à raconter dans ce style
« animé, pittoresque, plein d'images, de verve et
« d'originalité qui lui était familier, tout ce dont
« il venait d'être témoin; il frissonnait; ses ta-
« bleaux nous avaient transportés au milieu des
« acteurs de cette horrible scène; il peignait le
« roi Charles se plaignant à son fils de ses conspi-
« rations, de la perte de la monarchie que lui-
« même avait conservée entière au milieu des dé-
« sordres de l'Europe, des outrages faits à ses
« cheveux blancs. « C'était, dit-il, le roi Priam. »—
Ce furent ses expressions, lorsque, s'arrêtant tout
à coup, il ajouta après un moment de silence :—
« La scène devenait fort belle, quand la reine est
« venue l'interrompre en éclatant en invectives et
« en menaces contre son fils, et après lui avoir
« reproché de les avoir détronés, elle m'a demandé
« de le faire monter sur l'échafaud. Quelle femme!
« quelle mère! s'écria-t-il; elle m'a fait horreur,
« elle m'a intéressé pour lui. »

Le 6 mai, Ferdinand rendit la couronne à Charles IV, qui en avait déjà disposé en faveur de Napoléon dans un traité signé la veille, et renonça à tous ses droits d'héritier; les Infans don Antonio, don Carlos et don Francisco adhérèrent à la même renonciation. Cependant Ferdinand avait fait ses réserves dans une lettre adressée à la junte de gouvernement, mais l'acte solennel de renonciation était déjà connu, et la junte eut la faiblesse de déclarer que *les ordres de Ferdinand VII étaient inexécutables*. Ils ne le furent pas pour le peuple!

Charles IV et Ferdinand VII partirent successivement, le premier pour le château de Compiègne qui lui était assigné avec une liste civile de trente millions de réaux, et le second pour Valençay, avec une rente apanagère de 400,000 fr. et une rente viagère de 600,000 sur le trésor de France. En même temps, Napoléon convoqua à Bayonne, pour le 15 juin, une assemblée de notables ou junte extraordinaire, composée de cent cinquante membres pris dans le clergé, la grandesse, la haute noblesse, l'armée de terre et de mer, les universités et le commerce. Après la réponse de la junte d'état, déjà consultée par le prince Murat, et à qui il ne restait qu'un rôle d'obéissance à jouer désormais, Napoléon proclama, par un acte du 6 juin, Joseph-Napoléon, roi d'Espagne et des Indes. Le

peuple seul protesta contre cette usurpation des droits de la nation espagnole, et il protesta matériellement par l'insurrection; aucun des corps officiels n'osa faire entendre une parole de résistance, et le cardinal primat des Espagnes, quoique Bourbon, fut le premier à envoyer à Bayonne l'adhésion la plus dévouée et la plus explicite.

Joseph, arraché à son paisible et attrayant royaume de Naples, arriva le 7 juin, quelques heures après la promulgation de l'acte qui lui donnait la couronne d'Espagne. Napoléon alla au-devant de lui et le fit monter dans sa voiture, pour l'entretenir tout d'abord des intérêts puissans qui commandaient son acceptation.

« Je peux mourir, lui dit l'empereur; Murat qui
 « a un parti dans l'armée, Eugène qui, jeune en-
 « core, a conquis l'estime de la nation, se dispu-
 « teront ma succession avant que vous puissiez
 « arriver du fond de l'Italie pour la recueillir. Il
 « ne faut pas que la couronne de France sorte
 « jamais de notre famille. Votre place est en Es-
 « pagne. Là, en cas de malheur, vous me succédez
 « naturellement et sans obstacle. D'ailleurs, ces
 « arrangemens terminent nos querelles de ménage.
 « Je donne Naples à Lucien.»

La voiture qui portait les deux frères traversa rapidement la ville et s'arrêta à Marrac. Joséphine, entourée de ses dames d'honneur, reçut son beau-

frère au pied de l'escalier du château. Les grands d'Espagne, réunis en grand nombre dans le grand salon, se précipitent au-devant de lui et le nomment leur roi, aux acclamations des officiers des deux nations et de toutes les personnes qui assistaient à ce brusque avènement.

La junta extraordinaire, convoquée par l'empereur pour le 15 juin, se réunit au jour indiqué; sur 150 députés appelés, 86 seulement avaient pu se rendre à Bayonne; les autres avaient été retenus par l'insurrection ou s'en étaient déclarés les chefs. La junta extraordinaire tint ses séances à l'Évêché, sous la présidence de M. de Azanza, dernier ministre des finances de Ferdinand VII. M. de Urquijo, patriote éclairé, en était secrétaire. Un grand nombre de ces députés avaient bien compris toute l'irrégularité de leur convocation; mais ils avaient compris aussi qu'il fallait tourner au profit du pays les changemens opérés par une politique ambitieuse, et ils avaient obéi. L'Espagne était livrée à un tel bouleversement, que leur mission était déjà une sorte d'amélioration.

La constitution de Bayonne fut adoptée en onze séances. Une douzième séance fut consacrée au serment. Le nouveau roi s'y rendit; en face du trône, un évangile avait été placé sur une sorte de prie-dieu recouvert d'une étoffe de velours cramoisi. Joseph jura le premier d'être fi-

dèle à la constitution, et les députés jurèrent d'être fidèles au roi. En même temps, du fond de sa retraite de Valençay, Ferdinand lui adressait, au nom de son frère, de son oncle et au sien, le témoignage de toute sa satisfaction pour le choix qui l'avait porté au trône. Le roi Joseph partit pour Madrid, le 9 juillet, avec tous les députés de la junte et les grands seigneurs espagnols qui avaient formé, trois mois avant, le cortège de Ferdinand VII. La bataille de Rio-Seco, gagnée par le maréchal Bessières sur l'armée de Blake et de Cuesta, lui rendit plus facile et plus sûr le chemin de sa capitale.

Napoléon quitta Bayonne le 21 juillet, non sans laisser derrière lui une grande prospérité dont il avait été l'occasion par son long séjour à Bayonne et par les événemens historiques dont cette ville avait été le théâtre. Nous avons dit aussi que ses promenades devaient profiter aux améliorations et aux embellissemens que la ville réclamait depuis long-temps. Il rendit en effet un décret qui faisait donation à la ville des terrains et bâtimens dits des Dames de la Foi, des bâtimens des Cordeliers, de la maison dite du Roi, des bâtimens et terrains du Château - Vieux, du mur de ville situé le long de la fosse aux mâts, de l'emplacement de la fosse aux mâts et de tout le terrain des Allées de Boufflers, enfin du terrain situé près

de la porte Mousseroles et connu sous le nom d'Esplanade.

Le prix total de l'estimation de ces terrains et bâtimens s'élevait à 1,300,000 fr. qui devaient être consacrés à la translation et à la construction d'un hôpital civil et d'un hôpital militaire, à la construction d'une écurie militaire, d'une caserne en remplacement du Château - Vieux qui devait être démoli, d'un entrepôt pour le commerce, d'un hôtel des douanes, d'une salle de spectacle sur l'emplacement des anciens Carmes, et d'un hôtel de ville sur la place Grammont.

On devait, en outre, reconstruire et élargir le quai de la place Grammont et celui du Pont-Mayou sur la rive gauche de la Nive, réparer les quais de la rive droite, construire un quai de l'Adour sur l'emplacement des Allées de Boufflers, rétablir les conduits des eaux de Saint - Michel, établir quatre fontaines publiques, ouvrir une rue de communication du quai de l'Adour à la douane, à l'entrepôt et au quai de la rive droite de la Nive, exécuter sur la barre des travaux capables d'ouvrir le port de Bayonne à de grands bâtimens, continuer en ligne droite la rue du Pont-Mayou jusqu'à la place de la Cathédrale, dessécher enfin les marais d'Estunard et de Balichon.

D'autres dispositions autorisaient le transit en Espagne par les bureaux d'Ainhoa et de Béhobie,

l'introduction des laines et autres produits, et la restitution du droit qui frappait le sel employé aux salaisons exportées pour la consommation de la péninsule. Un droit de balance devait être seulement imposé aux navires de trois cents tonneaux et au - dessous, construits à Bayonne pour l'Espagne.

Cet ensemble d'améliorations et d'embellissements était un assez beau présent que Napoléon léguait à la ville de Bayonne, et si ce grand projet avait pu être réalisé à la fois, elle aurait obtenu tout d'abord une des premières places dans la statistique des villes importantes. On doit remarquer que les travaux exécutés depuis cette époque se rattachent aux vues du décret impérial, et semblent s'avancer graduellement vers la réalisation, modifiée sans doute, de chacune de ses dispositions. Malgré les plus hautes préoccupations politiques, Napoléon trouvait encore quelques heures pour les détails les plus secondaires de sa vaste administration.

Sur ces entrefaites, l'insurrection, comme une traînée de poudre, avait embrasé toutes les provinces de l'Espagne; de Barcelonne au cap Finistère, et de Pampelune à Cadix, les habitans des villes, les paysans et les corps réguliers, soulevés au même cri et avec le même élan, couraient tous aux armes et osaient déjà attendre les troupes

françaises. C'était un rapide incendie qui ceignait tous les corps de l'armée et les isolait les uns des autres, pour en avoir meilleur marché. Les soldats français se battaient partout, faisaient face partout, vainquaient partout; mais la victoire même les épuisait, et les revers allaient bientôt les décourager et les abattre. Le désastre de Baylen, les soulèvemens nombreux de la Manche réagirent sur l'armée de Madrid qui commença, le 31 juillet, sous les ordres du roi Joseph, son mouvement de retraite sur l'Ebre.

A la même époque, lord Wellington commençait sa fortune militaire en Portugal, sous le nom de sir Arthur Wellesley. L'Angleterre entra alors autrement que par ses flottes, ses intrigues et ses guinées, dans la lutte de la péninsule contre les troupes françaises. Un corps de 9,000 hommes venait d'être réuni à Cork, en Irlande, sous les ordres de sir Arthur Wellesley, nommé lieutenant-général, et qui avait fait ses premières armes dans l'Inde; ce corps débarqua à l'embouchure du Mondego où l'amiral sir Charles Cotton avait fait occuper le fort de Figueira qui la commande. Les premiers essais des Anglais contre les troupes françaises, déjà réduites par les maladies et par l'insurrection, ne furent pas heureux. Le général Delaborde, à la tête de 2,500 hommes, accueillit l'arrivée de sir Arthur Wellesley, en le culbutant

dans les ravins de Roliça, malgré les 15,000 hommes de troupes fraîches et reposées qui combattaient sous ses ordres. La bataille de Vimeiro fut plus significative pour les armes anglaises; là, 11,500 Français combattirent plus de 17,000 Anglais; il y eut une lutte acharnée, mais il n'y eut pas de victoire, et sir Arthur Wellesley n'osa pas compromettre son avantage défensif en courant les chances d'une bataille qui pouvait lui être fatale. Cependant l'armée anglaise recevait chaque jour de nouveaux renforts, et après la convention de Cintra, honorable mais désastreuse pour les troupes françaises, le Portugal fut évacué, et l'armée, encore forte de 12,000 hommes, s'embarqua pour la France et aborda à la Rochelle et à Quiberon, après de nouvelles pertes sur mer.

Le 3 novembre, Napoléon revint à Bayonne où il ne passa que vingt-quatre heures; il se rendit sur l'Ebre où l'attendait le roi Joseph avec les nouvelles troupes arrivées de France. Quelque temps après, l'insurrection était vaincue, et les soldats français, dans les mains habiles et fortes de Napoléon, ne tardèrent pas à reconquérir tous leurs avantages. Mais l'agression imprévue de l'Autriche laissa, encore une fois, l'armée livrée à toutes les rivalités de chefs, chargés de fortune et de renom militaires; Napoléon quitta Madrid et la maison de campagne qu'il y habitait dans les environs,

vers le 22 décembre 1809, et après avoir forcé le général anglais Moore à une retraite rapide sur la Galice, il abandonna l'Espagne à ses lieutenans.

L'Autriche opérait alors en faveur de la péninsule la plus heureuse diversion; car, aux yeux des Espagnols, Napoléon valait bien plus qu'une armée. La lutte la plus acharnée et la plus sanglante éclata alors avec des chances diverses d'abord, puis désastreuses pour nous, puisque notre entière expulsion en 1813 en fut la conséquence. Napoléon, de retour de l'Espagne, était arrivé à Marrac dans la nuit du 8 au 9 janvier 1809; la rapidité de ses voyages, le caractère extraordinaire que son activité et son génie donnaient à toutes ses actions, exerçaient sur tous ceux qui l'approchaient une sorte de fascination et d'étonnement. Des ordres sévères avaient été donnés à Marrac pour que le retour de l'empereur ne fût pas connu à Bayonne; il voulait être maître de son temps et de ses inspirations.

On construisait alors sur les glacis deux longues lignes de baraques closes en planches et couvertes en tuiles, pour y camper un corps d'armée de 5 à 6,000 hommes. Quelques personnes se trouvaient le 9, à 7 heures du matin, dans le parallélogramme formé par ces nouvelles constructions, lorsqu'on vit arriver par la route de Marrac un groupe nombreux d'officiers. C'était l'empereur :

aussitôt les autorités militaires de la ville en furent prévenues, et le comte d'Erlon se rendit à la hâte sur le glacis où il voulut féliciter Napoléon sur les dernières opérations de la campagne d'Espagne. — « Assez, général, assez, lui dit l'empereur ; « pour moi, l'Espagne « c'est Pultusk ; » j'y ai « perdu mon armée dans la boue. »

Il demanda aussitôt l'entrepreneur des constructions du glacis ; celui-ci se présenta. — « Combien d'hommes logerez-vous là dedans, monsieur, demanda l'empereur ? — 6,000, sire, « répondit l'entrepreneur. — Et quel sera le prix de « ce travail ? » L'entrepreneur indiqua la somme portée par le devis, et sur son observation qu'il n'y avait pas eu encore d'à-compte payé et qu'il était au bout de ses ressources, Napoléon fit un geste d'humeur qui semblait s'adresser à la négligence du ministre, adressa quelques mots au maréchal Duroc, et signa aussitôt un bon de 100,000 fr. pour faciliter la continuation des travaux.

Il partit dans la journée même pour Paris, où il arriva le 28 janvier.

Il nous reste maintenant à raconter le blocus de Bayonne, et, fidèles à la tâche que nous nous sommes imposée, nous grouperons autour de ce fait mémorable de la ville dont nous esquissons l'histoire tous les événemens militaires qui ont précédé ou suivi cette belle défense.

SOMMAIRE

1814.

SOMMAIRE.

Quelques idées préliminaires. — Les guérillas. — Wellington. — Opérations militaires. — Bataille de Vittoria. — Mouvement sur Pampelune. — On fortifie Bayonne. — Mouvement sur Saint-Sébastien. — Capitulation de Saint-Sébastien. — Passage de la Bidassoa par les alliés. Combats des 9, 10, 11, 12 et 13 décembre. — Destruction des clapets sur la rive gauche de l'Adour. — Embuscade de Blanc-Pignon. — Préparatifs de défense à Bayonne, garnison, matériel, hôpitaux. — Le Boucau et la pointe Nord dégarnis de leur artillerie. — La *Sapho*. — Débarquement des Anglais sur la rive droite. — Sortie de 600 hommes. — Le 24 février. — Journée du 27, les postes avancés de la citadelle sont enlevés par les alliés. — Position des alliés autour de la place. — Sortie du 14 avril. — Le général en chef Hope est fait prisonnier. — Événemens de Paris. — Le drapeau blanc est arboré. — Levée du blocus. — Convention entre les généraux Thouvenot et Colville. — Arrivée du duc d'Angoulême.

1814.

LA paix avec l'Autriche et l'évacuation de Walcheren, en 1810, précipitaient en Espagne de nombreux bataillons français, et on aurait pu croire à une prompte soumission ou du moins à une résistance plus molle, malgré le secours des troupes anglaises, si le roi Joseph, pour conquérir l'attachement des Espagnols, n'avait fréquemment contrarié la politique de Napoléon. Il ne comprenait pas que ses intérêts étaient étroitement unis aux intérêts du chef de sa famille, et que, par la guerre, il ne donnerait ni liberté ni justice à la nation espagnole. D'après l'opinion d'un officier anglais de haut talent, « Napoléon ne fut pas seulement un conquérant; il fut le fondateur d'un édifice politique trop exposé aux orages du dehors, pour être susceptible d'aucune modification dans

les moyens employés pour le soutenir intérieurement. » Si l'argent est le nerf de la guerre, c'est aussi le principe vital de la paix, et rien n'est plus remarquable que le soin apporté par Napoléon à éviter, pour les finances de la France, ce système fictif de crédit public, tant prôné en Angleterre. Aussi Joseph n'avait-il d'autre ressource que de nourrir la guerre par la guerre, et pour combattre son désir de popularité qui menaçait l'existence et le bien-être de l'armée française, l'empereur fut-il obligé de créer des *gouvernemens militaires particuliers*. Cette mesure blessa profondément Joseph; mais, dans un pays en feu, elle avait le mérite de concentrer dans la main de chaque gouverneur toute l'action nécessaire au succès des opérations militaires. Peut-être aussi, Napoléon voulait-il que ce pouvoir violent et discrétionnaire fit désirer davantage le gouvernement régulier du roi Joseph, et le fit plus vivement apprécier après la guerre.

Au mois de juillet 1810, tous les corps de l'armée française en Espagne s'élevaient à 360,000 hommes, en y comprenant d'ailleurs plus de 40,000 hommes dans les hôpitaux, 4,000 prisonniers et 29,000 hommes envoyés en détachemens. Voici, à la même époque, d'après des calculs impartiaux que nous avons sous les yeux, la position de toutes ces forces :

En Catalogne, le 7^e corps sous les ordres du duc de Tarente. 55,640 h^{es}

En Aragon, le 3^e corps sous les ordres de Suchet 33,000

En Navarre, une division de la garde impériale et des détachemens, sous les ordres du général Reille. 21,880

En Biscaye, des détachemens sous les ordres du général Caffarelli. 6,570

Dans la Vieille-Castille, une division de la garde impériale et de la cavalerie, sous les ordres du général Dorsenne. 10,300

A Valladolid, des détachemens sous les ordres du général Kellermann. 6,470

Dans les Asturies, une division sous les ordres du général Bonnet. 9,890

TOTAL dans les gouvernemens. 143,750 h^{es}

Dans les troupes tenant la campagne, c'étaient :

L'armée du sud, formée des 1^{er}, 4^e et 5^e corps, sous les ordres du major-général Soult. 72,700 h^{es}

L'armée du centre, formée de la garde royale du roi Joseph et de quatre divisions dont deux d'infanterie et deux de cavalerie, sous les ordres du roi 24,000

A reporter. 96,700 h^{es}

<i>Report.</i>	96,700 h ^{es}
L'armée de Portugal, formée des 2 ^e , 6 ^e et 8 ^e corps et d'une réserve de cavalerie, sous les ordres du prince d'Essling.	86,800
Le général Serras, commandant une division de réserve de l'armée de Portugal.. . . .	10,600
Le 9 ^e corps, sous les ordres du général Drouet	23,800
	<hr/>
	217,900 h ^{es}

Suchet et Macdonald devaient agir sur la gauche, Soult sur le centre, et Masséna sur la droite. L'insurrection n'avait à opposer que les armées régulières de Valence et de Catalogne à gauche, l'armée de Murcie au centre, et La Romana à droite. Il y avait encore une quinzaine de mille hommes dans la Galice et dans les Asturies; mais les troupes espagnoles étaient découragées, mal conduites et incapables de résister aux masses françaises. Cependant une force plus redoutable se levait autour de l'armée française, comme un immense et insaisissable réseau; les guérillas s'organisaient de toutes parts et se tenaient entr'elles par des juntas établies pour activer et entretenir le mouvement national. Chaque province, divisée en districts, était tenue de fournir, suivant sa

population, plusieurs escouades de cette force irrégulière; chaque province trouva facilement des hommes résolus et actifs, et des chefs intelligens.

Des paysans armés se levèrent dans l'Andalousie et surveillèrent les défilés de leurs montagnes. Dans les environs de Madrid et de Ségovie, Juan Abril, Saornil et el Principe enlevaient des postes français ou incendiaient les fermes isolées qui leur donnaient asile. L'Empecinado, à la tête d'une des plus fortes guérillas, s'établit dans les montagnes de Guadalaxara et se précipita maintes fois dans la plaine pour combattre des détachemens. Mina commençait en Navarre son historique réputation; Longa et Campillo parcouraient la Biscaye et l'Alava. Les partisans Amor, le frère Sapia et Mérino liaient ces grandes bandes par Burgos et les montagnes de Soria. Escaidron et Porlier enlevaient les trainards du général Bonnet dans les Asturies, arrêtaient les correspondances, surprenaient les convois et isolaient souvent les unes des autres les opérations de l'armée française. Ces bandes n'attendaient jamais nos colonnes, mais elles les forçaient à une surveillance rigoureuse; car, maitresses du terrain par la connaissance parfaite qu'elles en avaient, le moindre retard, la fatigue ou la maraude précipitaient nos soldats dans ces terribles embuscades qui n'avaient pas

de merci. L'Aragon, surtout, se couvrit de guérillas; chacune de ses âpres montagnes en enfanta plusieurs; Gayan poussa ses avant-gardes jusque dans la plaine de Saragosse, et Villa-Campa coupa toutes les communications entre cette ville et Madrid. Renovalles, prisonnier échappé aux Français, et Saraza, s'établirent à Saint-Jean de la Peña, antique couvent qui renferme les corps de vingt-deux rois d'Aragon. Toutes ces bandes s'élevaient à plus de 30,000 hommes infatigables et hardis, la plupart contrebandiers ou soldats échappés à la discipline des armées régulières.

En 1809, la conduite conciliatrice et prudente de Suchet rendit le calme à l'Aragon; les guérillas, poursuivies avec résolution, se dispersèrent, et cette province, qui avait été traitée avec douceur, se montra reconnaissante; les troupes françaises qui l'occupèrent sous les ordres de Suchet, furent toujours abondamment approvisionnées. On a exagéré l'influence des guérillas sur les événements militaires de la péninsule: tous les désastres de l'armée française ne peuvent pas leur être attribués. C'était une création naturelle aux mœurs, au sol et au tempérament de l'Espagne; elle a dû seconder vivement la nation et ses alliés, mais elle ne pouvait, elle seule, comme on l'a prétendu, obtenir l'affranchissement du pays.

Sir Arthur Wellesley, devenu baron du Duero

et vicomte Wellington, consacra toutes ses ressources à la défense du Portugal. C'est là seulement qu'il voyait une brèche pour entamer la campagne sans trop de désavantage. Mais les événemens renversèrent ses prévisions, et Masséna, qui commandait l'armée d'invasion, le chassa devant lui jusqu'au pied de la triple ligne fortifiée de Torres-Vedras, après avoir combattu à Busaco, à Leiria et à Rio-Mayor. Le général français fut bientôt obligé d'abandonner un terrain ruiné, en face des lignes anglaises défendues par 70,000 hommes et 600 bouches à feu placées derrière des retranchemens naturels. Son mouvement de retraite s'accomplit avec une rare habileté, et il parvint à s'établir dans la position de Santarem, d'où il semblait assiéger Lisbonne et où sa présence encourageait dans cette grande ville la faction de Souza. Le neuvième corps s'était déjà avancé en Portugal pour grossir les bataillons de Masséna; la division Caffarelli reçut la même destination. En même temps, le duc de Dalmatie reçut l'ordre, long-temps intercepté, de tourner le dos à Cadix et de se porter vers l'Alemtejo pour donner la main à Masséna. Mais Soult fit comprendre la nécessité de s'emparer d'abord d'Olivenza et de Badajoz; en même temps, le général Godinot fut placé à Cordoue, le général Digeon à Ecija, le général Darricau à Séville, et Rémond, avec une faible

colonne, à Gibralcon. Ces forces devaient conserver l'Andalousie, pendant que Soult s'avançait dans l'Estramadure; il y bat les Espagnols et les Portugais à Gebora, il prend Badajoz, Albuquerque et Valencia d'Alcantara, et retourne en Andalousie.

Les maladies, la rareté des vivres et l'inutilité d'une plus longue occupation forcèrent Masséna à abandonner, le 6 mars 1811, ses lignes de Santarem; sa retraite habile et audacieuse sur Ciudad-Rodrigo, à travers des combats brillans, lui coûta 6,000 hommes.

Avant la retraite de Masséna, et lorsque l'attention de tous était fixée sur les divers champs de bataille que Napoléon promenait dans toute l'Europe, une tentative audacieuse de Mina donna l'alarme à Bayonne et força la ville à puiser en elle-même de rapides moyens de défense. Un jour le bruit courut que Mina, l'entreprenant guérillero, avait passé la Bidassoa; aussitôt une peur panique s'empara de la population; il n'y avait ni garnison, ni munitions, ni vivres dans la ville, et un hardi coup de main pouvait être raisonnablement tenté; cependant on reprit courage; le Génie militaire improvisa à la hâte quelques travaux; les ponts-levis, depuis si long-temps inactifs et qui refusaient de jouer sur leurs gonds, finirent par céder; on se barricada, pour ainsi dire, tant bien que

mal; quelques pièces furent mises en batterie; la garde nationale s'arma et on attendit. Mais Mina ne parut pas; après avoir levé rapidement un impôt forcé en bestiaux et en vivres de toute espèce, il repassa la Bidassoa et rentra en Espagne. Cette alerte ne fut pas perdue toutefois pour une ville à qui sa position et son importance recommandaient une vigilance infatigable.

D'autres événemens avaient lieu en Espagne: Soult ayant appris l'investissement de Badajoz par les Anglais du général Beresford, partit de Séville le 10 mai et atteignit le 15, à Albuera, l'armée anglaise qui, malgré la supériorité de sa force numérique, avait abandonné le siège de Badajoz. Une bataille terrible eut lieu: les deux armées souffrirent également, mais les Français, en enlevant des drapeaux et des canons, eurent les honneurs de la journée.

Nous ne courrons pas plus long - temps à la suite des opérations militaires de cette époque; ces grands tableaux historiques demandent une place exclusive et des couleurs plus énergiques, et les quelques traits que nous avons jetés çà et là suffiront sans doute pour faire apprécier le grand événement militaire dont notre ville fut le dernier théâtre. Les progrès lents, mais incontestables, de lord Wellington en Portugal, notre grande armée forcée de se morceler en Espagne

pour faire face à des myriades d'ennemis que le sol même semblait enfanter, des plans stratégiques mal conçus, mal exécutés ou contrariés, les maladies, la guerre de Russie qui laissa nos troupes sans renforts et qui les affaiblit considérablement, le manque d'argent dont elles se vengeaient sur les populations, quelque peu de lassitude dans la résolution des chefs, leur politique parfois trop molle, parfois trop cruelle : tel est l'ensemble des six années de guerre qui ont précédé le blocus de Bayonne, telles sont les causes qui, malgré les miracles de la bravoure et du talent, ont préparé l'invasion de notre Midi et ont rendu stérile pour nous ce sang si largement versé dans la péninsule. C'est la bataille de Vittoria qui amena l'invasion et le blocus; c'est là aussi que nous allons fixer rapidement nos souvenirs.

Après la bataille des Aropiles, et malgré la retraite du général Clauzel sur l'Ebre, les troupes françaises avaient repris l'offensive dans la province de Valence et dans la Vieille-Castille; Valladolid et Salamanque furent occupés de nouveau. L'armée prit ses quartiers d'hiver dans les deux Castilles et dans le royaume de Léon; l'armée anglaise, qui avait perdu beaucoup de monde au siège du fort de Burgos, ne fit aucun mouvement, et on attendit l'année 1813. Cependant Wellington se recrutait au-delà de Salamanque, et on se

laissa tomber dans la même faute de l'année précédente : on s'occupa peu de l'ennemi ; le maréchal Soult se rendit à Paris, le maréchal Suchet retourna en Catalogne, chacun enfin se hâta de regagner sa vice-royauté et d'abandonner le théâtre actif de la guerre. Le ministre de la guerre, le duc de Feltre, à qui Napoléon avait confié la direction de la lutte en Biscaye et en Navarre, épuisait les troupes du général Clauzel en poursuites inutiles contre les guérillas des deux provinces. On ne songeait pas aux Anglais, et les Anglais s'avancèrent. Il n'y avait plus ni ensemble ni vigueur dans les opérations de l'armée française. C'est de Paris que le général Clauzel reçut l'ordre de rejoindre l'armée du roi Joseph. Les colonnes mobiles furent ralliées, et le départ eut lieu pendant que d'autres courriers retournaient à Paris pour y chercher une sorte de consultation militaire sur les événemens ultérieurs de la campagne. On manquait déjà de rapidité et de prévoyance, et c'était le début de fautes plus graves.

Lord Wellington profitait avec une grande sagacité de tous les accidens qui concoururent à sa merveilleuse prospérité. La reddition d'Astorga et l'évacuation du royaume de Léon lui permirent de conduire son armée par le revers des montagnes, en côtoyant pour ainsi dire la route de France, de manière à venir s'interposer entre

Bayonne et l'armée française, en débouchant sur Briviesca, Miranda ou Vittoria. Nos troupes se sentirent faibles trop tard : il n'était plus temps de réunir de nouvelles forces ; Wellington avait rallié une division espagnole ; il avait sous ses ordres 140,000 combattans. Quatre-vingt mille hommes d'excellentes troupes, les meilleurs soldats des armées françaises d'Espagne, pouvaient encore vaincre ; mais on se hâta de se retirer sur le Douro, puis sur Burgos, puis enfin sur Vittoria, pour y attendre Clauzel, et on commença pour ainsi dire à impressionner fatalement l'esprit de l'armée par cette retraite battante et rapide. L'armée anglaise arriva avant nous ; elle déboucha sur la droite de la nôtre, et le combat s'engagea aussitôt sur toute la ligne ; nos troupes faisaient face à l'Ouest, et Vittoria était derrière nous. Wellington fit exécuter alors le mouvement sur lequel il comptait, et que notre position avait rendu si facile : un gros de cavalerie s'élança par la gauche de l'armée anglaise, se porta rapidement sur la route de Bayonne et pénétra même jusqu'au parc d'artillerie et jusqu'au milieu des équipages.

Ce mouvement et l'ordre donné à l'infanterie et à l'artillerie qui étaient en ligne d'évacuer, déterminèrent le sort de la bataille : ce ne fut plus alors qu'une honteuse déroute ; infanterie, cava-

lerie, artillerie, tout se mit à fuir au milieu de flots de poussière et se heurta contre le grand parc d'artillerie et contre les nombreux et riches équipages du roi Joseph, de ses ministres, des grands officiers et des fonctionnaires de l'armée. Le désordre s'en accrut : on se jeta alors à travers champs avec une violence désespérée ; le roi Joseph fut séparé de sa suite et le cheval du maréchal Jourdan s'abattit ; les chemins et les campagnes étaient couverts d'armes ; il n'y avait plus ni chefs ni soldats, il n'y avait que des fuyards, et on dut bien vivement regretter alors cette supériorité incontestable de la discipline et du sang-froid par lesquels il y a bien des batailles sanglantes et des revers, mais jamais de déroutes.

« La bataille de Vittoria fut une faute, dit Savary ;
 « elle ne devait pas être donnée, ni l'être où elle
 « le fut, ni enfin être engagée comme elle le fut, et
 « par dessus tout cela, elle fut une fuite hon-
 « teuse. » L'armée française y perdit 150 pièces
 de canon et près de 600 voitures d'artillerie ou
 d'équipages.

Toute l'armée n'avait pu sauver qu'une seule pièce de canon. La bataille avait eu lieu le 21 juin, et les premiers récits et les plus agiles fuyards en étaient arrivés à Bayonne le 24.

Ainsi, depuis quelques mois, on semblait travailler à donner de la gloire à l'armée anglaise ;

l'indiscipline, le manque de vivres, les maladies, s'abattaient à la fois sur nos troupes, et lorsque le danger venait à nous menacer, il n'y avait plus de volonté forte, de discipline et de sévérité; on s'abandonnait déjà sans doute aux commodes sollicitations du bien-être et du foyer domestiques! Wellington lui-même savait bien que les soldats français manquaient depuis long-temps d'un chef actif, ferme et intelligent. Il savait aussi que c'était là le mot de la déroute de Vittoria: une partie d'échecs perdue par une succession incroyable de maladresses!

Les généraux Clauzel et Foy, ainsi abandonnés par la fuite de l'armée qu'ils devaient rejoindre à Miranda et dont ils apprirent la déroute de la bouche même de quelques soldats anglais faits prisonniers par une de leurs reconnaissances dans le village de la Puebla, furent obligés de rétrograder et de descendre le cours de l'Ebre pour se mettre en communication avec le maréchal Suchet en Aragon et lui apprendre la désastreuse nouvelle. Ils opérèrent ensuite leur retraite par Jaca et Yverdun sur Saint-Jean-Pied-de-Port.

Plusieurs divisions s'étaient déjà ralliées, lorsqu'on arriva, le troisième jour de la bataille, devant Pampelune où l'on prit position. L'ennemi n'envoya sur la grande route de France qu'une

seule colonne que le général Foy, à force de courage et d'énergie, sut contenir jusqu'à la retraite définitive de l'armée, retraite qui eut lieu par Roncevaux et par la vallée de Bastan. Le général Foy se replia alors en bon ordre sur Saint-Jean-de-Luz, après avoir fait sauter le pont de la Bidassoa.

Lorsque la bataille de Vittoria ramena si inopinément notre armée sur la frontière, cette armée était dépourvue d'artillerie, de munitions et de vivres; elle avait tout perdu, et elle avait besoin de tout : l'arsenal militaire de Bayonne donna ses canons de réserve, l'arsenal maritime fournit des canons de fer, et l'armée put se présenter devant l'ennemi avec plus de quatre-vingts bouches à feu. En même temps, les préfets des Basses-Pyrénées et des Landes firent un appel au commerce de Bayonne et de Saint-Esprit, qui s'empressa de fournir comme emprunt un fonds de 500,000 fr. qui rendit les plus grands services à l'armée; ce fonds fut administré par quatre négocians qui prirent le titre de *comité de la caisse patriotique de Bayonne*. Le remboursement avait lieu sans aucun intérêt sur les crédits ministériels. Toutes les branches du service militaire avaient recours à cette sorte de banque commerciale qui créait tout à coup, sur les derrières de l'armée, des ressources précieuses

à cette époque. On fit un appel semblable aux départemens de la Gironde, de la Haute-Garonne, de Tarn-et-Garonne et de Lot-et-Garonne; mais le danger était encore loin; le commerce se refusa à fournir la plus petite somme, et cette classe éclairée de la population resta froide devant les menaces d'une invasion étrangère. Les villes de Bayonne et de Saint-Esprit eurent seules tout l'honneur d'un exemple qui ne fut pas suivi.

L'armée française, échelonnée sur les cols des Pyrénées et les bords de la Bidassoa, avait mis en batterie quelques pièces de campagne; l'armée des alliés assiégeait Saint-Sébastien, pendant qu'une de ses divisions bloquait Pampelune, lorsque le maréchal Soult, nommé au commandement de l'armée des Pyrénées, arriva à Bayonne; c'était le 12 juillet. On s'occupa aussitôt de réorganiser l'armée; on forma neuf divisions d'infanterie, une division de réserve et deux divisions de cavalerie, s'élevant ensemble à 70,000 hommes sans compter quelques bataillons sous les ordres du général Paris. On ordonna l'armement de Bayonne et la construction de fortifications extérieures; on fit le tracé de plusieurs camps retranchés et on arma et on approvisionna Saint-Jean-Pied-de-Port, le fort du Socoa, Navarrenx et le château de Lourdes.

Avec des troupes nombreuses, aguerries, et que

le désastre de Vittoria n'avait frappées qu'un moment, on pouvait encore reprendre l'offensive et rejeter l'armée ennemie jusque derrière la ligne de l'Ebre; il s'agissait cette fois de notre territoire, de sa défense et de son inviolabilité, et 70,000 Français, dans une cause aussi sainte, devaient bien puiser une nouvelle et plus grande énergie. Les sièges de Pampelune et de Saint-Sébastien, et le blocus de Santoña, poussés avec vigueur, appelaient tous les efforts de l'armée française. Le maréchal Soult résolut de dégager Pampelune, de renverser les masses ennemies sur les hauteurs d'Oyarzun et d'Hernani, et de s'avancer vivement vers l'Ebre.

Six divisions d'infanterie et deux divisions de cavalerie, qui devaient exécuter leur mouvement de Saint-Jean-Pied-de-Port, trouvent les chemins abîmés et lacérés par les pluies, et les ponts sur la Nive emportés; ces colonnes, arrivées à Saint-Jean-Pied-de-Port, y passent trois jours pour « la réparation de la chaussure et des armes, et pour « la distribution des munitions et des subsistances. » Dès ce moment, l'opération, fondée sur la rapidité des mouvemens, fut compromise; deux bataillons de conscrits arrêtent la marche des trois divisions sous les ordres du général Reille; on perd un temps précieux à les incorporer, et, malgré quelques engagements brillans, le moment

favorable est perdu. Wellington s'avançait rapidement sur Pampelune, et le combat de Sorauren a lieu. L'armée française est repoussée et perd 1,800 hommes, au bruit du canon de Pampelune qu'on entendait à une lieue plus loin. Les blessés furent évacués sur Saint-Jean-Pied-de-Port et Bayonne; l'artillerie reçut ordre de se diriger sur la Bidassoa du côté de Saint-Jean-de-Luz, et le mouvement de retraite commença, retraite toujours harcelée et qui coûta beaucoup de monde à l'armée. La division Foy couvrit Saint-Jean-Pied-de-Port, la droite se porta sur la Bidassoa, et le quartier-général s'établit successivement à Sare, à Ascain et à Saint-Jean-de-Luz.

Pendant le mouvement de Pampelune, mouvement si décisif qu'il eût empêché l'invasion, la division de réserve, forte de 10,000 hommes et de vingt pièces de canon, ne quitta pas ses positions de la Bidassoa; elle avait reçu l'ordre de ne pas bouger, et cependant la garnison de Saint-Sébastien, qui préludait à son héroïque défense, profitait du mouvement des troupes ennemies en avant de Pampelune pour réparer ses brèches et élever de nouveaux travaux. Elle tendait en même temps la main au corps de réserve qui pouvait opérer la plus importante diversion.

A mesure que le théâtre de la guerre reculait vers la France, la ville de Bayonne, comme place

militaire, devenait plus importante. On comprenait le besoin d'y réunir les moyens de défense les plus puissans, et puisque l'invasion était déjà stratégiquement prévue, on comptait sur ses murailles pour arrêter l'ennemi et donner à l'armée française le temps de se reposer, de se recruter et d'attendre peut-être les chances d'une meilleure fortune. Les travaux extérieurs, déjà ordonnés lorsque le danger n'était pas encore à la frontière, avaient été poussés avec mollesse; mais le mouvement de retraite des troupes françaises donna l'alarme: les travaux furent repris avec vigueur; soldats et habitans s'y dévouèrent avec la même énergie; les inondations, les redoutes, les ouvrages à corne, ceignirent bientôt la ville dans une triple et formidable barrière; deux camps retranchés furent établis, l'un sur les hauteurs de Mousserolles et sur la route de Saint-Jean-Pied-de-Port, et l'autre sur les deux routes qui conduisent à Pampelune et à Irun. On éleva des redoutes en avant de la citadelle sur les deux routes de Bordeaux et de Toulouse. La ville était placée au milieu du camp retranché comme le dernier palladium de l'indépendance territoriale, et il fallait, pour pénétrer au cœur de la place, que le sang des alliés teignit cette courbe armée et menaçante.

Du côté du Grand-Bayonne, le camp retranché étendait sa droite vers l'Adour par la redoute de

Pitrac, parallèle aux Allées-Marines, et à laquelle la charrue, en labourant sa cime la plus élevée, a donné maintenant une autre destination; son centre était défendu par le fort de Beyritz, et sa gauche débordait Marrac: l'on peut reconnaître encore le tracé de l'ouvrage à couronne qui y fut élevé. Un autre ouvrage à couronne continuait la ligne du camp à Camp-de-Prats; le bastion des Minimes était à droite de la grande route, défendue d'ailleurs par trois redoutes appelées de *Vispulis*, des *Canonnières* et des *Auxiliaires*, et par quelques batteries. La grande route d'Espagne, de son côté, était défendue sur sa droite par les trois redoutes des Fusiliers, de la Pointe et des Grenadiers, et, sur sa gauche, par celles du Séminaire et des Sapeurs. Les marais de Balichon avaient fourni à des inondations qui couvraient ces ouvrages et pouvaient empêcher toute communication entre deux divisions assaillantes. Tous les ouvrages extérieurs avaient été exécutés avec une grande précipitation; la plupart ne reçurent une sorte de complément qu'au moment où les alliés couvrirent les hauteurs d'Anglet, et ces retards et ces imperfections se conçoivent peu lorsqu'on songe à la position de Bayonne, évidemment menacée depuis le mois de juin.

Sur ces entrefaites, l'armée se retranchait dans ses dernières positions, et depuis la mer jusqu'au

piéd de la Rhune, une ligne de redoutes détachées et de retranchemens liés par des coupures et des abattis, couvrait l'aile droite, pendant que l'aile gauche et le centre du côté de la Nivelle et de Saint-Jean-Pied-de-Port exécutaient aussi des travaux de défense.

Le maréchal Soult projeta alors son inutile tentative pour dégager Saint-Sébastien que les Anglais avaient isolé de l'armée, en coupant par mer toute communication entre cette ville et Saint-Jean-de-Luz.

Il provoqua même l'avis des officiers de marine pour faire lever le blocus de Saint-Sébastien par mer. M. Bourgeois, lieutenant de vaisseau, directeur du pilotage de la barre, proposa d'attaquer pendant la nuit les trente embarcations anglaises qui formaient le cordon et de les prendre à l'abordage. Il y eut des conférences à ce sujet à Saint-Jean-de-Luz, mais on ne donna pas suite à un projet qui avait mille chances de réussite et que les marins et les capitaines du commerce de Bidart, de Saint-Jean-de-Luz et de Bayonne avaient accueilli avec enthousiasme.

On devait en outre passer la Bidassoa entre Irun et Véra, occuper les contre-forts de Saint-Martial et de la montagne couronnée, et s'avancer de flanc jusque sous les murs de la place assiégée. En effet, le 31 août, au point du jour, on passe la

Bidassoa à Véra, et un combat de tirailleurs commence. Mais, contre toutes les prévisions, l'ennemi oppose des masses à l'aile droite, pendant que trois divisions de la gauche, sous les ordres du général Clauzel, sont tenues en échec par un corps de 10 à 12,000 hommes. Un violent orage éclate à la fois, et le comte d'Erlon donne avis du mouvement de trois fortes colonnes ennemies qui débouchent sur lui. On revient alors sur la Bidassoa dont la crue subite coupe un moment les troupes du général Clauzel. Le pont de Véra qui n'avait pas été gardé est pris, et le général de division Vandermazen est tué en forçant le passage à la tête d'une compagnie : l'armée compte 2,800 hommes hors de combat. Ainsi les deux expéditions de Pampelune et de Saint-Sébastien échouent après avoir coûté beaucoup de sang, et les deux braves garnisons sont définitivement abandonnées.

Dans la nuit du 2 au 3 septembre, 400 blessés furent embarqués au Socoa pour Bayonne sur neuf trincadoures et un chassemarée. Le temps était pluvieux et sombre, et la mer très-houleuse ; avant le jour, le chassemarée se perdit corps et biens sur la barre, et les neuf trincadoures naufragèrent par le travers de la pointe du Nord. Ce grand désastre avait amené à l'embouchure une foule d'embarcations. Le pilote-major et

quatre lamaneurs et un bon nombre d'autres marins sauvèrent tous les blessés, qui furent transportés le même jour à Bayonne. On releva les trincadoures, mais le chassemarée resta à la côte.

Avec une garnison décimée par le fer et par le feu, avec un grand nombre de pièces démontées, après quatre assauts repoussés par des merveilles d'énergie et de courage, le brave général Emmanuel Rey, commandant la place de Saint-Sébastien, tint encore huit jours après le malheureux combat de Saint-Martial. Une bombe lancée par l'ennemi met le feu à un parc d'obus; la ville n'est plus qu'un monceau de ruines; les murailles, les travaux extérieurs, tout est brisé, renversé par l'artillerie, et les débris de la garnison se renferment dans la citadelle où recommence la résistance la plus héroïque. Enfin, lorsque le 8 septembre cette poignée d'hommes capitula, parce qu'il n'y avait plus une seule pièce d'artillerie qui pût envoyer un boulet à l'ennemi, on put constater par les pertes énormes des assiégeans l'énergie de cette résistance qui est le plus beau fait d'armes de la campagne. Pampeune ne capitula que le 31 octobre, et déjà, le 7 du même mois, les alliés étaient maîtres de la rive droite de la Bidassoa; l'invasion avait eu lieu.

La capitulation de Saint-Sébastien avait reporté sur la rive gauche de la Bidassoa toutes les forces

occupées au siège de cette place, et une attaque générale paraissait imminente. En effet, le 7 octobre, plusieurs colonnes ennemies se portent sur notre ligne du centre où le maréchal Soult passait la revue des divisions, pendant qu'une attaque plus sérieuse a lieu à Hendaye qu'on avait négligé de fortifier. L'ennemi passe la Bidassoa à marée basse devant cette ville et à un gué plus rapproché d'Irun; nos postes avancés se replient en désordre; nos troupes perdent un temps précieux à se former, suivant les expressions textuelles d'un témoin oculaire; la Croix des Bouquets et la redoute de la Baïonnette sont occupées aussitôt, et nous perdons, presque sans combat, six pièces de campagne et une batterie de côte (*).

Il est impossible à des troupes qui passent une rivière de présenter tout d'abord une masse assez profonde et un nombre d'hommes suffisant pour résister à un corps d'armée qui attend sur la rive opposée et qui peut facilement, à mesure que les troupes assaillantes se forment, les attaquer à son tour avec avantage et les culbuter. Or, devant Hendaye, la rivière est fort large et le passage

(*) C'étaient ces mêmes positions de Hendaye que quelques bataillons républicains défendirent si vaillamment et avec tant de succès, le 23 avril 1793, contre l'armée espagnole sous les ordres de Don Caro. Au milieu du bombardement de Hendaye, les Espagnols passèrent aussi la Bidassoa et parvinrent même à détruire la redoute construite sur la montagne de Louis XIV. Mais leur victoire ne dura que le temps nécessaire aux Français pour se rallier et pour les rejeter dans la rivière.

dut coûter aux alliés beaucoup d'efforts et de temps. Le maréchal Soult, qui s'était porté sur le point le plus sérieusement menacé, arriva trop tard, et il ne sut que trouver quelques paroles de blâme, discrètes toutefois, contre l'officier général qui n'avait pas disputé avec plus d'énergie une position aussi importante. Vues de loin, les difficultés disparaissent sans doute; mais on ne persuadera jamais aux habitans qu'il fût impossible de tenter un effort désespéré et de rejeter dans la Bidassoa des troupes étonnées elles-mêmes d'une si molle résistance. C'était pour nous un terrible désastre et pour les alliés un succès inespéré, car ils n'osèrent pas continuer leur mouvement offensif, et ils se retranchèrent aussitôt sur les hauteurs dont ils venaient de s'emparer. Une fois sur notre territoire, il est remarquable de constater toutes les précautions de l'ennemi. Il ne s'avança plus que pas à pas et avec des masses, il appuya constamment ses derrières, il profita prudemment de tous les avantages que lui donnaient la supériorité de ses forces et la proximité des ports de l'Espagne où ses flottes le recrutaient et le nourrissaient. En un mot, on eût dit qu'il craignait de rencontrer la nation armée, énergique, pleine d'enthousiasme, et l'exemple de l'Espagne était encore là avec ses souvenirs si récents de dévouement et de

résistance. Mais les Anglais, de l'aveu même de quelques historiens français, *achetaient au comptant*; Wellington maintenait une discipline sévère, et les habitans des campagnes, séduits et sans aucun esprit national, subissaient patiemment l'invasion. La belle défense de Bayonne, le patriotisme des cohortes des gardes nationales des Basses-Pyrénées et quelques corps de partisans levés dans les Hautes-Pyrénées : telles sont les seules démonstrations qui, en dehors de l'armée, ont arrêté ou inquiété la marche de l'ennemi. Partout ailleurs, dans le Midi, il n'y avait que résignation, nouvelles espérances ou lâcheté ; épuisé de ce long effort révolutionnaire qui avait commencé en 1789, l'esprit national laissait faire les hommes et les événemens.

Le 10 novembre, et après des pluies qui avaient paralysé toutes les opérations, l'ennemi, reposé et recruté, nous attaque sur toute la ligne. Les généraux Reille et d'Erlon, avec quatre divisions et la réserve d'infanterie, se maintiennent dans leurs positions sans être entamés ; mais le général Clauzel est forcé de se retirer devant des masses nombreuses ; les divisions du général d'Erlon suivent ce mouvement pour ne pas être coupées ; un bataillon du 88^e est pris dans une redoute et le général Conroux est tué. Sur ces entrefaites, le général Foy, placé à Bidarray, ne recevant pas à

temps l'ordre de se porter sur Espelette , pour tendre la main au général d'Erlon , attaque vivement sur le Gorospil la division espagnole de Murillo qui couvrait le flanc droit de l'ennemi, la rejette sur le col de Maya, lui prend tous ses bagages et 150 prisonniers, et se replie sur Cambo.

L'armée française est en retraite sur tous les points; 3,500 hommes ont été mis hors de combat et plusieurs pièces en fer ont été abandonnées. De l'aveu même du général Clauzel, si les troupes sous ses ordres s'étaient battues avec leur résolution habituelle, l'ennemi aurait éprouvé de bien plus grandes pertes.

Le 12, l'armée s'appuie sur Bayonne; le maréchal Soult y établit son quartier-général, et pendant que plusieurs divisions travaillent aux fortifications extérieures de la place et de la citadelle, le général d'Erlon reçoit l'ordre de défendre le passage de la Nive, à la tête de quatre divisions d'infanterie.

Pendant que toutes les ressources de l'art militaire étaient invoquées pour disputer pied à pied un territoire déjà envahi, les Basques, de leur côté, s'associaient à la défense commune, en rejetant de la vallée de Baïgorry un corps de 4,000 Espagnols et Portugais : ce fut, il faut le dire, pendant toute cette guerre, leur seul acte de patriotisme; ils ne surent retrouver qu'un mo-

ment leur vieille nationalité de 1793 et ces élans de courage qui avaient maintenu à cette époque l'intégrité du pays.

Le 9 décembre, l'ennemi passe la Nive à Cambo et à Larressore; les colonnes françaises se retirent pas à pas et en livrant des combats meurtriers. Le 10, une attaque ayant pour but de couper l'ennemi et de l'enfermer entre les deux rivières, échoue à cause des pluies; nos troupes se forment trop tard, un combat indécis a lieu et la nuit survient. Le 11 et le 12, des engagements partiels préludent au combat du 13. Nos troupes rentrent pendant la nuit dans le camp retranché, et le lendemain, au point du jour, elles s'avancent pour s'emparer des hauteurs de Saint-Jean - Vieux-Mouguerre et de Villefranque. On chasse l'ennemi de quelques positions, mais il reprend bientôt l'offensive; les divisions Foy et Maransin rétablissent les chances du combat qui continue encore jusqu'à la nuit. L'artillerie française fit beaucoup de mal à l'ennemi. Les journées des 9, 10, 11, 12 et 13 coûtèrent à l'armée plus de 12,000 hommes tués, 4,000 blessés et une pièce de quatre dont tous les chevaux avaient été abattus.

La ville de Bayonne et l'armée française s'approvisionnaient à cette époque par le port de Lannes; l'ennemi, établi au nombre de 30,000

hommes sur la rive gauche de l'Adour, en logea 3,000 avec du canon à Urt, pour empêcher le passage des bateaux; mais la nuit et les chaloupes canonnières protégeaient les convois qui ne cessèrent, jusqu'au blocus, d'approvisionner la ville.

La destruction des clapets, proposée au mois de septembre par M. Bourgeois, lieutenant de vaisseau et directeur du pilotage de la barre, ne fut résolue qu'au milieu de décembre, lorsque 30,000 hommes occupaient déjà cette rive gauche. Le 16 de ce mois, M. Bourgeois reçut l'ordre de détruire les clapets et d'ouvrir des coupures dans les digues qui maintiennent les eaux de l'Adour, depuis le confluent de la Bidouze jusqu'à Bayonne. Il partit à cinq heures du soir avec quatre chaloupes canonnières armées chacune d'une pièce de dix-huit, deux trincadoures armées d'une caronnade de douze, une biscayenne, soixante-quinze mineurs et cinquante hommes du 1^{er} régiment de ligne. Les feux des bivouacs ennemis se prolongeaient à perte de vue, et ils n'étaient éloignés les uns des autres que de 150 toises. Malgré ce premier obstacle, et par une nuit profonde, M. Bourgeois, le lieutenant de mineurs et le capitaine du 1^{er} de ligne tentèrent une périlleuse reconnaissance sur la rive gauche, à dix pas d'une sentinelle dont toute l'attention était heureusement absorbée par des groupes de soldats

assis autour des feux. Toute opération de ce côté-là fut reconnue impossible ; on se rembarqua et on résolut d'agir au confluent de la Bidouze. A peine revenue au milieu de la rivière, la petite flottille, qui avait été aperçue, fut accueillie par une fusillade mal dirigée à cause de l'obscurité. A minuit, on aborda au château de Montpellier, un peu au-dessous d'Urt ; mais, sur le refus du chef de ce poste de faire une fausse attaque sans l'ordre du général Foy qui commandait les troupes françaises sur l'Adour, on résolut de forcer le passage, pendant que la marée le favorisait encore ; la petite flottille se forma en ligne de bataille, répondit vigoureusement au feu de l'ennemi et força le passage avec tant de bonheur, qu'un seul homme fut atteint d'une balle à la main. Les cris et les plaintes qu'on entendit sur la rive gauche prouvèrent que la mitraille des chaloupes canonnières avait été mieux dirigée. A quatre heures et demie du matin, la flottille arriva au confluent de la Bidouze ; quatre chaloupes canonnières furent embossées devant le château Delissalde, où 400 Anglais étaient enfermés, pendant que les deux trincadoures et la biscayenne débarquaient les travailleurs.

Les clapets et les digues de la plaine de Ladun furent complètement détruits à trois heures du soir, le 17 ; à quatre heures, la flottille se trouva

prête à rentrer à Bayonne avec une quarantaine de bateaux chargés de munitions et de vivres; le 18, à trois heures du matin, le passage d'Urt fut forcé pour la seconde fois avec le même bonheur, et à six heures et demie du matin, le convoi était à Bayonne. Les habitans de Guiche avaient voulu s'opposer à la démolition des écluses et des digues, mais l'invitation de M. Lom, sous-préfet à Bayonne, et la contenance énergique de M. Bourgeois en imposèrent, et le maire de Guiche ordonna lui-même aux habitans armés de se retirer. Cette petite expédition, conduite avec tant de bonheur devant un ennemi nombreux et vigilant, compléta le système de travaux de toute nature qui couvraient les abords de la place par ses deux rivières.

Le général Harispe, détaché de l'armée d'Aragon, arriva à Bayonne le 25 décembre, au milieu d'une sorte d'ovation que lui firent ses compatriotes basques qui se souvenaient de la belle défense de la vallée de Baïgorry, en 1792, et des campagnes de la demi-brigade basque qu'il commandait en Espagne, en Italie et en Suisse. Le maréchal Soult lui donna aussitôt le commandement d'une division à l'aile gauche de l'armée.

Au 1^{er} janvier 1814, l'armée des alliés continuait à occuper une partie de la rive gauche de l'Adour; le retour en Espagne du roi Ferdinand VII avait ébranlé un moment les troupes

espagnoles, et lord Wellington avait été obligé de faire briller à leurs yeux les plus riches promesses pour les maintenir sous les drapeaux; mais, depuis, on n'avait plus à espérer de diversion. Le maréchal Soult reçut l'ordre en même temps de détacher pour la grande armée deux divisions d'infanterie, une division de dragons, deux brigades de cavalerie légère, quatre batteries et quelques escadrons de grosse cavalerie. Le départ de ces troupes, qui s'élevaient à 16,000 hommes, devait être compensé par l'arrivée d'un pareil nombre de recrues. Enfin, le moment approchait où Bayonne, livrée à ses propres forces et avec un système de défense imparfait, allait arrêter, plus de deux mois devant ses murs, une partie de l'armée de Wellington.

Nous trouvons ici une place naturelle au récit d'un épisode qui pouvait avoir la plus haute influence sur les événemens de la campagne, si une volonté plus forte et plus franche avait su les diriger : nous nous bornerons aux faits authentiques, sans invoquer de commentaires auxquels nos lecteurs suppléeront facilement. Au mois de janvier, l'armée des alliés s'étendait depuis les bords de l'Adour jusqu'à Bidart, en passant par Anglet et Biarritz; lord Wellington avait établi son quartier-général sur la hauteur de Salha. Tout faisait prévoir que l'ennemi ne tarderait pas à se rapprocher

de la place, et ses forces numériques lui permettaient de se partager et de faire face à la fois aux exigences d'un siège ou d'un blocus, ou aux troupes du maréchal Soult.

Le 22 janvier, M. Bourgeois qui, en outre de la direction du pilotage de la barre, commandait le stationnaire la *Mouche*, apprit que lord Wellington devait se rendre incessamment sur la rive Sud pour reconnaître le bas de la rivière; il écrivit aussitôt à M. Badeigts-Laborde, commissaire chef maritime, à Bayonne. M. Bourgeois proposait de s'embusquer avec son équipage de la *Mouche* dans les bois de pins de la dune de Blanc-Pignon, et de s'emparer de lord Wellington et des personnes qui l'accompagneraient. Il pria M. le commissaire chef maritime d'en conférer avec le général Thouvenot, commandant supérieur de la place. Le 22 et le 23, il n'y eut pas de réponse; lord Wellington, avec six autres généraux ou aides de camp, se rendit sur la dune de Blanc-Pignon, examina long-temps le bas de la rivière et rejoignit son quartier-général sans être salué par un seul boulet français.

Le 24, à six heures du matin, M. Bourgeois reçut la réponse suivante (*): «J'ai communiqué,

(*) Un hasard heureux nous a rendus maîtres de cette pièce importante que nous copions textuellement: du reste, il n'est aucun de ces faits que nous ne soyons à même de prouver par des pièces originales et par des témoignages vivants.

« Monsieur, votre lettre d'hier à M. le gouverneur,
« et il m'a répondu qu'il n'y avait pas lieu à faire
« une expédition sur l'autre rive de l'Adour; mais
« que si l'ennemi se présente sur la rive à portée
« de votre canon, vous devez tirer dessus.» Signé:
le commissaire chef maritime, BADEIGTS-LABORDE.

A 7 heures, M. Bourgeois apprend encore que lord Wellington, dans la journée même, doit faire une seconde reconnaissance sur la dune de Blanc-Pignon. Partagé entre le désir ardent d'enlever à l'armée ennemie le chef habile qui maintenait la discipline et comprimait les mécontentemens, et la crainte de désobéir à ses chefs, entre l'amour du pays et le scrupule militaire, le commandant du stationnaire hésita long-temps; enfin, son énergie et sa résolution l'emportèrent. Il écrivit seulement au chef maritime pour le prévenir qu'il allait se rendre sur la barre pour sonder, et que l'équipage de sa chaloupe serait armé à cause du voisinage de l'ennemi, maître de la rive gauche. Douze hommes furent choisis par lui dans l'équipage de la *Mouche*. On partit: mais, à la hauteur de la dune, on fit un crochet, et la petite expédition se jeta dans les bois de pins; la chaloupe, laissée à la garde d'un des matelots, fut cachée dans les joncs. M. Bourgeois disposa son monde à droite et à gauche d'un sentier large de dix-huit pouces par lequel lord Wellington devait nécessairement passer, et il se ren-

dit dans la vigie de Blanc-Pignon où deux *guetteurs* avaient l'œil ouvert sur les mouvemens du camp anglais. Wellington passait la revue d'une de ses divisions sur la hauteur de Salha, et les hommes embusqués attendaient avec impatience le moment d'agir, lorsque le commandant du stationnaire, à l'aide de sa lunette, reconnut sur la galerie du clocher de la cathédrale le général Thouvenot, le chef maritime, le capitaine de frégate Depoge et deux *guetteurs* qui regardaient attentivement de son côté. Cette circonstance eut plus tard quelque signification.

Enfin, lord Wellington, accompagné de six officiers comme d'ordinaire, quitte son quartier-général et se dirige vers la dune du Pressoir; les deux *guetteurs* de la vigie avaient déjà quitté leur poste, et le groupe d'officiers anglais n'était plus qu'à quelques centaines de pas du petit sentier, lorsqu'un cavalier débouche ventre à terre par la maison Jorlis et arrive au pied de la dune (à une petite portée de pistolet de la maison Jorlis, il y avait un poste avancé français); Wellington, qui sortait alors des bois de pins pour gravir la dune, s'arrête aussitôt; ses regards se dirigent vers la dune, il pousse son cheval à droite et retourne à Anglet par le moulin d'Housquette. Ainsi, par un de ces hasards étranges que nous ne chercherons pas à pénétrer, un coup de main capable de mo-

difier singulièrement la marche des événemens dans le Midi, échoua. Il est de ces accidens tellement inattendus, qu'ils font croire à la fatalité et contre lesquels viennent se briser le dévouement, le courage et les meilleures et les plus rapides dispositions. Le général anglais devait achever son triomphe sans qu'aucune main française pût l'arracher à une armée dont il était l'inspiration, le bras et le ciment ! Ce qu'on pourrait trouver étrange dans les diverses circonstances de cet événement, c'est que jamais ni le général Thouvenot, ni le chef maritime, n'ont demandé compte au commandant du stationnaire de sa présence sur la dune, lorsque sa lettre du matin avait dû faire croire à son départ pour l'embouchure. Bientôt Wellington, échappé si miraculeusement, il faut le dire, à ce hardi coup de main, suivit le maréchal Soult du côté d'Orthez, et le blocus de Bayonne commença.

Aussitôt que l'armée française eut repris son mouvement défensif vers le gave de Pau et Navarrenx, plusieurs familles de Bayonne quittèrent la ville pour échapper aux exigences et aux privations d'un blocus inévitable; le départ de la division Maransin qui eut lieu le 17 février, laissa la place aux seules forces de sa garnison et de la partie armée de sa population. Cette garnison s'élevait à 15,000 hommes, en y comprenant

800 marins, cinq compagnies d'artillerie, deux compagnies de sapeurs et 25 chasseurs à cheval pour le service des ordonnances. La garde nationale fournissait en outre 300 hommes d'élite sous le commandement du colonel Milhet. 300 bouches à feu en batterie, quelques pièces de rechange, 500 milliers de poudre, 1,500,000 cartouches, une grande quantité de bombes, d'obus et de boulets, complétaient la défense de la place, sous le commandement supérieur du général Thouvenot. Le général de division Abbé et les généraux de brigade Beuret et Delosme étaient sous ses ordres; le général Maucombe commandait la citadelle; les généraux Sol, Garbé et Berge commandaient, le premier, la ville de Bayonne; le second, le génie, et le troisième, l'artillerie.

On éleva dans les cours des deux hôpitaux où des lits pour 1000 malades avaient été préparés, des logemens en bois pour en contenir 600 autres; les baraques du glacis, destinées d'abord aux troupes de passage, furent disposées de manière à recevoir un dépôt de 300 convalescens. Du reste, avant et pendant le blocus, les blessés trouvèrent à Bayonne les secours les plus pressés; les postes étaient souvent transformés en ambulances, et on voyait les femmes laver les plaies des soldats et leur prodiguer tous les soins de la charité la plus dévouée et la plus courageuse.

La ville offrait alors un spectacle de mouvement et de travail; une multitude de soldats et d'habitans sortaient chaque jour pour mettre la dernière main aux ouvrages extérieurs, et chaque soir le convoi des hommes blessés dans les fusillades d'avant-postes défilait dans la ville. Des bateaux, toujours escortés avec audace et bonheur, approvisionnaient la ville; les chefs militaires reconnaissaient assiduellement les positions de l'ennemi; des ordonnances à cheval parcouraient la ville en grande hâte pour lier les différentes branches du service; enfin, la population, calme, paisible et unie par le danger commun, semblait se résigner d'avance à toutes les éventualités d'un long blocus. Tous les corps de la garnison étaient pleins d'ardeur, et l'importance de cette clef des Pyrénées-Occidentales encourageait également les habitans et les soldats; on voulait conserver à tout prix une place dont la résistance pouvait rendre stériles tous les succès ultérieurs des alliés.

La défense sur l'Adour consistait en une corvette de vingt-quatre canons, la *Sapho*, commandant Ripaud, et en vingt-quatre chaloupes canonnières armées chacune d'une pièce de seize ou de vingt-quatre sur pivot, et distribuées en quatre divisions commandées, la première, par le lieutenant de vaisseau Bourgeois; la seconde, par le lieutenant de vaisseau Debeausset, et les troisième

et quatrième, par les enseignes de vaisseau Pouver et Durassié. La première division se tenait au Boucau avec le stationnaire la *Mouche*, armé de quatre pièces de quatre, de six pierriers et d'autant d'espingoles. Les trois autres et la corvette étaient réunies sous le canon de la place, pour se porter rapidement, comme des batteries flottantes, partout où le combat pourrait s'engager. Cette flottille, montée par des équipages éprouvés, était sous les ordres du capitaine de frégate Depoge.

Cependant, malgré cette attitude courageuse et résolue, on commit des fautes nombreuses; de fausses dispositions furent prises, des positions importantes furent dégarnies, il y eut de l'hésitation dans les momens les plus décisifs, et on ne doit pas s'étonner que les accusations les plus graves aient pu germer au milieu de faits peu connus ou passionnément appréciés. Aujourd'hui que les opérations du blocus appartiennent à l'histoire, le seul récit des événemens doit fixer les opinions et les ramener à l'impartialité. Nous n'avons pas plus d'intérêt à taire ou à affaiblir tel fait, qu'à en préconiser tel autre.

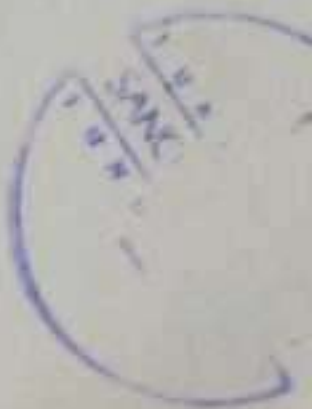
Vers la fin de 1813, deux pièces d'artillerie légère avaient été placées sur la pointe du Nord de l'embouchure de l'Adour, et leur feu avait dégagé souvent des bâtimens de commerce vivement poursuivis par les péniches des vaisseaux

de guerre ennemis. Le 14 février 1814, deux gabarres montées par des pontonniers reçurent l'ordre d'enlever les deux pièces; mais s'étant refusées à prendre des pilotes à bord du stationnaire, l'une des deux gabarres naufragea sur la barre après avoir rempli sa mission. Le 16, le général Thouvenot ordonnait au chef maritime de se concerter avec le général Berge pour faire rentrer par la rivière les trois pièces et les munitions de la batterie du Boucau, et cet ordre était donné au moment où l'ennemi se disposait à tenter le passage de l'Adour. Le 19, nouvel ordre de faire rentrer à Bayonne tous les marins et pilotes du bas de la rivière; sur les douze pilotes de la barre, huit obéirent; les quatre autres passèrent à l'ennemi, un bon nombre de lamaneurs prit la fuite.

La corvette la *Sapho* fut embossée un peu au-dessous du poste de Sabalce, et ce mouvement même lui fut fatal, car, de l'avis de tous les marins, il était difficile à un navire d'aussi forte calaison de se tenir embossé, si ce n'est au moment de la basse ou de la pleine mer. Il ne pouvait présenter son travers à l'ennemi que pendant une heure sur douze; les heures de flot et de jusant le plaçaient dans la position la plus défavorable pour un navire, c'est-à-dire dans le sens de sa longueur. Le 23 février, au point du jour, la *Sapho* ouvre

son feu contre les travailleurs ennemis occupés à élever une batterie au fond de l'anse de Blanc-Pignon, sur la rive gauche de l'Adour; mais placée dans le sens de sa longueur, à cause de la force du courant (la marée descendait), elle ne peut faire jouer que ses canons de retraite qui inquiètent peu les Anglais. Vers huit heures du matin, ils démasquent à leur tour sept bouches à feu de gros calibre, et la corvette est battue de longueur et d'écharpe avec un tel avantage que ses canons sont démontés, et sa mâture et ses manœuvres brisées. Le commandant Ripaud a le bras droit emporté au moment où, debout sur son banc de quart, il cherche à force de courage et de sang-froid à sauver le navire; treize hommes de l'équipage sont tués sur le pont, une foule d'autres blessés. La *Sapho* échappa toutefois à une destruction complète en se faisant remorquer jusqu'au mouillage de l'arsenal, à midi et demi. Les six chaloupes canonnières s'étaient réfugiées sous le canon de la citadelle qui, avec les redoutes des Fusiliers et de la pointe supérieure, réunirent leurs feux contre la batterie anglaise; mais l'ennemi était à une trop grande portée, et caché d'ailleurs par les dunes. Du reste, les nombreuses fusées à la congrève qu'il lança contre la ville ne l'atteignirent pas davantage.

Pendant que les Anglais dirigeaient contre la



Sapho un feu que sa position rendit si meurtrier, pendant que leurs fusées à la congrève cherchaient à fixer toute l'attention de la garnison, leur canon, au bas de la rivière, annonça que là était le véritable danger, et que là aussi devait se porter la plus énergique résistance. Cependant le 119^e de ligne, cantonné au Boucau, avait reçu ordre le 22 au soir de rentrer dans la citadelle. Il n'y avait laissé qu'une compagnie de grenadiers qui avait pris position, dans la matinée du 23, sur la hauteur du pont neuf, Sud-Ouest du Boucau; en même temps, sur la rive gauche, une forte colonne anglaise se dirigeait vers l'embouchure.

Le feu était engagé sur toute la longueur des deux lignes de défense et d'attaque : à Blanc-Pignon, le combat de la *Sapho* et de la batterie anglaise; au Boucau, la tentative inutile du stationnaire et des six chaloupes canonnières, sous les ordres du lieutenant de vaisseau Bourgeois, pour empêcher le débarquement; enfin, ce débarquement protégé par l'artillerie anglaise à l'embouchure. La division de flottille de M. Bourgeois était rentrée dans le hâvre du Boucau après un engagement énergique, et après avoir perdu quatre chaloupes coulées et une cinquième ouverte par la commotion de la pièce.

Sur ces entrefaites, les Anglais, d'abord en petit nombre, effectuaient leur débarquement par le

moyen de deux petites embarcations, dont l'une à quille et l'autre plate. Il était onze heures ; M. Bourgeois envoya aussitôt l'enseigne de vaisseau Longuet auprès du capitaine de la compagnie du 119^e, pour lui proposer de se joindre aux équipages du stationnaire et des chaloupes, de marcher ensemble à l'ennemi encore peu nombreux, et de le rejeter dans l'Adour. L'officier du 119^e répondit qu'il venait de recevoir l'ordre de rentrer à la citadelle ; le lieutenant de vaisseau Longuet fut envoyé une seconde fois auprès de lui pour lui dire qu'il y a de ces momens où il fallait savoir éluder l'exécution d'un ordre : l'officier était ébranlé ; mais à une seconde intimation qu'un chasseur d'ordonnance lui apporta à l'instant même, il n'hésita plus et rentra à la citadelle.

A quatre heures et demie, 3500 à 4000 Anglais couronnaient les dunes de l'embouchure, et le débarquement continuait, lorsque 600 hommes, sous les ordres du général Maucombe, sortent de la citadelle. L'ennemi, vivement attaqué, est refoulé jusqu'à la mer ; mais les Anglais, sur la rive gauche, avaient eu le temps de détacher trois pièces de leur batterie de Blanc-Pignon et d'établir plusieurs autres batteries de fusées à la congève à l'embouchure. La poignée de soldats du général Maucombe, après un combat inégal, profite de la nuit pour se retirer et laisse 200 hommes sur le terrain.

A cinq heures, le stationnaire et les deux chaloupes qui restaient à M. Bourgeois reçoivent l'ordre de rentrer dans le port. Les deux chaloupes passent heureusement sous le feu ennemi, mais le stationnaire, atteint par une fusée à la congrève, est forcé de s'échouer sur le banc de Saint-Bernard. La nuit favorisa l'équipage, le navire fut déchargé et sa voie d'eau réparée. Le lendemain à six heures du matin, le stationnaire était en rade.

Dans la nuit du 23 au 24, le débarquement continue; l'ennemi se forme autour de la citadelle; des postes de cavalerie s'emparent des routes de Bordeaux et de Toulouse, et, dans la soirée du 24, près de 40,000 hommes, sous les ordres du général anglais Hope, ceignent la place et commencent le blocus.

On avait dû comprendre trop tard l'immense faute qu'on avait commise en dégarnissant d'hommes et d'artillerie les positions si importantes de la rive droite, au moment où le débarquement allait avoir lieu. C'est l'artillerie anglaise seule qui maltraita l'avant-garde de la flottille et qui compromit ces 600 hommes lancés aussi imprudemment et cinq heures trop tard contre des masses. Un conseil de défense avait été réuni le 9, pour aviser à la défense du passage de l'Adour; le commandant du stationnaire proposa d'y employer 600 hommes et douze pièces d'artillerie légère;

mais on ne donna aucune suite à cette proposition, et quelques jours après, au contraire, on enlevait les petites pièces de la pointe Nord et les pièces de position. Qu'avait-on résolu?... Est-ce parce que l'ennemi pouvait effectuer son passage à Urt ou à Naguille, comme on l'a prétendu, qu'on abandonnait le Boucau, après avoir reconnu l'inutilité d'une résistance; mais, dans cette supposition que nous admettrons un moment, pourquoi avait-on lancé 600 hommes contre plus de 4,000? pourquoi avait-on laissé la flottille s'engager dans un combat qui lui avait coûté quatre chaloupes canonnières? La retraite du Boucau fut une faute, parce qu'elle était la conséquence d'une faute plus grande; à Urt ou à Naguille, le passage de l'Adour était plus difficile parce que toutes les embarcations en avaient été enlevées et que tous les éléments d'un pont provisoire manquaient à l'ennemi: et ces obstacles, même aplanis, ce passage éloigné ne le forçait-il pas à tracer autour de la place une courbe fort étendue et à perdre beaucoup de temps qu'une garnison aussi active et aussi aguerrie devait mettre largement à profit? Le Boucau ne devint-il pas le magasin général des Anglais, leur hâvre de retraite, un quartier-général commode pour surveiller le blocus, et n'était-ce pas d'ailleurs une facilité nouvelle donnée à l'ennemi, que cette prompt occupation d'une position aussi

utile? On livre parfois un combat sans espérer de vaincre : mais on aura affaibli l'ennemi, on aura retardé sa marche, on lui aura fait comprendre que chaque pouce de terrain lui sera vivement disputé et qu'il n'a pas à compter sur un moment de trêve.

Pourquoi, le 12 février, le général Thouvenot ordonnait-il de réunir les moyens les plus puissans de résistance pour s'opposer au passage de l'ennemi, partout où ce passage viendrait à être tenté? pourquoi, après une semblable résolution, ces moyens de résistance étaient-ils enlevés sur la rive droite? Si on avait le projet d'attaquer les troupes de débarquement, pourquoi a-t-on attendu qu'elles fussent massées et reformées? Nous ne ramasserons pas banalement tous les bruits qui ont couru, mais à cette époque les esprits étaient encore si vivement impressionnés, qu'ils pouvaient accepter les plus fâcheuses préventions. Pourquoi, d'ailleurs, ces bruits seraient-ils éclos si les événemens n'y avaient un peu aidé?....

Le pont que l'ennemi établit sur l'Adour, immédiatement après l'occupation de la rive droite, pour faciliter ses communications, est formé par un grand nombre de chassemarées espagnols de 50 à 70 tonneaux, amarrés sur quatre ancres, deux sur l'avant et deux sur l'arrière. Sept gros câbles courent d'une rive à l'autre et s'appuient sur le

travers des chassemarées ; ils sont fixés aux jetées en maçonnerie par des ancres maîtresses et ils portent sur toute leur longueur le plancher du pont. Deux estacades de gros mâts, défendues par des chaloupes canonnières, par des batteries sur les deux rives et par une tête de pont, le défendent des attaques de la garnison. Des longerons mobiles, placés sur son plancher, facilitent le passage de l'artillerie et de la cavalerie.

Du reste, dans la construction de ce pont, l'ennemi fut merveilleusement secondé par la position de la barre, rejetée à 664 toises dans le Sud-Ouest de l'alignement du pilotis Sud ; la mer, avant d'entrer en rivière, épuisait toutes ses forces contre une haie de bancs de sable et contre 664 toises de côte ; le pont du Boucau n'eût pas tenu huit jours sans ce déplacement extraordinaire et accidentel de la barre.

Le 25 et le 26, pendant que les alliés travaillaient au pont de communication sur la Basse-Adour, les troupes de la garnison crénelaient le cimetière des juifs, l'église Saint-Étienne et plusieurs maisons placées sur la route de Toulouse. En même temps, les estacades flottantes, défendues par des chaloupes canonnières, s'établissaient sur la Haute et la Basse-Adour et sur la Haute-Nive.

Le 27, à deux heures après-midi, l'ennemi débouchant par les routes de Bordeaux et de Tou-

louse, attaque et disperse les postes avancés et les travailleurs qui perdent quelques centaines d'outils. De fortes colonnes s'engagent dans les chemins creux qui conduisent de Tarnos au plateau de Saint-Étienne; un combat a lieu sur le plateau de la porte de Secours; les troupes de la garnison se présentent sur tous les points menacés : cependant l'ennemi s'est emparé de la maison Genestet à Garris, de la maison Saubagné, de l'église et du cimetière des juifs; à gauche de la citadelle, il est maître des maisons Monnet et Haubman. Un corps portugais, qui avait quitté ses positions de Hayet sur l'Adour pour se réunir aux troupes anglaises, se jette dans le petit chemin qui conduit de la route de Toulouse jusqu'à Saint-Esprit. Quelques-uns de ses tirailleurs s'étaient logés dans les premières maisons du Cap-de-l'Esté. Le général Thouvenot était accouru à la citadelle sérieusement menacée, et avait déjà donné l'ordre à deux régimens cantonnés à Beyritz de marcher. Le général Maucombe se préparait en même temps à brûler la ville de Saint-Esprit qui gênait la défense de la citadelle et qui avait été entièrement évacuée, lorsque les deux régimens de Beyritz débouchent sur le pont de Saint-Esprit au pas de charge; le corps portugais est refoulé avec perte et les tirailleurs sont tués à coups de baïonnette et précipités par les fenêtres.

En même temps, le lieutenant de vaisseau Bourgeois portait l'ordre au capitaine de frégate Depoge d'appuyer l'attaque de nos troupes par le feu des chaloupes canonnières de la flottille, déjà embossée aux Allées-Boufflers. L'ennemi se retire alors de toutes parts, et les redoutes du plateau et la lunette de Saint-Esprit le mitraillent encore à son passage devant l'église de Saint-Étienne, et complètent ce combat de quatre heures qui lui coûta plus de 800 hommes tués et 200 prisonniers. Nos pertes de la journée s'élevèrent à près de 200 hommes tués, blessés et prisonniers; chefs et soldats se conduisirent avec la même vigueur: à l'embranchement des deux routes, l'ennemi s'empara de deux obusiers chargés qu'il tourna contre nous; mais une demi-compagnie s'élança à la baïonnette, et les obusiers furent aussitôt repris. Le général Thouvenot reçut une balle à la cuisse sur les parapets de la citadelle, et le capitaine Roques, aide de camp du général Maucombe, fut tué à côté de lui.

Cependant les alliés étaient restés maîtres des positions qu'ils avaient attaquées, et la ligne de blocus s'était resserrée autour de la place.

Nous indiquerons sommairement les différens points occupés par les alliés sur la rive droite de l'Adour: les Anglais sont établis sur les hauteurs de Montaigut, leur ligne passe en avant du carre-

four des routes de Bordeaux et de Toulouse, embrasse tout le terrain compris depuis ce carrefour à l'église Saint-Étienne, et aboutit à cent toises environ du chemin du Cap-de-l'Esté. Un autre corps d'Anglais couvrait le Boucau, et une division portugaise, campée à Hayet, communiquait par les hauteurs avec la ligne de blocus de Saint-Étienne. L'ennemi avait fortifié, pendant la nuit même qui suivit le combat du 27, les positions dont il s'était emparé. Le cimetièrre des juifs, l'église Saint-Étienne, la maison de l'Esperon, tous les points importants, toutes les communications, sont hérissés de retranchemens, de murs crénelés, de terrassemens, etc. La citadelle est pressée par son côté le plus découvert, aussi son feu ne cesse pas : le clocher de Saint-Etienne est abattu, la maison de l'Esperon est labourée par les boulets, et les fusils de remparts ne laissent pas aux soldats anglais le loisir de se montrer un seul instant à portée de leur feu.

Une division anglaise, sur les hauteurs en arrière du village d'Anglet, commande la grande route d'Espagne avec quelques batteries. Sur le chemin d'Ustaritz, l'ennemi occupe en force la maison Geneste à Larrandouette. Sur la rive gauche de la Nive, il jette ses postes avancés à 200 toises des fortifications de Marrac. Un corps de Hanovriens est campé sur les hauteurs de Ville-

franque. De cette position à la Haute-Adour, une division espagnole couvre le terrain sur les hauteurs de Mouguerre. Elle communique avec les Portugais de la rive droite par le moyen de quelques embarcations légères enlevées aux habitans. Ainsi se développe, comme une immense ceinture autour de la place, l'armée assiégeante qui, moins hardie après l'énergique défense du 27, ne fit aucune démonstration sérieuse jusqu'à la sortie du 14 avril. Un bas-mât de hune et de perroquet avait été placé à la citadelle pour observer tous les mouvemens de l'ennemi.

Le 19 mars, le conseil de défense se réunit et on y discuta long-temps des moyens à prendre pour brûler les navires anglais et espagnols, entassés depuis le Boucau jusqu'à l'extrémité des jetées en pierre. Le lieutenant de vaisseau Bourgeois s'offrit pour diriger l'expédition, et elle fut résolue; l'ordre fut même donné de conduire trois grandes gabarres plates devant l'arsenal : mais on se ravisa bientôt, et cette expédition qui enlevait aux alliés des moyens d'attaque si puissans, dut rencontrer des obstacles bien graves puisqu'elle n'eut pas lieu.

La sortie du 14 avril fut l'événement militaire le plus important du blocus : mais il lui manqua, pour être complète, d'avoir été ordonnée plus tôt et dans un moment plus opportun, l'ennemi

ayant ce jour-là, à quelques heures de marche, un renfort de 14 à 16,000 hommes. Le général Abbé avait demandé que l'attaque eût lieu par la porte d'Espagne, où les ouvrages de l'ennemi étaient plus attaquables et plus découverts : on devait longer la rive gauche de l'Adour, passer le fleuve sur le pont construit par les Anglais, combiner ce mouvement avec une sortie de la citadelle, et rentrer dans la place après avoir obtenu le résultat qu'on se serait proposé. L'ennemi aurait été pris ainsi entre les deux colonnes de sortie. 400 marins du 19^e équipage de flottille, sous les ordres du lieutenant de vaisseau Bourgeois, devaient former l'arrière-garde de la sortie par la porte d'Espagne; chaque marin devait être muni de deux torches (*) et d'une hache. Si la marée eût été favorable, les navires ennemis eussent été remorqués dans l'intérieur du port; dans le cas contraire, les amarres et les ancres une fois coupées et deux torches lancées dans chaque navire, toute la flotte de transport eût été mise en dérive et jetée pêle - mêle contre les jetées ou contre les brisans de la barre. Ce plan de sortie parut hasardeux au conseil de défense; le général Abbé seul l'approuva et le défendit, mais il dut y renoncer et accepter celui de la majorité du

(*) Huit cent torches avaient été préparées à l'arsenal de marine.

conseil que dirigeait le général Thouvenot comme commandant supérieur.

Depuis le 16 mars jusqu'au 4 avril, le bruit des travailleurs ennemis sur le plateau de Montaigut avait provoqué la vigilance de la garnison : plusieurs fois les batteries de la citadelle avaient détruit des ouvrages ébauchés et dispersé les travailleurs ; mais, favorisé par ses positions et par le grand nombre de bras dont il peut disposer, l'ennemi parvient à couvrir tous ses postes avancés, à épauler tous ses ouvrages provisoires et à opposer à nos camps retranchés une ligne de défense aussi complète et aussi forte.

La sortie générale, fixée au 4 avril, est encore retardée par les pluies ; le 10, on fait reculer à coups de canon les avant-postes ennemis du côté de Marrac et de Beyritz ; la sortie projetée avait pour but de reconnaître les forces de l'armée du général Hope, de détruire ses ouvrages les plus avancés du camp retranché de la citadelle, de s'emparer de tous les plateaux enlevés par l'ennemi dans la journée du 27 février, et de pousser nos avant-postes jusqu'à l'embranchement des routes de Toulouse et de Bordeaux. La sécurité des alliés qui campaient si paisibles derrière leurs retranchemens, pouvait faire croire à un succès complet, et dans la supposition même d'une résistance opiniâtre, on devait compter sur l'élan et l'intrépidité de nos troupes.

Dans la journée du 13, les dernières dispositions pour la journée du lendemain sont faites : douze chaloupes canonnières sont embossées à minuit à la hauteur du poste de Sabalce ; huit autres sont placées à l'estacade de la Haute-Adour. L'attaque devait avoir lieu au point du jour : mais à deux heures du matin, on s'aperçoit à la citadelle qu'un soldat a disparu, et on résout aussitôt d'agir immédiatement, afin d'étonner l'ennemi et de l'empêcher de donner l'alarme sur toute la ligne. A trois heures du matin, 4,000 hommes sortent, l'arme au bras, du camp retranché de la citadelle ; une cinquantaine de sapeurs les précèdent et se font jour à coups de hache jusqu'aux premiers postes ennemis qui sont enlevés à la baïonnette, après une courte mais vive résistance. Après avoir franchi la première coupure, les troupes de sortie se divisent en trois colonnes.

La colonne de droite, composée du 2^e bataillon du 64^e et du 1^{er} bataillon du 95^e, sous les ordres de M. Lassalle, chef de bataillon de ce dernier régiment, marche au pas de charge jusqu'à l'église de Saint-Etienne qu'elle attaque rapidement ; elle s'y empare d'une pièce d'artillerie que les difficultés du terrain forcèrent d'abandonner, et elle perd son chef, le commandant Lassalle, tué d'un coup de feu devant le mur crénelé de Saint-Etienne. Le plus ancien capitaine prend hiérarchiquement

et aussitôt le commandement de la colonne qui, engagée dans le chemin creux situé vis à vis de l'église, est prise en flanc par un corps de Portugais que les coups de feu et le jour naissant ont amené sur le théâtre du combat. La colonne française est forcée de se replier sur la lunette de Saint-Esprit.

La colonne du centre, composée du 1^{er} bataillon du 5^e léger et des 1^{er} et 2^e bataillons du 94^e de ligne, sous les ordres de M. Reynet, chef de bataillon de ce dernier régiment, s'empare à la baïonnette du carrefour des routes, du cimetière des juifs, de l'Esperon et des maisons nombreuses dans lesquelles l'ennemi s'était établi et retranché; elle marche ensuite sur le camp des Anglais et l'attaque vigoureusement; mais reçue presque à bout portant par des forces supérieures, et n'étant pas appuyée par la colonne de droite, elle est forcée à son tour de se replier sur le cimetière des juifs.

Sur ces entrefaites, la colonne de gauche, composée du 1^{er} bataillon du 26^e, du 1^{er} bataillon du 70^e et du 1^{er} bataillon du 82^e de ligne, sous les ordres de M. Vivier, chef de bataillon de ce dernier régiment, a débouché par la redoute de Basterèche, a franchi à la course le ravin qui la séparait de l'ennemi, s'est emparée de la maison Basterèche, de la crête qui la lie à celle de Montaigut

et de tous les retranchemens au milieu desquels on se battait corps à corps et avec un acharnement qui les couvrit de morts et de blessés. Une vingtaine de voltigeurs du 82^e, embusqués dans le taillis du revers de la maison Monnet, entendent un bruit de chevaux sur le sentier qui conduit au Boucau; aussitôt M. Pigeon, adjudant-sous-officier, qui commande le détachement, ordonne de croiser la baïonnette et de ne faire feu qu'à bout portant. Cet ordre est exécuté avec une telle précision, que les trois cavaliers qui se montrent seuls tombent à la fois grièvement blessés. C'étaient le général Hope, commandant en chef les troupes assiégeantes, et deux officiers d'état-major qui se rendaient au camp de Lous-Teys pour diriger la défense du camp anglais, et qui furent faits prisonniers et conduits à la citadelle. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le général Hope n'était pas en uniforme. La colonne de gauche, un moment éloignée de son itinéraire, se rapproche de Montaigut, laisse des postes pour garder la conquête du plateau et rejoint à six heures et demie la colonne du centre au cimetière des juifs. La colonne de droite se maintient dans les positions dont elle s'est emparée sur la route de Toulouse, et la colonne du centre, ayant repris l'offensive à l'aide de deux compagnies de sapeurs que le général Maucombe conduit lui-même, s'avance sur la

route de Bordeaux et pousse l'ennemi jusque dans ses dernières lignes.

Pendant que les trois colonnes, au commencement de l'action, se partageaient l'attaque des positions ennemies, les 3^e et 9^e compagnies du 2^e bataillon de sapeurs et la 11^e compagnie de pionniers de Bayonne, sous les ordres de M. Jarry, capitaine du génie, se portaient au carrefour des routes, incendiaient les maisons qui servaient de défense et d'abri aux assiégeans, renversaient les palissades et les retranchemens, comblaient les coupures et détruisaient les estacades des routes. Trois compagnies de grenadiers du 26^e et du 94^e et quatre pièces de campagne, sous les ordres de M. Romagnie, capitaine d'artillerie, protégeaient les travailleurs.

Le 1^{er} bataillon du 64^e, une compagnie de grenadiers du 95^e et les deux bataillons du 119^e, qui garnissaient les ouvrages du camp retranché, appuyaient le feu des colonnes d'attaque et envoyaient à chaque instant des détachemens pour enlever les blessés et les emporter à la citadelle.

Mais l'ennemi recevant à chaque instant des troupes fraîches (*) et son feu devenant très-opiniâtre, le général Thouvenot ordonna la retraite, qui eut lieu en bon ordre vers sept heures du

(*) Ordre du jour du général Thouvenot.

matin. Le but de la sortie était atteint : la garnison était maîtresse de ses anciennes positions sur sa droite et sur sa gauche ; au centre, ses avant-postes occupaient de nouveau le carrefour des routes. Les chaloupes canonnières, sous les ordres du capitaine de frégate Depoge, et les batteries de l'arsenal, sous les ordres du lieutenant de vaisseau Bourgeois, secondèrent vigoureusement l'attaque des colonnes. Depuis cinq heures et demie, et pendant une heure, sur le plateau de Montaigut, au carrefour des routes jusqu'à l'église de Saint-Étienne, sur la route de Bordeaux, sur les remparts de la citadelle, sur la ligne du camp retranché, ce n'était qu'une tempête de fer et de feu, un bruit soutenu d'artillerie et de mousqueterie, une véritable bataille engagée sur un front très-étendu.

Dans la sortie du 14, la garnison perdit 910 hommes tués, blessés et prisonniers : 110 morts, dont 7 officiers ; 790 blessés dont 49 officiers, et 10 prisonniers dont 2 officiers (*). Les pertes de l'ennemi furent bien plus considérables ; les prisonniers les évaluaient à 3000 hommes hors de combat, 6 à 700 hommes tués, parmi lesquels le général-major Heitch et 40 officiers, 2000 blessés environ et 276 prisonniers, parmi lesquels le gé-

(*) Ordre du jour du général Thouvenot.

néral en chef Hope, deux officiers de son état-major, un lieutenant-colonel et un bon nombre d'officiers appartenant en grande partie à la garde royale.

L'adjudant-sous-officier Pigeon, qui avait fait prisonnier le général Hope, fut nommé sous-lieutenant sur le champ de bataille.

Pendant la sortie principale sur le front du camp retranché de la citadelle, le général Abbé dirigeait les fausses attaques sur les autres parties de la ligne du blocus, et enlevait tous les avant-postes de l'ennemi. Il y eut certes beaucoup d'intelligence et d'activité dans les mouvemens des troupes assiégées, et leur premier élan fut irrésistible ; mais quelques officiers anglais se sont étonnés eux-mêmes de leur inaction après la prise du plateau de Montaigut et du carrefour des routes ; c'était là, sans doute, le but de la sortie, et on ne devait rien exiger de plus ; mais les alliés n'avaient pas de chef : Hope était prisonnier, Heitch était mort, et Sarford ne s'était pas encore montré ; il n'y avait pas d'ensemble dans la résistance ; le chemin du Boucau était ouvert, et cette même matinée pouvait voir l'incendie du pont anglais et la retraite de l'ennemi jusque dans ses dernières lignes. Depuis trois heures du matin, les colonels des régimens anglais, hanovriens et portugais avaient seuls dirigé et combiné à la fois leurs mouvemens.

Trois faits militaires et politiques de la plus haute importance avaient lieu dans notre France, à la même époque. Bayonne tenait depuis plus de deux mois contre une armée nombreuse, largement ravitaillée et traitée sans haine par les populations des campagnes; 24,000 Français livraient à 80,000 étrangers, devant Toulouse, la bataille la plus terrible et la plus sanglante, et Bordeaux, cette ville grande, riche et populeuse, recevait les Anglais, le 12 mars, avec un délire que nous n'aurons pas le triste courage de reproduire, et sacrifiait ses sentimens de ville française aux emportemens de sa fidélité royaliste.

Après les événemens de Paris et l'abdication de Napoléon, un armistice avait été conclu à Toulouse, le 18 avril, entre le maréchal Soult et lord Wellington. Des officiers d'état-major, porteurs de dépêches pour les gouverneurs de Bayonne, de Saint-Jean-Pied-de-Port et de Santoña, furent expédiés aussitôt; le général Thouvenot reçut ces dépêches le 28 avril : « A midi, dit M. Baylac, le « drapeau blanc est arboré sur tous les forts et châ-
« teaux, et la garnison prend la cocarde blanche.
« Les communications avec l'extérieur sont réta-
« blies.» C'était la fin du blocus; et déjà, le 21 avril, les alliés avaient fait l'inauguration du drapeau blanc au bruit de leur artillerie; la garnison n'avait pris aucune part à cette démonstration, et

dans la nuit du 14 au 15, plusieurs membres du conseil de défense avaient proposé une nouvelle sortie ; mais le général Thouvenot eut le bon esprit d'attendre. Homme d'intelligence et de cœur, le général Thouvenot manquait de cet élan, de cette activité qui font d'ordinaire le succès ; il aimait à temporiser, à attendre l'occasion la plus favorable et à ne hasarder ses troupes que lorsque toutes les chances avaient été long-temps calculées et mûries. Les alliés se présentèrent d'abord à découvert devant les camps retranchés de Bayonne, et en quelques jours et sans combats opiniâtres, ils s'étaient rendus maîtres de la Haute et de la Basse-Adour, et de toutes les positions les plus rapprochées de notre ligne de défense. Depuis le 27 février jusqu'au 14 avril, l'artillerie seule avait joué contre l'ennemi, et, pendant ces quarante-sept jours, on n'avait trouvé place que pour une sortie et on avait repoussé opiniâtrement des expéditions hardies qui, au milieu de la sécurité complète des alliés, promettaient un succès rapide contre la flotte de transport, contre le pont du Boucau ou contre les ouvrages avancés !

Une convention pour la levée du blocus fut approuvée, le 6 mai, par le général Thouvenot et le général Charles Colville, commandant en chef les troupes alliées. M. Gougeon, colonel du 94^e de ligne, et M. Bourgoyne, lieutenant-colonel du

génie, avaient été nommés par les deux chefs pour rédiger les différentes dispositions de cette convention dont nous croyons le texte assez important pour fixer l'attention de nos lecteurs (*).

Depuis l'occupation de la Basse-Adour par les Anglais, le Boucau, si favorablement placé pour le débarquement de leurs munitions et de leurs vivres, était devenu leur quartier-général. Les

(*) **CONVENTION POUR LA LEVÉE DU BLOCUS**

DE BAYONNE.

MONSIEUR le général de division baron Thouvenot, commandant supérieur de Bayonne, et M. le général l'honorable Charles Colville, commandant en chef les troupes alliées devant cette place, prenant en considération et voulant mettre à exécution, dans ce qui les concerne, la convention passée à Paris le 24 avril 1814, entre S. A. R. MONSIEUR, fils de France, frère du Roi, lieutenant-général du royaume, et chacune des hautes puissances alliées, laquelle convention, porte entr'autres articles, que

« *Toutes hostilités, sur terre et sur mer, sont et demeurent suspendues entre les puissances alliées et la France;*

« *Le blocus des places fortes en France sera levé sur-le-champ par les armées alliées, etc.* »;

Ont nommé, de la part de M. le général Thouvenot, M. Gougeon, colonel du 94^e régiment; et de la part de M. le général Colville, M. le lieutenant-colonel du génie Burgoyne, pour traiter d'une nouvelle convention sur cet objet.

Ces officiers, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs, sont convenus des articles suivans.

ARTICLE PREMIER.

L'article 2 de la convention passée entre les deux parties contractantes, le 27 du mois dernier, et qui rend la suspension d'armes conditionnelle, est rapporté; et à dater du jour de la ratification de la présente convention, la suspension d'armes entre la garnison de Bayonne et l'armée des alliés devant cette place, est absolue et indéfinie.

ART. II. Le blocus de Bayonne et de son port sera levé par les armées alliées, par terre et par mer, immédiatement après la ratification

généraux Hope et Colville et une foule d'officiers supérieurs y étaient logés dans les meilleures maisons; des troupes nombreuses, plus de 400 navires mouillés devant ces digues magnifiques, le terrain sablonneux qui est à la droite du village, transformé jusqu'aux pignadas en un brillant quartier, des rues alignées, des magasins élégans et riches sous le canon, pour ainsi dire, des batteries d'une place bloquée, provoquèrent l'étonnement des habitans qui s'y rendirent en foule après la levée du blocus; le bon état de la

de la présente convention, et le pont de bateaux du Boucau sera ouvert toutes les fois qu'un bâtiment se présentera pour monter à Bayonne, ou sortir de la rivière.

ART. III. Les postes des troupes alliées seront immédiatement éloignés de la place, de manière cependant à couvrir, pour les troupes alliées, la communication de la route de France au Boucau, et du Boucau à Bidart.

ART. IV. Toutes les routes seront libres pour les troupes, à l'usage des deux parties contractantes; mais les troupes alliées ne pourront, dans aucun cas, entrer à Bayonne et dans ses ouvrages extérieurs, ni les traverser, et les troupes de la garnison de Bayonne ne pourront passer par les communications de Tarnos au Boucau, et du Boucau à Bidart.

ART. V. Les postes de la garnison de Bayonne resteront établis comme ils le sont maintenant; cette garnison aura de plus un poste de police établi au carrefour des routes de Toulouse et de Bordeaux, en avant de la citadelle.

ART. VI. L'hôpital militaire de Dax sera mis immédiatement à la disposition de la garnison de Bayonne, qui a besoin de faire des évacuations de malades sur cet hôpital, afin de désencombrer ceux de Bayonne et de ne point compromettre la salubrité publique.

S. Exc. M. le général Colville promet ses bons offices pour procurer le plus tôt possible à la garnison de Bayonne la disposition de l'hôpital de Mont-de-Marsau, pour le même usage.

ART. VII. MM. Les généraux Thouvenot et Colville prendront des mesures pour que les troupes respectivement sous leurs ordres n'aient aucune communication entr'elles, afin d'éviter tous les désordres qui pourraient en résulter.

ART. VIII. Les articles 5 et 6 de la suspension d'armes du 27 du mois

garnison et de la garde nationale, et la physionomie ouverte et animée de la ville après un blocus de plus de deux mois, n'étonnèrent pas moins les officiers anglais admis dans son enceinte.

La conduite si digne et si courageuse des habitans ne se démentit pas, lorsque lord Wellington se rendit à Bayonne quelque temps après pour surveiller l'embarquement de ses troupes, embarquement qui devait avoir lieu dans cette ville, à Saint-Sébastien et à Bordeaux. « On remarqua

derrière sont rapportés, et la garnison ainsi que les habitans de Bayonne et de Saint-Esprit auront la faculté de se procurer des vivres et autres objets en telle quantité qu'ils jugeront convenable, et sans limites de territoire, tant par terre que par les rivières et la mer.

ART. IX. La navigation de l'Adour et de la Nive sera libre pour les armées alliées, à condition que les bateaux qui serviront pour cette navigation ne pourront s'arrêter sur les rivières entre les chaloupes stationnaires qui sont placées sur la Nive et sur l'Adour, au-dessus et au-dessous de Bayonne.

ART. X. MM. les généraux Thouvenot et Colville étant dans l'intention d'établir, entre la garnison de Bayonne et les troupes alliées, des rapports pacifiques aussi étendus que le leur permettent les traités et conventions passés entre leurs souverains respectifs, se promettent de se faciliter réciproquement tout ce qui est relatif aux mouvemens de leurs troupes, à leurs subsistances, etc.

ART. XI. La convention passée le 2 du courant pour l'échange des prisonniers de guerre est annulée; les deux parties contractantes se conformeront, pour cet objet, à l'article 7 de la convention passée à Paris le 23 avril dernier entre les souverains alliés et S. A. R. MONSIEUR, lieutenant-général du royaume de France.

ART. XII. La présente convention sera ratifiée dans les vingt-quatre heures, et plus tôt si faire se peut.

Fait à Bayonne, en double expédition, le cinq mai 1814.

GOUGEON,

Colonel du 94^e régiment.

J.-J. BURGOYNE,

Lieut. C. R.

Confirmé :

CH. COLVILLE, etc.

Approuvé :

E^o THOUVENOT.

« dit M. Baylac, dont l'opinion est ici toute im-
 « partielle, la réception qui lui fut faite. Pas
 « un cri d'acclamation ne se fit entendre : les
 « habitans, placés sur son passage, se tenaient
 « respectueusement découverts, sans laisser aper-
 « cevoir sur leurs visages la moindre trace d'éton-
 « nement, de crainte ou d'animosité. »

Le duc d'Angoulême arriva à Bayonne le 19 juillet et il n'en partit que le 21. Son entrée fut une véritable ovation dont le *Saut-Basque* et la *Pamperuque*, ces danses locales si expressives, si pittoresques et si simples à la fois, firent les honneurs. Les femmes surtout prirent une large part de cet enthousiasme méridional qui était un désir de paix et de réconciliation, et qui se traduisait énergiquement par des danses, par des couplets de circonstance et par cette allégresse extérieure qui prend dans notre Midi un caractère si bruyant et si original. C'est dans les passions et dans les mœurs de nos populations qu'il faut chercher l'origine de ces fêtes bruyantes et poétiques dont le retour périodique, dont les joies et l'enivrement leur étaient si nécessaires. Ce n'était pas ici seulement un résultat de la nature locale : il y avait, comme nous l'avons déjà dit, lassitude et épuisement ; on souriait à une nouvelle ère politique, parce qu'on espérait s'y reposer ; on applaudissait à la chute d'un homme

qu'on avait tant applaudi et tant encensé, parce qu'on croyait le génie ardent et ambitieux de cet homme, ennemi de toute idée de réconciliation et de paix nationale.



SOMMAIRE.

1815.

SOMMAIRE.

Situation en 1815. — Débarquement de Napoléon. — Adresse au Roi. — Le drapeau tricolore reparait le 4 avril. — Promenades de la garnison. — Événemens de Paris. — Retour du drapeau blanc. — Singulière entrée du bataillon de Beyritz. — Arrivée du comte de Damas-Crux. — Nouvelles autorités. — L'ancienne garnison se dissout. — Bruits de l'approche d'une armée espagnole. — Projets du parti absolutiste. — Proclamation du 15 août. — Le colonel d'artillerie Verpeau est mis aux arrêts. — Une députation du conseil municipal se rend à Bordeaux. — L'armée espagnole à Saint-Jean-de-Luz. — Armement spontané de Bayonne. — Proclamation du comte de Labisbal. — Sécurité du maire. — Le préfet des Basses - Pyrénées appelle le département aux armes. — Proclamation du maire. — Ordre du jour du général Chauvigny de Blot. — L'armée espagnole sur les hauteurs d'Anglet. — Un parlementaire. — L'armée espagnole se rend à Ustaritz. — Mission du comte de Hauterive. — Lettre du comte de Labisbal au comte de Viomesnil, commandant la 11^e division militaire. — L'armée espagnole rentre en Espagne. — Épée d'honneur accordée au général Chauvigny. — Arrivée du duc d'Angoulême. — 1816. — Drapeau tricolore brûlé. — Conclusion.

1815.

NOUS touchons à la dernière vue *historique* de Bayonne, et, dans le récit rapide mais animé qu'il nous reste à parcourir, nous décrirons une époque honorable pour la ville, une époque qui sert encore d'éclatante justification à sa devise. La conduite des habitans méritait et plus de retentissement et plus de reconnaissance, car c'était un noble élan que cette harmonie et cet ensemble pour la défense commune, dans un moment où la chute de Napoléon brisait tant d'affections et tant d'espérances, pour en réveiller de nouvelles, dans un moment où les passions politiques, partout surexcitées, menaçaient de guerre civile nos ardentés villes du Midi. Aussitôt que l'armée espagnole, au nom de je ne sais quelles factions inventées par ses chefs, se fut montrée sur le territoire français, il n'y eut plus à Bayonne qu'un seul vœu, qu'un seul drapeau, qu'une seule vo-

lonté; la direction et l'élan ne vinrent de nulle part; la population seule prit l'initiative de la défense du sol; elle seule arma des batteries, ferma les portes, couvrit les postes avancés et repoussa l'ennemi par sa résolution; elle seule peut-être ne demanda pas de récompense et n'en obtint pas; elle seule empêcha pourtant que 20,000 soldats affamés de plus vinssent prendre leur part de la curée de la France.

Les faits de cet épisode mémorable de l'histoire locale doivent fixer l'attention, car ils sont dépouillés de tout esprit haineux ou adulateur; c'est aujourd'hui de l'histoire impartiale et sévère devant laquelle on n'oserait faire comparaître ce long cortège de louangeuses colères qui ont l'habitude de salir ou de dénaturer tous les faits contemporains. Cet homme, dirions-nous à certains écrivains de l'époque, cet homme que vous avez prétendu flétrir par de si niaises épithètes qu'on ne voudrait pas les rencontrer aujourd'hui dans la bouche d'un écolier, vous n'aviez pas assez de reins, au temps de sa puissance, pour vous courber devant lui. Cette époque si grande dont nous avons recueilli plus tard l'héritage de gloire et d'honneur dans le monde entier, vous l'avez calomniée sans la comprendre; l'étroitesse ou les préjugés de votre esprit vous ont empêché de sentir que c'est à la nation que s'adressait votre

insulte, car la nation était complice de cette rénovation politique qui avait traversé, pour mûrir, des années de lutte, d'angoisses et de douloureux élancemens.

Au lieu de comprimer à deux mains votre joie si peu française, obscurs écrivains, vous avez chanté les Tartares et les Prussiens orgueilleusement campés aux Champs-Élysées; vous avez salué de votre plume méprisée l'armée anglo-espagnole défilant aux portes de vos cités, et vous avez appelé libérateurs Wellington qui venait imposer à la France la volonté souveraine de l'Angleterre, et Blücher foulant stupidement sous sa botte éperonnée les marbres, les tableaux et les souvenirs de la Malmaison.

Il y avait alors de ces hommes qui se vengeaient par une morsure empoisonnée de leur vie sans persécution et sans éclat; ils satisfaisaient, par des outrages qui retombaient sur la patrie, le ressentiment dont ils étaient remplis contre ces vingt-cinq années qui avaient dédaigné leurs services; il y en avait d'autres aussi qui, vulgaires adulateurs du pouvoir républicain ou impérial, aussi long-temps qu'ils en avaient été nourris, voulaient, par de nouvelles adulations, se préparer une place commode et choyée à ce banquet ordonné et desservi par tous les chefs étrangers de l'Europe, depuis Madrid jusqu'à St-Pétersbourg.

Leurs écrits ont trouvé malheureusement des échos nombreux à cette époque encore chaude où les ambitions et les souvenirs se heurtaient avec emportement ; mais l'esprit *national* n'a pas tardé à en faire justice et à les dévouer au mépris ou à l'indifférence. Aujourd'hui toutes les passions, celle de l'or exceptée, se sont attiédies ; il n'y a plus autour de nous que des *écouteurs* patiens, acceptant avec calme les choses quotidiennes, et avec une sorte de désintéressement les choses du passé. Ils lisent ou ils dédaignent ; ils applaudissent ou ils sifflent avec la même mesure, et avec une justesse dépouillée de toute préoccupation. C'est à ceux-là que nous confions notre récit.

Louis XVIII avait commencé son règne ; la France, haletante, épuisée, trahie, n'avait plus de bras pour résister et pour combattre ; les arrières-gardes des armées étrangères n'avaient pas encore franchi nos frontières ; les lieutenans de Napoléon, rassasiés par ses largesses inépuisables, traitaient avec les Bourbons de leur bien-être futur, tandis que les vieilles légions, si long-temps victorieuses, se laissaient passer en revue par le duc d'Angoulême. Les troubles, la lassitude, la trahison, et les nouvelles espérances se disputaient le pays, lorsqu'il tenta un terrible et dernier effort. Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, à la tête de

900 hommes, avait reconquis la nation et l'armée; mais les funestes divisions de la chambre des représentans survinrent; la bataille de Waterloo, qui n'eût été qu'un échec militaire, devint un désastre, et les conditions déshonorantes (*) de ce traité du 20 novembre, auquel M. de Talleyrand lui-même ne voulut pas attacher son nom, fermèrent dignement cette année 1815, si pleine d'abnégation nationale, de trahisons et de vengeances.

C'était le 13 mars : on venait d'apprendre à Bayonne le merveilleux débarquement de Napoléon à Cannes, et cette nouvelle y avait été accueillie avec joie par les uns, et avec un sourd mécontentement par les autres; l'idole si longtemps adorée, l'homme grand, surtout au milieu des revers, avait perdu tout son prestige pour les populations du Midi. Les sentimens royalistes, favorisés par la lassitude, par le besoin de repos,

(*) Il ne faut pas oublier qu'il s'agissait de l'appauvrissement territorial de la France, de la démolition de nos forteresses, du paiement d'une indemnité de 700 millions et de l'occupation de la France, pendant trois ans au moins, par une armée de 150,000 hommes fournie par la sainte-alliance et entretenue à nos frais. D'après une dépêche adressée au duc de Wellington par les plénipotentiaires des quatre puissances, cette armée avait pour but, non-seulement l'exécution complète des arrangements européens, mais elle devait encore *veiller au maintien de la police et de l'administration intérieure* du pays. Et il s'est trouvé des ministres français pour accepter cette infamie! . . . Il n'y avait plus d'armée française, et la magnificence des rois de l'Europe nous accordait 150,000 gendarmes étrangers pour nous passer au fil de l'épée, dans le cas où nous n'aurions pas le courage de nous courber sous de telles fourches caudines.

par de nouvelles espérances, par de riches promesses, se manifestaient sans crainte, et cette réaction qui fut si sanglante, si grossière et si odieuse dans quelques localités, commençait à parcourir le Midi. A Bayonne, les passions politiques avaient toujours revêtu un caractère persévérant de générosité et de tolérance; cette fois encore, la ville resta fidèle à ses traditions; les partis, d'ailleurs, n'y avaient pas de vengeances à exercer; ils se succédaient à la place des vainqueurs ou des vaincus, sans y trouver ni sang ni débris.

Le débarquement de l'île d'Elbe trouva donc une partie de la population de Bayonne au milieu des premiers transports de l'enthousiasme royaliste; quelques gardes nationaux se réunirent aussitôt dans les rues et sur les places, et le vœu d'une adresse au roi fut généralement exprimé. Le lendemain (14 mars), à sept heures du matin, ces gardes nationaux adoptèrent à l'unanimité un projet d'adresse proposé par M. Milhet, leur colonel. Cette adresse protestait contre le dernier événement, qualifié d'*attentat inouï*, et se terminait par des assurances de dévouement et de fidélité. « Une souscription fut ouverte et remplie aussitôt, « dit un écrit du temps, pour expédier un courrier chargé de porter cette adresse. Le courrier « partit à midi. » On forma deux compagnies de

la garde nationale, l'une d'infanterie et l'autre de cavalerie. Le 26 mars, la première, composée d'une soixantaine d'hommes, partit pour Bordeaux; le lendemain, au moment où la compagnie de cavalerie quittait la place d'Armes pour prendre la même route, on annonça l'arrivée à Paris de l'empereur Napoléon. Cette nouvelle fut accueillie par les cris de *vive le roi!* et ne changea rien au départ qui eut lieu immédiatement. Une haute paie était assurée aux gardes nationaux volontaires par une souscription; mais leur zèle fut inutile; avant leur arrivée à Bordeaux, la duchesse d'Angoulême avait été obligée de quitter cette ville, et la France retournait à Napoléon.

Le drapeau tricolore reparut le 4 avril sur les murs de la ville, et une nombreuse garnison occupa de nouveau la citadelle, les châteaux, Beyritz et tous les postes de 1814. L'époque si orageuse des cent jours, cette époque pendant laquelle devait se vider pour un temps la querelle de la nation française et des rois de l'Europe, n'amena aucun désordre à Bayonne. Les uns vivaient sur leur nouveau triomphe, les autres attendaient avec impatience une nouvelle chute. Quelques démonstrations inoffensives, d'ailleurs, témoignaient assez des vives sympathies de la garnison. Des officiers, des sous-officiers, des soldats du 3^e léger et du 78^e de ligne, qui en faisaient partie,

parcouraient les rues aux cris de *vive l'Empereur!* et portaient en triomphe son buste couronné de lauriers. Quelques cocardes blanches arrachées avec colère, quelques paroles de haine et de mépris contre le règne si court de Louis XVIII, tels furent les seuls désordres des cent jours, telle fut la seule vengeance de ces soldats qu'on nous a dépeints parfois si hautains et si impitoyables.

Les événemens politiques se précipitaient vers une solution définitive; tous les regards étaient fixés sur Paris, sur Napoléon, sur les frontières du Nord, lorsque la seconde abdication et la convention de Paris annoncèrent aux peuples que la France acquittait, par l'invasion étrangère et par des sacrifices inouïs, le malheur d'avoir été désunie au dedans, et vaincue une seule fois au dehors. Les villes du Midi accueillirent avec enthousiasme la seconde restauration, et le drapeau blanc flotta le 22 juillet à Bayonne. Les troupes de la garnison abandonnaient la ville par bandes nombreuses; la garde nationale occupait les postes, et le comte de Damas-Crux, qui recrutait dans le pays basque au nom de la légitimité, était impatientement attendu. Un bataillon cantonné à Beyritz, se considérant comme licencié, voulut traverser la ville pour suivre les autres corps de la garnison; mais, arrivé devant la porte d'Espagne, il la trouva fermée; après quelques pour-

parlers inutiles, les soldats, sur l'ordre de leurs officiers, ne trouvèrent rien de mieux que de tirer quelques coups de feu contre la porte formée de pièces de bois se coupant à angles droits, et laissant entr'elles des jours suffisans pour le passage des balles. Cette sommation réussit : la porte fut abandonnée aussitôt par le poste de garde nationale que son zèle avait si singulièrement compromis, et le bataillon ne tarda pas à se présenter à l'entrée de la rue Majour, pavoisée comme toute la ville d'une double ou triple ligne de drapeaux blancs. Mais à l'apparition du bataillon qui s'avancait en bon ordre, tous les drapeaux disparurent à la fois, comme sur un navire de guerre le pavillon est amené au rapide coup de sifflet du contre-maître; on se demandait avec terreur si une nouvelle révolution n'avait pas éclaté à Paris, si la ville n'allait pas être occupée militairement, etc., etc. Le bataillon continuait sa marche silencieuse à travers la ville, faisant disparaître sur son passage tous les drapeaux blancs étalés aux fenêtres. C'était une panique générale, mais elle dura peu; la garde nationale se réunit, et le bataillon de Beyritz, qui n'avait eu d'autre but que celui de se dissoudre, put effectuer son projet. La carrière militaire se refermait sur les soldats de Napoléon.

Le 23 juillet, le comte de Damas-Crux, gouver-

neur civil et militaire de la 11^e division et commissaire extraordinaire du roi, arriva à Bayonne à la tête d'un détachement de la légion de Marie-Thérèse, de la garde à cheval et d'un millier de Basques armés de fusils de chasse. La ville s'était de nouveau pavoisée; une population immense se pressait dans les rues, et les cris de *vive le roi!* ne cessaient de retentir.

Le lendemain, le personnel de la mairie était changé; M. Arnaud Fourcade, en qualité de maire, remplaçait M. Martin Chegaray, et MM. Salvat Lahirigoyen et Bertrand étaient nommés premier et deuxième adjoints. En même temps, le général Lamorandière abandonnait le commandement de la ville et de la citadelle au général Chauvigny de Blot. La garde nationale fut seule appelée au service de la place; elle occupait déjà tous les postes avant cette époque, et sa belle tenue est encore un souvenir d'orgueil pour la ville. Son organisation, qui était l'œuvre de M. Milhet, la divisait en deux catégories: l'une comprenait tous les citoyens jusqu'à l'âge de quarante ans; le service personnel était obligatoire pour ceux-là; l'autre comprenait tous les citoyens au-dessus de cet âge et jusqu'à soixante ans; ils pouvaient se faire remplacer individuellement, moyennant une taxe de trois francs par tour de garde. Le service du reste était exigé avec une grande rigueur.

L'installation d'un comité de surveillance, sorte de succursale de la cour prévotale établie à Pau, eut lieu à la même époque.

La ville de Bayonne avait reconnu, le 22 juillet, la nouvelle autorité de Louis XVIII; la garnison s'était dissoute d'elle-même, et il ne restait plus à la citadelle que 3 à 400 hommes dont le départ était peut-être différé de quelques heures. Le drapeau blanc flottait sur les forts et les édifices de la ville; la citadelle seule, morne et silencieuse, ne montrait à travers les embrasures de ses murailles que la bouche inoffensive à la vérité de quelques pièces de canon. Aussitôt, le détachement recruté de l'autre côté de la Bidassoa par les soins de M. de Damas-Crux, et qui devait former le noyau de la future légion de Marie-Thérèse, se réunit sur la place d'Armes; une compagnie de la garde nationale se joint à lui, et cette colonne traverse aux cris de *vive le roi!* les ponts Mayou et de Saint-Esprit, et se dirige vers la citadelle. Mais la petite garnison qui s'y trouvait, à la vue de ces soldats qui ne portaient pas même un uniforme français, se hâta d'en fermer les portes et de répondre à la sommation qui lui fut faite par la menace de se servir de ses canons. Il y eut toutefois une sorte de trêve; les autorités civiles et militaires intervinrent, et, le soir même, le comte de Damas-Crux et les soldats de Marie-

Thérèse entrèrent dans la citadelle qui fut évacuée le lendemain. Il ne restait plus dans la ville un seul homme de l'ancienne garnison.

Le duc de Bourbon arriva à Bayonne dans la soirée du 27; il en partit pour Bordeaux le surlendemain; le comte de Damas-Crux le précédait de vingt-quatre heures.

A l'époque des cent jours, et lorsque toutes les puissances s'émurent du nouvel effort que Napoléon allait tenter, Ferdinand VII, devenu roi absolu sur les débris de la constitution de 1812 qu'il avait brisée, envoya deux armées sur les frontières de la France : l'une, du côté de Perpignan, sous les ordres du général Castaños, et l'autre, derrière la Bidassoa, sous les ordres du comte de Labisbal. Après le second avènement de Louis XVIII et le licenciement de l'armée française, elles se maintinrent dans leurs positions; celle du comte de Labisbal reçut des renforts dans les premiers jours d'août et se rapprocha de la Bidassoa.

Les mouvemens de cette armée étaient connus à Bayonne où ils inspiraient de sérieuses inquiétudes. La menace d'occupation des places fortes du Nord pouvait s'étendre aux places fortes du Midi. L'Espagne avait un double but dans sa politique vis à vis de la France : mécontente de la part mesquine que lui avait faite le premier traité de 1814, elle pensait avec raison que son attitude

armée sur la frontière servirait mieux ses intérêts que les hommes les plus habiles aux intrigues de la diplomatie. L'émancipation de ses colonies, la longue guerre de l'indépendance, la nécessité incessante d'armées nombreuses, l'avaient ruinée; c'était à la France à réparer les brèches de ses finances et à combler son déficit par une large part de ces dépouilles que l'Europe se disputait à Paris.

Le gouvernement de Ferdinand VII savait aussi que la France absolue lui conviendrait mieux que la France constitutionnelle pour raffermir son autorité; il savait aussi que deux partis se combattaient déjà aux pieds du trône de Louis XVIII, le parti de l'émigration et de la noblesse et le parti de la charte octroyée. Le premier ne voyait que dans le pouvoir absolu la réalisation de ses espérances ambitieuses et cupides; le second acceptait la charte comme une bonne fortune politique à laquelle il pouvait ne pas s'attendre. Le comte de Damas - Crux, ancien émigré et grand seigneur, devait naturellement appartenir au premier de ces deux partis : pour lui, la charte était un attentat à l'héritage de l'émigration; c'était un ennemi qu'on devait se hâter de combattre, aussitôt que l'occasion s'en présenterait. Aussi ses fonctions de commissaire extraordinaire du roi lui avaient-elles permis de placer, dans toute l'étendue de sa

juridiction, des hommes dont il connaissait les sympathies et le dévouement pour tout ce que la révolution avait détruit ou emporté. Un comité de surveillance fut formé en outre dans l'intérêt de cette fraction royaliste. L'invasion de l'armée espagnole aurait pu provoquer un mouvement dans les populations méridionales; les amis de l'autel et du trône se tenaient prêts pour en recueillir les bénéfices. Mais lorsqu'on a derrière soi toute une époque de liberté et de gloire militaire, les hommes qui l'ont traversée se trouvent encore empreints de son esprit d'indépendance; l'armée espagnole, qui devait donner l'élan, gâta tout, et l'énergique attitude des Bayonnais détruisit peut-être les dernières espérances de l'absolutisme. Si toutes les populations françaises avaient été pénétrées d'une horreur aussi profonde pour l'invasion étrangère, on eût traité d'un peu plus loin de la paix de l'Europe.

Les craintes de la ville de Bayonne étaient fondées; le bruit ne tarda pas à courir (15 août) que l'armée du comte de Labisbal avait fait un mouvement sur la frontière. Une vive agitation se répandit aussitôt : la ville était prise au dépourvu, sans garnison et sans une seule pièce en batterie. Dans la supposition où l'autorité ne connût pas les projets du comte de Labisbal, la plus rigoureuse vigilance lui était commandée; si, au

contraire, elle connaissait ces projets, il était de son devoir de préparer les habitans à une résistance opiniâtre. Au lieu de cela, le maire publiait l'étrange proclamation suivante dans l'après-midi du 15 :

« Des malveillans, désespérés de voir renaître le
 « bon ordre et le bonheur public, avaient répandu
 « le bruit qu'une armée espagnole était prête à
 « rentrer sur notre territoire, et déjà la crédulité
 « irréfléchie secondait les intentions des ennemis
 « de notre repos.

« Le maire s'empresse de dissiper les inquié-
 « des que pourraient avoir conçues les habitans,
 « en leur communiquant la lettre rassurante du
 « général en chef de l'armée espagnole.

« Mais il les prévient que, dès ce moment, il
 « sera fait des recherches pour découvrir les au-
 « teurs de ces nouvelles alarmantes, et que tous
 « ceux qui seraient reconnus pour en être les fe-
 « seurs ou les propagateurs seront livrés aux tri-
 « bunaux, etc. »

Cette proclamation, malgré ses menaces et sa menteuse sécurité, ne rassura personne, et on commença à songer sérieusement aux ressources possibles d'une défense. En même-temps, le colonel d'artillerie Verpeau prit à la hâte quelques mesures de précaution qui furent considérées comme autant de délits d'insubordination, puisqu'il fut

mis immédiatement aux arrêts forcés par ordre du général Chauvigny qui lui enleva son épée et plaça une sentinelle à sa porte.

« Ceci se passait vers le 18 août, dit une relation publiée récemment et collectivement par plusieurs habitans recommandables de la ville. « Déjà le duc d'Angoulême se trouvait à Bordeaux pour prêter la main sans doute aux événemens qui allaient survenir dans le Midi de la France. « Dès le 23 août, MM. Milhet, colonel de la garde nationale, et Monnet, chef de bataillon, s'étaient joints à une députation du conseil municipal, composée de MM. Dubrocq, Laborde-Lesgots et Brac-de-Laperrière, et s'étaient rendus à Bordeaux pour complimenter le duc d'Angoulême. Pendant leur absence, on célèbre la Saint-Louis, et le général Chauvigny profite de la solennité de la fête pour paraître à son balcon et annoncer au peuple, de la manière la plus formelle et *sur son honneur*, que l'invasion des Espagnols *était une invention des agitateurs*, et qu'il avait l'assurance que la frontière ne serait pas franchie par les *alliés*.... Quarante-huit heures après, le 27 au soir, les Espagnols occupent Saint-Jean-de-Luz.

« Sur le champ, Bayonne est sur pied; sans aucun ordre supérieur, la cavalerie de la garde nationale se rend à Bidart pendant la nuit et

« rompt le pont. Le matin, l'infanterie se réunit
 « avec tout le peuple, guidée seulement par quel-
 « ques officiers subalternes en qui elle avait de la
 « confiance. Elle se porte en masse chez le géné-
 « ral Chauvigny, demande à grands cris, en le
 « menaçant, de faire délivrer des armes, des car-
 « touches et de mettre des pièces d'artillerie à sa
 « disposition. Un corps de 4 à 500 marins, ré-
 « cemment sortis des prisons d'Angleterre, tous
 « hommes de résolution, s'organise en un clin
 « d'œil. Le général, épouvanté, cède devant une
 « résolution aussi énergiquement exprimée; le
 « brave colonel Verpeau, dont les prévisions se
 « trouvaient justifiées, se rend à l'arsenal, distri-
 « bue des armes et des munitions, et dirige l'ar-
 « mement de nos remparts; chacun court occu-
 « per une place.»

Le 27 août au matin, et avant de quitter son quartier-général d'Irun pour se porter en avant, le comte de Labisbal adressait la proclamation suivante aux habitans des frontières françaises :

« Français! habitans des provinces limitrophes
 « de l'Espagne! Les troupes du roi mon maître
 « ne viennent pas sur votre sol pour y commettre
 « des hostilités; elles s'y présentent seulement
 « pour le préserver des tentatives d'une faction
 « qui désire la continuation des maux par lesquels
 « la sûreté du trône de S. M. T. C. et la tranquil-

« lité de ses fidèles sujets ont été compromises.
« Notre manifeste du 2 mai vous a dit que l'armée
« espagnole ne fesait pas la guerre à la France,
« mais bien aux factieux qui la ravagent, et que
« tous ses projets se borneraient au rétablissement
« de ses lois fondamentales et de ce bon roi dont
« la perte aurait plongé le pays dans le deuil et
« la désolation.

« Il n'est plus personnellement à la tête de sa
« faction ce chef perturbateur et perfide, mais son
« esprit y règne encore et ses partisans le cou-
« vrent d'un masque menteur.

« Le roi est rétabli sur son trône ; mais ses ver-
« tus n'ont pas encore amené l'entière soumission
« des cœurs que le génie du mal avait arrachés à
« leurs devoirs de fidélité et d'obéissance; les mê-
« mes raisons subsistent donc pour que les troupes
« espagnoles viennent prendre sous leur protec-
« tion les domaines de S. M. T. C., non dans le
« but de les démembrer, mais pour les lui conser-
« ver de la manière la plus inviolable.

« *Signé* : le Comte DE LABISBAL. »

Les gardes nationaux à cheval qui avaient brûlé le pont de Bidart, ne rentrèrent en ville que fort avant dans la nuit du 27 au 28; ils annoncèrent que les Espagnols seraient en marche sur Bayonne avant le jour. Un autre garde national à cheval, M. Charles Saint-Martin, partit dans la même nuit

à deux heures, pour recueillir de nouveaux renseignements ; il rencontra à Bédart une avant-garde d'infanterie et de cavalerie, et, à quelque distance, le gros de l'armée qui, faute de pont, avait été forcé de chercher un gué. L'alarme fut donnée au poste avancé de Beyritz, déjà occupé par la garde nationale, et la population, suffisamment avertie, s'arma aussitôt. La compagnie de voltigeurs de la garde nationale, capitaine Lalanne, se porta la première aux avant-postes.

« Et pendant cette levée générale, dit la relation
 « que nous avons déjà citée, que faisait le maire
 « de Bayonne ? Le maire était tranquillement dans
 « son lit le 28 au matin ; il en fut arraché par un
 « de nos concitoyens qui avait passé la nuit à
 « cheval sur la grande route et à qui il répondit
 « froidement lorsqu'il lui annonça l'arrivée de l'en-
 « nemi..... « L'ennemi !..... vous vous trompez, ce
 « sont les *alliés* du roi de France. » Il se leva ce-
 « pendant et convoqua le conseil municipal.....
 « Ce fut là son unique besogne.

« Cependant, le nouveau préfet des Basses-Pyré-
 « nées, nommé directement par le gouvernement
 « de Louis XVIII, appela, dès le 28, tout le dé-
 « partement aux armes : cet appel était entendu,
 « et les braves habitans de Pau et d'Orthez se di-
 « rigeaient sur Bayonne, pendant que le comte
 « de Carrère, préfet des Landes, nommé par M.

« de Damas - Crux , ordonnait dans son départe-
 « ment de préparer les vivres et des logemens
 « pour le passage d'une *armée espagnole libéra-*
 « *trice.* »

Il y avait déjà vingt-quatre heures que les Bayonnais, sans distinction de couleur politique, s'étaient élancés aux avant-postes, lorsque M. le maire pensa qu'il devait suivre l'exemple du préfet et se donner par là et à bon marché une part dans le mérite de la défense. Il adressa donc aux habitans une proclamation que son caractère historique recommande à nos lecteurs.

« Au mépris des promesses les plus solennelles
 « et sans provocation ni irritation quelconque,
 « l'armée espagnole pénétra hier sur le territoire
 « français. Une proclamation du général en chef
 « comte de Labisbal suppose l'existence d'une fac-
 « tion qui compromettrait la sûreté du trône de
 « S. M., et tend à justifier une invasion qui ne pa-
 « raît être réellement qu'un acte d'hostilité.

« Le maire est autorisé à vous déclarer que M. le
 « comte de Chauvigny, commandant supérieur,
 « a reçu l'ordre de repousser la force par la force,
 « et que S. M. et S. A. R. M^{gr} le duc d'Angoulême
 « prennent des dispositions générales pour faire
 « rentrer chez eux ceux qui viennent de violer le
 « sol de la patrie. Dans une circonstance aussi
 « subite, le seul parti à prendre par les habitans,

« c'est de demeurer calmes et de concourir de
« leurs personnes et de leurs moyens aux me-
« sures que prennent les autorités civiles et mili-
« taires pour préserver la ville de toute tentative
« de la part des étrangers.

« Le maire compte trop sur l'union de ses con-
« citoyens, pour leur faire des recommandations
« à cet égard.

« Bayonne, le 28 août 1815.

« *Signé* : ARNAUD FOURCADE, Maire. »

Le lendemain matin, le général Chauvigny de Blot publiait à son tour l'ordre du jour suivant :

« L'armée de S. M. C. étant entrée en France,
« et les ordres de S. A. R. Mgr. le duc d'Angou-
« lême, en exécution des ordres du roi, étant
« de repousser la force par la force, de se servir
« de toutes les troupes, soit de ligne, soit de
« garde nationale, qui pourraient être réunies sous
« son commandement;

« L'armée de M. le lieutenant-général O'Donnell,
« comte de Labisbal, s'étant approchée de beau-
« coup plus de la place de Bayonne, sous notre
« commandement, qu'il n'est prescrit par les ré-
« glemens militaires, nous déclarons par ce pré-
« sent ordre la ville et la citadelle de Bayonne
« en état de siège.

« Nous prévenons en même temps les habitans
« de Bayonne que ce n'est absolument qu'une

« mesure de précaution que nous croyons devoir
« prendre par prudence, et qu'à moins d'hosti-
« lités commencées par M. le lieutenant-général
« commandant l'armée espagnole, nous resterons
« sur la défensive. Nous engageons en même temps
« les autorités civiles de la ville de Bayonne à
« continuer leurs fonctions comme dans les temps
« ordinaires, ne voulant rien changer à cet égard.

« *Signé* : Le général C^{te} CHAUVIGNY DE BLOT. »

Le 29, l'armée espagnole, forte de 18,000 hommes et suivie par plusieurs pièces de campagne, couronna les hauteurs d'Anglet. La garde nationale garnissait les avant-postes, et les marins se tenaient, mèche allumée, auprès de leurs pièces. Le lendemain 30, vers cinq heures du soir, plusieurs colonnes espagnoles quittèrent les positions d'Anglet et se présentèrent en bataille devant nos ouvrages. Au *qui vive ?* de la sentinelle avancée, elles s'arrêtèrent brusquement, et un officier-général, précédé d'un trompette, s'avança aussitôt en parlementaire et demanda à être conduit auprès du général Chauvigny. Un marin lui banda les yeux, malgré ses mouvemens non équivoques d'une vive impatience. Le général Chauvigny n'avait pas encore quitté son appartement, et, depuis le matin, une ordonnance était chargée de lui rendre compte de ce qui se passait. Une explication fort vive eut lieu, assure-t-on, entre

les deux généraux ; le général parlementaire se plaignit surtout de l'accueil qui lui avait été fait, et M. de Chauvigny s'excusa en balbutiant et en prétextant de la rapidité et de l'unanimité d'une défense à laquelle il ne pouvait pas s'attendre. Au retour du parlementaire dans le camp espagnol, l'armée défila sur la droite pour se porter à Ustaritz où elle devait trouver plus facilement les fourrages nécessaires à sa cavalerie. Dans la soirée même du 30, le général Chauvigny publiait ce qui suit :

« Habitans de Bayonne ! Le parlementaire que
 « vient de m'adresser M. le lieutenant-général
 « comte de Labisbal, général en chef de l'armée
 « espagnole, est porteur d'une dépêche qui me
 « réjouit, puisqu'elle peut contribuer à vous ras-
 « surer sur ses intentions présentes. Il me promet
 « de ne rien entreprendre contre vous, ni contre
 « Bayonne, sans m'en prévenir. Il m'offre la ga-
 « rantie de S. M. C. et y ajoute celle de son hon-
 « neur.

« Je m'empresse d'en prévenir les habitans de
 « Bayonne, toujours fidèles à leur roi et à leur
 « patrie.

« *Signé* : le général C^{te} CHAUVIGNY DE BLOT. »

Sur ces entrefaites, l'armée espagnole de la droite, sous les ordres du général Castaños, avait franchi la frontière et occupé Perpignan. Mais le

duc d'Angoulême, instruit de la belle résistance des Bayonnais, envoya le comte de Hauterive, commissaire ordonnateur de la 11^e division militaire, au quartier-général du comte de Labisbal. M. de Hauterive passa à Bayonne dans la nuit du 30 au 31 et se rendit aussitôt à Ustaritz où il s'empessa d'informer le comte de Labisbal que le duc d'Angoulême avait déterminé le général Castaños à rentrer en Espagne. Quelques pourparlers eurent lieu, et le 3 septembre, le comte de Labisbal adressait la lettre suivante au comte de Vioménil, commandant la 11^e division militaire.

« J'ai reçu la nouvelle officielle que l'armée de
 « la droite, sous les ordres du général Castaños,
 « a effectué sa retraite du territoire français, et
 « conformément à ce que j'ai eu l'honneur d'offrir
 « à V. E., les troupes sous mes ordres ont com-
 « mencé aujourd'hui à se mettre en mouvement ;
 « demain l'avant-garde rentrera en Espagne, et
 « le 6 de ce mois, l'évacuation du territoire fran-
 « çais sera entièrement effectuée.

« La conduite de l'armée que je commande a
 « été conforme aux ordres que j'ai reçus de mon
 « souverain et à l'amitié qui règne entre les deux
 « nations. Malgré les menaces que quelques auto-
 « rités locales ont indiscretement prodiguées, la
 « bonne discipline de mes troupes n'a point été

« altérée : les soldats espagnols ont vécu comme
 « des frères et de fidèles amis avec les Français
 « pacifiques. Les horreurs commises dans leur
 « patrie par les satellites de Bonaparte, ne leur
 « ont inspiré que le désir de faire connaître que
 « leur cœur est incapable de se laisser aller à au-
 « cun sentiment de vengeance, et que les mêmes
 « bras qui ont chassé ces hordes de furieux sont
 « entièrement disposés à s'unir aux troupes de
 « Louis XVIII, pour soutenir ensemble les droits
 « sacrés de l'auguste famille des Bourbons.

« J'espère que notre secours ne sera pas néces-
 « saire à l'avenir, et je désire bien sincèrement
 « que S. M. Louis XVIII n'ait pas à se repentir
 « un jour de s'être privé du secours de 80,000
 « Espagnols qui auraient défendu sa cause comme
 « celle de leur propre pays.

« J'ai l'honneur etc....

« *Signé* : le Comte de LABISBAL. »

Sous la forme diplomatique de ces protesta-
 tions officielles d'amitié, l'aigreur et le dépit qui
 percent à chaque ligne donneront une idée suf-
 fisante des projets de l'Espagne et de ses préten-
 tions ambitieuses à vouloir exploiter les malheurs
 et les divisions de la France, en levant dans le
 Midi le drapeau de l'absolutisme qui pouvait seul
 refaire la fortune de l'émigration et de l'Espagne.
 Ainsi, un immense matériel renfermé dans les

arsenaux de Bayonne, l'inviolabilité de cette partie du territoire et la dignité du pays furent conservés par le patriotisme et le dévouement d'une petite population qui, dans un temps de lutte et de haine politiques, confondit ses couleurs et ses sympathies au nom de la patrie menacée. Dépourvue de garnison, sans artillerie sur ses remparts, surprise à l'improviste, entretenue même dans une fausse sécurité, la ville de Bayonne, sans chef, sans direction, sans connaître même les suites de sa résistance, arma tous ses habitans, et, sentinelle vigilante et courageuse, se jeta au-devant de l'ennemi. Personne cependant ne sut lui tenir compte à cette époque de son rare dévouement, et c'est à peine si un événement militaire aussi glorieux et aussi important fut connu dans un rayon étroit.

Le lendemain du départ de l'armée espagnole (7 septembre), la garde nationale à pied et à cheval de Bayonne, les détachemens de celles de Pau et d'Orthez, qui accoururent si noblement au premier avis du danger, un corps de douaniers faisant partie de la garnison de la citadelle et un détachement de 250 chasseurs à cheval du 4^e régiment (*) furent passés en revue par le général Chauvigny. Une proclamation de remerciemens

(*) Les douaniers et les chasseurs n'arrivèrent à Bayonne que le 5 septembre.

à ces différens corps parut le jour même. Les sous-officiers des gardes nationales de Bayonne, de Pau et d'Orthez, se réunirent après la revue dans un banquet de 200 couverts. Les officiers s'étaient déjà réunis quelques jours avant.

Le 13 septembre, le conseil municipal propose d'accorder au général Chauvigny de Blot « un « *témoignage de la reconnaissance* des habitans de « Bayonne, pour l'énergie et la prudence qu'il a « montrés dans la pénible position où se trou- « vait cette ville, à l'approche sous ses retranche- « mens de l'armée espagnole, entrée le 26 août « sur le territoire français. » L'absence de plu- sieurs membres du conseil fit ajourner cette dé- libération, définitivement adoptée le 21 novembre suivant à la majorité d'une voix. Une épée d'or, en effet, fut offerte au général Chauvigny; on y avait gravé les armes et la devise de la ville, les armes du général et l'inscription suivante : « La ville de « Bayonne à M. le comte Chauvigny de Blot, gou- « verneur, comme un témoignage de sa gratitude « du service signalé qu'il lui a rendu, en la pré- « servant de l'entrée des troupes étrangères. » Le colonel Verpeau, puni déjà de son patriotisme par le général Chauvigny, n'eut pas même un sou- venir (*).

(*) Cette épée fut mise depuis au Mont-de-Piété par celui qui en avait été si gratuitement honoré.

Le 23, à quatre heures de l'après-midi, le canon de la citadelle annonça l'arrivée du duc d'Angoulême qui avait été retenu à Toulouse par une indisposition. Il fit son entrée à cheval, accompagné de M. d'Argout, préfet des Basses-Pyrénées, du général Chauvigny, de M. Milhet et de la garde nationale à cheval qui s'était portée à sa rencontre. La garde nationale à pied formait la haie sur son passage; les rues étaient pavoisées de drapeaux blancs, et les cris de *vive le roi! vive le duc d'Angoulême!* se mêlaient au bruit de l'artillerie. Le maire l'avait complimenté à la porte du Réduit et l'avait accompagné jusqu'à la maison Dubrocq où ses appartemens avaient été préparés. Le lendemain, dimanche 24, il se rendit à Saint-Jean-de-Luz, visita la maison habitée par Louis XIV et les dames Sallaberry chez lesquelles il avait logé en 1813. Il était de retour à Bayonne à cinq heures du soir.

Le 25, fête de la Noël, le duc d'Angoulême, après avoir entendu la messe à la cathédrale, passa en revue sur les Glacis la garde nationale, un détachement de la légion de Marie - Thérèse, le corps de douaniers de la citadelle et une compagnie de garde nationale basque. Il parut le soir à un bal que lui offrirent les autorités locales. Il partit le lendemain à six heures du matin pour Bordeaux; le colonel et le lieutenant - colonel de

la garde nationale et la garde à cheval l'accompagnèrent jusqu'au premier relai.

Dans l'année 1816, sur laquelle nous ne jetterons qu'un rapide regard, nous ne nous arrêterons qu'à deux événemens déplorables dont l'un surtout a obtenu récemment encore une triste célébrité. Nous voulons parler du drapeau tricolore, brûlé le 31 mars 1816 par les soins de MM. d'Argout, préfet des Basses-Pyrénées, et Poulan-Serres, sous-préfet de Bayonne, qui sut y puiser le sujet d'une allocution à la garde nationale. On avait choisi un drapeau qui avait appartenu à la garde nationale et qui était déposé à l'hôtel de ville, et là, en présence d'une partie de cette garde nationale appelée sous le prétexte d'une revue, d'une compagnie de vétérans de l'ancienne armée qu'on voulait punir sans doute de leur vieille gloire, et du maire de Bayonne en écharpe, l'auto-da-fé anti-national eut lieu. On brûla pêle-mêle des drapeaux, des écharpes, des cocardes tricolores, des bustes de Napoléon et de ses frères, des sceaux, des proclamations, etc. Nous devons ajouter qu'un bien petit nombre d'habitans applaudit à une mesure que nous ne saurions qualifier. Les hommes de sens et de cœur, sans distinction de couleur politique, comprirent bien que c'était là un lâche soufflet donné à la France dont la gloire largement recueillie par le

drapeau tricolore, appartenait à tous les Français. Le symbole de nos vingt années de victoire était venu mourir sur un bûcher préparé par un préfet de département. Nous n'oserions dire que celle-là renaquit de ses cendres.

Le 15 avril, un arrêté de M. Poublan-Serres, sous-préfet, déclara exclus de la garde nationale, pour opinions libérales, un lieutenant, deux sous-lieutenans, deux sergens, deux caporaux, huit grenadiers et deux voltigeurs, tous bons et recommandables citoyens, qui n'avaient pas été les derniers dans les deux défenses de la ville en 1814 et 1815. Dans cette même année 1816, M. Salaignac, pharmacien, signala avec force au gouvernement les vices de l'ancienne organisation de la garde nationale et le système de délation et d'espionnage qui menaçait des citoyens recommandables et d'anciens militaires; ces plaintes furent entendues, et le ministre de l'intérieur donna l'ordre d'organiser la garde nationale suivant les dispositions de l'ordonnance royale qui venait d'être rendue et qui rangeait tous les gardes nationaux dans une seule et même cathégorie. Malgré la résistance du maire, résistance qui fut connue du ministre, la nouvelle organisation eut lieu.

Ici notre tâche historique finit; les événemens que nous laissons devant nous n'ont ni l'intérêt, ni l'éclat de ceux que nous avons cherché à grou-

per en des tableaux rapides. Aujourd'hui que la centralisation politique est absolue (et cette centralisation appartient normalement à la constitution de la France), les provinces ne peuvent conserver de vie individuelle et saillante; l'histoire de la métropole ne fait, pour ainsi dire, que déteindre sur elles; tout est absorbé, organisation, physionomie, mœurs, etc.; et s'il se rencontre encore quelques détails d'une couleur particulière, il faut les abandonner à la plume du voyageur littéraire ou du moraliste. Lisez le *Moniteur*: c'est, depuis vingt ans, l'histoire politique de toute la France; en dehors de cet enregistrement officiel, vous ne trouverez que l'arrestation oubliée de quelque imprudent écrivain ou les banquets anniversaires de quelque obscure population.

Dans le passé de Bayonne, nous avons compté plusieurs pages honorables, curieuses et brillantes; à celles-là nous avons donné tous nos soins et toutes nos recherches; à celles-là nous avons cherché à rendre la publicité qu'elles ont si bien méritée. Puissent-elles éclairer ce livre et lui obtenir quelque attention !

BAYONNE EN 1856.

Des mœurs moins nivelées qu'aillens,
du mouvement, du bruit, du vent et du
soleil, c'est une ville du Midi.

Si vous vous asseyez, vers le coucher du soleil, au sommet de la dune de Blanc-Pignon, sous les vieux pins qui la couronnent, une admirable apparition de Bayonne se montrera tout à coup devant vous ; vos regards pourront l'embrasser dans toute son étendue, plonger sur les deux rivières qui la baignent, distinguer les lignes déliées de ses hautes terrasses et de ses ponts, errer librement autour de son enceinte et sur ce nuage humide qui s'arrête au faite de nos cités. C'est un paisible et majestueux paysage : à vos pieds, l'Adour dont le lit s'élargit doucement et s'étend comme un lac ; puis la ville, puis enfin les montagnes et les mille accidens, arbres, rochers ou fermes qui saillissent le long de leurs pentes. A droite, quelques navires à l'ancre ; à gauche, l'ar-



Honolulu, Koolai side

THE GREAT EASTERN

W. & A. G. S. & Co. Publishers



senal maritime , les chantiers de construction , d'autres navires , et la ville de Saint-Esprit que domine la citadelle bâtie par Vauban. Jetez maintenant autour de ces deux villes liées par un pont de bateaux , autour de ces eaux et de ces versans boisés , jetez de l'air et de la lumière , faites vibrer ces mille bruits et ces mille voix , et vous aurez reproduit un de ces tableaux vivans et colorés après lesquels court , riche ou pauvre , l'ambition des peintres et des poètes.

Ce n'est pas encore là Bayonne , car de tous les instrumens donnés à l'homme pour traduire ses sensations physiques , la plume est assurément le plus imparfait et le plus rebelle. Un paysage décrit est une chose froide et incomplète , que la parole raconte moins mal et que le pinceau parvient parfois à rendre avec quelque vérité.

Nous n'aurons donc pas la prétention de décrire matériellement la ville de Bayonne , comme un géomètre pourrait le faire sur un plan laborieux ; nous essaierons seulement de jeter çà et là des regards curieux , et si nous rencontrons sur notre chemin quelques graves et sérieuses réflexions , qu'on nous en tienne compte , car c'est une sorte de macédoine que nous écrivons , et nous sommes forcés de nous retourner à chaque instant pour examiner si nous n'oublions rien derrière nous.



L'Adour descend des montagnes dans les Hautes-Pyrénées, traverse de riches vallées, baigne des villes assez considérables et vient attendre, pour ainsi dire, sous les murs du Réduit, les eaux de la Nive pour courir avec elles jusqu'à la mer. La position de Bayonne est tout isolée, tout exceptionnelle : la mer est devant elle, une mer orangeuse dont les marées remontent le cours des deux rivières et remplissent jusqu'au bord les bassins et les cales. Au Sud, ce sont les Pyrénées, étagées par triples rangs parallèles, et dont les derniers sommets apparaissent toujours étincelans de neiges ; au Nord, les Landes ; à l'Est, le pays basque, et, entr'eux, un étroit passage pour la civilisation locale, la route de Pau. Aussi Bayonne est-elle une colonie de négocians, un premier comptoir d'échanges entre l'Espagne et cette partie du Midi de la France, une sentinelle armée et vigilante en temps de guerre, un entrepôt, bien déchu à la vérité, en temps de paix. A côté d'un centre de civilisation, aux portes d'une ville, rendez-vous de commerce et d'industrie, les Basques, population vierge, abandonnée à ses mœurs et à ses coutumes. A côté d'une nature cultivée, les formes rudes et sauvages d'une nature primitive, les roches et les torrens pyrénéens. La science médicale a exploité nos richesses, et les sources thermales ont jailli près des bassins creusés par

les eaux de la mer. Il est difficile de concevoir dans un rayon aussi peu étendu autant de ressources et de formes variées, l'Océan et les montagnes, le vernis moderne et les vieilles mœurs.

Bayonne, qui n'est ni une ville béarnaise, ni une ville basque, semble tendre la main à ces deux populations et les appeler dans son enceinte, sans emprunter ni à la première sa finesse proverbiale, ni à la seconde son caractère simple, franc et porté au merveilleux. Bayonne, c'est le grand marché où Béarnais et Basques se rencontrent pour leurs intérêts, sans jamais se confondre, et où le commerce et le gain rapprochent un moment des antipathies saillantes qui se redressent bientôt. A voir ces deux populations qui se partagent les Basses-Pyrénées, sans mêler jamais leur sang, on dirait deux fleuves courant dans le même lit et conservant chacun la couleur de ses eaux et la forme de ses rivages.

Avant de se réunir à l'Adour, la Nive, comme une large artère, traverse la ville dans toute sa longueur, et la divise en deux parties d'inégale étendue. Sur la rive droite, c'est le Petit-Bayonne, resserré entre les deux rivières, fermé, d'un côté, par le Réduit dont les hautes murailles s'avancent à leur confluent comme la proue d'un gigantesque navire, et, de l'autre, par la porte de Mousseroles et le Château-Neuf, construction massive

flanquée de quatre tours et tout récemment agrandie et récrépie. Sur la rive gauche, c'est le Grand-Bayonne, le berceau de la ville et le centre de son mouvement commercial; deux ponts en bois réunissent ces deux parties, ceintes l'une et l'autre par une ligne formidable de remparts et de fossés.

Dans sa course à travers la ville, la Nive est accompagnée par une double haie de belles maisons dont quelques-unes couronnées de terrasses et ornées de balcons. Une population nombreuse se presse incessamment sur ces ponts et le long de ces quais, et se déverse bruyamment dans les deux parties dont nous avons parlé; en même temps, des *chalands* et des *tilloles* sillonnent la rivière et ajoutent à ce tableau de mouvement et de travail; plus loin, c'est un chassemarée qui vient s'amarrer au quai de la nouvelle place d'armes, c'est un brick ou une galiote qui sèchent leurs voiles au soleil, c'est le marteau qui retentit dans les chantiers, c'est la voix de deux patrons qui se hêlent, c'est le tambour qui relève un poste ou qui ramène des soldats fatigués, enfin ce sont les mille bruits qui s'élèvent dans une ville laborieuse, et qui, dans un port de mer, saisissent si singulièrement l'oreille.

Sur les deux rivières, c'est la conséquence matérielle de ce qui se passe aux Cinq-Cantons: d'un

côté, c'est la réalisation; de l'autre, c'est la pensée commerciale qui met en action ces navires, ces ouvriers et ces produits : la tête des uns semble compléter les bras des autres ; tout concourt à un but commun ; l'égoïsme, l'ambition, le besoin de fortune, deviennent les instrumens d'une pensée utile et généreuse.

Le Grand-Bayonne résume ou plutôt rallie toutes les physionomies, tous les caractères différens de la population ; là se rencontrent la bourgeoisie marchande, représentée par la rue Salies ; le haut commerce, représenté par la rue Pont-Mayou ; et l'aristocratie, ou plutôt la classe riche et oisive, représentée par la place d'Armes. Chacune de ces divisions a sa manière d'être, ses usages, sa couleur, sa personnalité et son budget ; chacune d'elles réclame une part dans notre statistique morale.

Les proportions sont bien étroites autour de nous ; il est difficile parfois, en esquissant un usage ou en flétrissant un ridicule, de ne pas rencontrer un portrait ; il est difficile aussi, en tenant une rue dont les maisons peuvent se compter rapidement, de ne pas alarmer quelque inviolabilité provinciale qui sommeille à l'abri de son pignon. L'intention nous sauvera, car nous ne voulons ici que jeter à la hâte quelques-uns de ces traits qui différencient énergiquement nos cités du Midi, lorsque, comme Bayonne, elles peuvent contempler der-

rière elles une histoire variée et dramatique, et une antiquité dont les traces sont à demi-perdus.

La rue Salies est évidemment une des plus anciennes de Bayonne; on y rencontre encore quelques maisons à doubles fenêtres ogivales, aux entablemens massifs, à la date presque effacée par la morsure du temps. Des constructions nouvelles ont bien pris la place d'autres constructions mortes de vieillesse; mais la physionomie de la rue n'en est pas changée: on y retrouve sans peine cette parenté étroite avec les rues Saint-Denis et Mercière, ces deux vénérables berceaux de la bourgeoisie marchande à Paris et à Lyon. Le luxe et les glaces sont proscrits dans l'intérieur de ces obscurs magasins, mais l'ordre et l'abondance y règnent, et, pour les demoiselles à marier comme pour les toiles et les draps, les acheteurs qui ont le bon esprit de sacrifier l'agréable à l'utile y courent en foule. Les familles s'y perpétuent depuis de longues années, et quelques-unes d'entr'elles recevraient en Allemagne des lettres de noblesse pour l'antiquité et la pureté du sang. Tout y est simple, tout y est paisible, et l'émeute elle-même s'arrêterait impuissante devant ces bourgeois honorables dont le pouls bat régulièrement soixante pulsations par minute. La rue Salies et ses dépendances, c'est le Marais de Bayonne, c'est le premier âge de la ville, c'est la ville elle-

même, résumée par cette classe utile qui se distingue sur les listes électorales, par les contribuables les plus exacts, les électeurs les plus accommodans et les gardes nationaux les plus jaloux de leurs épaulettes, qu'elles soient de laine ou d'argent.

Il y a cinquante années d'intervalle, assurément, entre ces magasins obscurs et positifs de la rue que nous venons de parcourir et les devantures brillantes, les balcons élégans et l'alignement moderne de la rue Pont-Mayou. C'est là la grande artère de ce cœur commercial qui bat aux Cinq-Cantons; c'est là que le haut commerce a placé ses comptoirs; c'est là que s'élaborent les expéditions productives pour l'Espagne; c'est là que nos voisins viennent échanger leurs onces contre les produits de notre France plus industrielle. La rue Pont-Mayou est surtout bruyante et populeuse; la place d'Armes est une demi-solitude où quelque activité est seulement entretenue par les autorités locales qui y ont planté tous leurs pennons. En effet, à côté les uns des autres, flottent les drapeaux déteints de l'hôtel de ville, de la sous-préfecture et de la division militaire. Ici, c'est l'écusson fleurdelisé du consulat d'Espagne; là, les tours et les murailles nues du Château-Vieux; plus loin, l'hôtel des monnaies; plus loin encore, la poste. La place d'Armes, c'est

le chef-lieu de l'arrondissement, le centre du mouvement administratif; là, des mandarins de tous les étages tiennent les fils nombreux qui lient tous les habitans d'une ville constitutionnelle par leurs affections, leurs intérêts et les différentes époques de leur vie civile.

Malgré les remparts qui la ceignent, malgré ses trois châteaux, sa citadelle et ses quatre portes, malgré le veto du génie militaire, veto jeté sur un rayon assez étendu, la ville de Bayonne ressemble peu à une place forte, et on ne se souvient de ses murailles et des exigences militaires, que lorsqu'on entend de loin le tambour et la fanfare à dix heures du soir (*). Ces deux belles rivières qui courent à ses pieds, ce vent des Pyrénées ou cette brise de mer qui la rafraîchissent, ce paysage des environs, si originalement accidenté du côté de la mer par des forêts de sable et de pins, ces promenades qui, de toutes parts, commencent ou finissent la ville, enfin cet extérieur de bruit, d'air et de soleil, jette autour d'elle tant de joie et d'animation, que, par un jour de marché, on croirait assister à un de ces bazars de l'Orient, lorsque les caravanes lointaines les remplissent de vie, de poussière et de langues diverses.

Il n'existe plus à Bayonne qu'un petit nombre de monumens : la cathédrale est le seul fragment

(*) Depuis peu, les portes restent ouvertes toute la nuit.

historique qui ait survécu tout entier à des annales qui ne manquent ni de variété ni d'antiquité. La municipalité habite encore une maison particulière, par suite d'un accident survenu à un hôtel en projet; et si on ne se préparait décidément à lui en ouvrir un nouveau, on pourrait croire qu'une étrange fatalité s'est attachée au domicile légal des tuteurs de la commune. La façade extérieure de la porte de France a quelque apparence; les deux arsenaux ne sont remarquables que par leur bonne et vaste distribution. Voilà toutes nos richesses monumentales: mais une foule de belles maisons ornent les places, les quais, les principales rues et effacent chaque jour quelque chose de l'ancienne ville. L'histoire, les coutumes, les couleurs locales et le vieux ciment disparaissent sous cette couche épaisse de plâtre moderne. Les cités, les hommes et les mœurs se transforment avec une si merveilleuse rapidité, que les vieillards cherchent déjà et inutilement autour d'eux les choses de leur adolescence et même de leur âge mûr. A Bayonne, le sol lui-même semble ne pas vouloir garder le souvenir du passé; les terres, partout exhaussées, et leur nature argileuse s'opposeraient à toute espèce de recherches, si toutefois on avait le goût des recherches historiques. Les eaux de la Nive et de l'Adour ont emporté les témoignages physiques des passages de tous ces

peuples civilisés et barbares qui ont envahi nos contrées. A peine quelques vestiges apparaissent-ils çà et là pour guider les études de quelque antiquaire laborieux , et ces rares débris finiront-ils encore par disparaître devant des exigences d'utilité publique.

Bayonne a subi les conséquences de ce déplacement du commerce qui semble vouloir abandonner les régions océaniques pour se reporter sur le littoral méditerranéen où Marseille concentre déjà une bonne partie des rayons de la prospérité nationale. Cependant il faut remarquer une autre cause de la décadence de notre ville, autrefois un des principaux entrepôts du commerce des deux nations ; les Espagnols ne franchissant jamais l'Adour, c'est à Bayonne qu'ils échangeaient les lingots de leurs galions contre nos produits , et le pays tout entier puisait à cette source toujours renouvelée. Aujourd'hui les négocians espagnols courent au pays même des fabriques , et le transit seul donne encore quelque activité à nos relations.

L'insurrection des provinces basques, en imposant à notre frontière des prohibitions inintelligentes et toujours inutiles , a fait de Bayonne une brillante hôtellerie où viennent se réfugier et prendre leur soleil national un grand nombre de familles espagnoles chassées par le drapeau de

Don Carlos. Nos stations thermales, nos bains de mer, nos promenades, nos lieux publics en sont envahis : partout ces groupes causeurs et prodigues de leurs réaux de veillon, partout ce type bien connu dans nos pays, partout cette accentuation énergique et un peu chantante. On dirait un rendez-vous d'oisifs et de baigneurs dont le grand nombre efface pour un temps la population indigène. Bayonne a aujourd'hui du mouvement et du bruit pour une ville de 40,000 ames; chaque maison s'élargit, pour ainsi dire, pour faire place aux nouveaux locataires; chaque place, chaque carrefour, voient passer une foule toujours renouvelée et toujours pittoresque. C'est le Basque chaussé d'espartilles, vêtu de velours, aux longs cheveux flottans, au berret bleu et au *maquila* (*) national; c'est l'Espagnol citadin, commodément plié dans son manteau; ce sont les jeunes filles du pays, vives et gracieuses, au mouchoir de soie ou de laine élégamment drapé autour de leur tête : enfin, c'est une diversité d'allures et de costumes, un pêle-mêle d'idiomes qui donnent un caractère d'étrangeté merveilleuse à la physionomie locale. Il n'y a pas de ville d'une égale étendue en France qui puisse prétendre à ce mouvement et à cette activité!

La grande majorité des émigrés espagnols qui

(*) Bâton de néflier armé de fer à son extrémité.

habitent la ville, appartient au parti libéral; les carlistes sont en petit nombre, et ils se produisent peu dans les lieux publics; ils ont conscience sans doute du peu de faveur dont ils jouissent officiellement. C'est pourtant ici, sous les yeux d'une police nombreuse et largement rétribuée, que s'organisent la plupart des envois en numéraire ou en équipemens destinés au prétendant; c'est ici le foyer où s'élaborent ces nouvelles officielles qui courent parfois si complaisamment dans les feuilles publiques; c'est ici le centre où viennent aboutir les intérêts engagés au nom des légitimités compromises. Tous les partis ont ici leurs agens, tous les journaux leurs correspondans, toutes les intrigues leurs couleurs. C'est réellement un Tœplitz au petit-pied!

Le jeu des nouvelles d'Espagne est une bourse ouverte à toutes les classes de spéculateurs: les uns, sur une victoire de l'insurrection; les autres, sur une défaite; d'autres, sur un bruit d'intervention; tous, plus ou moins instruits, plus ou moins habiles, engagent leurs fonds sur cette roulette politique où le succès dépend de l'activité et souvent de l'audace. Les nouvelles d'Espagne sont une monnaie qui s'échange avantageusement, et dont les porteurs attendent le moment favorable avant de la livrer à la circulation. Je sais une victoire christine achetée fort cher par un spécula-

teur, et dont la publicité ne put s'emparer que lorsqu'elle eut donné des bénéfices considérables à son acquéreur.

La contrebande, déjà largement exploitée dans le pays basque, s'est développée encore par la presque interdiction des relations régulières et par l'énorme prime accordée à certaines exportations. Les contrebandiers, recrutés parmi les Basques les plus hardis et les plus agiles, forment une armée intelligente et nombreuse qui se divise par bandes, et qui échappe également aux poursuites des douaniers et aux investigations assidues de cette police extraordinaire que les fonds secrets entretiennent sur toute la ligne de nos frontières. Des maisons de commerce cherchent à s'indemniser par la contrebande des entraves créées par les ordonnances royales, et on cite plusieurs localités voisines qui reçoivent mensuellement une quantité considérable de plomb, de salpêtre et d'effets d'équipement. Ces objets atteignent avec des lettres de voiture fort régulières les lieux de dépôt qui leur sont désignés, et c'est de là qu'ils sont expédiés vers la frontière, soit par la *contrebande en détail*, soit par la *contrebande en gros* ou armée.

La *contrebande en gros* ou armée se fait aussi bien et mieux encore qu'une translation commerciale régulière : le contrebandier *assureur*,

après avoir déposé en des mains tierces le prix des valeurs à *exporter*, attend d'ordinaire que d'autres marchandises à *importer* viennent utiliser son retour; puis, l'opération a lieu par quarante, soixante et jusqu'à quatre-vingts contrebandiers porteurs, escortés par une douzaine d'hommes armés. Les marchandises, divisées en petits ballots du poids de quarante à cinquante livres, sont reçues à la frontière par des contrebandiers espagnols qui donnent en échange les objets à importer : tout cela avec un ensemble et un secret merveilleux, à travers les sentiers tracés pour eux seuls et pour les chèvres des montagnes. Les lignes de douanes, les polices et les cordons militaires n'empêcheront jamais la contrebande dans nos pays : le remède est ailleurs, et nous n'avons pas besoin de l'indiquer après tant d'autres.

Tels sont les ressorts que l'insurrection des provinces basques fait mouvoir dans le but de pourvoir à ses besoins matériels, quelquefois aussi sans se douter des ambitions et des intérêts qu'elle met en jeu. Il nous serait difficile de déterminer d'une manière précise les résultats funestes, pour notre commerce, d'une guerre si voisine de nous, et dont la continuation, toujours active et persévérante, menace nos magasins d'un encombrement ruineux. La dernière ordonnance ministérielle a modifié, il est vrai, l'interdiction presque

absolue qui était imposée aux affaires locales ; mais cette modification , d'ailleurs insuffisante , ne peut pas faire que le commerce se rassure et que les échanges aient lieu avec quelque confiance. A l'exception de la tête espagnole du pont de la Bidassoa , inutilement gardée par une poignée de Christinos , les insurgés tiennent toute la ligne des frontières depuis Fontarabie jusque bien au-delà de Roncevaux. Ce n'est donc que par mer qu'un peu de commerce est encore possible.

Il est vrai que l'affluence d'Espagnols dans notre arrondissement donne quelque bien-être à nos petits industriels et à nos petits propriétaires ; mais ce n'est pas là une compensation à laquelle on puisse demander de réparer les torts de l'insurrection navarraise et des prohibitions et des alarmes qui en sont la conséquence inévitable.

BIOGRAPHIE.

Dans les quelques écussons que la biographie peut tracer à Bayonne pour y placer un nom recommandable , nous rencontrerons des hommes dont les hautes vertus , le patriotisme et le talent reviennent à leur ville natale comme un glorieux héritage. Dans les premiers siècles de l'histoire de Bayonne , les mémoires et les chroniques sont avares de noms propres , et c'est à peine si nous rencontrons quelque illustre figure dans les lon-

gues années que nous avons échelonnées derrière nous. Nous grouperons tous ces portraits historiques par leur ordre de date.

Guillaume Gaudin, évêque de Sabine, naquit à Bayonne en 1265, dans la rue Bourg-Neuf, où sa maison peut être encore facilement reconnue à sa vieille architecture et à ses fenêtres en croix. « En-
« tré de bonne heure dans l'ordre des Jacobins,
« dit la nouvelle Chronique, il avait professé la
« théologie à Paris et était provincial à Toulouse,
« lorsque le pape Clément V le nomma lecteur du
« sacré collège, charge qui lui procura le chapeau
« rouge en 1312. » Il se mêla activement aux affaires politiques et religieuses de cette époque et fut envoyé, en qualité de légat, au synode de Valladolid en 1322. Il fit bâtir le couvent des Jacobins à Bayonne, et dépensa de grandes sommes pour la construction d'une partie de la voûte de la cathédrale. Il mourut en 1336 et légua à l'évêque de Bayonne, Pierre de Saint-Jean, une croix enrichie de diamans et quelques livres de grande valeur au XIV^e siècle.

Bertrand Bellas, né également à Bayonne, et surnommé le *Louche*, cordelier et provincial d'Aquitaine, se distingua par une rare éloquence et par sa faveur auprès du pape Alexandre IV.

Pascal de Ville, maire de Bayonne en 1296 et chef d'une famille qui donna quinze maires à la ville, depuis 1296 jusqu'en 1436.

Michel Burendi qui, suivant les rôles gascons, aborda le premier sur les côtes d'Islande, en 1413, sur un navire sorti de Bayonne pour la pêche de la baleine.

Lors du blocus de l'île de Rhé par la flotte anglaise, sous les ordres du duc de Buckingham, en 1627, Vallin et d'Andoins partent successivement de Bayonne avec quarante *pinasses*, essuyant courageusement le feu des Anglais, jettent des vivres dans l'île et la sauvent. Andoins devint officier supérieur dans la marine royale.

Laurent d'Olive, maire de Bayonne en 1636, contribua énergiquement à l'armement de la ville, lorsque les Espagnols se furent emparés de Saint-Jean-de-Luz et du Socoa.

Jean Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, naquit à Bayonne en 1581. « Il descendait, « dit la nouvelle Chronique, d'une famille distin-
« guée dans le commerce et qui avait donné à la
« ville plusieurs magistrats. Ami et confident de
« Jansénius, il contribua principalement à accré-
« diter en France sa doctrine sur la grâce. On a
« de lui quelques ouvrages remarquables plutôt
« par la bizarrerie et la mysticité des idées, que
« par le style et la solidité des pensées. Cependant
« on doit se rappeler qu'il eut pour disciples et
« partisans ces savans et illustres solitaires de
« Port-Royal, que leur génie et leur piété met-

« taient à l'abri des séductions d'un enthousiasme
 « vulgaire. Il vint à Bayonne, vers l'année 1606,
 « avec son ami Jansénius qu'il fit nommer princi-
 « pal du collège. En 1638, le cardinal de Riche-
 « lieu, qui le considérait comme un fou dangereux,
 « le fit enfermer dans le château de Vincennes.
 « Il y subit plusieurs interrogatoires qui, suivant
 « le père d'Avrigny, jésuite, firent plus d'honneur
 « à la subtilité de son esprit qu'à la franchise de
 « son caractère. Mis en liberté le 16 février 1643,
 « il mourut le 11 octobre de la même année. »

Deux années après, un de ses parens, Pierre Duvergier de Hauranne, devint maire de Bayonne. M. Duvergier de Hauranne, membre de la chambre des députés, appartient à la même famille.

L'abbé de Barcous, neveu de l'abbé de Saint-Cyran, dont nous venons de parler, et savant janséniste, attaqua publiquement l'autorité du pape et établit la réforme dans l'abbaye de Saint-Cyran dont il venait d'être nommé abbé. Il était né à Bayonne.

Jean du Bellay, Jacques-Bonne Gigault de Bellefonds et Christophe de Beaumont Durepaire, évêques de Bayonne, le premier en 1526, et les deux autres en 1736 et en 1738, occupèrent le siège archiépiscopal de Paris.

M. de Laborde, né en Espagne, en 1724, de parens français établis à Jaca dans l'Aragon, fut

envoyé dès l'âge de dix ans auprès de J. de Laborde, son cousin-germain, négociant à Bayonne. A l'âge de dix-neuf ans, il était devenu son associé, puis celui de sa veuve, et enfin, en 1751, il était seul chef d'une maison de banque dont le crédit et la prospérité le disputaient aux premières maisons de la capitale. En 1756, il prêta quatre millions à la compagnie française des Indes, et deux années après, s'étant rendu à Madrid pour négocier un prêt de trente millions pour le gouvernement français, il ne put obtenir cette somme ; mais le comte de Valparaiso, ministre des finances, lui offrit à lui personnellement quatre millions de piastres. Telle était la confiance que ses talens et sa loyauté lui avaient conquise en Espagne.

Il déploya bientôt après une grande habileté dans le service des finances de l'armée, et en 1759, il fut créé banquier de la cour. La vie de M. de Laborde resta pure et honorable dans une époque où les financiers se livraient à toutes les déprédations. C'est à M. de Laborde que commencent les rapports directs du gouvernement et de la banque ; c'est de lui que date la puissance politique de la banque en Europe. Nous revendiquons M. de Laborde pour l'honneur de l'industrie ; parvenu, par les voies du commerce, à une grande fortune, à un grand nom dans les affaires, il fut sollicité par le surintendant des finances royales de quitter

Bayonne pour aller prêter au gouvernement l'appui de son talent et de son crédit.

Dans la marine, un grand nombre de Bayonnais se distinguèrent sur toutes les mers, et quelques-uns d'entr'eux parvinrent aux grades les plus éminens. Nous citerons, avant la révolution, le capitaine de vaisseau Larrue, commandant, sous Louis XV, la frégate la *Galère* qui amarina le vaisseau le *Vautour*, commandé par le fameux Broemelger; le capitaine de vaisseau Tournès, le capitaine de vaisseau Ducassou, qui mourut dans les prisons de Londres, et le capitaine de vaisseau Duler, né à Biarritz, qui fit ses premières armes sous M. de Latouche-Tréville et commanda en 1775 le port de Rochefort où il mourut. Pendant les guerres de la révolution, ce sont: le contre-amiral Bergeret dont le nom est européen; le contre-amiral Bruix, originaire de Bayonne et dont un des ancêtres fut maire de cette ville en 1677; le contre-amiral Dalbarade, né à Biarritz et ancien ministre de la marine; le capitaine de vaisseau Dalbarade, cousin du ministre; les deux Roquebert, capitaines de vaisseau; l'un d'eux, Dominique Roquebert, se distingua dans l'Inde; le capitaine de vaisseau Dubourdieu, tué devant Toulon après des prodiges de valeur; le capitaine de vaisseau Despujos, commandant la frégate la *Justice*, qui se battit à brûle-pourpoint contre un

vaisseau anglais auquel il brisa le mât d'artimon et le gouvernail; enfin, le lieutenant de vaisseau Bourgeois dont les nombreux combats sur les côtes de l'Océan sont connus de tous les marins. Depuis l'an VI jusqu'à l'an X de la République, M. Bourgeois, commandant un lougre de quatre pièces de quatre, escorta des convois considérables de navires marchands des Sables-d'Olonne à Nantes. La mer était couverte alors de corsaires anglais; chaque jour, c'était un nouveau combat et une nouvelle victoire, car M. Bourgeois conserva tous ses convois et tint en échec des forces toujours plus considérables que les siennes. Une corvette de guerre anglaise recula même devant son intention évidente de se laisser porter sur elle pour l'aborder. Directeur du pilotage de la barre de l'Adour pendant l'empire, il fut chargé d'aller porter des toiles au Ferrol avec treize trincadoures; M. Bourgeois remplit cette mission et celle de Santander avec l'audace et l'intelligence qui ont signalé toute sa vie de marin. On n'a pas oublié son concours puissant pendant le blocus de 1814, et ses énergiques propositions, toujours paralysées par l'ignorance, la mollesse ou la trahison. Pendant toutes nos guerres de la république et de l'empire, M. Bourgeois rendit les plus grands services à la marine française, et ses combats et ses expéditions, périlleux et glorieux à la

fois, méritaient peut-être plus de retentissement et de reconnaissance.

M. François Cabarrus est aussi une des illustrations de la ville de Bayonne. Établi de bonne heure en Espagne, il fixa l'attention du gouvernement, en lui présentant un projet de papier-monnaie. En 1780, il fonda la banque de Saint-Charles dont il devint directeur. Accusé et emprisonné par un ministre, en 1790, il fut élargi en 1795 et il rentra immédiatement dans la possession de toutes ses charges. Le prince de la Paix le nomma successivement membre du conseil de Castille, comte et ambassadeur à Paris. Le Directoire ne voulut pas d'un ambassadeur espagnol né français, et M. Cabarrus se retira près de Madrid, à Torre-Laguna, jusqu'à sa nomination de ministre des finances par le roi Joseph. Il mourut à Séville, le 10 août 1810.

C'est une chose remarquable que les deux gloires financières les plus honorables et les plus pures appartiennent à la ville de Bayonne. MM. de Laborde et Laffitte donnèrent tous deux un éclat inconnu aux opérations de la banque; ce n'étaient plus des spéculations étroites et intéressées, c'était une mission grande et intelligente qu'ils accomplirent, en expliquant les principes féconds du crédit.

M. Laffitte est né à Bayonne, en 1767, d'une famille pauvre et nombreuse. C'est dans les bu-

reaux de M. Perrégaux, chef d'une maison de banque de Paris, que commença cette aptitude merveilleuse et cette grande fortune populaire. Ses progrès furent si rapides que M. Perrégaux le nomma en mourant son successeur. Son crédit et sa fortune s'accrurent, et son nom devint européen. Depuis 1809, M. Laffitte fut nommé successivement régent de la banque, juge au tribunal de commerce, président de la chambre de commerce de Paris et gouverneur de la banque. En 1814, lorsqu'une contribution de guerre fut frappée sur la capitale, lorsque Blücher menaçait d'incendier l'hôtel de ville, il proposa une souscription volontaire et signa le premier. On sait quel petit nombre de sympathies rencontra sa généreuse proposition. Au retour de l'île d'Elbe, Louis XVIII lui laissa une grande somme en dépôt et il prit au duc d'Orléans 1,600,000 fr. de valeurs au pair. Après Waterloo, Napoléon lui confia cinq millions, sans vouloir de signature. Lors de la capitulation de Paris, et lorsque le mécontentement et le dénuement de l'armée faisaient craindre les plus terribles résultats, M. Laffitte donna deux millions pour la nourrir.

Député de la Seine en 1816, c'est de cette époque que datent ses éloquents et consciencieux luttes politiques. Réélu en 1817, le crédit, basé

sur une administration nationale, et la liberté de la presse rencontrèrent en lui un défenseur courageux. En 1818, il fit à la bourse menacée une avance de cinq millions.

M. Laffitte continua pendant la restauration sa belle mission de député patriote; nous ne le suivrons pas à travers tous ces traits d'énergie, d'éloquence, de bienfaisance surtout, qui ont rencontré des admirateurs dans les partis qui lui étaient hostiles. « Sa caisse, dit la notice biographique de MM. Sarrut et Saint-Edme, était devenue la source universelle où venaient puiser toutes les industries qui périlclitaient. *Il avait le cœur dans la bourse*, répondait à tous les appels. Une foule d'officiers que la chute de l'empereur avait laissés sans ressources; des notabilités libérales, des négocians de tous les partis (nous pourrions citer MM. Jacqueminot, Batbedat, beau-père de M. d'Argout, Foy, Manuel, Méchin, Benjamin Constant etc., etc.); les villes de Salins, de Mulhouse, de Lyon; des chefs d'institutions de Paris; un grand nombre d'entreprises qui avaient un but d'utilité publique, des artistes et des gens de lettres malheureux, des personnages politiques devenus depuis ses ennemis: tout ce qui souffrait était noblement aidé par son inépuisable bienfaisance. » Après

avoir sauvé la fortune du général Foy avec une si généreuse délicatesse, il souscrivit le premier pour 50,000 fr. en faveur de sa famille. En 1824, il vota avec M. de Villèle pour la création de la rente à trois pour cent.

Enfin 1830 éclata : le premier, il mit sa fortune et sa vie dans le combat du peuple qui vainquit. On sait que l'ordre était venu de Saint-Cloud de le fusiller; le peuple disposa encore de cette volonté de Charles X.

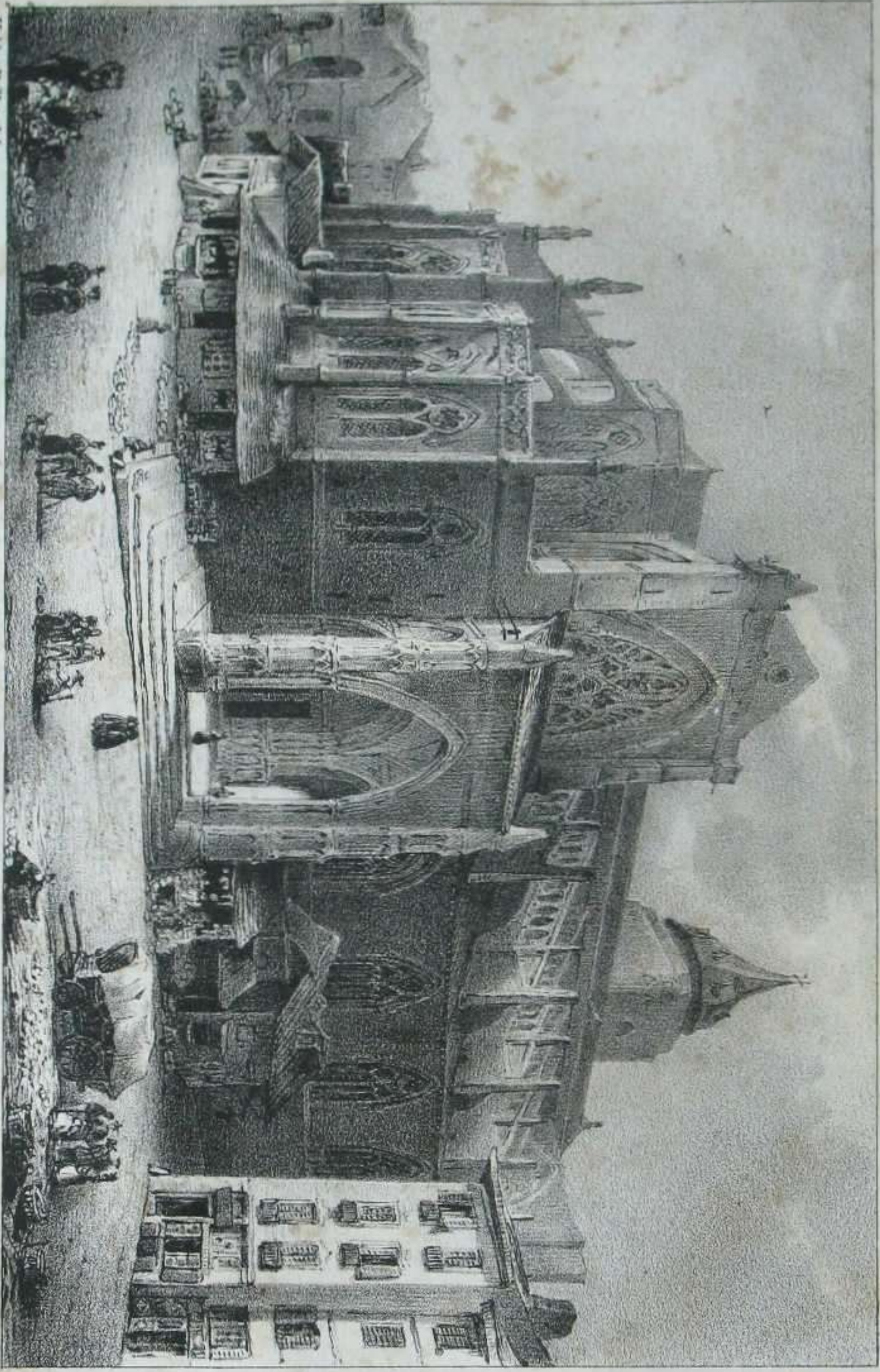
Sorti riche encore, et surtout homme d'honneur et de loyauté intacte, de ses débats avec la banque, M. Laffitte s'est aperçu bientôt qu'il lui fallait recommencer une nouvelle opposition; son discours sur le budget de 1836 est un monument de patriotisme et de haute intelligence. Homme de cœur, de talent et de conscience, M. Laffitte reste député patriote et populaire, citoyen illustre et financier irréprochable.

Parmi les hommes politiques, Bayonne cite à juste titre MM. Basterrèche père, député de l'opposition pendant la restauration, et Faurie, actuellement député. Les connaissances économiques de ce dernier lui ont assigné et lui promettent encore à la chambre un rôle utile et honorable.

En dehors de la politique, nous comptons encore autour de nous quelques savans modestes,

des peintres, des musiciens et des chanteurs dont le nom est connu, dont les travaux mêmes et le beau talent ont été vivement applaudis. Ce sont les premiers fleurons de la nouvelle couronne artistique dont Bayonne veut s'enrichir.





Palatine Chapel of

THE PALATINE CHAPEL OF PALERMO.

Engraved by J. G. B. & Co.

LA CATHÉDRALE.

Qu'est-ce qu'une cathédrale ? l'œuvre d'un homme ? non, c'est l'œuvre d'un temps.

PHILARÈTE CHASLES.

A LA fin du XII^e siècle commença une des plus riches et des plus majestueuses périodes de l'histoire : c'est l'époque où le monde chrétien de saint Louis succède au monde païen de Charlemagne. La féodalité plante ses pennons ; l'art revient d'Orient avec les croisés ; un roi déclare que, puisqu'ils sont Francs de nom, les Français doivent naître francs de corps ; le salaire succède au servage ; les ordres de la chevalerie sont créés et les états européens se constituent. C'est dans ce moment de renouvellement et de triomphe que les églises chrétiennes dont nous admirons encore la belle et imposante architecture, s'élançèrent du sol comme pour être à la fois les symboles

et les missionnaires du culte qu'elles annonçaient. Elles se répandirent sur toute la surface de l'Europe, hautes, hardies, symboliques, riches de sculpteurs et d'arêtes au dehors, sombres, recueillies, mystérieuses au dedans. Toutes portèrent l'empreinte de la même inspiration, toutes se rallièrent à une même forme, toutes, en un mot, exprimèrent une idée commune, le christianisme. Le moyen-âge ensuite, cette époque puissante et féconde sur laquelle s'est greffée, on ne sait comment, cette autre époque bâtarde et corrompue qui commença au régent, le moyen-âge remplit les cathédrales de magnificence et d'éclat; la réforme et les guerres religieuses survinrent et compromirent le règne incontesté du catholicisme.

Aujourd'hui que cette croyance, si long-temps maîtresse et puissante, est à la veille d'être dépossédée de l'empire affaibli dont elle garde les restes, les églises du moyen-âge sont isolées au milieu de nos villes, abandonnées, incomprises et comme détrônées par cette idole d'or et de boue que les temps modernes ont appelée égoïsme. Elles ne sont plus qu'un objet de curiosité et d'étonnement : on les classe comme des objets d'art, et M. Mérimée, inspecteur des monumens historiques, n'avait-il pas reçu mission tout récemment d'en dresser un inventaire archéolo-

gique et d'en expédier des rapports successifs au ministre de l'intérieur ?

Celles qui ont survécu aux étreintes meurtrières de l'école philosophique ressemblent, au milieu de nos populations indifférentes, à des squelettes dont on admire curieusement la charpente gigantesque et les détails, mais froids, sans mouvement, et rebelles même au galvanisme du sacerdoce moderne. Depuis long-temps, la parole religieuse se brise et s'éteint sur le parvis, après avoir traversé sans y pénétrer une foule peu nombreuse et distraite.

Si la foi nous abandonne, l'autel et le temple nous restent, et ces monumens, comme autant d'enseignemens historiques, disent ce que peut une croyance, ce que peuvent les têtes qu'elle inspire, les cœurs qu'elle fait battre et les bras qu'elle fait agir. Voyez devant vous ces masses de pierre qui s'élancent à cent pieds de hauteur; voyez ces croix latines ou grecques jetant à l'Orient et à l'Occident leurs doubles bras gigantesques; voyez ces nefs profondes que l'esprit de Dieu semblait remplir; voyez ces dalles usées par la prière; voyez ces autels chargés de reliquaires, de flambeaux et d'offrandes; écoutez ces orgues à la voix majestueuse; voyez, surtout, ce peuple qui croit et qui prie..... C'était l'église chrétienne au moyen-âge; c'étaient les rois, les seigneurs et

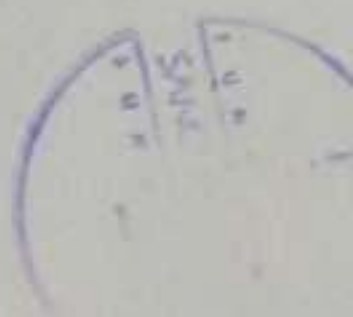
les vassaux, agenouillés sur la poussière sacrée et ralliés sous une croyance commune. L'église, au milieu des villes, était la mère du peuple; elle protégeait ce fils adoptif contre toutes les oppressions; dans son enceinte il y avait asile pour le coupable; au pied de ses autels, le pauvre et le riche étaient égaux; l'épée avait fait les castes, la croix les nivelait. Il n'est donc pas étrange que quelques débris de foi vivent encore au cœur du peuple; le peuple est reconnaissant, et la mémoire du bienfait se retire toujours lentement de lui.

Qui a éteint cette foi, dégarni ces autels, dépeuplé ces églises?..... C'est Bacon, détrônant la scholastique chrétienne pour frayer des routes nouvelles à l'entendement humain; c'est Descartes, invoquant le doute comme base nécessaire de l'examen et de la recherche de la vérité; c'est Locke, donnant un démenti aux idées innées du spiritualisme chrétien; c'est Corneille, ressuscitant la grandeur romaine et initiant les oreilles françaises aux mots inaccoutumés encore de patrie et de liberté; c'est Molière, démasquant les faux dévots et les faux docteurs; c'est Lafontaine, cachant sous la toison de ses brebis ses enseignemens philosophiques, et, pour clore cette grande épopée profane, c'est Diderot, soulevant sur ses larges épaules le globe encyclopédique; Montesquieu,

dressant la grande hécatombe des constitutions du passé; Rousseau, exhumant l'égalité et la souveraineté populaires; Voltaire, enfin, et surtout la bourgeoisie de 89.

Voilà les démolisseurs les plus puissans du vieil édifice; l'esprit de l'époque a fait le reste : les romans ont tué les légendes des saints; les pompes du théâtre ont effacé les solennités de l'église; le drame a fait désertter la prédication; le fouet de la satire et de la comédie a hérité de la discipline du confessional; en un mot, les philosophes, les poètes et les publicistes sont les théologiens, les prédicateurs et les diacres, je ne dirai pas de la nouvelle religion, mais de la nouvelle société.

La description d'un de ces monumens que le moyen-âge nous a légués est aujourd'hui une œuvre d'antiquaire; c'est-à-dire, une œuvre difficile et peu appréciée, une œuvre que le public dédaigne, et, par une fâcheuse habitude, le public dédaigne ce qu'il ne comprend pas. Pour l'artiste, c'est une belle et sainte mission de souffler sur la poussière dont le temps, par couches successives, a revêtu l'épiderme des vieux édifices, de suivre de la main et du regard le travail des époques, d'étudier les rides et les cicatrices que les années et les révolutions y ont creusées et de rencontrer, sous la rouille des pierres, la pensée qui



les a élevées et la croyance qui les a entretenues. La poésie et l'inspiration de l'artiste ne descendent que sur un petit nombre d'ames privilégiées; aussi, est-ce dans un intérêt historique et descriptif seulement que je dédierai quelques pages à l'église du miraculeux saint Léon.

Au premier abord, l'architecture de la cathédrale est lourde, irrégulière, informe; mais à mesure qu'on en parcourt et qu'on en étudie tous les détails, les voûtes, les nefs, les arêtes principales s'élancent, se développent et se revêtent d'un caractère monumental. L'église est vaste: sa forme est celle d'une croix latine, avec des arêtes qui se rattachent extérieurement à la branche principale de la croix et avec un chevet semi-circulaire. Elle est bâtie sur un terrain irrégulier; par son entrée principale qui fait face au maître-autel et qui donne dans la rue de l'Évêché, il faut descendre quelques marches; par son entrée latérale, au contraire, il faut en monter quelques autres, ce qui ferait croire à un exhaussement du sol depuis le coin de cette rue de l'Évêché jusqu'au-delà de la porte latérale des cloîtres. L'entrée sur la place est d'un bel effet; une sorte de dais de pierre jaillit à mi-hauteur de l'édifice et vient s'appuyer sur deux pilastres cannelés et ornés de niches d'un travail délicat. Le porche est formé par trois ouvertures ogivales que partagent ces

mêmes pilastres. L'ogive est la forme caractéristique de l'église de Bayonne; venue d'Orient à la suite des croisés, sa solidité et son élégance l'ont fait adopter dans l'architecture religieuse, et les gracieuses et sveltes constructions des XIII^e et XIV^e siècles ont révélé quel parti on en pouvait tirer pour la décoration. L'ogive a succédé au plein-ceintre, elle l'a détrôné même; avant le XIII^e siècle, elle ne fut qu'un détail de construction; depuis, elle devint type caractéristique, et elle envahit complètement l'architecture de toutes les nations chrétiennes.

La cathédrale de Bayonne et la belle et imposante cathédrale d'Autun remontent à la même date, à l'année 1141; la population toute entière paya les fondemens de la première par une sorte de contribution personnelle à laquelle prirent part et le chapitre et l'évêque Arnaud-Loup Desabat; un habitant de la ville, nommé Faber, donna une carrière enclavée dans son héritage. Ainsi s'éleva l'église de Bayonne, par la pieuse offrande de tous ses habitans; mais ce n'est qu'aux XIII^e et XIV^e siècles qu'elle revêtit un caractère architectural; l'ogive, prodiguée dans tous les détails de sa construction, le prouve suffisamment; au XII^e siècle, en 1141, par conséquent, on ne connaissait pas ce type arrêté et exclusif: l'architecture romane n'était pas encore vaincue.

L'église de saint Léon est entièrement gothique, et on admire en y entrant la hauteur et la correction des voûtes de sa nef principale. Douze piliers détachés et quatre engagés soutiennent les retombées des arcades ogivales qui partagent l'église en trois nefs. Des chapiteaux en saillie et délicatement taillés couronnent les piliers. Une galerie percée d'arcades en ogive, et ornée de colonnettes et de trèfles, règne autour de la nef et du chœur; au-dessus de cette galerie, deux lignes de larges vitraux colorés projettent dans l'église les teintes variées de leurs enluminures. Dans le chœur, les vitraux détruits pendant la révolution ont été remplacés par des vitres ordinaires dont le jour blanc et mat offense le mystère et le silence de la vieille cathédrale. Le maître-autel, isolé au milieu du chœur et placé sur une sorte d'estrade en pierres élevée de cinq marches au-dessus du niveau de l'église, est d'un goût simple et pur; les stalles du chapitre, rangées circulairement derrière le maître-autel, sont ornées d'une foule de sujets habilement taillés sur bois et empruntés au règne végétal. Les six tableaux qui ornent le chevet du chœur, et que l'église doit à la munificence d'un Bayonnais, M. Laborde, sont d'une bonne exécution et appartiennent à l'école de Vien. Une grande toile, placée dans la nef latérale de droite, représente la Cène. Nous n'y avons

pu remarquer qu'une belle tête de vieillard et une lampe placée au-dessus des saints convives, mais dont la lumière blanchâtre et fausse n'éclaire aucune partie du tableau.

De nombreuses chapelles ornent la nef latérale de gauche et tout le pourtour du chevet; nous n'en avons pas compté une seule le long de la nef de droite; il n'y a là qu'un mur uni et couvert d'un badigeon blanc chargé de poussière et de toiles d'araignées. La deuxième chapelle du chevet, la seule dont l'autel soit de marbre, montre deux colonnes corinthiennes et de riches ornemens; elle appartient à l'époque de la renaissance. Cinq niches ou tombes sont adossées extérieurement à la courbe du chœur; sur une de ces tombes dont la date remonte aux premiers travaux de l'église, on remarque une statue d'évêque couchée sur la table, mais couverte de plâtre et dans le plus mauvais état. Les autres tombes sont veuves de leurs évêques en pierre, et il est à croire qu'ils ont été brisés dans la période révolutionnaire; nous ne savons par quel miracle un seul a échappé. L'église est pavée en dalles fort vulgaires: on y rencontre çà et là, surtout dans la nef latérale de gauche, plusieurs pierres tumulaires dont la date remonte à 1700 et 1750; l'église peut avoir 180 pieds de longueur sur 60 de largeur.

Nous avons fixé, d'après les vieilles et jeunes chroniques, la date de l'église au milieu du XII^e siècle (1141.) Elle n'eut pas de voûte d'abord, mais un plafond en bois enluminé à la manière de certaines églises du pays basque. Pendant la domination anglaise, et dans la dernière moitié du XIV^e siècle, l'architecture gothique qui avait déjà atteint un grand développement en Angleterre et dans la France septentrionale, fut appliquée à l'église de Bayonne. Les nefs et les galeries furent construites à la fois, et les léopards anglais, ciselés dans les médaillons des clefs de voûte, constatèrent l'époque irréfutable de sa construction. Les cloîtres placés à droite de l'église présentent un parallélogramme dont les côtés seraient égaux; l'espace compris entre ces côtés a long-temps servi de sépulture aux chanoines du chapitre; on y voit maintenant un saule pleureur, un hêtre et une croix de mission. Les arcades des galeries sont à ogive et à trèfle, portées sur des piliers à colonnettes engagées; c'est la même forme et le même travail que les galeries intérieures dont nous avons parlé; c'est aussi la même date de 1335 à 1400. Les cloîtres sont déjà frappés de vétusté; les arcades se brisent, les détails des trèfles se détachent, et des massifs de grossière maçonnerie ont prévenu çà et là des dégradations plus considérables. A l'extrémité de

la galerie parallèle et adhérente à l'église, on voit une chapelle et un tableau d'un goût détestable. C'est un Saint-Léon, revêtu de ses ornemens épiscopaux et portant dans ses bras sa tête coupée. Le sang jaillit du tronc mutilé, si toutefois on peut appeler sang des coups de pinceau d'un rouge brique et qui ressemblent assez à des tuyaux de plumes tordus. Le long de cette même galerie, et à droite de la porte latérale, deux petites chapelles fixent plus particulièrement l'attention; ces deux chapelles ou encadremens d'autels ne sont séparées que par un mur uni et qui s'élève aux deux tiers de leur hauteur. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un fragment antique dont la date et la destination sont perdues. Dans l'encadrement de gauche, on remarque une ligne semi-circulaire d'anges agenouillés et armés chacun d'un flambeau; une seconde ligne, parallèle à la première, représente quatorze joueurs d'instrumens; on peut y distinguer facilement une sorte de violoncelle, une cornemuse et ce que nous appelons vulgairement un tambour basque. Dans l'encadrement de droite, des anges armés d'encensoirs, deux lions ailés, un aigle, je crois, et une profusion de petites figurines grimaçantes et nues sont groupés autour d'un père éternel. Deux évangélistes sculptés en grand relief se tiennent debout à chacune des retombées des archivoltés

des deux chapelles. Les détails minutieux de ce travail, orné de rinceaux, de feuilles, de clochetons; ces figurines si expressives, composition bizarre et riche à la fois, révèlent suffisamment, ce nous semble, la main habile et patiente des artistes du XV^e siècle, et c'est à cette époque que nous ne craignons pas de fixer leur exécution.

Le clocher, commencé en même temps que l'église, a été abandonné au commencement du XIII^e siècle; on l'a élevé de quelques toises avec la nef principale, puis on l'a abandonné définitivement, après l'avoir surmonté d'un couvercle d'ardoises dont la forme rappelle un ustensile très-vulgaire de nos cuisines. Quant à la distribution intérieure, on n'y a pas touché, en 1702 quoi qu'en puisse dire l'autorité de M. Baylac, et nous sommes persuadés que cet écrivain a voulu parler seulement de l'ornementation, quoique les deux mots se ressemblent peu.

La cathédrale est le seul monument du moyen-âge qui ait survécu dans notre ville. Sa masse extérieure, irrégulière et lourde au premier regard, ne tarde pas à se dessiner avec tout le luxe de ses vitraux, de ses colonnettes et de ses rosaces; on reconnaît aussitôt l'église gothique, le souvenir vivant de ces siècles chrétiens qui ont poussé à un si haut degré de magnificence l'architecture religieuse. Bâtie, suivant la coutume de ces temps

reculés, dans une position élevée, afin que ce symbole du christianisme pût être vu de plus loin, il est difficile d'imaginer un paysage plus étendu et plus varié que celui qui se montre sur la galerie du clocher. La mer, les dunes, les pignadas, les versans pyrénéens, les rians villages du pays basque, Anglet, Saint - Pierre - d'Irube, le Boucau, etc. , marient leurs couleurs et leurs formes dans un admirable panorama.

Des baraques nombreuses, de chétives maisons, se sont adossées aux murs de l'église; un peuple marchand pullule au pied de cet antique édifice qui a déjà reçu la prière de sept siècles écoulés, et qui en attend de nouvelles, quoique moins ferventes, si la vénération archéologique des habitants et la surveillance des autorités lui garantissent une longue vie.



LES CINQ-CANTONS.

Aujourd'hui il lui bat dans la poitrine
un coffre à la place d'un cœur.

H. DE LATOUCHE.

Parlez-vous du peuple de 1836 ?

LE temps, les révolutions ou les conquêtes se sont attachés à poser au front de chaque ville et de chaque population un sceau d'individualisme et d'originalité. Les contrées comme les races humaines se distinguent par la couleur physique ou par les mœurs. C'est tantôt une date monumentale, tantôt une fête populaire, tantôt un usage bizarre; le vêtement uniforme de pierres ou de briques, qui habille extérieurement nos villes modernes, cache d'ordinaire, malgré les lois et les gouvernemens *badigeonneurs*, quelque idée soudaine, quelque coutume révélatrice.

Les Cinq-Cantons, cette bourse de Bayonne en plein air, si bruyante, si indiscreète, si étrange, où se rencontrent chaque jour la banqueroute,

l'agio et le commerce honnête; ce rendez-vous quotidien où s'élaborent les projets et les intérêts financiers de la ville entière, où s'échangent les fatuités de nos jeunes provinciaux et les divagations politiques des notabilités locales; les Cinq-Cantons, qu'il suffirait de caractériser par ce mot expressif d'un juif, interrogé sur ses moyens d'existence, et qui répondit tout naturellement : « Je vais aux Cinq-Cantons; » les Cinq-Cantons, dis-je, sont une des expressions les plus saillantes de la physionomie locale; c'est là que se manifeste d'une manière significative ce caractère méridional tout en dehors, tout exhubérant, tout *épidérme*, si je puis m'exprimer ainsi, installant au milieu d'un carrefour un bureau général d'affaires sérieuses et d'opérations commerciales.

Les Cinq-Cantons, c'est un carrefour central d'où se détachent et s'élancent pour toutes les directions cinq rues qu'on peut regarder comme des artères principaux de la ville. Chaque jour, elles y amènent de la porte d'Espagne, d'au-delà des ponts, de la place d'Armes et des quais de la Nive, une population considérable de négocians, de marchands, de courtiers, d'habitans de la banlieue, d'oisifs, d'Espagnols, de chercheurs et de faiseurs d'affaires. Là, se rapprochent toutes les opinions, toutes les moralités; là, se concentrent tous les rayons du foyer commercial; là, s'arrêtent,

comme des eaux dans un vaste bassin, toutes les nouvelles qui courent et s'épandent dans la ville. C'est la bourse de Bayonne, comme Bayonne est la bourse de tout le département !

J'avouerai franchement mon ignorance de l'origine de cette bourse d'invention méridionale ; toutes les recherches et toutes les questions sont vaines ; tous les chroniqueurs se taisent ; on dirait que cette coutume n'a rien d'individuel et de local, et qu'elle ne donne aucun prétexte aux conjectures historiques et aux fouilles chronologiques.

On est étonné tout d'abord que le commerce de Bayonne, si long - temps récompensé de ses efforts et de son activité par d'heureuses et riches spéculations, n'ait pas songé à se bâtir un édifice où dans les grands jours de solennité financière, puisse s'évertuer, spéculer et jouer à loisir le personnel nombreux des hommes du négoce. Le caractère local a dû s'y opposer constamment, et je n'en voudrais pour preuve que le bâtiment construit en 1733 sur l'ancienne place Grammont, et dont le corps de logis principal devait servir de temple au commerce. De son ancienne destination, il n'a conservé que le nom, car, en 1808, 1809 et 1810, on y vendit largement les denrées américaines, et le temple devint alors une mine féconde pour quelques heureux spéculateurs ; depuis 1830 seulement, je l'ai vu tour à tour local de ma-

noeuvres pour l'artillerie de la garde nationale et salle du conseil de discipline. Aujourd'hui que la garde nationale est morte de fait, l'ancienne *Bourse* s'est transformée misérablement en une remise pour les pièces de quatre de cette même artillerie; dans une des parties latérales se trouve le bureau du port; c'est par là seulement que le malheureux *édifice* n'est pas encore oublié.

Je me trompe : quelques tentatives de réunion y eurent lieu; quelques négocians, bonnes volontés du vieux temps, s'y donnèrent rendez-vous; mais ils furent bientôt forcés de reporter leurs causeries et leur science commerciale aux Cinq-Cantons; là, était définitivement implantée la bourse de Bayonne.

L'origine des Cinq - Cantons, comme bourse commerciale, s'explique, il me semble, par sa position même. Les Espagnols, premiers agens du commerce local, y étaient conduits naturellement par leurs affaires. C'est par là que les rues Salies, du Port - de - Castets, du Pont - Mayou, Orbe et de l'Argenterie les transportaient dans les divers quartiers de la ville; c'est là que, saisis au passage par d'actifs courtiers, ils convenaient avec eux d'une vente ou d'un achat, ils stipulaient du prix de commission, ils projetaient ensemble quelque riche et hasardeuse entreprise. Là, s'aggloméraient aussi les nombreux forains du pays

basque, des Landes et du Béarn, et, un jour de marché, il était curieux de voir ces cinq bouches de rues précipitant incessamment au milieu du carrefour une foule active et pressée que l'oscillation des têtes et des coiffures diverses rendait encore plus nombreuse à l'œil. Cette coutume, sanctionnée par le passage des générations commerciales, et légitimée en quelque sorte par le temps, est arrivée jusqu'à nous sans que les intelligences vieilles ou jeunes du commerce aient jamais songé à transplanter ailleurs leurs opérations et leurs bureaux.

Dès le matin, les groupes se forment aux Cinq-Cantons ; on échange les nouvelles vraies ou fausses, locales ou extérieures, politiques ou domestiques : c'est la défaite d'un chef Carliste ou Christino, c'est la nomination d'un préfet ou d'un garde-chasse ; on discute des bienfaits des eaux de Cambo ou de la vertu tonique des bains de mer ; on calcule les pertes de tel négociant ou les miraculeux bénéfices de tel autre. On y lave aussi et régulièrement le linge sale de la ville ; les malfaiteurs de chroniques et de scandales y sont les premiers et les plus actifs. C'est là l'ouverture de la bourse, la préface de cette page curieuse qui se refait chaque jour. Puis, et à onze heures, c'est le bruit, c'est la foule, ce sont les affaires, les pourparlers, les querelles, les reconnaissances

intéressées, les faux sourires, les flaneries, les riens, etc. C'est un pêle-mêle de chapeaux et de berrets; ce sont mille discours qui se mêlent, se fondent, grossissent, s'effacent les uns dans les autres, depuis le petit clapottement aigre et fêlé d'un créancier impatient, jusqu'à la rude basse-taille de quelque riche financier.

On raconte que certains groupes y sont disposés toujours de la même manière, comme les premiers pions d'un damier qu'on avance habituellement du même côté. Ici, on fait des nouvelles; plus loin, on les glane; d'un autre côté, on les commente : en un mot, c'est le bazar moitié français, moitié espagnol, moitié basque, où viennent aboutir quotidiennement tous les fils commerciaux et politiques des deux pays. Il est de ces physionomies qui y apparaissent régulièrement depuis trente ans et dont l'absence impliquerait à coup sûr mort ou du moins paralysie de leurs différens propriétaires. Il est de ces utilités industrielles qui s'y perpétuent par filiation, et qui y prennent pied comme les chiendens sur les terrains gras et fumés.

Le commerce de Bayonne, tout de spéculations lointaines, de transactions et de cabotage, s'est fait sans difficulté des mœurs actives et toutes extérieures. Après le crédit, c'est l'empressement qui fait les affaires : sur nos quais, sur nos places,

dans nos rues, partout le haut et le petit commerce s'installent et prennent leurs aises : ils savent bien qu'ils n'ont pas à craindre de rivaux, et qu'après le génie militaire (Bayonne est place de guerre), la voie publique leur appartient sans contestation.

Une fois la bourse fermée, ou plutôt les Cinq-Cantons dégarnis (ce qui a lieu vers 4 heures), par les rues aboutissantes s'écoule la population commerciale; les uns, pâles et attiédés par quelque interdiction, saisie, sinistre ou mésaventure soudaine, se meurtrissent la poitrine en attendant mieux; les autres, épanouis et les mains crispées de joie dans leurs poches, semblent calculer le chiffre éventuel des bénéfices qu'ils viennent de réaliser. A ceux-ci, la prospérité actuelle; à ceux-là, la déception et aussi l'espérance; car tout recommence le lendemain, et les *constitutionnalismes* européens ont soin de faire sourire bien souvent les coffres-forts de nos grands et petits spéculateurs.

Les Cinq-Cantons voudraient, sur l'une des faces des maisons qui les entourent, un cadran mobile qui marquerait quotidiennement les différents taux du 5 p.%, de l'emprunt des Cortès, du 3 p.% d'Espagne, de l'emprunt royal, des différés, etc. C'est à ce thermomètre tout puissant, c'est à ce suzerain capricieux de toutes les bour-

ses , que s'adresseraient chaque jour, avant onze heures, les ferventes prières des sectateurs de la hausse et de la baisse. Quelles expressions significatives et inconnues ne surprendrait-on pas dans ces regards aimantés par l'aiguille, et que de richesses nouvelles à ajouter aux observations de nos physiologistes ! Sait-on bien que l'égoïsme et l'intérêt sont les deux passions les plus vivaces et les plus ardentes dans nos cœurs de 1836 !



LES ALLÉES-MARINES.

Il est très - profitable d'étudier
quelques détails de mœurs sur les
promenades publiques.

Voyage inédit.

LE patriotisme local a oublié à Bayonne un des hommes qui réunissent les plus beaux titres à sa reconnaissance. M. de Moracin , maire (*) *bien-nal*, élu en mars 1727, créa cette admirable promenade d'été et d'hiver, cette promenade favorite et toujours nouvelle dont les étrangers emportent un vif et riant souvenir. Ce n'était d'abord qu'un terrain coupé d'eaux fétides et boueuses, où venait s'amonceler depuis un temps immémorial le lest des navires. M. de Moracin et le corps de ville firent terrasser ce sol inutile; des arbres

(*) Depuis 1692, le maire était élu pour deux ans par le corps des notables. Les réglemens portaient le nombre des électeurs à vingt et un au moins.

y furent plantés jusqu'à la ligne des nouvelles fortifications, et les Bayonnais de 1727 eurent, à quelques pas de l'ancienne place Grammont, une promenade enchantée d'où le regard suivait déjà les eaux vertes de l'Adour et le paysage posé sur ses bords.

On se contenta long-temps de cette première enceinte : mais, en 1774, la promenade franchit elle-même ses barrières et s'élança jusqu'au bosquet qui fut commencé à cette époque. Ce fut là une seconde période des Allées-Marines ; une noble ambition semblait les précipiter sur les traces de la rivière. Dans cet intervalle, en 1756, elles s'étaient détournées brusquement à gauche et avaient reçu de la municipalité de ce temps le nom d'allées de Paulmy. Un marquis de Paulmy, ministre, était venu à Bayonne ; le nom de ces allées fut une ingénieuse adulation dont le noble courtisan dut conserver bonne mémoire. Elles s'étendaient jusqu'à l'ancienne porte d'Espagne, laissant à leur point de départ un large espace vide où fut planté, depuis 1815, le rond-point de hauts peupliers que nous admirons peut-être pour peu de temps encore. Plus loin, et jusqu'au pied des remparts, une vaste esplanade, revêtue d'un gazon toujours vert, sert de glacis ou de Champ-de-Mars et s'étend jusqu'à la lisière des fossés.

Les Allées-Marines et les allées de Paulmy traversèrent ainsi notre orageuse et immortelle révolution de 89, abritant les causeurs de ce temps-là, tous ceux que leur jeunesse ou leur âge avancé n'appelaient pas sur ces nombreux champs de bataille où nous défendions contre les soldats étrangers nos foyers et notre indépendance. Là, se tenaient ces conciliabules où les vieillards discutaient la valeur d'un bulletin de victoire; là, étaient la prière avant le repas et la prière après le repas; là, s'élaboraient les transactions commerciales et les projets de famille; là, comme aujourd'hui, se rencontraient parfois la préface et la conclusion de quelques engagements de cœur.

Les Allées-Marines, comme tous les environs de Bayonne, ont eu à souffrir des mutilations du blocus de 1814; des arbres nombreux et déjà florissans tombèrent sous le canon ennemi; le sol fut remué et bouleversé; l'approche des allées interdite, les fidèles durent long-temps gémir de cet impôt frappé sur leurs habitudes de promenade, de causerie ou de recueillement. Cependant, lorsque lord Wellington exporta de France son industrie militaire, les Allées - Marines furent bientôt restaurées, et de nouvelles avenues s'étendirent jusqu'à la chaussée construite en 1831, pendant l'administration de M. Lanne. Alors elles se montrèrent dans tout leur gracieux

développement, s'adaptant docilement aux courbures majestueuses de l'Adour. Depuis l'ancienne porte, sans architecture et sans goût, que les nouveaux travaux ont déjà fait disparaître et qui commençait la promenade, et en passant par ce damier d'arbres majestueux qui s'adossent aux chais par le bosquet, par le pont du Moulin et par la cale des nageurs, on peut compter trois époques différentes, trois âges des Allées-Marines : 1727, c'est-à-dire, premiers arbres alignés et plantés, la création et l'enfance ; 1774, plantation du bosquet, c'est-à-dire, la jeunesse, l'âge de développement ; enfin, 1814, c'est-à-dire, une seconde période de développement ; il ne s'agit pas ici de vieillesse ou de décadence : je prévois encore pour les Allées-Marines de belles destinées.

Dans quelle ville de France et peut-être d'Europe, trouverait-on, par exemple, une promenade plus vaste et aussi merveilleuse par sa hardiesse, ses points de vue et ses paysages, si le quai interrompu à l'extrémité des Allées-Marines et la jetée interrompue du lazaret venaient à se rejoindre tout à coup, resserrant les courans de l'Adour dans leur ligne conquérante, et nivelant la dune de Blanc-Pignon ? Ces eaux stériles de la rivière, qui vont battre contre la chaussée de 1831 jusqu'à la pointe de cette dune où se trouve aujourd'hui la passe des navires, seraient détournées ;

ces gazons boueux disparaîtraient ; le terrain s'élèverait uniformément et prolongerait les Allées-Marines qu'on voit à regret s'arrêter jusqu'au lazaret, en se frayant un passage à travers les pignadas, ces bois indigènes si verts et si jeunes qui donnent tant de vie et de fraîcheur à nos côtes.

Il se peut que la chose soit difficile et coûteuse, mais elle n'est pas impossible ; et ces embellissements me paraissent d'ailleurs pouvoir se lier utilement au projet d'*encaissement* que nos vents si variables semblent emporter aussitôt qu'il est conçu. Pourquoi ne ferait-on pas, pour la partie supérieure de l'Adour, ce qu'on a fait si heureusement pour sa partie qui touche à la mer, et ces deux murs de maçonnerie de 1300 toises de développement, depuis le Boucau et le lazaret, ne sont-ils pas un bel et fécond exemple ?

Si jamais, dans la suite des municipalités et des ministères des travaux publics, ce projet qui saille à tous les regards et que chacun a pu concevoir comme moi dans son ensemble, vient à être exécuté, Bayonne aura atteint de ce côté toute la perfectibilité possible, et peut-être alors la barre, cette capricieuse et fantasque ennemie du commerce local, aura ouvert une passe large et profonde aux navires appelés dans la Méditerranée par le *Canal Galabert*. C'est l'avenir que

je souhaite de tout cœur à la ville et à sa population !

Je reviens aux Allées-Marines, que j'avais abandonnées un moment pour des *idéautés* et des *créations* jusqu'ici *fantastiques* ; aussi bien, mon lecteur Bayonnais me saura gré de ne pas allécher plus long-temps ses appétits d'amour-propre local.

La beauté de la promenade à laquelle je destine ces lignes ne réside pas dans sa disposition, dans son alignement, dans son feuillage ; car on conviendra que cette longue ligne de *chais*, bâtiment massif, lourd, bas et sale, l'interrompt disgracieusement, et je ne sais vraiment quelle administration mal inspirée a pu permettre une semblable *plantation* ; on conviendra qu'il s'y trouve aussi des allées mal percées, des arbres maigres et rabougris, et des bancs moisissus ou trop rares ; en cela, les Allées-Marines ressemblent à une foule de promenades obscures indignes d'une biographie sérieuse. Mais la beauté de celles-ci est toute relative ; elles sont admirées pour leur position, pour la citadelle qui, sur son mamelon vert et riant, les domine ; pour l'arsenal qui, à ses pieds, montre aux promeneurs ses magasins et ses chantiers ; pour ce beau et large fleuve qui les vivifie de ses navires, pour cette brise du large qui vient chaque jour les rafraîchir.

Asseyez-vous par une belle matinée de prin-

temps au fond de la promenade, et laissez courir vos regards dans toutes les directions : deux collines (celle de la rive gauche a servi de redoute en 1814, et fesait partie de cette vaste ligne de circonvallation qui ceignait la ville à cette époque), toutes accidentées de maisons de campagne, courent parallèlement à la promenade et semblent aller se joindre, comme deux bras qui s'enlacent, au-dessous du Boucau, emprisonnant les belles eaux de la rivière dans un cadre de verdure et de sable. Si l'œil remonte au contraire vers la ville, c'est le Saint-Esprit, posé sur la rive droite et inondé de soleil; puis, le clocher de la cathédrale, qui montre au-dessus des arbres sa tête grise et gigantesque; puis encore, et comme fond de ce magique tableau, les premiers versans pyrénéens, la montagne des Trois-Couronnes, la Rhune, le Mondarrain, etc. Descendez rapidement du fond du bosquet vers la nouvelle chaussée: tout marche, tout s'élançe avec vous, et les maisons de campagne, et l'Adour, et les collines, et les arbres, et les navires; tout s'anime et se meut; on dirait que cette nature vive et colorée est impatiente de son immobilité. Et puis, c'est à chaque heure du jour un aspect varié, une nuance différente: tantôt, c'est la marée montante qui grimpe le long des quais, amenant avec elle la brise du large et envahissant de toutes parts le bassin du

fleuve; tantôt, c'est le flot qui se retire et découvre sur son passage les mousses, les algues et les enrochemens : merveilleuse périodicité qui jette autour de nous tant de fraîcheur et de vie, et qui donne dans tous les ports de l'Océan la marée pour auxiliaire au commerce.

Je regrette que mes engagements d'auteur m'aient forcé à faire de la *description* à propos des Allées-Marines, car les descriptions, c'est chose surannée lorsqu'il s'agit de reproduire un site ou des sensations que chacun est à même de juger et de comprendre d'une manière différente. Pour les promeneurs habituels des Allées, ma prose sera si pâle et si froide, que je leur conseille de laisser ce chapitre ou de s'en dédommager par une course jusqu'aux ruines de l'ancienne verrerie.

Il me reste à parler des différentes variétés de promeneurs qui s'y succèdent quotidiennement, depuis le fidèle habitué oisif et digérant, jusqu'à l'homme d'affaires peu observateur et empressé. Ce sont d'abord, et depuis le lever du soleil, d'honnêtes bourgeois, négocians ou industriels, qui y commencent leur traitement hygiénique, ou qui viennent y préluder aux travaux de leur journée, en empruntant à cet air vif l'élasticité ou la lucidité nécessaires. Vous les reconnaîtrez facilement à leur pas rapide, à leurs allures allongées : le temps est compté à ceux-là ! Depuis

midi jusqu'à trois ou quatre heures, c'est le règne du cure-dent : partout les digestions s'élaborent ; partout des visages épanouis, des yeux brillans, des lèvres humides, des démarches graves et recueillies ; on voit que ces gens-là, jeunes ou vieux, apprécient leur dîner ; on voit qu'ils ont conscience de ce moment solennel consacré par cet aphorisme de Brillat-Savarin : « On ne vit pas de ce qu'on mange, mais de ce qu'on digère. » Ils s'asseoient régulièrement sur plusieurs bancs, fument un cigarre, tracent avec une canne des lignes sur la poussière ou regardent la rivière passer : occupations qui ne demandent ni tension intellectuelle ni dépense de forces physiques.

Puis, ce sont les bonnes au rond-point de peupliers, toutes préoccupées des indiscretions qu'elles échangent ; puis, et depuis six à sept heures (nous sommes en été), le monde élégant, les femmes qui se montrent ou les hommes qui regardent ; c'est, en honneur, l'espèce la moins curieuse et la plus banale.

Enfin, et aussitôt que la nuit tombe, usez de précaution : faites sonner vos éperons, tousssez ou chantez faux, n'importe ; car si vous n'y veillez, il est ordinaire à cette heure de se jeter à travers une aventure discrète et prudente, ou de rencontrer au passage une industrie malheureusement commune et qui exploite la sottise ou l'immoralité.

La ville entière y passe chaque jour avec ses bigarrures d'âges et de sexes, avec ses affaires et ses plaisirs; une promenade aux Allées-Marines est une portion de l'air que respire tout Bayonnais.

La foule du dimanche semble respecter aussi le recueillement de nos belles allées; elle se hâte de porter au glacis sa gaieté bruyante et ses habits de fête; c'est là que ce vaste tapis de gazon qui s'étend jusqu'aux fossés, s'émaille des couleurs les plus vives; c'est là que resplendissent éminemment et pêle-mêle la soie et la perkale, le diamant et le strass, les papillottes et les berthes, les mains et les figures rouges, les gants jaunes, les cravates blanches et les boutons de métal, les regards séduisants ou jaloux, l'idiôme gascon et le parisien déguisé, les mots heureux et, plus souvent, les mots malheureux; en un mot, toute cette friperie physique et morale qui habille partout notre désespérante nature. C'est un bazar de jeunes filles à marier et de veuves à reprendre: c'est un muséum de modes et de chroniques: c'est d'abord le chapeau, représentant de la haute classe; puis, l'élégant mouchoir, et, entr'eux, le bonnet tiers-état, degré intermédiaire de l'échelle sociale des femmes à Bayonne.

Tout cela va et vient, se croise et bourdonne: tout cela parle de politique, d'amour, d'Espagne, de commerce, des affaires des autres surtout; tout

cela dépense gaîment deux à trois heures du dimanche.

Veillez aussi à la dernière allée du côté du glacis; là, se tient la censure en permanence; c'est la mise en état de siège de tout ce qui passe: si vous êtes brun, blanc ou cendré, si vous êtes marié ou célibataire, si vous avez les jambes grêles ou l'habit mal coupé, si vous êtes un sot ou si vous avez de l'esprit, si vous avez failli, si vous cherchez femme ou fortune, si votre voisine est indiscreète, si vous passez souvent dans la même rue, si vous rentrez après dix heures; défiez-vous de la dernière allée du côté du glacis, un jour de dimanche!







Hilens - Ballef

VILLE DU CIMMENTIERIE ANGLAIS.

Lith. Koenigsdorff & Co.

LE CIMETIÈRE ANGLAIS,

ÉPISODE DU BLOCUS DE 1814.

A la mémoire des officiers anglais,
tués dans la sortie de la garnison de
Bayonne, le 14 avril 1814.

Dédicace du cimetière.

Sous le canon de la citadelle, et au pied de ces hauteurs de Montaigut que le blocus de 1814 a rendues célèbres, connaissez-vous ce vallon resserré et couvert d'épaisses fougères, qu'il faut chercher péniblement à travers des sentiers glissants et pierreux. Calme, solitaire et animé seulement par les cris bucoliques des troupeaux et des jeunes pâtres, le vallon s'ouvre, au Nord-Ouest, sur un admirable paysage : les maisons du Boucau, étagées au milieu des arbres et des taillis, l'Adour recourbant sa large et rapide nappe d'eau,

les pignadas tachetant les dunes de sable de la rive gauche, les toits rouges du lazaret, la mer au loin comme une écharpe étincelante, et le phare de Biarritz que les dentelures de la côte placent à l'œil au milieu de la commune d'Anglet. L'ouverture du vallon est si étroite et si habilement ménagée, que le fleuve, le Boucau, les bois de pins et la mer s'alignent, se groupent et s'harmonient : au premier plan, ce sont les bruyères épineuses qui déchirent vos pieds, des vaches qui paissent dans les ajoncs, et un enfant rose et brun, accroupi dans un champ ; puis, les navires mouillés en rivière ou quelque voile que le soleil éclaire à l'horizon.

Ce vallon, aujourd'hui si ignoré et qui semble raconter toute une vie bornée, saine et laborieuse, était rempli, au mois d'avril 1814, d'hommes, de chevaux et de bruit. Tous ces côteaux où croissent et s'étendent paisibles les fougères, les genêts épineux et le thym des champs, étaient occupés par une brigade anglaise, formée du 2^e régiment de la garde royale, de détachemens des 1^{er} et 3^e de cette même garde et du 60^e régiment d'infanterie de ligne. Des postes avancés étaient placés sur toutes les hauteurs, dans tous les défilés, et, pendant ces nuits transparentes et fluides de notre Midi, on pouvait apercevoir du haut de la citadelle, et à l'aide d'une bonne lunette, les

baïonnettes des sentinelles anglaises brillant au milieu des arbres. De l'embouchure de l'Adour à la Haute-Nive, c'était un vaste camp au milieu duquel la ville et la citadelle, ceintes de murailles et de canons, semblaient défier les combinaisons stratégiques et patientes ou les attaques soudaines de l'ennemi.

Les guinées anglaises ont malheureusement une grande célébrité, même en France, et en 1814, il faut le dire la rougeur au front, elles eurent la puissance de désarmer des bras vigoureux et des poitrines intrépides jusque-là. On céda à cet attrait de l'or qui est un culte aujourd'hui; les paysans vendaient et louaient chèrement leurs vivres et leurs fermes aux Anglais; on spéculait sur les approvisionnements et sur l'avenir de l'invasion; on achetait quelques-uns de leurs chevaux pur sang pour en conserver le souvenir, et des écrivains vantaient leur modération, lorsqu'ils étaient les maîtres sans doute de nous rançonner plus durement. Ce n'étaient là pourtant que des détails du drame de 1814, et ces quelques pages ne suffiraient pas aux courages, aux sacrifices et aux dévouemens que réveilla et provoqua le danger de la patrie.

Bayonne, bloquée par une armée de 40,000 hommes, avait résolu de se défendre avec opiniâtreté, et sa garnison et ses habitans, inspirés



par un même courage et par un même enthousiasme, dévoués au service des postes avancés et de l'intérieur de la place, avaient déjà fait éprouver de cruelles pertes à l'ennemi. Chaque jour le canon de la citadelle détruisait les ouvrages des travailleurs anglais, et allait chercher, jusque derrière leurs retranchemens, ces soldats insoucieux que leurs habits éclatans désignaient de si loin à l'habileté de nos pointeurs. La nuit seule interrompait cette canonnade impitoyable, et c'était alors un spectacle plus bizarre : les feux des bivouacs s'étendaient de toutes parts autour de la ville assiégée ; ils étincelaient au milieu des arbres, au pied de quelque ferme isolée, ou dans le pli protecteur d'un mamelon, et on voyait parfois, sur le point éclairé, se découper vivement la silhouette des soldats anglais, hanovriens ou portugais. Rien n'est aussi imposant que ces longues nuits pleines de silence sur ces champs de bataille où des milliers d'hommes se reposent ou attendent ; on croit, à chaque instant, que mille cris vont éclater, que ces canons, qui semblent échanger un regard fixe et muet à travers les ténèbres, s'allument tout à coup et que la bataille va recommencer avec fracas. Mais le repos et le silence continuent ; les feux mêmes finissent par s'éteindre, et les sentinelles elles-mêmes, au pas d'abord impatient et pressé, s'arrêtent, écoutent et s'appuient sur leurs armes.

Or, le 14 avril 1814, à deux heures et demie du matin, un soldat de la garnison se glissa sans bruit sur les parapets de la citadelle, du côté où les murs offrent peu d'élévation. Le sabre entre les dents, il s'aida des pieds et des mains et il parvint au talus rapide qui semble continuer le rempart; il échappa par de merveilleuses précautions à la vigilance des postes avancés, et il arriva, en suivant le versant méridional des hauteurs de Montaigut, jusqu'auprès des sentinelles anglaises placées au pont du moulin, sur le chemin du Boucau. Arrêté aussitôt et désarmé sans résistance, cet homme demanda à être conduit devant le général en chef; sa prière était si instante et les quelques mots qu'il adressa au commandant du poste si significatifs, qu'on n'hésita pas à le satisfaire. Le général Hope avait établi son quartier-général au Boucau, à portée du pont qui pouvait le ramener sur la Bidassoa et de la flotte nombreuse qui entretenait la sécurité et l'abondance dans son armée. Le pauvre et chétif village de l'Adour était devenu une riche et populeuse résidence; le luxe anglais avait déjà transporté sur ce terrain sableux et désert des pacotilles de fantaisie dans des magasins élégans et des tavernes confortables où, pour le genièvre ou le champagne, soldats et officiers étaient les bienvenus.

Tout dormait, hommes, chevaux et navires; la flotte anglaise se pressait le long des jetées de pierre; le petit hâvre était encombré de chaloupes et d'embarcations, et le fleuve noir et paisible réfléchissait seulement quelques feux éloignés. Le déserteur français fut conduit à travers des affûts, des canons, des voitures et des boutiques portatives, dans une maison d'assez belle apparence devant laquelle deux sentinelles se promenaient régulièrement. Dans un salon du rez-de-chaussée, sur une table à jeu, une carte déployée laissait voir un plan de Bayonne, de la citadelle, des camps retranchés, etc. Des épingles noires et rouges, plantées dans la carte, déterminaient les positions occupées par l'armée assiégeante et les avant-postes de la garnison. Deux bougies consumées à moitié attestaient un travail récent, et, dans un coin obscur du salon, sur un canapé, dormait un officier d'ordonnance anglais tout armé et éperonné. C'est là que le déserteur français se trouva en présence du général Hope que l'aide de camp avait fait prévenir et qui s'était levé à la hâte. C'est là que, moyennant un prix convenu, il révéla au général la sortie projetée de la garnison, le nombre d'hommes qui devaient composer les colonnes d'attaque et l'heure de la sortie; le général Hope donna aussitôt des ordres; les officiers d'ordonnance coururent aux diverses

positions occupées par les troupes anglaises, mais il n'était plus temps; les tambours et le canon se faisaient entendre, et les troupes françaises se précipitaient au pas de charge.

En effet, on n'avait pas tardé à s'apercevoir à la citadelle de la disparition du déserteur, et la sortie, fixée à cinq heures, avait eu lieu immédiatement (trois heures du matin). Les postes avancés de l'ennemi étaient seuls sous les armes, et avant que les colonnes du Boucau et de Hayet eussent eu le temps de se rallier et de marcher sur le théâtre du combat, la garnison avait repris vaillamment, et au fil de la baïonnette, toutes les positions dont elle avait été maîtresse avant le 27 février. Sur le plateau de Montaigut avait eu lieu le combat le plus terrible et le plus longtemps disputé; la maison Monet et les retranchemens anglais, pris et repris quatre fois, se pavèrent de cadavres; enfin, le terrain resta aux braves bataillons français des 82^e, 26^e et 70^e de ligne. Les troupes anglaises, culbutées dans les revers de Montaigut, se retirèrent alors dans le petit vallon dont nous avons parlé au commencement de cet épisode. Le déserteur, qui venait de vendre lâchement la garnison, servait de guide au général Hope, lorsque les balles des voltigeurs du 82^e abattirent le chef anglais et tuèrent le traître sur place.

Les batteries de la citadelle dirigeaient en même temps un feu terrible sur le petit vallon où les troupes des 1^{er}, 2^e et 3^e régimens de la garde royale anglaise, et du 60^e de ligne, se retiraient en désordre ; malgré les plis du terrain, les boulets creusaient les rangs et frappaient sans relâche les officiers, les soldats, les chevaux et les arbres qui se trouvaient sur le chemin de leurs terribles ricochets.

Un magnifique cerisier s'élevait à gauche du petit vallon, sur une pente couverte de hautes fougères foulées et déchirées. Le terrain fut rapidement couvert de cadavres, et le tronc de l'arbre garda merveilleusement un boulet, comme pour y conserver la date d'un combat et d'une époque mémorables. Autour de cet arbre furent ensevelis les officiers tués à ses pieds dans la journée du 14 avril, et c'est là l'origine de ce modeste et historique cimetière, si paisiblement caché dans la commune de Saint - Etienne. Pendant seize années, quelques pierres grossièrement taillées signalèrent seules aux habitans et aux visiteurs la sépulture des officiers anglais. Les soldats avaient été enterrés pêle-mêle là où ils étaient tombés, et les paysans montrent encore sur toutes ces hauteurs, jusqu'au Boucau, de petits tertres protégés par une croix et abrités le plus souvent par des taillis : c'est le dernier souvenir du blocus de 1814.

En 1830, une sorte de souscription fut ouverte dans le 2^e régiment de la garde royale anglaise, appelé *Coldstream*, et M. Harvey, consul à Bayonne et ancien capitaine dans ce même régiment, fut chargé d'acheter le terrain où reposaient ses compagnons d'armes et d'y faire construire un mur de clôture. Bientôt, en effet, le cimetière s'éleva; quelques arbres y furent plantés, et une sorte de pierre tumulaire, placée debout à une des extrémités du monument, rappela le nom des morts et la date de la sortie de la garnison de Bayonne. On lit les noms suivans sur les tombes distribuées sans ordre dans le cimetière :

G. Callier, et H. Sullivan, baronnet et membre du parlement, lieutenans-colonels (*) du régiment de *Coldstream*, 2^e de la garde.

W. G. Crofton et W. Burroughs, capitaines dans le même régiment.

F. Vachell et W. Pitt, enseignes dans le même régiment.

W. Vanc, enseigne dans le 1^{er} régiment de la garde.

C. L. White et J. B. Shiffner, capitaines, et F. Halbourne, lieutenant dans le 3^e régiment de la garde.

J. Hamilton, lieutenant dans le 60^e de ligne.

(*) Les capitaines de la garde royale anglaise jouissent du grade de lieutenans-colonels.

Voilà ceux qui ont obtenu les honneurs de l'építaphe et qui dorment paisibles, à 300 lieues de leur patrie, sur quelques pieds de terre qui leur appartiennent et qu'ils ont achetée à un assez haut prix, pour que notre susceptibilité française ne puisse pas s'en offenser.

Le monument du *Coldstream Guards* est devenu, depuis 1830, le but des pèlerinages d'une foule d'Anglais que leurs affaires ou leurs goûts cosmopolites ont amenés dans nos contrées. On assure même que quelques-uns d'entr'eux, sous l'influence d'une pensée exclusive de piété nationale, ont fait le voyage de Londres pour contempler un instant la tombe de leurs compatriotes et pour en emporter des feuilles ou des fleurs mémoratives qu'ils plieront précieusement dans leur album, et qu'ils classeront plus tard dans leur musée domestique, entre un fragment de lave que l'action du feu a capricieusement tordu et quelque onyx de Bengale. Il y a quelque chose, en effet, d'aventureux et de bizarre dans la destinée de ces hommes du Nord que la fatalité a retenus pour toujours au fond de notre France méridionale, et les fleurs qui croissent sur leurs tombes valent bien la peine qu'on en enrichisse l'album d'un artiste ou d'un oisif.

VOS FEMMES.

Hormis le secret de leur âge que les femmes cachent avec le plus grand soin, vous saurez tous les autres, après quelques heures d'observation.

Jacques ARAGO.

LA plus inoffensive esquisse des mœurs locales est toujours dangereuse, car il est rare en province de ne pas rencontrer de ces natures disgracieuses qui s'attribuent fatalement les travers ou les vices qu'un livre peut s'aviser de fouiller; il est rare de ne pas marcher sur l'ombre d'un bibeaux ou d'un atrabilaire et de ne pas écraser la queue d'un serpent; si le poison vous atteint, tant pis pour vos veilles, tant pis pour votre livre: le débit se borne aux hommes de sens, et, dans ce cas, votre spéculation, qu'elle soit intellectuelle ou financière, échoue tristement à sa première expédition.

Si de telles défaites attendent le biographe raisonneur et imprudent qui porterait une main hardie sur l'arche des inviolabilités provinciales, que deviendra le disgracieux crayon qui, dans une étroite localité, peindra une vie, des mœurs, des habitudes et des nuances dont chaque trait s'adresse à la partie la plus susceptible, la plus délicate, la plus aimante de notre société, les femmes ? où trouver une palette assez bienveillante et des couleurs assez radoucies pour traiter un sujet si plein de perfides séductions ? où trouver des lecteurs assez faciles pour croire qu'en ébauchant des esquisses aussi dangereuses, une plume n'obéit à aucun sentiment d'amertume et qu'elle raconte seulement de laborieuses observations. La charte sociale nous a placés de manière à faire douter de l'impartialité et de la tempérance d'un homme, lorsque les femmes viennent à poser d'aventure pour quelques pages arrachées à ses études ou à ses loisirs. Pourquoi cette défiance peu généreuse ? nos mères et nos sœurs ne sont-elles pas des femmes, et qui n'a aimé avec tendresse et abandon sa sœur ou sa mère ? qui n'a pleuré sur leurs tombes, ou qui, loin d'elles, n'a pas trouvé pour elles des prières ferventes ? Les femmes ! c'est le commencement, le milieu et la fin de notre vie ; c'est l'enfance par une mère, la jeunesse et l'âge mûr par une maîtresse

ou une épouse, la vieillesse par une compagne aimante et attentive. C'est d'abord un saint amour, une naïve tendresse ; puis, l'enthousiasme ou la passion ; enfin, l'amitié calme et satisfaite. Pour de si nombreux bienfaits, ne trouverons-nous pas un peu de reconnaissance ; et les cheveux blancs des mères et la tendresse des épouses ne nous inspireront-ils pas un peu d'indulgence pour ces imperfections et ces faiblesses que nous flétrissons avec un emportement si intéressé ?

N'est-ce pas le tort de notre époque railleuse et sceptique de n'avoir jamais parlé des femmes avec justice, et n'est-ce pas encore le tort de notre incrédulité et de notre impertinence, si elles ont cherché, avec une tenacité jalouse et intelligente, à être autre chose que des nécessités de ménage ? Qu'en ont fait nos romans, bon dieu ! nos romans si universellement lus, qu'ils font en quelque sorte et en partie la morale et les mœurs de notre temps ? Qu'en ont-ils fait ? des patientes impossibles, des héroïnes ridicules, d'ennuyeuses vestales ou d'impures Vénus. Ce sont des natures forcées, des cordes détendues qui n'ont plus de sons appréciables à l'oreille, des intelligences fausses, des grimaces qui apparaissent dans les mauvais rêves ; en un mot, des êtres qui n'ont ni âge, ni sexe, ni caractère. Les romanciers appellent cela des femmes, et les trois quarts de nos

beaux esprits ont habitude de puiser leurs types et leurs inspirations à cette source si limpide.

A la vérité, pour qu'un romancier s'empare d'une femme, il faut qu'elle soit marquise ou comtesse, élevée dans un illustre pensionnat, initiée déjà aux sentimentalités de Grandisson et de Werther. Aussi, marquises et comtesses ont été si prodigalement dépensées que toute la noblesse d'Europe ne doit plus suffire à un budget aussi élevé. Partout, du reste, mêmes traits, mêmes vertus, mêmes fadeurs, mêmes ennuis : une demi-douzaine d'esquisses tout au plus, qui font vivre annuellement plusieurs centaines de volumes !

Dans nos provinces du Midi où le vent est plus ferme et le soleil plus ardent, on rencontre difficilement de ces exceptions blondes et pâles, aux passions bien nivelées, froides et compassées dans un salon, froides et compassées dans un boudoir, de ces femmes enfin tellement façonnées au *savoir-vivre* et aux belles manières, qu'avant de s'évanouir, elles regarderont autour d'elles pour calculer une chute gracieuse. Ce type-là n'appartient ni à notre pays, ni à nos mœurs, ni à notre climature !

Bayonne touche à l'Espagne, et sa population prend une part de son soleil et de sa nature forte et colorée, comme ces végétaux différens de formes et de vigueur suivant le sol qui les féconde.

Vos femmes ont gardé un type exceptionnel et elles semblent n'avoir demandé à l'Espagne que des tons plus fermes et mieux arrêtés. *Un type méridional* est encore une de ces banalités que les beaux esprits du Nord exploitent avec une merveilleuse assurance, et il serait curieux d'entendre leurs conjectures physiologiques en face d'une belle femme de la Guipuzcoa, blonde comme une norvégienne, et armée de larges pieds comme une lyonnaise.

Ne cherchez donc pas le type de vos femmes ailleurs que dans la riche et belle nature qui vous environne ; vous rencontrerez bien en Navarre et en Aragon des yeux noirs et des teints bruns comme à Bayonne ; mais on conviendra facilement que ce ne sont pas des ressemblances telles, qu'elles donnent à deux populations la même physionomie. A mon avis, vos femmes sont essentiellement françaises ; comme toutes celles qui puisent aux leçons de notre moderne civilisation, leur vie est toute extérieure, toute *résonnante*, et je ne sache pas que, pour leur plaire, il faille être autre chose que Français comme elles, intelligent et expansif comme elles.

Pour le caractère et les habitudes, comme pour les traits physiologiques et les vêtements, il y a à Bayonne deux classes de femmes bien distinctes et nettement dessinées.

On compte chaque jour les regards de dédain que les bourgeoises jettent aux grisettes, qui se vengent à leur tour par de vives épigrammes. D'aristocratie, il en existe si peu qu'elle ne présente ni personnalité ni différence : le commerce maritime s'est chargé depuis long-temps d'effacer les blasons et les armoiries.

En aucun lieu pourtant, l'orgueil de la collerette n'est porté plus loin : il y a, je crois, des bourgeoises aux grisettes et des grisettes aux bourgeois, réciprocity d'instincts jaloux et rivaux. Les bourgeoises envient sans doute aux grisettes leur grace, leur coquetterie sans pareille, leur fraîcheur et ce je ne sais quoi de hardi qui plaît chez elles seules ; les grisettes ont le tort, à leur tour, d'envier aux bourgeoises les colifichets de ce luxe monotone qui a envahi les classes aisées. Cette ligne de démarcation est seulement sensible chez les femmes ; il faut rendre cette justice aux hommes qu'on ne trouve pas à Bayonne de dédains héréditaires. Remerciez le commerce : c'est encore lui qui a fait cela.

La toilette, cette déesse cosmopolite qui obtient partout un culte si fervent et si assidu, a ici de nombreuses dévotes ; la modeste robe de percale, le simple fichu de linon, et surtout le pail-laca ou le madras aux vives couleurs, élégamment drapé sur une jeune tête, luttent sans désavan-

tage avec les riches étoffes et les préparations élastiques.

A la vérité, les femmes dont la fortune peut suffire aux caprices du luxe en font d'habitude un usage disgracieux. L'élégance est sacrifiée de telle façon à l'éclat, au contraste des couleurs, à l'échafaudage splendide des étoffes et des bijoux, qu'on dirait parfois de ces images magnifiquement enluminées dont on récompense les enfans studieux : quelques heureuses innovations ont lieu cependant, et la simplicité élégante et de bon goût menace de détrôner sans retour les oripeaux d'un luxe disgracieux.

Le caractère local, comme il arrive partout, s'est réfugié tout entier chez les grisettes, cette population vive, coquette, agaçante et qui convient si bien à votre ciel capricieux, à vos eaux si belles, à vos paysages si riches et si variés. Voyez cette tournure gracieuse, ces traits moqueurs et expressifs : la vie ne court-elle pas à pleins bords sous ce teint ferme et plein d'animation ? Voyez surtout ces corsages d'une correction si orgueilleuse ; voyez ce costume et cette coiffure inimitables : n'est-ce pas là un de ces souvenirs que le voyageur emporte et qu'il n'oublie pas ?....

Les grisettes de Bayonne, fières d'avoir attaché elles aussi quelque illustration à leur ville, sont

brunes, avec des cheveux bruns ou noirs; leurs pieds sont très-provinciaux et ont l'habitude de recouvrir plusieurs pavés à la fois; souvent leurs mains ont une forme distinguée, et leurs yeux noirs prennent une expression de bonté et de hardiesse à la fois, dont il est difficile de ne pas admirer l'originalité.

Un estimable esprit de corps les défend avec vigueur contre toutes les attaques que leur jeunesse, leur beauté et leur indépendance rendent fréquentes; aussi, malheur aux intempérances de langue qui peuvent les atteindre; leur morsure ne se fait pas attendre, et il est difficile de résister à cette volubilité de langage qui désarçonne les plus intrépides. Leur éducation toute entière se fait dans des ateliers où la médisance les dédommage d'un travail assidu et souvent pénible; les plus mûres instruisent les plus jeunes: les bals, les promenades et les adorateurs *sigisbés* viennent ensuite; c'est ainsi qu'elles traversent gaîment les premières années d'une vie qui aboutit presque toujours au mariage. Et, parfois, cette vie ne cesse pas un instant d'être utile; à peine jeunes filles, le prix de leur travail concourt à l'existence commune de la famille; mariées, c'est à l'époux, c'est aux enfans qu'elles dévouent leurs soins et leur amour.

Si nous franchissons maintenant quelques de-

grés de l'échelle sociale, l'éducation des femmes de la classe aisée est si généralement détestable dans toute la France, que nous ne chercherons pas une exception à Bayonne. Ici comme ailleurs, on trouve des pensionnats à qui je rends la justice de croire qu'ils ressemblent aux autres; ici comme ailleurs, on apprend aux femmes à remplir dans le monde un rôle souvent forcé et contre lequel leur vocation se révolte; puis, ces connaissances officielles qui constituent une *brillante* éducation leur sont transmises avec si peu d'intelligence et si superficiellement, qu'il ne doit pas être étrange de les rencontrer dans le monde avec de grandes prétentions et un peu d'amabilité conventionnelle, mais sans instruction réelle. Leur cœur est la seule chose à laquelle on n'ait pas pris garde; leur esprit, on le gâte avec des mensonges; leur aptitude, on la fixe sur des frivolités; de telle sorte qu'on fait des précieuses souvent ridicules de quelques femmes intelligentes et estimables.

Dans un salon, après un regard scrutateur et rapide qui analyse en un instant cent coiffures et cent toilettes, une femme ainsi élevée se pose, se drape, avance ou retire son pied, sourit agréablement ou fait une moue dédaigneuse, accepte ou refuse une contredanse et médit des autres femmes qu'elle jalouse. Ceci fait une fois, elle

recommence sans fatigue et sans ennui, et cela pendant tout un carnaval, pendant toute la belle saison de sa vie, pendant toute sa vie. Toutefois, vos femmes ont du tact, de la dignité même parfois; mais cette dignité elles la compromettent souvent par un dédain ridicule et injustifiable. Le dédain, du reste, peut servir de contenance : tant de sottises se cachent d'ordinaire sous un front orgueilleusement plissé!

A Bayonne on rencontre les femmes, partout et à chaque instant, sur les ponts, dans les rues, sur les promenades, dans les magasins de modes et de nouveautés, etc.; on dirait que leur sang vif et pressé a besoin de ce contact continu de l'air extérieur. On cause dans la rue, on fume dans la rue, on s'occupe dans la rue, toujours au soleil, toujours en face du voisin et sous les yeux du public; de là vient sans doute cette affection malade du pays, ce *tic* impérieux à fouiller dans la vie des autres; de là, cette curiosité insatiable qui se fait un aliment de tout; de là, ce besoin de tout savoir, de tout interpréter; de là, cette épidémie locale qui s'exerce avec une effrayante tenacité sur les personnes et sur les choses. Ailleurs on médit, ici on calomnie souvent : l'honneur, la considération, les secrets de famille, tout est de bonne pâture pour satisfaire cette sollicitation irrésistible; on dirait des ennemis per-

sonnels qui s'acharnent, et ce sont tout bonnement d'honnêtes voisins qui causent; ceci n'est pas seulement un travers personnel aux femmes, les hommes y prennent aussi une large part, et ils ne s'y montrent pas les moins inventifs et les moins opiniâtres.

Malgré les taches nombreuses qui viennent nuancer si diversement notre malade espèce humaine, on aime à y plonger sans cesse le regard et l'observation; on aime à anatomiser ces mœurs, ces usages, ces couleurs auxquels notre froide mais productive civilisation a laissé quelque virginité. Il est si fastidieux de rencontrer partout les traces indélébiles de ce niveau inévitable, et de trouver sous sa plume un sol épuisé et cent fois battu! Ici, du moins, les masques ne sont pas tous pâles et uniformes; les caractères et les passions conservent encore quelque vivacité comme le ciel et les eaux; les femmes, avec des défauts communs à toutes les femmes de France, y sont plus mobiles, plus passionnées, meilleures peut-être, et la vieille histoire de Bayonne compte quelques pages qui font honneur à leur courage, à leur patriotisme et à leur sensibilité.

Comme toutes les femmes fortement impressionnables, les Bayonnaises aiment la musique et la danse; les bals à demi-champêtres qui ont lieu

tous les dimanches, la fréquence des soirées pendant le carnaval, témoignent suffisamment d'un goût bien prononcé que le carême éteint cependant par ordonnance *spirituelle*. La musique partage avec la danse les faveurs des Bayonnaises, ou plutôt elles sont confondues l'une et l'autre dans leur affection et dans leur reconnaissance. Les soirées musicales sont rares pourtant, ou si quelques amateurs se réunissent, ces exceptions n'impliquent pas un goût qui veuille aller jusqu'à l'étude.

Les Bayonnaises n'aimeraient-elles la musique que pour la danse?... je le croirais facilement : la musique est un art qui veut des efforts et une intelligence particulière ; les mêmes sons n'arrivent pas de la même manière à des oreilles différentes : on écoute aussi la musique avec le cœur ; mais dans nos villes de province, on n'a que de rares occasions d'exercer les facultés les plus intimes et les plus délicates du goût ; en un mot, la musique est ici plutôt un stimulant et une distraction qu'un sentiment et un admirable langage.

Cette éducation raide et incomplète, si malheureusement importée, a gâté ici jusqu'au langage des femmes, et il est habituel de leur entendre fausser et mettre à mal cet accent parisien qui a le mérite si appréciable de ne pas être une dis-

gracieuse copie. Les pensionnats de Bordeaux ont fait cela ; ils ont introduit cette ridicule afféterie qui étonne et afflige à la fois, et dont la plupart de leurs succursales de Bayonne ont eu grande hâte de s'empresdre. Des femmes élevées ainsi sont rarement capables d'une causerie sérieuse et intime : il ne leur reste plus qu'un esprit docile, complaisant et borné, qui se tient toujours prêt, suivant les lois de l'amabilité, à se jeter tout entier dans la circulation et à passer, comme la petite monnaie, de main en main pour l'usage du premier venu.

Je ne saurais dire jusqu'à quel point les passions fortes et dramatiques peuvent trouver place dans leur cœur. On a pris aujourd'hui l'habitude de faire passer un amour du cœur à la tête ; là, il peut enivrer un moment, mais il s'éteint bientôt : nos vins les plus chauds et les plus généreux se digèrent vite !

D'ailleurs, il serait de mauvais ton d'installer un roman dans la vie réelle. Si quelque passion vient à pénétrer profondément dans le cœur d'une femme ou d'une fille et à y rester, une phtysie pulmonaire s'en mêle doucement et tout est dit : quant au suicide, auquel les femmes semblent avoir pris goût en raison de sa nouveauté, il ne se montre dans nos provinces qu'à de bien rares intervalles.

Une physiologie conjugale serait aussi riche à Bayonne qu'en toute autre ville de France : mais ce n'est pas là un caractère individuel et original, et, sous ce rapport, et depuis long - temps, la France et l'Europe sont au même niveau de civilisation.

D'ailleurs, n'est-il pas vrai que, de l'avis de tout homme de sens, une femme légitime doit être une compagne douce, patiente, sans jalousies, ni caprices, aimant le sommeil et s'entretenant avec intelligence dans un équilibre conjugal convenable? Or, je sais de bonne part que vos femmes sont fidèles à toute cette vie de calme et d'utilité, et que leurs allures un peu vives, leur gaîté toute en dehors, leur humeur active, s'amendent inévitablement au double serment de la loi civile et de la loi religieuse.

N'est-il pas vrai aussi que, dans nos pays méridionaux, cette poésie dont on veut bien dorer nos mœurs et notre caractère, n'existe qu'extérieurement et physiquement; qu'elle est toute entière dans le ciel pur et chaud, dans la fraîcheur des paysages et dans cet air énergique qui fait vivre plus vite et mieux? N'est-il pas vrai que cette poésie s'adresse plutôt à nos yeux qu'à nos cœurs?... Nous regardons, mais nous ne sentons pas. La poésie, du reste, n'est pas toujours dans une vie exceptionnelle et tourmentée;

elle peut être aussi une divinité douce et bien-faisante, la gardienne du foyer domestique, et surtout aujourd'hui où les églises et les académies la bannissent, ne vient-elle pas s'asseoir auprès du berceau d'un enfant et sourire à la sombre rêverie du pauvre? La poésie est partout : il faut savoir la chercher et l'aimer; calme, indulgente et bourgeoise, nos paisibles villes méridionales l'accueilleront avec reconnaissance. C'est à cette seule condition que les femmes lui ouvriront la porte du gynécée.

Dans ces quelques pages que j'écris avec la conscience de n'avoir pas trop dit, il se trouve sans doute des détails incomplets, des aperçus généraux qu'il faut lire sans esprit de localité, et surtout sans se préoccuper des dix à douze femmes qu'on peut connaître et que le hasard a faites peut-être irréprochables. La société nous a placés vis à vis de l'autre sexe dans un état de défiance constant; nous sommes toujours lents à estimer les femmes et faciles à les flétrir; nous sommes injustes, en un mot, et cependant nous voilà déjà bien loin de ce concile de prélats italiens qui leur refusa même une âme.

Nous sommes injustes, car nous prétendons les connaître et nous les jugeons d'ordinaire du haut de cette position de supériorité que la société nous a faite, et que nous reconnaissons sans

vouloir l'abandonner. Mon impuissance est donc chose ordinaire; si quelque spirituelle douairière de soixante ans avait voulu me raconter sa vie sans fard et sans réticences, peut-être vous eussè-je montré dans l'âme des femmes des mystères et des nuances qui resteront pour nous la lettre close d'une langue inconnue. Mais, vous le savez comme moi, les femmes savent parfois mourir avec leur secret.



DE L'ÉTABLISSEMENT

DES

JUIFS**EN DEÇA DES PYRÉNÉES.**

Il faut une longue étude pour rechercher dans les chronologistes juifs, les pères de l'église, la législation de l'empire, les conciles et les monumens de tous les pays, les traces d'une nation qui a traversé les sociétés du moyen-âge, sans laisser plus de souvenirs dans les annales contemporaines, que n'en laisse un voyageur dans la mémoire d'une peuplade barbare. CAPEFIGUE.

(Histoire philosophique des Juifs.)

LA vie aventureuse et persécutée du peuple juif à travers ces nombreuses nations mortes et détruites avant lui, est un des phénomènes les plus singuliers de l'histoire. Ses longues luttes avec les légions romaines, ses émigrations et ses souffrances, ses coutumes, ses *captivités*, sa foi persévé-

rante et ses patientes humiliations, partout où il s'efforçait de relever son autel et son dieu, forment un drame plein de naïveté antique et de passion, et les malheurs de Jérusalem, de ses pontifes et de ses prêtres deviennent une sublime et douloureuse épopée.

Cette grande nation juive, un moment victorieuse des Assyriens et l'alliée de Rome, puis écrasée par les légions de Titus, courbée aux humiliantes proportions de province romaine, dispersée sur la surface de l'empire, conserve encore assez de gloire pour que les doctrines nouvelles du Christ lui empruntent ses lois et ses prophéties. Bientôt, cette religion persécutée et fugitive, forcée de fermer ses temples et d'emporter ses vases et ses livres saints, abandonne quelques-uns de ses disciples à Mahomet pour écrire le Coran : ainsi, le judaïsme ouvre l'église et la mosquée qui le renient et le frappent au nom des principes qu'il a fondés. Toutes les sectes, toutes les croyances se rallient contre lui dans une haine commune ; on eût dit que le peuple juif était une victime expiatoire dévouée à toutes les vicissitudes, à toutes les douleurs, à toutes les catastrophes !

Aussi, n'est-ce pas aux proportions spéciales de ce livre que peut être réservé un récit aussi merveilleux et aussi fécond ; nous lui demanderons seulement quelques renseignemens néces-

saires à notre sujet, et on nous saura gré peut-être de n'avoir pas craint de remonter dix-huit siècles pour arriver plus intelligemment à l'établissement des Juifs dans nos pays. Nous ne promettons qu'une vue historique, rapide et impartiale, où nous ne voulons maintenir la parole qu'aux faits, en les dépouillant de tout esprit passionné ou systématique.

Quelques années avant l'apparition du Christ et les miracles de sa parole, Rome et Jérusalem devinrent alliées : la première, dans un but tout politique d'influence et de protection; la seconde, pour opposer les légions romaines à ces ennemis nombreux qui, de la Syrie ou du désert, menaçaient chaque jour son existence et ses richesses. Sur ces entrefaites, éclata la longue lutte des Phariséens et des Saducéens : les premiers, docteurs ascétiques et observateurs austères de la loi; les seconds, philosophes faciles « qu'on avait vus, « dit M. Capefigue, charger leur tête de couronnes de fleurs, à la manière des prêtres de « Vénus assyrienne, et sacrifier au pied du tabernacle des victimes défendues. » Les Arabes et les Romains, tour à tour appelés par les deux partis et par les deux pontifes rivaux, Hyrcan et Aristobule, frappèrent Jérusalem par d'énormes impôts et payèrent leurs campagnes avec les vases d'or et les riches étoffes du temple. Les derniers

princes Machabées et les Hérodes soutinrent longtemps une guerre cruelle et sanglante; enfin Hérode se vendit à Antoine et triompha. Alors eut lieu, d'après les conseils du rabbin Schemai, la restauration du temple de Jérusalem par Hérode; voici comment un auteur moderne raconte cet événement si remarquable dans l'histoire d'Israël :

« Mille chars transportèrent la pierre de Tyr et
« le cèdre du Liban, artistement travaillés par dix
« mille ouvriers, sous les ordres d'un grand nom-
« bre de sacrificateurs de la race d'Aaron : le
« vieux temple n'offrait rien de comparable à ces
« riches galeries où des colonnes entrelacées de
« fleurs couleur de pourpre et de ceps de vigne
« en or soutenaient des chapiteaux en pierre blan-
« che de cinq coudées. Le sanctuaire, qui avait
« éprouvé les ravages de la guerre, fut restauré,
« et Josèphe ne manque pas de rappeler que les
« habits des sacrificateurs et des lévites, usés par
« le temps, furent renouvelés par la libéralité
« d'Hérode. Le jour de l'inauguration du temple,
« le prince se rendit, avec toute sa cour, dans le
« lieu saint. Trois cents bœufs, royale hécatombe,
« furent immolés sur l'autel des sacrifices, et le
« sang des victimes réjouit encore Israël, selon
« l'expression d'un thalmudiste. »

Les dissensions intérieures, un moment endormies, se réveillèrent bientôt avec plus d'emporte-

ment : Hérode, vieillard énervé par la débauche, qui avait dépouillé les tombeaux des anciens rois de Juda pour payer les fêtes et les plaisirs d'Auguste, meurt, après avoir prononcé l'arrêt de sa femme Mariamne, la dernière des Machabées, et après avoir livré aux licteurs ses deux fils Alexandre et Aristobule. La Palestine fut aussitôt divisée en trois ethnarchies : la Judée, l'Idumée, Samarie, Sébaste, Ippon et Jérusalem échurent à Archélaüs, un des fils d'Hérode ; mais l'effrayante tyrannie dont il écrasa le peuple appela l'attention d'Auguste, et la Judée devint province romaine, en conservant toutefois ses mœurs, sa religion et ses lois.

L'empire romain était déjà peuplé de leurs colonies nomades, et malgré la prévention antique qui pesait sur toute la race juive, partout et souvent elle trouva des historiens, des poètes ou des orateurs pour réhabiliter ses institutions et ses mœurs. Rome elle-même ouvrit les palais de ses patriciens aux affranchis juifs, et on vit longtemps ces derniers, tour à tour intendants aux terres d'Afrique et de Sicile, gladiateurs dans le cirque ou marchands sous les portiques, conquérir leur droit de bourgeoisie dans la ville immortelle, et se rendre industriels et puissans par la protection ou par la richesse. La corruption mit bientôt aux mains des Juifs le secret des plus

hautes familles; d'antiques traditions avaient accrédité leur science des astres et leur merveilleuse habileté dans la composition des filtres, et on vit accourir en foule dans leurs mystérieux laboratoires tous ceux qui demandaient à l'avenir une promesse et une prophétie.

Des émigrations nombreuses avaient déjà entamé profondément les populations de la Judée; la Grèce, l'Italie, l'Arménie et l'Inde utilisaient les industries ingénieuses des Juifs, et ce devait être un singulier spectacle, au temps de la pâque, que ces nombreuses caravanes d'israélites se dirigeant vers Jérusalem, et secouant sur le seuil du temple la poussière lointaine de toutes les contrées de la terre. Ces retours périodiques de la nation nomade prouvent assez le lien puissant qui unissait dans une croyance commune tous ces hommes dispersés et fervens.

Pendant toute la durée de l'empire romain, les Juifs firent de nombreux et terribles efforts pour conserver leur indépendance ou plutôt pour défendre le temple saint et les rites de leurs ancêtres, et ce sont d'admirables pages que celles de l'historien Josèphe, racontant la chute de Jérusalem sous les efforts des aigles romaines. Vaincus et gardés à vue par les légions, ils protestent encore par une sourde fermentation, et lorsque le temple détruit fit place au cirque païen, les vieil-

lards, les jeunes gens et les femmes israélites achetèrent aux soldats le droit de pleurer sur cette terre souillée. Une puissante insurrection signala encore le règne d'Adrien : les légions romaines furent une fois battues ; mais elles vainquirent à leur tour, et Barchocheba, le prétendu messie, qui avait exploité un moment le fanatisme guerrier de ses compatriotes, entraîna avec lui les derniers débris de l'indépendance d'Israël.

Cependant l'esprit de nationalité, la foi religieuse, la confiance dans l'avenir de cette nation qui semble faire spectacle aujourd'hui de son ancienne splendeur sur toute la surface du globe, n'avaient pas été atteints. Depuis cette terrible catastrophe de Jérusalem, les Juifs, réhabilités à cause de leur persévérance et de leur courage, inspirèrent aux autres peuples une sorte de curiosité admirative. On se groupa, pour ainsi dire, autour de leur croyance ; on aima leurs livres, on admira leurs prophètes.

Jérusalem avait subi le sort de Carthage séditieuse : ses palais et ses maisons avaient été rasés ; ses magnifiques jardins, plantés de sycomores ; plus de 100,000 israélites morts pendant le siège par la faim ou par le glaive ; 97,000 distribués comme les vases d'or du temple, entre les vainqueurs, et 700 choisis parmi les mieux faits et les plus robustes, traînés à Rome pour orner le triomphe



de Titus : tels avaient été les terribles résultats de cette lutte gigantesque entre l'enthousiasme religieux et l'esprit de conquête. Désormais les Juifs étaient sans patrie religieuse, et leur temple ne devait plus se relever; mais leur foi n'en était pas altérée, et leurs rabbins et leurs docteurs n'avaient rien perdu de l'autorité de leur parole. Ils traversèrent ainsi plusieurs siècles, tantôt persécutés, tantôt applaudis; mais l'antique nation d'Israël était en pleine décadence, et le jeune christianisme ruinait chaque jour l'influence de la synagogue. Le règne de Julien-l'Apostat lui permit un moment d'espérance : mais *Sion captive*, suivant l'expression du *Thalmud*, ne se releva pas, et ces milliers d'hommes et de femmes en habits de fête, qui étaient accourus pour aider à la restauration du temple, se dispersèrent pleins de désespoir.

Cependant le code théodosien plaça les Juifs sous la commune protection des lois de l'empire; ils en obtinrent le libre exercice de leur culte, la dispense de tout service personnel pendant le jour du sabbat, l'autorisation d'exercer les professions libérales, et la faculté de posséder des propriétés territoriales et des esclaves. Mais ces libertés civiles ne les dédommagèrent pas longtemps de la ruine de leur indépendance politique. Le christianisme, devenu puissant, les rejeta

bientôt en dehors des principes du droit commun. Le code et les *novelles* de Justinien leur interdisent la faculté de transmettre leurs biens par succession ou de les léguer par testament; ils ne peuvent plus posséder des esclaves ou remplir des fonctions publiques; il leur est enfin défendu de construire de nouvelles synagogues. L'église chrétienne, d'abord proscrite, proscrivait à son tour.

A chaque nouvelle persécution qui frappait le peuple juif, les sages et les docteurs se répandaient dans toutes les contrées où s'élevait une synagogue pour y ouvrir des écoles publiques ou recevoir le *didrachme imposé aux Juifs, dispersés pour les besoins des écoles et la nourriture des docteurs*. M. Capefigue a mis en ordre avec beaucoup de méthode de volumineux renseignemens sur l'organisation des études dans les académies juives; nous lui emprunterons quelques lignes de son récit, et, pour terminer cette rapide introduction, nous y ajouterons un coup d'œil sur la position commerciale des Juifs dans toutes les contrées où la décadence de Jérusalem les avait relégués.

« Le rabbin Juchasin, dit M. Capefigue, a fait
 « un traité particulier sur le mode d'enseignement
 « dans les écoles, et quoique la plupart de ses
 « exemples soient puisés dans les académies de

« la captivité d'Orient, de la Mésopotamie et de
« Babylone, il est à croire que les mêmes usages
« étaient observés dans les écoles d'Occident.
« Deux fois par an, savoir, dans le mois de
« février et dans le mois d'août, les disciples se
« rendaient aux différentes académies, pour y
« être interrogés sur les livres saints et les pieux
« commentaires dont l'étude leur avait été recom-
« mandée par les chefs des académies. Ces disciples
« formaient plusieurs classes dont chacune était
« composée de dix jeunes israélites. La première,
« distinguée de toutes les autres, fournissait les
« docteurs appelés *princes* dans la synagogue; les
« autres classes occupaient des bancs inférieurs
« dans une hiérarchie déterminée. Le dernier
« jour du sabbat, au mois de février, le chef de
« l'académie interrogeait les disciples. Il commen-
« çait par les *princes*, et pendant qu'il leur adres-
« sait des questions sur la loi et les décisions des
« docteurs, les autres disciples, pleins de respect,
« gardaient le silence; ensuite ils dissertaient en-
« tr'eux sur les points douteux ou controversés,
« et lorsqu'un passage de l'Écriture ou des pro-
« phètes offrait un sens incertain ou une solution
« difficile, les maîtres et les rabbins le paraphra-
« saient pour le rendre intelligible à tous. Le
« dernier samedi qui précédait la pâque, on lisait

« le livre de la *Mischna* (*) sur le Sanhédrin , que
 « les disciples s'expliquaient mutuellement. Lors-
 « que l'un d'entr'eux montrait de l'ignorance , les
 « *princes* de l'académie lui adressaient de vifs
 « reproches. Quelquefois les disciples argumen-
 « taient contre les chefs eux-mêmes , et les discus-
 « sions graves et respectueuses étaient consignées
 « par un scribe dans les registres publics.

« Les principales de ces écoles dans la captivité
 « d'Occident, furent celles de Tibériade et de
 « Jafné. Trois mille élèves *s'abreuvaient*, dans cette
 « dernière , à la source de science. »

« Nous ne nous mêlons point de trafic , dit
 « l'historien juif Josèphe, nous mettons tous nos
 « soins à cultiver nos vignes et nos oliviers. » —
 En effet, l'ancien peuple hébreu s'adonnait ex-
 clusivement à l'agriculture et à la vie pastorale ,
 et, lors de la construction du temple de Salomon,
 il ne dérogea un moment à ses mœurs antiques,
 que pour témoigner de son dévouement au culte
 de Jéhova, par une offrande digne de lui. A cette
 époque remontent, assurent quelques historiens,
 les premières tentatives de navigation des popu-
 lations juives : les Tyriens durent être aussi leurs
 premiers maîtres. Cependant, jusqu'à la ruine de
 Jérusalem par Titus, les Juifs qui habitaient la

(*) Le livre des traditions.

Judée s'occupèrent peu de transactions commerciales; seulement la fondation, pendant le triumvirat des Hérodes, des villes maritimes de Joppé, d'Ascalon et de Césarée, et l'affluence rapide des navires d'Orient et d'Occident qui y abordaient, durent déterminer la vocation commerciale des Juifs; leur puissance politique n'existait plus.

Mais lorsque la charrue passa sur les ruines de Jérusalem, suivant la belle expression du *Thalmud*, les Juifs, dont quelques-uns avaient été vendus dans les marchés publics, se répandirent par milliers dans toutes les provinces de l'empire, où le luxe de Rome avait porté ses corruptions et ses prodigalités. Ils profitèrent avec une rare intelligence de tous ces besoins qu'une civilisation décrépète créait chaque jour en Italie, et ils devinrent habiles dans toutes les branches du négoce, dédaigné alors par les nobles romains.

L'usure était connue à Rome lors de la grande émigration juive, et nous ne partageons pas l'avis de certains historiens qui lui attribuent l'importation en Italie de cette industrie, fixée et limitée d'ailleurs par les lois romaines. Les Juifs, persécutés, déplacés, troublés tout à coup dans leurs habitudes, dans leurs mœurs, dans leur vie pastorale, exploitèrent avec succès le luxe et les vices frénétiques de l'empire, et si l'usure devint un de leurs mobiles de richesse les plus puissans, c'est

qu'elle était déjà une fatale nécessité de cette société luxueuse et épuisée, et qu'elle devenait aussi, dans les mains de la nation vaincue, un instrument de vengeance contre la nation victorieuse.

L'histoire du peuple juif arrive ainsi jusqu'à l'invasion des Barbares et à l'agonie de Rome, et leurs débris dispersés sont forcés de se façonner à de nouvelles mœurs, à de nouvelles habitudes et aux besoins d'une société nouvelle. Dans l'Italie du moyen-âge, les Juifs deviennent les trésoriers du pape et les riches banquiers des républiques naissantes; en Allemagne, ses nombreuses divisions politiques, ses évêchés, ses électors, ses villes libres ont chacun des lois particulières que les Juifs subissent, malgré leur inébranlable persévérance dans leur croyance antique; en Espagne, tantôt soumis aux évêques visigoths, tantôt asservis par les califs, leurs rabbins, au milieu de cette époque d'ignorance et de trouble, écrivent leurs meilleurs ouvrages de médecine et de philosophie. Avec leurs travaux intellectuels se développe le commerce, devenu le mobile et le but de leur merveilleuse activité.

Voyez-vous ces donjons d'où se précipitent des hommes d'armes pour dépouiller les voyageurs et les marchands; voyez-vous ces cités chrétiennes où la race juive inspire le mépris et la haine; voyez-vous ces bûchers et ces tortures où les

croyances sont reniées trop tard; l'esprit mercantile des Juifs semble braver et les hommes d'armes, et l'avidité du baron, et la haine du chrétien, et les hideuses exécutions du Saint-Office : ils parcourent hardiment l'Europe, vendant leur or, achetant les droits féodaux, fournissant les étoffes et les meubles précieux aux églises et aux châteaux.

Dans ce temps de féodalité, l'Europe ne reposait pas sur les élémens actuels; sans nous occuper ici de l'histoire du moyen-âge, il fallait un grand courage et de poignantes nécessités pour se livrer au négoce. Le commerce n'était point alors une noble profession qui honore celui qui l'exerce avec intelligence et probité. C'était un vil métier abandonné à certaines classes méprisées de la société, et qu'aucune loi ne venait protéger contre l'avidité du plus fort.

Ici commencent les premiers événemens qui ont quelque rapport direct avec l'établissement des Juifs dans cette partie du midi de la France. Chassés d'Angleterre, tolérés à prix d'or en France, mais accusés à chaque instant de magie, d'empoisonner les fontaines et de sacrifier de nouveaux-nés, ils sont plus tard frappés en Espagne par un édit de Ferdinand et d'Isabelle, qui les chasse définitivement, en 1495, et les rejette en Portugal où Emmanuel les affranchit d'un tribut énorme qu'avait exigé d'eux Don Juan, son frère

de lait. Mais bientôt Emmanuel, voulant s'allier à la famille du roi de Castille, l'expulsion des Juifs devint une des conditions de cette alliance. Cette condition fut acceptée par le prince épris d'Isabelle, et les Juifs reçurent l'ordre de vider le Portugal sans qu'il leur fût permis d'emmener ceux de leurs enfans qui n'avaient pas atteint l'âge de quatorze ans et qui devaient être élevés dans les principes chrétiens. Les Juifs refusèrent de les abandonner, et on vit alors les soldats d'Emmanuel les arracher des bras de leurs mères et répondre par les coups et les outrages à cette déchirante et solennelle douleur. Les Juifs, furieux et en délire, dit une narration contemporaine, égorgèrent alors leurs enfans sous les yeux des soldats, et les précipitèrent dans des puits, préférant ce hideux sacrifice à la souillure d'une croyance nouvelle. Cependant l'édit de bannissement fut changé en un ordre de choisir entre le christianisme et l'esclavage : mais les choses en restèrent là, et la cour ecclésiastique de Rome blâma elle-même cette violence ennemie de la loi du Christ. Cachés à Lisbonne, malgré la sévérité des peines portées contr'eux, ils y étaient tolérés encore par les habitans, lorsqu'une peste terrible qui ravagea le Portugal au commencement du XVI^e siècle, vint appeler sur eux les vengeances aveugles d'une multitude soulevée par quelques

moines. On les désignait à grands cris comme les provocateurs du fléau de dieu; on demandait leur mort comme une légitime expiation; un rabbin, qui voulut défendre un instant l'entrée de la synagogue, tacha le premier de son sang le pavé de Lisbonne. Ce fut le signal : tous les Juifs périrent dans un seul jour par le fer et par le feu, et à peine quelques familles nues et désolées parvinrent-elles à fuir sur une autre terre.

Toutes les traditions et tous les récits font remonter à cette époque l'établissement des Juifs en deçà des Pyrénées; nous avons même rencontré, dans un récit contemporain soigneusement conservé à Saint-Esprit, une erreur grave soutenue sans frais d'érudition avec une grande assurance, et qu'il nous est facile de combattre rapidement. On a voulu donner toute la célébrité possible à l'établissement des Juifs dans les environs de Bayonne, et on a fait remonter à l'époque de leur expulsion de l'Espagne et du Portugal l'invention de la lettre de change. Ce serait là un fait vraisemblable : mais, fâcheusement pour cette version, il existait à Venise, en 1272, une loi spéciale sur ces sortes de contrats. Le récit contemporain dont nous venons de parler, n'a donc pu fixer à la fin du XV^e siècle la création d'une institution en vigueur deux siècles avant.

S'il faut en croire les recherches laborieuses

et les sévères études de MM. Blanqui et Nouguiier, les faits et les probabilités désignent les Juifs comme les inventeurs de la lettre de change, et donnent leur expulsion de France en 1181, par Philippe-Auguste, comme la date de cette invention. C'est là une version déjà accréditée qui s'appuie de toutes parts sur les faits et sur les croyances traditionnelles du commerce. Tous les historiens nous montrent à cette époque les Juifs comme les seuls traficants de l'Europe féodale ; ils avaient donc le plus haut intérêt, au milieu des persécutions actives dont ils étaient l'objet, à créer un moyen commercial pour soustraire leurs richesses aux confiscations qui les frappaient à chaque instant. « D'ailleurs, dit Montesquieu, ils
 « avaient de temps immémorial, dans leur juris-
 « prudence, des modèles de lettres d'achat, de
 « lettres de donation, de lettres d'échange ; il
 « n'y avait de là qu'un pas aux lettres de change. »

Nous ne saurions mieux faire, en terminant cet épisode, que de citer quelques lignes de M. Nouguiier sur la première forme de la lettre de change. « Sans doute, dit-il, si la lettre de
 « change avait eu dans l'origine la perfection
 « qu'elle a acquise aujourd'hui, si l'opération qui
 « s'y faisait était celle que l'on y rencontre, il
 « aurait fallu une entière confiance entre les par-
 « ties contractantes. Mais on perd de vue la dif-

« férence des époques et le but de l'invention.
 « Pourquoi les Juifs remettaient-ils *aux voyageurs*
 « *et pèlerins leurs lettres en style concis et de peu*
 « *de paroles ?* Était-ce pour en recevoir l'équiva-
 « lent du *preneur confiant ?* Non, un voyageur,
 « un pèlerin, n'ont pas somme suffisante pour
 « fournir la valeur d'un titre souvent considé-
 « rable ; le but que les Juifs se proposaient, le
 « voici : ils avaient en France de l'argent déposé
 « chez des amis fidèles ; ils écrivaient de la Lom-
 « bardie à ces amis *des lettres en style concis*
 « dont ils chargeaient le voyageur ou pèlerin.
 « Dans cette lettre, ils disaient : *payez avec les*
 « *fonds que vous avez à moi, à un tel (banquier*
 « *ou marchand), la somme de.... dont je déchar-*
 « *gerai votre compte, et puis, lorsque la somme*
 « avait été comptée au banquier ou marchand,
 « celui-ci faisait la même opération. De France, il
 « envoyait une lettre semblable à un ami, à un
 « correspondant de Lombardie, qui remboursait
 « au Juif l'équivalent de ce qu'on avait payé pour
 « lui. »

En touchant la terre de France, qui devait leur être cette fois plus hospitalière, ils durent se servir avec succès de la lettre de change pour toucher les valeurs qu'ils avaient laissées en Espagne en des mains fidèles, et ils recueillirent eux-mêmes les premiers résultats de cette création

féconde qui a simplifié toutes les transactions commerciales et leur a donné en même temps l'activité et la régularité, si nécessaires à leur succès. L'invention de la lettre de change est un des plus grands bienfaits dont puisse se glorifier le génie d'un peuple; la lettre de change est au commerce ce que le commerce est aux sociétés modernes : le guide, le mobile et le soutien.

A leur arrivée en France, les Juifs s'établirent tout d'abord à Saint-Esprit, à Biarritz, à Saint-Jean-de-Luz, au Boucau-Vieux et à Peyrehorade. Les hommes jeunes, les femmes, les vieillards et les enfans marchaient par bandes nombreuses, et à leur bâton de voyage, à leurs traits toujours marqués au type indélébile de leur race, on eût dit ces caravanes de l'Orient, cherchant à travers les Oasis du désert la fontaine et le gazon où sera pris le frugal repas des pèlerins. On les voyait suivre la côte avec inquiétude, comme pour y chercher les lieux le plus favorables à leurs colonies persécutées, puis s'avancer avec leurs nombreuses familles, prendre lentement possession et communiquer à leurs nouveaux compatriotes l'activité commerciale qui les accompagnait dans toutes leurs émigrations. La ville de Saint-Esprit, qui n'était à cette époque qu'une agglomération irrégulière de maisons en bois, devint pour ainsi dire le chef-lieu de leur colonie naissante;

ils y construisirent deux synagogues, et la tradition porte à 1100 le nombre des Juifs qui y étaient établis au commencement du XVI^e siècle.

Les Juifs savaient fort bien que le caprice du maître ou l'intolérance des populations pouvaient renverser à chaque instant leurs tentes nomades, et les forcer de nouveau à chercher de par l'Europe quelques pieds de terrain pour s'y arrêter et vivre de leur industrie; aussi, malgré les traditions qui les rappelaient aux travaux agricoles, ils s'y adonnèrent peu, et, dans les premiers temps de leur établissement sur le territoire de Bayonne, on ne compta pas un seul Juif possesseur d'un arpent de terre. Ils préférèrent à juste raison le commerce, et, sur une échelle plus étroite, le trafic dont les valeurs et les bénéfices étaient d'une plus facile réalisation. La plupart d'entr'eux devenaient colporteurs et s'occupaient de la vente et de l'échange d'objets de quincaillerie, de coutellerie, et aussi de toiles d'Allemagne, de Brabant, de Flandre, de cotonneries, de draperies, de soieries, d'étoffes imprimées, de dentelles, de malines, etc. D'autres s'occupaient du courtage, et cette charge était souvent héréditaire; d'autres, de l'échange des monnaies étrangères; d'autres encore, mais en bien petit nombre, étaient attachés à quelques riches comptoirs, et, comme les Juifs affranchis de Rome, se dévouaient au service des

patriciens. Leurs relations se développèrent bientôt, leur commerce grandit, et malgré leur apparence misère, malgré la pauvreté des vêtemens et du logis, ils ne tardèrent pas à provoquer la haine et l'envie des populations au milieu desquelles ils vivaient.

Une ordonnance du mois d'août 1550 avait légalisé, pour ainsi dire, leur établissement sur la côte du Labourd; Henri II les autorisait à résider dans le royaume, pays, terres et seigneuries sous son obéissance, et à habiter telles villes et lieux qui leur sembleraient plus propres au trafic de leurs marchandises. En retour de cette ordonnance si libérale, les Juifs n'avaient à payer à l'état aucune taxe ou contribution extraordinaire. Henri III confirma cette ordonnance le 11 novembre 1574; dans des lettres-patentes, publiées le même jour, ce prince déclarait que les Juifs portugais et espagnols, établis à Bordeaux et dans d'autres villes du royaume, avaient développé le commerce de ces localités; que des ennemis de leur trafic et de leur prospérité avaient voulu, en leur imputant des crimes imaginaires, les forcer à abandonner le pays; que, désormais, il faisait défense de les inquiéter et les prenait, eux, leurs familles et leurs biens, sous sa protection royale. Un arrêt du parlement de Bordeaux n'avait pu empêcher dans la même année des manifestations

que l'impunité avait rendues jusque-là plus ardentes et plus opiniâtres. En 1602, et à la sollicitation des bourgeois et marchands de Bayonne, Henri IV ordonna aux Juifs de sortir, sous un mois, du gouvernement de Bayonne, en leur laissant toutefois la faculté de s'interner. Les lettres-patentes d'Henri IV reçurent leur exécution à la diligence du lieutenant-général qui défendit aux Juifs d'habiter la ville ou d'y passer la nuit, aux habitans de les recevoir et aux hôtes de les loger sous les peines les plus sévères. Ces mesures rigoureuses enhardirent le peuple dont la foi était intolérante et emportée; les Juifs furent insultés, frappés et persécutés au point qu'ils se hâtaient d'abandonner la ville avant le coucher du soleil, et qu'ils n'y rentraient que fort tard, le lendemain, pour leurs affaires. Les lettres-patentes d'Henri IV signalent au commencement du XVII^e siècle la présence de mille à huit cents familles juives *le long de la côte et frontière de Biscaye*. En 1722, un arrêt du conseil ordonna aux intendants de Bordeaux et d'Auch de dresser des états de tous les Juifs domiciliés dans leurs *généralités* respectives, et des biens-fonds qu'ils y avaient acquis. Cette mesure fut prise à la suite de quelque dénonciation; mais Louis XV ayant reconnu que la religion du conseil avait été surprise, fit casser l'arrêt et publia des lettres-

patentes, en 1723, dans lesquelles il ordonna que les Juifs jouiraient et disposeraient librement de leurs biens, sans qu'ils fussent tenus à prendre d'autres lettres de naturalisation.

Au mois de juin 1776, Louis XVI accorda aux Juifs portugais des lettres - patentes confirmant celles de son prédécesseur, et les autorisant à séjourner dans le royaume ainsi que leurs femmes, enfans, commis, facteurs, serviteurs et successeurs, à perpétuité: « Voulant, y est-il dit encore, qu'ils soient traités et regardés comme nos autres sujets nés en notre royaume, et qu'ils soient réputés tels, tant en jugement que dehors. »

Toutes ces lettres - patentes furent enregistrées au parlement de Bordeaux; mais par représailles, pour ainsi dire, de cette bienveillance dont les gouvernemens voulaient entourer les Juifs, la haine et l'envie des populations semblaient grandir, et dans les villes de commerce, surtout, on était disposé à voir en eux des concurrens que leur esprit ingénieux, actif et persévérant rendait redoutables. En juin 1734, un arrêt du conseil chasse tous les Juifs de Bordeaux, et quelques-uns d'entr'eux ne sont autorisés à y rentrer que sous condition de s'abstenir du *commerce des draperies et des soieries* en gros et en détail. En septembre de la même année, l'intendant de Bor-

deaux interdit au nommé Gantes, Juif portugais, la faculté de vendre ses marchandises dans la ville et dans le ressort de la cour.

En 1767, des Juifs portugais obtiennent des brevets de marchands merciers de Paris. Tous les corps des marchands protestent aussitôt contre cette autorisation : instance au Châtelet, évocation, arrêt du conseil favorable aux Juifs ; opposition des demandeurs ; arrêt définitif, le 7 février 1777, qui permet aux Juifs brevetés de continuer leur commerce pendant deux ans ; mais, à l'expiration de ce terme, ce genre de commerce leur est défendu ; ainsi, les dispositions royales étaient déjà neutralisées par les parlements, et ses arrêts frappaient encore malgré la toute-puissance des lettres-patentes.

Cependant le XVIII^e siècle et sa philosophie propageant activement les idées de tolérance et de liberté d'opinion, le préjugé opiniâtre dont les Juifs étaient victimes s'effaçait peu à peu, et il ne fallait plus qu'un terrible effort d'indépendance et d'émancipation pour qu'ils fussent confondus dans la grande famille sociale. 89 fut ce terrible effort, et le préjugé qui assimilait les colonies juives à des populations de Parias à peine tolérées, mourut dans cette immense convulsion qui broya tous les préjugés. L'Assemblée Constituante se hâta de leur accorder le droit de cité

qu'ils avaient obtenu en Angleterre sous le long parlement. En même temps, et comme pour prendre leur part de cette réforme sociale qui faisait déjà tressaillir la vieille Europe, l'Allemagne, la Hollande, la Pologne et la Suède modifiaient leurs législations, et les vastes et lointaines conquêtes de la République française respectaient partout la situation des Juifs.

La révolution de 89 changea tout d'abord l'état social des Juifs dans les départemens des Basses-Pyrénées et des Landes; après avoir été si longtemps séparés des populations par leurs mœurs, par leurs croyances, par leur séjour souvent tourmenté, surtout par une organisation municipale particulière, ils appartenaient tout à coup à la mère patrie; ils devenaient citoyens français, ils devaient désormais supporter les mêmes charges et prétendre aux mêmes droits politiques. Avant 89, les Juifs des Basses-Pyrénées et des Landes avaient leur communauté particulière, représentée par une sorte de corps municipal composé de trois syndics, d'un trésorier et de treize notables; sur le mandement de l'intendant de la Basse-Guienne, les syndics étaient chargés de percevoir les impositions de leurs coreligionnaires, impositions qui s'élevaient au double de celles payées par les habitans catholiques du pays. Un décret du 28 janvier 1790, sanctionné le 9 février sui-

vant, en accordant aux Juifs tous les droits de citoyens actifs, fit disparaître pour eux toute disposition exceptionnelle, et leur communauté se fondit dans la communauté des autres habitans. On douta alors que les Juifs de Saint-Esprit eussent jamais tenu des tableaux réguliers de leur population, car leurs archives ne contenaient, en 1792, que deux vieux registres couverts de notes irrégulières et de quelques constatations de naissances et de décès. En 1812, la population juive de Saint-Esprit s'élevait à 1170 individus.

Depuis 89, les Juifs ont partagé en quelque sorte l'administration de la commune, en se succédant, sans interruption, dans quelques fonctions publiques : ainsi, plusieurs conseillers municipaux, un juge de paix et le second adjoint du maire, toujours choisis parmi les Juifs, pouvaient désormais écouter leurs plaintes, défendre leurs intérêts ou satisfaire leurs besoins. L'éducation parmi eux a fait de rapides progrès, et l'on ne voit plus des familles juives faire de leurs enfans en bas-âge d'inhabiles colporteurs, et alourdir leur esprit naissant par le contact quotidien du petit négoce. Aujourd'hui encore, les Juifs paraissent peu se soucier de faire de leurs enfans des savans, des littérateurs ou des artistes; leur éducation, moins incomplète et plus moderne, tout en les initiant de bonne heure aux opérations com-

merciales, ne les isole pas complètement de quelques superficialités élégantes qui tiennent lieu parfois d'esprit et de savoir. Ils subissent l'influence de l'époque, mais ils n'obéissent généralement qu'à sa plus puissante sollicitation, le besoin de *faire de l'argent*. Cependant on rencontre parmi eux des hommes éclairés sur des matières étrangères au commerce, et leur nombre grandira nécessairement à mesure que les préjugés deviendront plus maniables, et la route plus large devant eux.

La population juive de Saint-Esprit est presque exclusivement formée de Juifs portugais, à l'exception de quelques familles allemandes qui sont loin de jouir dans la synagogue de la même considération que leurs coreligionnaires. En 1808, la guerre d'Espagne précipita à Saint-Esprit une multitude de Juifs allemands, alléchés par cette traînée d'or que les armées laissaient derrière elles. Mais la police impériale intervint, et les nouveaux venus n'obtinrent l'autorisation de séjourner à Bayonne et à Saint-Esprit que pendant un délai fixé dans leurs passeports.

Les mariages commencent à devenir moins rares entre les individus des deux communions, surtout dans la classe pauvre. Cependant cet esprit de famille qui les lie si intimement les uns aux autres, cette même vocation vers le com-

merce, ce même type qui les désigne, sans provoquer davantage l'insulte, laisseraient croire qu'ils se considèrent encore comme campés seulement ou du moins comme inébranlablement engagés envers leur loi religieuse. Et c'est un étrange spectacle, au milieu de l'agonie et de la mort de tant de croyances plus jeunes, que la religion Mosaïque, si long-temps vaincue et persécutée, survive en face de notre desséchant scepticisme! Voyez : au mépris de cette civilisation qui emporte toutes les théories humaines, une colonie juive a traversé plus de vingt siècles, a battu tous les sols de l'Europe, a expérimenté toutes les souffrances, jusqu'au moment où une féconde révolution lui a ouvert en France l'hospitalité du droit commun.

La population juive à Bayonne et à Saint-Esprit s'élevait, le 21 février 1835, à 1,146 individus, 184 à Bayonne et 962 à Saint-Esprit : presque tous adonnés au commerce et au trafic pour lesquels ils semblent être nés, tant ils y apportent de persévérance et de sagacité. Aussi plusieurs de leurs familles jouissent-elles d'une fortune considérable, et l'on peut compter en grand nombre les maisons de campagne dont elles ont peuplé les environs des deux villes.

Malgré les modifications qu'ont dû subir les mœurs, les coutumes et les institutions des Israé-

lites, on retrouve encore au fond de leurs temples des pratiques de bienfaisance ou de religion que le temps ni la civilisation n'ont pu vaincre. Il y a deux synagogues à Saint-Esprit, et c'est dans la plus grande qu'ont lieu tous les mariages. Lorsqu'il s'agit de personnes riches, ces sortes de cérémonies attirent une affluence considérable ; chacun veut juger de l'éclat des vêtemens et des bijoux et de la richesse du cortége. L'autel est paré avec pompe ; l'époux donne une bague et brise un vase : la bague est un symbole d'union ; le vase est le symbole de la fragilité humaine. Les familles aisées paient une taxe qui entre en recette pour les frais du culte. Des chœurs d'hommes et d'enfans, récemment organisés, se font entendre dans toutes leurs cérémonies.

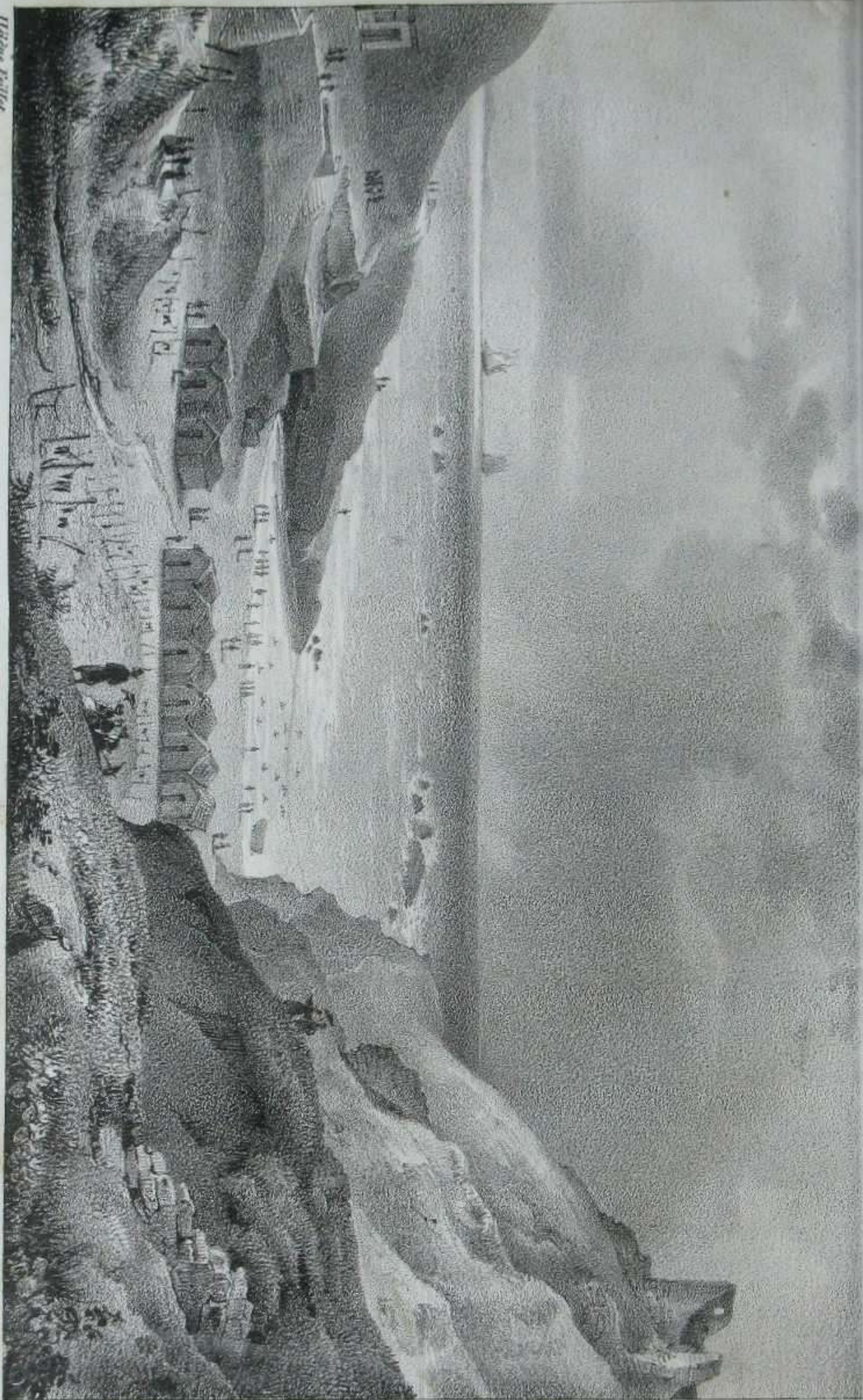
Les pauvres surtout deviennent l'objet de leurs constantes sollicitudes, et leurs bienfaits les accompagnent depuis la naissance jusqu'à la mort. On compte à Saint-Esprit, parmi les Israélites, plusieurs sociétés pieuses dont l'une, la plus ancienne, s'occupe des secours à distribuer aux malades indigens qui reçoivent gratuitement à domicile les soins des médecins, les remèdes et la nourriture prescrits, le linge de lit et de corps, etc. Les pauvres décédés reçoivent également les vêtemens mortuaires, le cercueil et la pierre tumulaire. Le pauvre ne paie pas de taxe pour le

mariage, et on pourvoit souvent, et pendant toute sa vie, aux besoins de son ménage.

Ce que nous devons admirer, surtout, c'est l'égalité absolue qui règne dans leurs convois funèbres; après la mort, pauvres et riches sont accompagnés par le même nombre de *ministres* et par les mêmes prières; il n'y a pas plus de pompe pour celui qui laisse 500 arpens de terre, que pour le malheureux qui meurt sur un peu de paille, au fond de quelque mansarde. C'est là une institution modèle qu'il faudrait recommander à tous les peuples modernes.



WUHE IDU IPQURT = VIMELUX ANBIA TRIRUZZZ



BIARRITZ

ET LES BAINS DE MER.

La duchesse de Berri avait mis Dieppe à la mode, et quand la mode les quitta, les habitans imaginèrent qu'il leur fallait un prince pour la rappeler. De là cette pétition si comique du conseil municipal à Louis-Philippe, en 1832, pour qu'il lui plaise, entr'autres faveurs royales, d'envoyer un de ses fils prendre les bains de mer.

LÉON FAUCHER.

NE faudrait-il pas aux bains de mer de Biarritz quelque prospectus pompeux et brillant pour appeler l'attention de la foule et la précipiter, plus curieuse et plus empressée, sur ce rocher pittoresque? Ne faudrait-il pas aussi la sanction de la mode à cette nature énergique, et quelque prétendant chercheur de couronnes, ou quelque émir, vaincus tous deux et recommandés à notre hospitalité, ne suf-

firaient-ils pas à la fortune de Biarritz, comme la duchesse de Berri a suffi à celle de Dieppe? Peut-être cette illustration d'un lointain village jeté sur une côte orageuse et déserte, a-t-elle été tentée par quelque magnifique incognito; mais, soit insouciance méridionale ou occasion peu intelligente, la municipalité de Biarritz ne crut pas devoir immortaliser le fait par un marbre reconnaissant, et je ne pense pas qu'elle veuille recourir aujourd'hui à une pétition qui vienne rappeler la naïveté Dieppoise.

En dépit de la mode, Biarritz réunit chaque année une émigration plus nombreuse, et bientôt la ville de Bayonne, déjà si vivement recommandée, rencontrera à ses portes, non-seulement les sources si diversement recommandables des Pyrénées, mais encore des bains de mer dont la haute vertu tonique puisse solliciter déjà les tempéramens énervés et la passion voyageuse des gentilshommes d'outre-mer. Alors Biarritz aura une belle place dans les travaux des géographes et des statisticiens; alors il reconquerra par ses bains son antique illustration par la pêche de la baleine.

Maintenant, vous qui connaissez Bayonne et qui avez parcouru maintes fois cette longue chaussée qui court de l'extrémité des Allées-Marines jusqu'aux pignadas, suivez-moi avec confiance,

car c'est là le véritable chemin de Biarritz, le chemin de l'artiste et du poète qui dédaignent habituellement les domaines des commissaires-voyers. Suivez-moi sans mécompte et sans impatience, car des deux rôles que le hasard nous a faits, le vôtre est un rôle de paresseuse attention, qui n'engage ni le goût, ni l'esprit, ni la conscience; tandis que j'ai bien une autre couronne d'épines à porter, et pour se planter au cœur et à la tête ce sarcasme du public toujours aiguë et menaçant, il faut en honneur être abandonné de dieu, sifflé des hommes, et digne tout au plus d'un cabanon à Sinnamary ou à Cayenne.

A quelques toises des ruines de l'ancienne verrerie, on met le cap au Sud-Ouest et on pénètre dans ces bois de pins dont la verdure éternelle défie les vents de l'automne et la morsure meurtrière de l'hiver. On louvoie plutôt qu'on ne marche, pendant une heure environ, sur un sol sableux et mouvant dont les accidens imitent les ondulations de la mer. Tantôt, vous descendez dans un ravin profond et votre regard est borné de toutes parts par les dunes; tantôt, vous montez sur la cime d'une de ces vagues immobiles, et votre œil glisse au loin sur la mer entre deux branches noueuses qui se penchent çà et là; ce sont d'admirables études de troncs d'arbres, de racines découvertes et entrelacées comme un nid de

serpens, des pins creusés ou abattus par la vieillesse, de jeunes pousses pleines de vigueur; partout, la forêt dispute aux sables la possession de cette partie de la côte.

Les bois de pins cessent, et à une petite distance de la Chambre - d'Amour, groupe de maisons qui appartiennent à la commune d'Anglet et dont je raconterai tout à l'heure la triste et naïve légende, on rencontre au sommet d'immenses dunes, ou sur leurs flancs mobiles des vignes enfermées par des haies de roseaux, qu'on prendrait au loin pour les compartimens inégaux et accidentés d'une carte géographique; c'est là un produit étrange et estimé de ces sables merveilleux, et lorsqu'on a goûté une première fois de leur vin paillet et savoureux, on ne veut pas croire qu'il ait puisé sa sève et sa vigueur dans les entrailles d'un sable marin tourmenté par les vents et par les transformations de la côte (*). On a cru longtemps qu'il s'y trouvait au-dessous des marnes argileuses capables de fécondation comme les collines crayeuses de la Champagne, mais toutes

(*) « Pour amender le sol, dit M. Thore, on se contente d'y transporter de 108 à 135 millimètres (quatre à cinq ponces) de nouveau sable pris sur une dune voisine. Cette opération s'exécute particulièrement à l'époque des provignemens; de cette manière, le sol s'élève constamment: voilà pourquoi, au bout de quinze à vingt ans, il se trouve exhausé d'environ un mètre: alors l'intérieur n'est autre chose qu'un tissu très-serré de racines de vignes entrelacées de mille manières. »

les expériences ont prouvé que ces dunes sont formées de sable pur; leur mobilité, d'ailleurs attestée par des témoins oculaires, repousserait facilement cette conjecture d'un sol quelconque recouvert d'une couche de sable plus ou moins profonde. On a vu de ces masses de plusieurs centaines de pieds de circonférence se déplacer, se creuser, s'arrondir, s'aiguiser ou disparaître après une nuit d'orage, ensevelissant dans leurs rapides convulsions les vignes qu'elles avaient long-temps portées; la mer ne perd rien de sa puissance sur ces sables dont elle se reconnaît souveraine et elle leur imprime parfois quelque chose de sa dévorante mobilité.

Dans toute cette commune d'Anglet, qui s'éparpille si joyeuse et si riante jusque sur les falaises solitaires qui dominant la plage, il n'est pas une bonne vieille femme qui ne sache une légende et une prière sur cette grotte connue dans le pays sous le nom poétique et naïf de Chambre-d'Amour. Tantôt, ce sont les pastorales amours des berger Oura et de la bergère Edera, d'Angèle et de Psycale, chantés par M. Népomucène Lemerancier et éteintes par quelque haute mer d'équinoxe ou de pleine lune; tantôt, c'est le basque Laorens, orphelin et pauvre, que la belle et riche Saubade, jeune fille d'Anglet au teint brun, attendait, comme Héro, dans la grotte fatale : un

soir le ciel était sombre; la mer tressaillait sourdement et les goëlands agitaient en criant leurs longues ailes blanches. Le couple endormi et confiant fut réveillé tout à coup par l'embrun écumeux d'une lame; la grotte était cernée..... la mer battit long-temps les roches noircies, et le lendemain on trouva les deux amans liés dans une dernière étreinte et couchés sur un lit de sable et d'algues marines. Maintenant pour ceux qui savent dorer les légendes, voici une triste et touchante histoire; racontez-la aux veillées des Cinq-Cantons, d'Anglet, de Biarritz, de Guétary, et vous aurez autour de vous, pour s'attendrir ou s'effrayer, de hardis pêcheurs et de courageuses jeunes filles, population forte et crédule pour laquelle la mer est une providence et une patrie.

Les eaux de la marée montante n'arrivent plus dans la grotte : elles s'arrêtent à une assez petite distance, il est vrai, pour que les sables chassés par les vents puissent en embarrasser l'entrée. L'intérieur de la grotte qu'il faut conquérir en se traînant sur le ventre par une sorte de fente étroite (*), n'a rien de remarquable; des flaques d'eau clapotent contre les parois de la roche et semblent répondre par des cavités souterraines aux oscillations de la marée.

(*) Les habitans du pays avaient l'habitude de déblayer l'entrée de la grotte.

La voûte, qui s'abaisse graduellement jusqu'au sol, est formée d'un seul bloc calcaire où se rencontrent quelques numullites. Une foule de noms et de dates en tapissent les parois et attestent l'antique célébrité de la légende; scellés aujourd'hui sous les sables qui ont fermé définitivement l'entrée de la grotte, tous ces noms exerceront peut-être dans quelques mille années les recherches scientifiques de nos successeurs.....

Une pensée triste pourtant vous saisit dans cette espèce de coque creusée par la mer et où les bruits du dehors arrivent à l'oreille avec une résonnance singulière; je me suis surpris cherchant involontairement du regard la place et le souvenir consacrés par la légende.

La Chambre-d'Amour est aujourd'hui dépouillée de son attrait de terreur et de mystère; solitaire et abandonnée, elle n'est plus témoin que des amours cent fois renouvelées des goëlands et des éperviers qui planent et s'ébattent incessamment sur cette côte. Tous les vieux souvenirs que recommandaient autrefois une chapelle, une roche, un hermitage ou un tombeau, sont éteints ou déflorés, et il faut au chroniqueur ou au romancier de longues études pour raviver ces couleurs et donner quelque prix à un récit des temps passés.

Un regret donc à ces amans malheureux; un



souvenir de reconnaissance à cette halte hospitalière qui a rafraîchi nos lèvres et nos pieds brûlans; voici la route : encore un peu de sable, puis le sable et la terre disparaissent sous un tapis de plantes vivaces et sauvages; le lin maritime, l'astragale Bayonnais, le smilax piquant, le plantin des Alpes et l'ajonc entrelacent de toutes parts leurs racines vigoureuses; le sol a changé ainsi que le regard; la mer gronde aux pieds des hautes falaises que vous foulez; le phare de Biarritz est devant vous, majestueux et élégant, sur le cap de Saint-Martin, qui semble lui servir de socle.

Ce monument, si utile dans des parages dont les courans rapides des côtes d'Espagne multiplient les dangers, a la forme élancée d'une colonne de 140 pieds d'élévation. Un escalier de pierre, d'un dessin correct et facile, conduit à la cage de la lanterne, sorte de chemise de verre, dont chaque détail est un effort et un succès de l'art. Des gardiens veillent par tour à l'entretien de cette lampe, dont le foyer mobile et à éclipses éclaire et guide les navires à quatre lieues au large. Cette constante et bienfaisante apparition porte la confiance au cœur des marins qu'une nuit profonde et orageuse ou les feux plus perfides de la côte peuvent égarer.

Une galerie extérieure et en saillie couronne

le phare, et s'ouvre sur un magnifique panorama dont vous croyez être le centre immobile. On dirait qu'une branche du compas s'est appuyé là pour tracer autour de la gigantesque pyramide une vaste circonférence : au Nord, ce sont les courbes argentées de l'Adour, Bayonne baignée d'une vapeur bleuâtre, les premiers versans pyrénéens et la côte de Capbreton. Plus près et vers le Sud, au sommet d'un vaste promontoire dont la base est noircie et déchaussée pour ainsi dire par l'action des lames, c'est Biarritz avec ses maisons blanches et ses haies de tamaris, le seul arbuste que le vent du golfe de Gascogne y permette de vivre. Puis, c'est partout la mer, aussi loin que le regard et l'imagination peut-être puissent atteindre : la mer changeante et mobile selon les dégradations successives de la lumière ; le matin, blanche et légèrement hérissée de paillettes d'argent ; à midi, d'un bleu foncé et ridée par la brise ; le soir, calme, endormie pour ainsi dire, et couverte de feux rouges et mouvans. Toujours une forme nouvelle, un caprice nouveau auquel semblent obéir les rivages en se couvrant aussi de nouvelles teintes. Du haut de cette galerie, suspendue à 200 pieds, la vue de la mer est d'une grave et merveilleuse beauté ; ce flot qui vient se briser à vos pieds, a mouillé une ville, des terres et des peuplades lointaines ; le coquil-

lage ou le caillou que ce flot va vous apporter est peut-être l'habitant muet d'un monde dont nous ne connaissons jamais la latitude. Là aussi, sous ces eaux profondes, des fleurs, des parfums, des merveilles..... Un seul homme a surpris peut-être ce monde inconnu; c'est celui qu'un roi grec fit plonger, dans je ne sais quel gouffre fameux, pour y pêcher une coupe d'or : mais il n'est plus revenu.

Peintres ou poètes n'ont jamais peint ou décrit la mer sans laisser reposer leur pinceau ou leur crayon, pour prendre leur tête dans leurs mains et rêver profondément; c'est la seule face de la nature vivante qui soit toujours admirable et pleine de sérieuses et fortes pensées; il est fâcheux seulement que la mer et l'Italie soient les deux voyages que les riches paient officiellement à la puberté de leurs aînés....

Biarritz, dont l'histoire et la chronique ont oublié l'origine, avait déjà, au milieu du XI^e siècle, un port, une population de hardis marins, et la prospérité de ce pays inculte y était richement entretenue par la pêche des baleines dont le passage avait lieu sur les côtes de la Guienne et de Biarritz, disent les *Coutumes de la mer de Cleirac*, depuis l'équinoxe de septembre jusqu'après l'hiver. En 1257, Guillaume Lavielle donna à l'évêque et au chapitre de Bayonne la dîme des baleines

harponnées par les habitans de Biarritz ; à cette pêche était attaché un revenu annuel et régulier. Depuis cette époque, les baleines, trop vivement poursuivies dans le golfe de Gascogne, émigrèrent vers les mers du Nord, et déjà au milieu du XIV^e siècle, la pêche était devenue si pénible et si peu productive que les habitans rachetèrent, moyennant une somme très-modique, les droits du chapitre de Bayonne. Les navires de tous les ports du Labourd ne craignirent pas, dans cet intervalle, de continuer la pêche jusque dans les mers de l'Islande, et on peut croire même qu'ils y précédèrent les autres européens. Mais cette riche industrie avait cessé d'être locale, et au lieu d'une pêche facile et souvent renouvelée, c'étaient des expéditions lointaines et hasardeuses, menacées encore par la concurrence de l'Angleterre et de la Hollande que leur position géographique favorisait naturellement.

Les premières expéditions maritimes des côtes du Labourd furent servies par des galères armées de rames et de voiles latines, et ces navires, sur le vieux modèle sans doute des galères romaines et phéniciennes dont ils semblaient conserver en partie le nom, montés par des hommes hardis et aventureux, convenaient également à la pêche de la baleine et à la guerre contre les Normands, dont les rivalités se réveillaient de temps à autre

plus vives et plus meurtrières. Les hautes voilures ne furent adoptées par les populations maritimes que vers la fin du XIV^e siècle, et il faut croire que la fuite des baleines vers les régions polaires, dut exercer les connaissances nautiques des navigateurs et demander à la marine un système de coupe, de distribution intérieure et d'agrès, plus rapide, plus sûr et plus commode. Les progrès de l'art nautique sur les côtes du Labourd avaient lieu en raison directe des ressources qu'il fallait déployer pour entretenir la richesse locale.

Qui se douterait aujourd'hui que ces bassins étroits, rocheux et à demi-comblés, se soient élargis autrefois pour recevoir de nombreux et riches navires; que ces débarcadères, presque détruites, aient été foulés par une population de marins, jeunes et impatiens, s'élançant à la poursuite des baleines pour conquérir peut-être leur trousseau de noces? Qui se douterait aujourd'hui que ce promontoire déchiré où quelques mousses glissent à peine leur végétation amphibie, que Biarritz, enfin, ait porté son nom jusque sur les côtes du Groënland....

Parmi les illustrations de Biarritz, et en outre de ses intrépides capitaines de mer, le XVIII^e siècle se souvient du savant traducteur de l'*Essai sur l'Homme*, de Pope, de M. Silhouette, appelé plus tard au ministère des finances et qui dispa-

rut brusquement de la scène politique. Nous avons parlé dans la biographie de Bayonne des hommes éminens qui sont partis de cet obscur village pour arriver aux premiers emplois et aux premiers grades de la marine.

Voyez-vous cette profonde découpure du promontoire au bas de cet escalier raide et pierreux, à 80 pieds au-dessous de cette croix de bois usée avec la pierre qui lui sert de socle; voyez-vous ces huit à dix barques qui sèchent au soleil et ces cabestans grossiers qui les arrachent chaque jour à la mer; voyez-vous ces quelques pêcheurs accroupis sur leurs filets déchirés et ces corbeilles où bondissent encore la loubine, la raie, la dorade ou le scombres vulgaire; voyez-vous, enfin, ce bassin de quelques encâblures, défendu par des écueils accessibles seulement aux hommes du pays : eh bien, c'est là le port de Biarritz, sa population, son industrie et sa richesse, tout est là; c'est là le seul débris de son antique prospérité. Chaque jour, lorsque la mer est calme, vous croyez voir au large comme un oiseau de mer dont les ailes brillent au soleil; bientôt vous en comptez plusieurs; ils approchent : ce sont des voiles, des bateaux et des rames; on dirait une petite flottille qui s'avance rapidement; des femmes et des enfans, chargés de corbeilles se précipitent par toutes les pentes qui aboutissent au port; les

barques abordent successivement ; on serre les voiles ; une corde est attachée à un anneau de fer fixé au taille-mer ; les cabestans dont nous avons parlé crient, et des rouleaux de bois, placés sous la fausse quille, conduisent lentement chaque barque hors de l'atteinte des marées.

Pendant l'été, et surtout par les matinées habituellement si pures du mois de juillet, des embarcations armées de six, huit et jusqu'à dix nageurs, s'élancent vers la côte des Basques et s'arrêtent à une petite distance des roches qui la couronnent au Nord ; la couleur mate de l'eau et l'apparition de quelques marsouins ont signalé des sardines ; les pêcheurs s'approchent doucement, et ils n'ont qu'à plonger et à retirer presque aussitôt des filets qui plient sous une pêche abondante : l'œil des gens du pays est tellement exercé que, du haut de la falaise, on les entend signaler à leurs amis la proie que ceux-ci n'aperçoivent pas encore. Les marsouins, qui paraissent apprécier singulièrement ce mets recherché sur toutes nos tables, se mettent en arrêt pour ainsi dire à la vue des sardines, et ils semblent choisir d'avance l'endroit où ils mordront avec le plus de profit pour leur voracité. Cette observation, toute locale, n'est jamais en défaut ; lorsque la mer s'élève au large, les marsouins s'approchent de la côte, mais ils ne s'y arrêtent pas ; on les voit par

bandes assez nombreuses se diriger vers l'embouchure de l'Adour ou vers le Socoa ; leurs queues noires et perpendiculaires les signalent au loin ; on dirait des barques à demi-submergées et courant au gré des flots.

Chaque année, Biarritz gagne quelques maisons et quelques habitans de plus, et chaque année aussi, le sol, naturellement pauvre, attend la saison des bains de mer pour payer le travail pénible qu'il a coûté. Les bancs de rochers sur lesquels Biarritz est assis et la mer ne permettent aux champs voisins que de produire des ajoncs abondans très-utiles comme engrais et comme litière ; ce sont des landes que la commune livre aux besoins des familles pauvres ; on rencontre çà et là pourtant quelques carrés de maïs, maïs pâle et rabougri. En s'éloignant du village, et après dix minutes de marche dans un sentier facile et bordé de tamaris et de mûriers sauvages, on trouve l'église autour de laquelle se groupent quelques maisons riches et riantes. La végétation y reprend vigueur, et les arbres, les terrains fertiles et les jardins potagers y recommencent. L'église, construite par les Anglais, est ceinte par le cimetière qui, d'habitude basque, est un jardin semé de tombes et de fleurs : les peuples primitifs ont toujours placé la consolation à côté de la mort, aussi leurs cimetières sont-ils des lieux de repos,

de prière et de souvenirs; là, ceux que vous regrettez vous attendent; ils ne vous épouvantent pas. L'intérieur de l'église est propre, embelli même, et j'ai remarqué dans le chœur une tête de Saint-Pierre d'une fort belle expression.

A l'approche du mois de juillet, Biarritz prend ses habits de fête, ou, en termes vulgaires, chaque propriétaire blanchit sa maison sous peine de la voir abandonnée par les baigneurs comme un lieu maudit ou au moins inhabitable. Des rideaux d'une blancheur éclatante ornent les lits et les fenêtres; les cheminées se surchargent de tasses en belle terre de pipe, de vases bleus ou d'autres naïfs ornemens achetés dans la ville voisine; les meubles, quelque vieux qu'ils soient, resplendissent; enfin, c'est dans chaque appartement une coquetterie de propreté qui séduit et met en haut goût de bains et de campagne.

Les baigneurs arrivent lentement; d'abord, les étrangers qu'un long voyage invite à un plus long séjour; puis, au mois d'août, le contingent annuel des villes voisines, et, enfin, le monde fashionable de Bayonne qui attend les quinze ou vingt derniers jours pour se retrouver plus facilement au milieu d'habitudes déjà faites, peut-être aussi pour obéir à la mode ou à cette opinion générale qui prétend les bains meilleurs à cette époque. Biarritz alors se ranime, se renouvelle

et s'évertue; le bon, simple, solitaire, rocheux et calme village de toute l'année emprunte au monde brillant et oisif qui le défraie son bruit, sa poussière, ses grimaces, ses travers et ses médisances. Biarritz prend largement sa part de la civilisation des quatre - vingt - six départemens. Autrefois c'étaient les joyeux *cacolets* qui vous portaient de Bayonne à travers un chemin de sables; maintenant ce sont des diligences, omnibus, chars - à - bancs, calèches, cabriolets, etc., qui vous conduisent plus ou moins rapidement sur la principale place dont le seul mérite consiste à ouvrir au regard une admirable étendue de mer. C'est le rendez - vous du soir, la promenade habituelle et bornée des baigneurs qui s'y entassent obstinément dans une centaine de toises carrées, par cette habitude moutonnière que nous avons tous de nous serrer les uns contre les autres, et de compter pour ainsi dire avec parcimonie les quelques pouces d'air libre et franc que chacun de nous pourra respirer. Chaque baigneur a soin d'y apporter religieusement ses habitudes de coterie, ses méfiances et son dédain provincial, choses qui rendent toute réunion impossible. Partout ailleurs, cet isolement passager au sein d'un village, ces rencontres multipliées dans les mêmes eaux et dans les mêmes lieux, ces besoins, en un mot, que les mêmes habitudes

rendent communs, créent un instinct de sociabilité, une convention tacite d'égalité et de simplicité qui établissent tout aussitôt entre les baigneurs des relations faciles et bienveillantes. La saison écoulée, les rapports cessent; on se rencontre encore, mais on peut ne plus se connaître. A Biarritz, il n'en est pas ainsi : la province tient à cette raideur qu'elle prend pour de la dignité; elle continue à vivre orgueilleusement, à faire son boston, à lire son journal, à médire du prochain et à se retirer de bonne heure, sans rien céder au changement temporaire d'habitude et de localité, sans se faire l'aumône d'une soirée, d'une course ou d'une causerie inaccoutumées.

Le dimanche, c'est une affluence considérable, une sorte de fête locale qui s'enrichit de toutes les populations voisines : partout le berret et le madras nationaux; partout les fracks, les gants, les écharpes, les chalys, les plumes et les fleurs jetés pêle-mêle sur cette côte paisible. La mode y fait briller toutes les ressources de la province, et ses attrayantes leçons profitent merveilleusement aux femmes du pays dont la coiffure et les vêtemens ont gagné en grace et en coquetterie.

Mais ce n'est pas encore là la physionomie de la saison, ce n'est pas encore là la couleur saillante de ce village agreste livré pour un temps aux loisirs et aux infirmités des classes riches :

voyez-vous cette anse ou bassin, ou petite baie resserrée et fermée en partie par des roches aux formes bizarres et longuement aiguës par les lames : c'est le *Port-Vieux* ; on descend par un sentier à demi-praticable sur une plage étroite où se dressent chaque année plusieurs baraques en bois au service des baigneurs ; à droite, et sur une hauteur escarpée, des fragmens d'un vieux château à la date de 1300, et qui a dû défendre l'entrée du port ; quelques pans de ses murailles ont déjà abandonné la masse principale, et semblent s'être arrêtés dans leur course, on ne sait par quelle singulière puissance du hasard ; à gauche, et sur un mamelon moins raide, une vieille tour percée par le haut et dans laquelle on allumait un grand feu qui servait à rallier au large, par sa fumée noire et épaisse, les bateaux pêcheurs que l'orage menaçait. Le bassin du *Port-Vieux* subit chaque année une plus heureuse modification ; chaque année, des maisons nouvelles viennent se grouper sur les pentes qui le dominant, et il en est dont l'élégance le dispute aux belles habitations des villes. Les baraques elles-mêmes se multiplient, les chemins s'élargissent, et des cafés, des terrasses, des salles de bal s'ouvrent simultanément aux baigneurs.

L'heure du bain est fixée d'ordinaire aux plei-

nes mers et aux marées montantes (*); une foule d'hommes et de femmes se précipitent des baraques, les premiers couverts des caleçons prescrits par le règlement municipal, et celles-ci, plus ou moins élégamment, en peignoirs ou en blouses de couleurs sombres, les unes coiffées de foulards, les autres de chapeaux de paille. Toute cette population importée se précipite dans le bassin, les plus faibles et les plus timides aidés par des gourdes, ou mieux encore par des habitans qui en font l'objet d'une industrie pénible et parfois dangereuse. La coquetterie des femmes s'y exerce là comme ailleurs : mais plus malheureusement, car la couleur, je crois, et l'action de l'eau de mer rident les joues, blêmissent le teint et disgracient les traits les plus agréables.

Biarritz devient pendant la saison une petite colonie pleine d'animation et de gaieté. Chaque petite chambre contient son ménage et son pot-

(*) Les avantages du bain froid, en général, sont d'être toniques et fortifiants. En conséquence, il accélère le mouvement du sang, favorise les différentes sécrétions, et donne aux solides le ton et la force nécessaires pour remplir les fonctions auxquelles ils sont destinés. Voilà ce qui le rend singulièrement utile aux habitans des villes, et surtout à ceux qui mènent une vie sédentaire. Le bain d'eau salée ou le bain de mer répond d'une manière bien plus efficace à toutes ces indications. Il doit être préféré, parce que l'eau salée possède éminemment la vertu de stimuler la peau, et par là de rendre beaucoup plus libre la transpiration insensible. On a remarqué en outre qu'il donnait plus de fermeté aux chairs, plus d'élasticité aux membres et un appétit régulier que trois repas ne sauraient effrayer.

(Note médicale de l'ouvrage de M. THORE.)

au-feu importés; selon les goûts, les âges et les caractères, on lit, on chasse, on pêche, on se promène ou autre chose; on y déjeûne avec des œufs à la coque et du chocolat, ce qui est très-hygiénique; mais on s'y occupe fort peu de la beauté du site, et rarement une pensée sérieuse vient à traverser ce large horizon, à la quête d'un monde inconnu; on aime mieux médire ou regarder les baigneurs.

Biarritz, vous le savez peut-être, est assis à une des extrémités de l'arc qui court vers les côtes d'Espagne, et qui embrasse ce golfe admirable fermé à la vue par la Rhune et par les premiers versans du Guipuzcoa. Par une belle et pure matinée, toutes ces montagnes d'un bleu sombre saillissent nettement aux regards; les plus rapprochées, avec leurs nombreuses déchirures, avec les maisons blanches qui les émaillent, et leurs accidens d'ombre et de lumière; les plus éloignées, s'abaissant graduellement vers la mer, comme de légers nuages réguliers et immobiles. Puis, dans la courbure de l'arc, une longue et souple frange d'écume, et, au-dessus, cette ligne inégale de falaises argileuses qui étincellent au soleil; mais surtout cette double profondeur, ce double mouvement du ciel et de la mer qui semblent échanger leurs mystérieux spectacles. Tout cela est beau, tout cela est grand, tout cela est

sublime et malheureusement inaccessible à une plume vulgaire. Lorsque la mer est émue au large par quelque pressentiment de tempête ou par le vent d'Ouest, on la voit se dresser en larges et hautes lames, se couronner de crêtes transparentes et écumeuses, et se précipiter avec une telle puissance, que les hauteurs qui la dominent en ressentent des secousses prolongées.

Quelques maisons du Haut-Biarritz viennent se poser sur ces hauteurs, et à leurs pieds, la côte est appelée vulgairement *Côte des Basques*.

Du 15 au 20 août, et pendant vingt jours environ, les populations basques du Labourd, de la Soule et même de la Basse-Navarre y accourent et envahissent toute cette partie du village qui touche à leur côte de prédilection. C'est pour les Basques une époque de loisirs et de bonne chère; le tambourin et le fifre nationaux, largement défrayés, s'installent partout où peuvent se grouper et danseurs et danseuses. L'infatigabilité des Basques est merveilleuse; ils ne se lassent jamais de battre le sol de leurs pas monotonelement cadencés, et j'ai vu de leurs bals en plein air se prolonger pendant toute une nuit.

Ils prennent deux, trois et jusqu'à quatre bains par jour: on les voit parcourir en longues files l'étroit sentier qui conduit sur la plage; là, chacun a son rocher ou sa place sur le sable. Il faut voir

du haut de la côte ces têtes aux cheveux flottans, ces épaules brunes que l'écume du flot fait ressortir, ces femmes aux longs peignoirs de mille couleurs, se donnant la main pour rompre la force des lames et chantant parfois en langue basque des airs plaintifs et monotones qui ne manquent pas pourtant d'harmonie. Le mouvement ne cesse pas du rivage à la mer et de la mer au rivage : c'est un pêle-mêle de sons étranges pour nos oreilles françaises ; ce sont des cris de joie, des encouragemens, des chansons interrompues ; et cette population exceptionnelle a un costume si pittoresque, un air de tête si digne et une gaîté si expansive et si bruyante, qu'il faut être frappé malgré soi de tout cet ensemble qui parle si curieusement aux impressions et aux regards. Le pèlerinage des Basques à Biarritz mériterait un véritable poëme, et les couleurs et les formes n'y défaudraient pas. Il est difficile de trouver autant de mouvement et de couleurs dans un si petit espace : d'un côté, les Basques sur leur vaste plage où les lames arrivent plus creuses et plus puissantes ; de l'autre, la population des villes, blême et effrayée dans son étroit bassin où les marées ordinaires jettent à peine quelques embruns dédaigneux.....

Pendant trois mois environ, Biarritz est vivifié, riche et joyeux ; puis l'hiver arrive, et ce ne sont

plus qu'une population toute imprégnée d'eau salée, qu'un rocher déchiré par une mer tourmentée, que des landes stériles où paît un maigre bétail. Une grande partie des appartemens occupés par les baigneurs se ferment, et on n'entend plus que le bruit des sabots qui retentissent dans les rues désertes, les vagues qui battent ce péryple d'écueils entassés aux pieds du promontoire, et le vent qui gronde sur ce plateau découvert et sans abri. Pendant les longues nuits d'orage, le phare veille seul sur la côte; sa base se perd à l'horison et on croit apercevoir au ciel une étoile qui brille et pâlit successivement à travers les nuages. Les veillées commencent; la résine brûle sous l'âtre; quelques fagots répandent une chaleur douteuse; les femmes filent et racontent; les enfans et les vieillards écoutent.....

Biarritz doit être diversement compris, suivant les habitudes, les émotions et les études de chacun : si vous êtes tout simplement oisif ou si l'appétit vous manque, courez sur les roches : mais sans vous arrêter aux coquillages, aux algues ou aux mousses qui les couvrent; tonisez-vous à force de bains et faites usage d'apéritifs; mais si votre cœur bat aux merveilles de la nature extérieure, asseyez-vous par une belle nuit au pied de cette croix dont je vous ai parlé, et devant vous, sans fatiguer vos regards ou votre imagina-

tion, sans évoquer les apparitions de Mathurin ou les palais fées de Galland, vous apercevrez à marée basse les ruines noircies d'une ville de géans; ce sont des débris d'édifice, des colonnes brisées, des arches massives, des dômes, des tours, des coupoles, etc. On dirait que les bases submergées de ces ruines apparaissent lentement au-dessus du flot. Le soleil ne détruira pas ces formes, n'effacera pas toute illusion, car ces rochers sont si capricieusement disposés, qu'il est impossible de ne pas reconstruire et admirer : à vous qui préférez un bâton de voyage à une moëlleuse berline, un frugal repas à conquérir par la fatigue au dîner officiel de chaque jour, je n'aurai donc plus rien à vous désirer que des jambes nerveuses, un estomac accommodant et surtout ce bassin si varié compris entre l'Adour et la Bidassoa.

Les courses sur les roches forment les épisodes les plus curieux de la saison; on attend l'heure où la mer commence à descendre, et l'on s'engage hardiment sur ces blocs aigus et glissants que les espartilles seules franchissent avec sûreté. On voyage long-temps à travers ces roches entassées que la mer découvre sous vos pieds; tantôt, c'est une muraille encore toute humide d'eau salée; tantôt, un pont jeté sans effort; tantôt, un bassin tapissé de mousse et d'oursins aux piquans dia-

prés; tantôt, une chaussée, une île, mille formes, mille accidens où brillent les productions les plus variées, où se multiplient tous les phénomènes de cette nature riche et exceptionnelle. Si vous commencez votre course aventureuse par cette ligne de rochers qui partent de la côte du moulin et qu'on appelle *Chinaougue*, vous rencontrez une grande variété de plantes marines parmi lesquelles M. Darracq, naturaliste distingué, a remarqué l'ulve pourprée, l'ulve laitue, l'ulve pavonine, le varec gousse de raisin, le varec nageant, le varec écarlate, le céramium écarlate, le céramium égagropile, le céramium changeant, etc.; plus loin, et au pied de la falaise, on trouve l'inule perce-pierre, le libanotide verticillée, la bruyère vagabonde, le crithme maritime, etc. Au pied de la croix de l'Atalaye, on parvient, après quelques efforts, sur une plate-forme rocheuse, toute hérissée de numullites et couverte d'algues et d'autres sécrétions marines. On aperçoit à quelque distance la roche creuse, appelée de l'*Ouille*, où la mer s'engage et se brise avec de terribles détonations.

Un second lit de rochers s'étend depuis le Port-Vieux jusqu'à la côte des Basques : tous ces rochers, soit qu'ils adhèrent à la côte, soit qu'ils se dressent isolés et sans ordre, présentent la même inclinaison; leurs différentes couches s'élè-

vent à l'Est-Sud-Est et s'abaissent à l'Ouest-Nord-Ouest, et ouvrent invariablement avec le niveau de la mer un angle de vingt degrés environ. Tous ces bancs, qui accidentent si singulièrement la côte de Biarritz, paraissent en avoir fait partie et avoir cédé graduellement aux envahissemens de la mer; c'est là, du reste, une observation toute particulière à cette côte seulement, puisque les sables de la Chambre-d'Amour ont conquis en peu d'années plusieurs toises de terrain. Quant à l'inclinaison de ces bancs, on ne peut l'attribuer qu'à des éboulemens sous-marins, provoqués eux-mêmes par des courans qui se dirigent du Sud-Ouest au Nord-Est. Ces phénomènes doivent appartenir à un temps fort reculé, et nous n'en voulons pour preuve que ces roches elles-mêmes, creusées, tordues, aiguisées ou aplaties avec les formes les plus bizarres. Des siècles seuls ont pu suffire à ce travail lent et impitoyable.

Les rochers placés au pied du cap Saint-Martin, successivement envahis ou abandonnés par la mer, sont généralement coquilliers; une multitude de cancre se cachent dans leurs fissures et dans leurs anfractuosités, tandis que les vis, les numullites en tapissent les parois, et que les moules s'y suspendent par grappes innombrables.

Les roches du Port-Vieux sont aussi riches et aussi productives : on y trouve des limaces, des

méduses, diverses espèces d'astéries, des ligies océaniques et des poulpes aux longs bras, que les enfans du pays chassent activement en plongeant dans les cavités des rochers une longue perche à l'extrémité de laquelle un linge blanc est fixé. La poulpe, traquée au fond de sa retraite, étend ses bras et saisit avec force l'objet qui lui est présenté, en y appliquant ses pompes aspirantes; il est facile alors de l'amener hors de l'eau. Le turban vulgaire (espèce d'oursin) avec ses piquans aux couleurs variées, s'enchâsse dans les parois de ces petites cavités dans lesquelles la mer, en se retirant, laisse l'eau suffisante à la conservation et aux besoins de ses populations cryptogamiques.

Partout, cette côte variée et déserte jette à pleines mains ses richesses aux inspirations du poète, au crayon du peintre, à l'herbier du naturaliste comme à la simple et naïve curiosité du promeneur oisif. Nous n'avons fait, pour ainsi dire, que les compter du regard, car il y a cent études diverses dans un rayon si étroit, et il est difficile de raconter avec ordre ce qu'on a vu pêle-mêle et dans l'abandon d'une course aventureuse et incomplète.

SAINT-JEAN-DE-LUZ,

LE FORT DE SOCOA, HENDAYE ET BÉHOBIE.

COUP D'ŒIL EN ESPAGNE.

Je me suis fait ici la part du lion,
a dit la mer.

JUSQU'À Bayonne, les mœurs et les physionomies sont caractéristiquement françaises; mais à Saint-Jean-de-Luz, les unes et les autres se modifient; la langue basque, cette mère nourricière de plusieurs idiômes européens, y règne seule; l'architecture y devient lourde, sombre et orgueilleuse, les églises moins désertes et plus recueillies, les traditions et les préjugés plus opiniâtres, et les souvenirs plus respectés. Près de la maison du Basque, resplendissante de propreté, c'est le bouge fétide du Bohémien : là, vers cette montagne couronnée dont le diadème de pierre défie la tem-

pête, c'est l'Espagne, tressaillant dans les étreintes douloureuses d'une nationalité qui ne se connaît pas encore; puis, la côte brumeuse qui fuit vers le cap Finistère et cette nature si émouvante de mer, de sable et de roches, qui arrache des étonnemens naïfs aux habitans mêmes de ces contrées.

De Bayonne à Bidart, et à l'exception de la commune d'Anglet qui jette capricieusement à travers la plaine ses riantes maisons entourées de jardins et tapissées de treilles, la route court en écharpe sur un immense banc de cailloux roulés : des champs de hautes fougères entre la route et les sables, de pauvres héritages penchés solitairement vers les montagnes, des terres en friche et des bruyères recouvrant les hauteurs : tels sont les accidens de ce paysage sombre et majestueux à la fois, lorsque la route, en s'élevant, porte votre regard sur la mer qui se montre à l'horizon, comme une lame étincelante et recourbée. Vous laissez enfin derrière vous Bidart, station importante des douanes, où personnes et marchandises sont fouillées, sondées et poinçonnées de par la loi. Devant vous, c'est une carte géographique admirablement dessinée : la mer qui mord profondément la côte et déchire sur les galets sa mousseline d'écume; une vallée à gauche qui s'éclaire et se peuple; plus loin, la Rhune, bloc de granit de 800 toises, posé comme

une borne entre *deux héritages*, l'Espagne et la France. Voilà Saint-Jean-de-Luz, ville du Labourd, autrefois riche et historique, aujourd'hui pauvre et sans nom, à laquelle il ne reste plus que l'honneur d'être regardée comme la capitale du vieux pays basque.

Saint-Jean-de-Luz est situé au fond d'une baie de 1600 mètres de largeur sur 1000 mètres de profondeur, défendu au Nord par les hauteurs argileuses de Sainte-Barbe, et au Sud par cet isthme de sable à l'extrémité duquel s'élève le fort de Socoa, avec sa lourde et massive construction. Malgré toutes ces précautions naturelles, la mer ne laisse rien au dehors de sa puissance et de sa rapidité : les lames qui se précipitent dans la baie sont aussi hautes et aussi emportées, et là, aux portes d'une ville, on croirait être sur une plage lointaine et ravagée. A une certaine distance, la mer semble dominer Saint-Jean-de-Luz; les toits de ses maisons d'un rouge de brique se confondent avec l'écume des lames qui déferlent, et on croit voir celles-ci montant à l'assaut de ces quelques pieds de sable qui les séparent encore de la ville. Partout ce sont de larges brèches, des morsures impitoyables, un envahissement progressif et opiniâtre; on dirait que l'Océan a déjà pris possession de cette terre et qu'il l'a dévouée à ses capricieuses colères.

En 1777 et en 1781, la mer, irritée par des tempêtes qui ont l'habitude de s'éteindre dans le golfe de Gascogne, après y avoir jeté leur dernière fureur, brisa les digues qui lui étaient opposées, reflua impétueusement dans le bassin de la Nivelle et inonda tous les quartiers de la ville que les habitans épouvantés abandonnèrent à la hâte. Les 5, 6 et 7 février 1811, tourmentée par un vent terrible de Nord-Ouest, elle emporte encore 45 mètres cubes de la jetée du côté du Socoa, et 21 mètres cubes de la parallèle de Sainte-Barbe; elle brise en grande partie ou arrache à ses fondemens la nouvelle jetée en maçonnerie qu'on venait d'achever depuis quinze jours, attaque et endommage les quais d'encaissement de la Nivelle, et bouleverse le terrain en jetant ça et là des flaques d'eau et des amoncellemens de sable.

Les habitans accourent : tous se mettent énergiquement à l'œuvre pour disputer à la mer leur ville, leur maison, leur champ; on reconstruit à la hâte les murs brisés et démolis; on élève des terrassemens derrière les ruines des jetées; mais le 25 et le 26, la tempête, épuisée un moment, se réveille; les vagues furieuses se dressent, et tous les travaux sont emportés de nouveau avec une violence dont Saint-Jean-de-Luz a dû garder le souvenir.

La science a prétendu avec raison que la mer

se retirait des continens et qu'elle en abandonnait chaque jour une invisible parcelle. Les sables qui couvrent nos landes, les bancs de pierres coquillères qu'on rencontre çà et là dans les plis de nos terrains les plus éloignés, les cailloux roulés, les fossiles incrustés dans les entrailles de nos montagnes, enfin des traditions incontestables sont les témoignages vivans de cette vérité aujourd'hui adoptée et professée par tous nos géologues. Des exceptions se présentent toutefois : sur la côte de la Chambre-d'Amour, par exemple, des contemporains pourraient facilement mesurer l'espace que la mer a abandonné, et des habitans de Bayonne se souviennent d'avoir vu la grotte de la Chambre-d'Amour, remplie d'eau par des marées ordinaires, tandis que Saint-Jean-de-Luz est menacé par l'action rapide des eaux sur les sables; il faut croire pourtant que ce phénomène est accidentel et qu'il donne une nouvelle logique à l'axiôme scientifique dont nous avons parlé plus haut. La côte sous-marine de Saint-Jean-de-Luz est raide, escarpée et hérissée de rochers à pic qui opposent aux lames une terrible résistance : une lutte persévérante est engagée entre la mer qui veut conquérir et la côte qui veut conserver : cette lutte peut durer de longs siècles, mais la mer émoussera peu à peu les rochers; elles les recouvrira et les enveloppera de ses alluvions de sable,

et, plus paisible enfin, parce qu'elle sera victorieuse, elle se roulera sans efforts sur un lit incliné, pour recommencer sa marche rétrograde et rationnelle. Que la ville de Saint-Jean-de-Luz soit assise sur le sable même et comme la proie facile de ce combat gigantesque, n'importe; des montagnes de granit ne résisteraient pas davantage, et la mer saurait bien fouiller à leurs racines et les ensevelir comme une frêle cabane de pêcheurs sur la pointe d'un rocher. Il n'y a là qu'une simple question de temps : on doit comprendre tous les miracles d'un couteau ou d'un poinçon dans les mains patientes d'un prisonnier !..... Du reste, plusieurs siècles d'existence peuvent être promis à Saint-Jean-de-Luz, et d'autres villes peut-être jeunes et fortes, loin de la mer et des volcans, seront tombées, qu'elle vivra encore heureuse et paisible sur cette grève toujours menacée !

La ville de Saint-Jean-de-Luz se résume dans sa longue rue pavée de cailloux blancs, et bordée de maisons inégales dont les fenêtres aux larges croix de pierre attestent une haute antiquité. De petits magasins où sont entassés pêle-mêle toutes les nécessités du commerce moderne, semblent se cacher sous d'énormes auvents ou derrière des châssis de papier. On rencontre ça et là de belles et modernes constructions, mais nues et silen-

cieuses; à leurs fenêtres se montrent au plus petit bruit de la rue l'œil curieux d'une fille du pays, au teint cuivré, aux yeux noirs, la tête aux longs cheveux tressés d'une Espagnole, ou l'uniforme correct d'un militaire en cantonnement. Des ruelles étroites partent de cette rue principale, comme des branches se détachent du tronc de l'arbre, et conduisent le regard sur le sable de la grève.

L'église, vaste et élevée, ressemble à toutes les églises du pays basque : trois étages de galeries de bois en parcourent la nef; des nattes habituellement noires sont jetées pêle - mêle sur le pavé et désignent des places réservées et qui passent parfois, comme un héritage, de génération en génération. Auprès de ces nattes, on remarque de longues et minces chandelles de cire que les femmes allument pendant les offices. Elles s'agenouillent et prient sur ces nattes, tandis que les hommes se tiennent dans les galeries dont nous avons parlé. Dans les villes et les bourgs les plus considérables du pays basque, quelques chaises commencent à s'introduire dans les églises et à interrompre fâcheusement cette vieille et religieuse coutume. Le maître-autel est appuyé contre le chevet de l'église, et enrichi de colonnes et de statuette dorées; les nervures de la voûte sont ogivales, et donnent pour date à la

cathédrale de Saint-Jean-de-Luz la dernière période du moyen âge. Des orgues, quelques tableaux parmi lesquels il faut admirer un *Ecce Homo*, qu'un pinceau badigeonneur vient de retoucher cruellement, enfin, une certaine somptuosité de détails, lui donnent un caractère simple et riche à la fois, qui emprunte à l'église espagnole et à la paisible chapelle basque.

A l'extrémité de la rue dont nous avons parlé, s'ouvre une vaste place où de beaux édifices attestent les richesses de cette ville autrefois commerçante; on peut voir, à gauche, la maison habitée par Louis XIV en 1660; sur la façade qui regarde la Nivelle, quelques statues ornent des entrecolonnes placés au second étage; plus loin, c'est le pont de la Nivelle qui continue la grande route d'Espagne; le quai d'encaissement de la rive droite, du côté de Saint-Jean-de-Luz, est déjà cruellement mutilé; celui de la rive gauche, du côté de Ciboure, résiste encore; mais les pierres se disjoignent et laissent passer dans leurs interstices des plantes parasites. L'embouchure de la rivière est presque entièrement fermée par les sables que la mer y charrie incessamment.

La partie de la ville qui touche à la plage, au Nord-Ouest, semble être au lendemain d'une tempête : tout y est bouleversé et sauvage; les môles construits sous le règne de Louis XVI y mon-

trent leurs gigantesques débris; plus loin, c'est le cimetière assis à la naissance des hauteurs de Sainte-Barbe, des corbeaux s'abattant sur les pierres tumulaires, une côte nue et déserte, le bruit des lames qui se brisent et qui ferment brusquement l'horizon. Depuis un siècle, et pendant ces terribles tempêtes dont nous avons parlé, deux rues entières ont disparu, ne laissant pour vestige que des entassements de sable et de cailloux. Les dents de la mer ont pénétré profondément dans les chairs de cette ville, dont la gloire et la prospérité se sont éteintes à la fois. Les ruines mêmes s'effacent sur ce sol si violemment tourmenté, et l'on chercherait vainement aujourd'hui les restes d'un couvent qu'on apercevait encore sur le rivage il y a peu d'années.

Comme tous les ports du Labourd, Saint-Jean-de-Luz a dû sa fortune à la pêche de la baleine et de la morue, et aux galions espagnols remorqués triomphalement par de hardis corsaires. L'Adour et la Nivelle se remplissaient simultanément de navires aux riches cargaisons; l'activité et le commerce animaient ces rues, ces places, ces quais, ce rivage, abandonnés aujourd'hui, et les habitans citaient à la fois l'antiquité de leur ville, la hardiesse de ses marins, sa prospérité enviée sur les côtes de l'Océan et le retentissement des événemens politiques dont elle était le théâ-

tre. La décadence des pêches du Labourd, le déplacement du commerce et les envahissemens de la mer dont on ne trouve pas d'exemples avant le XVIII^e siècle, tels sont les accidens qui ont réduit à 2400 habitans la population de Saint-Jean-de-Luz, qui s'élevait, en 1718, à 4800; c'est une terrible chute dont elle ne doit plus se relever, à moins qu'une main puissante ne vienne créer à ses portes quelque ressource bienfaisante et inconnue.

Saint-Jean-de-Luz et Ciboure envoient chaque année de robustes filles vendre à Bayonne de grandes quantités de sardines dont la pêche, en occupant encore ses habitans, a survécu à toutes ces sources de prospérité aujourd'hui taries; ces actives Basquaises parcourent rapidement la ville avec des cris stridens et particuliers qui racontent les bonnes qualités de leur marchandise, et elles retournent le soir même dans leurs familles, grâce à des jambes hâlées et nerveuses qui défient les meilleurs coureurs.

Sans parler de ces capitaines basques qui s'aventurèrent au XVI^e siècle vers les côtes glacées de l'Islande et du Spitzberg, qui abordèrent les premiers aux bancs de Terre-Neuve, en ouvrant ainsi de nouvelles routes à la science et au commerce, et dont les noms méritaient bien d'être conservés, Saint-Jean-de-Luz peut citer avec orgueil, dans

une époque plus rapprochée, des marins non moins hardis, mais mieux récompensés : MM. Sospite, commandant de la *Basquaise*, dont les Anglais n'ont pas oublié les glorieux combats au milieu du dernier siècle; d'Etcheverry, chargé de se rendre aux Moluques, à l'âge de soixante-dix ans, et d'en rapporter des plantations de canneliers et de girofliers pour nos colonies d'Amérique, bat encore des navires anglais et remplit sa mission; Larréguy, capitaine de vaisseau, commandant le *Northumberland* et le *Mucius*, défend ce dernier contre deux vaisseaux anglais, en 1794, perd tous ses mâts, se défend encore contre de nouveaux ennemis, et est remorqué triomphant au milieu de l'escadre française par la corvette le *Papillon*; Dornaldéguy, capitaine de vaisseau et prisonnier à l'Ile de France, en 1809; Etchégaray, lieutenant de vaisseau, capitaine des marins de la garde, blessé à bord du *Mucius* dans ce beau combat du 1^{er} juin 1794, blessé encore dans le désastre de Baylen, où les marins de la garde firent inutilement des prodiges de valeur; enfin, *Cépé*, ce hardi corsaire, que Louis XIV appela à sa cour pour voir de près un homme dont le nom était redouté dans tous les ports de l'Angleterre.

Un petit bras de mer que les marées et les tempêtes peuvent agrandir facilement, s'avance, pour ainsi dire, comme un avant-poste de l'Océan à la

rencontre de la Nivelle. Les eaux de la rivière et du golfe forment alors un large chenal divisé en deux bras par une petite île, où, sur l'emplacement d'un ancien couvent de Récollets, un bureau de douane s'ouvre aujourd'hui. En face de Saint-Jean-de-Luz et à l'extrémité des deux ponts en bois qui continuent la grande route d'Espagne, Ciboure ne mérite plus le nom de ville. C'est un pêle-mêle de chétives maisons coupées par des rues étroites et tortueuses, et au-dessus desquelles domine le clocher de l'église paroissiale, lourde et bizarre construction qu'on prendrait pour un monument chinois. Il y a un siècle à peine, ce bourg de 1700 habitans en contenait plus de trois mille, et envoyait des navires au Groënland et à Terre-Neuve.

La population de Ciboure se compose en grande partie de pêcheurs; on y rencontre aussi quelques-uns de ces Gitanos que le langage populaire du pays appelle *Ytouac* ou *Egyptocouac*, Égyptiens, et dont l'avenir a déjà soulevé de graves questions locales. Cette colonie nomade, qui vit si singulièrement au pied des Pyrénées, depuis la Navarre jusqu'à la mer, est une des physionomies étranges de ce coin de terre si richement accidenté. Dans quelques parties de l'Europe orientale, les Bohémiens sont esclaves; dans les Pyrénées, ils sont libres comme les izards et les

chevræuils de ces montagnes; mais leur liberté est inquiète et souvent dangereuse. Pendant l'été, ils vivent habituellement au fond de quelque carrière abandonnée, sur la lisière d'une forêt, où ils se nourrissent de viandes mortes, préparées et assainies avec des plantes aromatiques. Pendant l'hiver, ils s'établissent près de quelque village basque, et ils s'y occupent d'ouvrages de vannerie et de la tonte des mulets; les enfans mendient et vont colportant de porte en porte leurs hailons et leur penchant irrésistible pour le vol.

Les Gitanos meurent comme ils vivent, sans qu'aucune loi civile ou religieuse intervienne jamais; seulement ils baptisent leurs enfans suivant le rite catholique, et dans le seul but de leur donner de *bons parrains* qui veuillent les protéger après dans leur vie aventureuse. Malgré leur ignorance de toute pudeur et de toute loi morale, une cérémonie bizarre et symbolique consacre d'ordinaire leurs mariages. Devant leur chef, choisi dans les familles les plus honorées par eux, et qu'ils appellent Voïvodes, les deux Gitanos, homme et femme, cassent un vase de terre; le mariage dure autant d'années que l'on compte de fragmens du vase brisé. Ils enterrent leurs morts furtivement, sans prières ni démonstrations d'aucune sorte, et cette indifférence est un des caractères les plus exceptionnels et les plus hideux de leur abrutis-

sement, car, depuis les retraites sauvages de l'Afrique jusqu'au fond de la Polynésie, il serait difficile de rencontrer une peuplade au sein de laquelle les morts n'obtinsent des prières ou des regrets. On a cité même la naïve et profonde douleur des nations les plus sauvages de l'Amérique sur les tombeaux de leurs guerriers.

En Allemagne, en Hollande, en Espagne, en Provence et au pied des Pyrénées, les Bohémiens ont conservé le même type et les mêmes mœurs; c'est une même et grande famille dont les débris dispersés exercent encore les recherches de nos historiens. Partout, ce teint brun cuivré, ces cheveux noirs et légèrement crépés, ces yeux luisants, astucieux ou atones, ce front avancé, ces lèvres épaisses, ces haillons pittoresques, ces larges ciseaux sur l'épaule; partout, les mêmes instincts sauvages, la même défiance des populations au milieu desquelles ils vivent, les mêmes habitudes, les mêmes travaux. Ce torrent d'hommes est sorti sans doute des entrailles de l'Afrique, et a traversé l'Europe en se grossissant des Gitanos de Valence et de Murcie, des Cagots du Béarn, des Bohêmes et des Zieguener de l'Allemagne, et des Heyden de la Hollande; races déchues et anathématisées qui se sont arrêtées sur la lisière des nations, comme les scories des terrains volcaniques. Nous avons rencontré des Bohémiens sur

les bords de la Méditerranée, dans les carrières d'argile du département de l'Hérault et au pied des Pyrénées : les enfans mendient, les vieilles femmes composent des philtres, tirent les cartes (*) et mendient; les jeunes filles tressent des paniers et autres objets, tandis que les hommes tondent les mulets et les chiens. Leurs émigrations d'un village à un autre sont fort curieuses : les femmes portent pêle-mêle sur leurs épaules et sur leur dos trois et jusqu'à quatre enfans en bas âge; un cinquième est parfois suspendu à leur sein; les hommes chassent devant eux des ânes chargés du bagage, et quelques jeunes gens les plus agiles, échelonnés en flanqueurs, protègent la marche et sifflent à la moindre allarme. La petite caravane s'arrête, pendant la nuit, au fond de quelque ravin ou à l'abri d'un bois; des feux s'allument, les viandes sont préparées avec une dextérité prodigieuse; on prend le repas du soir, et, après avoir veillé à la sûreté du camp improvisé, femmes, enfans, hommes et vieillards se couchent pêle-mêle. Puis, le lendemain, et aux premières lueurs du matin, la caravane reprend sa route, en lançant à droite et à gauche, vers les fermes isolées, les villages ou les bourgs qu'elle rencontre, ses industriels les plus habiles et les plus exercés.

(*) Nous savons pertinemment que, dans certaines campagnes, ces philtres sont très-recherchés et les cartes avidement interrogées.

On a dit plusieurs fois qu'il fallait tendre une main amie à ces Gitanos vagabonds, les arracher à cette vie d'humiliations et de souffrances, les appeler au milieu de la société, les mêler à ses travaux, utiliser leurs forces et leur intelligence, leur révéler enfin la dignité et le bien-être de l'homme libre et civilisé à la fois. Nous ne pénétrerons pas au cœur d'une discussion qui est ici hors de notre sujet, mais la colonisation des Gitanos, déjà proposée par quelques esprits philanthropes, n'est pas une mesure qui puisse dépendre de la volonté d'un gouvernement; les populations des campagnes, chez lesquelles les préjugés sont vivaces et durs, peuvent refuser le droit de bourgeoisie à ces étrangers qu'elles méprisent, et ces étrangers à leur tour peuvent rejeter la part qu'on veut leur offrir dans les travaux et les charges de notre société. Quoique né sur le sol de la France, le Gitano de nos Pyrénées n'appartient pas à ce sol; il a suivi partout sa race avilie; où étaient le repas du soir et l'abri de la nuit, là aussi était la patrie : tout enfant, il porte les traits caractéristiques et saillans de sa caste; il partage sa dégradation, sa misère, ses haines, ses mauvaises passions, ses appétits et ses instincts. Son indolence *nationale*, pour ainsi dire, le rendrait incapable de travail et d'assiduité; pour lui la vie nomade est plus facile, plus large, plus riante;

la transplantation, si je puis m'exprimer ainsi, l'étiolerait et le tuerait. Le temps seul et les efforts successifs et lents des hommes éclairés pourraient l'initier à la vie sociale, et ce progrès s'accomplira peut-être, malgré les menaces de déportation dont la caste pyrénéenne des Gitanos a été l'objet. Au XV^e siècle, les Bohémiens d'Allemagne étaient précipités dans les bûchers, et les évêques, armés de la croix, montraient les victimes au peuple; aujourd'hui, ils y sont généralement tolérés et traités avec égard. Dans notre Midi, où les passions religieuses conservent encore quelque verdeur, il y a déjà plus d'indifférence que de haine contre les Gitanos. C'est une transition peut-être aux bienfaits de la loi civile.

Le quai de Ciboure, qui descend vers la mer, présente une ligne de maisons ruinées et abandonnées en partie, où sèchent le long des fenêtres quelques débris nauséabonds de poissons salés pour l'hiver. Le chemin du Socoa est pratiqué à mi-côte d'une longue falaise déserte, où quelques champs de maïs s'abritent derrière les plis du terrain. Le Socoa est un faubourg de Saint-Jean-de-Luz, et quelques maisons s'y sont groupées à quelques toises d'un petit havre, défendu des lames de la baie par un large môle où viennent s'amarrer les trincadoures et les chassemarées, seuls hôtes de ces parages abandonnés. Le fort

de Socoa, assis sur un vaste rocher incessamment battu par les lames, domine la baie, la mer et la plage, et montre au loin sa tour massive et ronde; des embrasures pour sept bouches à feu et autant de soupiraux à grenade dentellent le parapet de sa plate-forme, d'où la vue court sur une immense étendue de mer, sur la côte élevée et sauvage qui s'étend vers le Cap du Figuier, sur la ville et sur ses incultes coteaux. Le fort est distribué en plusieurs bâtimens qui servent de casernes à la garnison; une belle jetée en maçonnerie protège l'entrée du havre, et présente aux lames du golfe une pente inclinée qu'elles ne peuvent mordre et sur laquelle elles glissent impuissantes, après y avoir laissé une mousse verdâtre et écumeuse. Ces quelques soldats qu'on aperçoit sur l'étroit pont-levis ou sur les murs du fort, ces trincadoures amarrées perpendiculairement au môle, des matelots espagnols ou basques, brossant avec vigueur les préceintes souillées de leurs embarcations, quelques vieux lamaneurs groupés et fumant devant la porte du cabaret du lieu, l'habit vert et les boutons blancs des douaniers du roi : tels sont les accessoires de ce tableau aux formes âpres, aux couleurs tranchées et inégales. Le fort de Socoa est une des vues maritimes les plus curieuses de la côte.

La route d'Espagne serpente péniblement dans

les rues étroites de Ciboure, et s'élançe vers Urrugne dont l'église paroissiale arrête un moment les regards par son élévation et son antiquité. Plus loin, c'est le château d'Urtubi, vénérable manoir du XIV^e siècle, aujourd'hui recrépi et restauré; les fossés ont disparu récemment avec les créneaux, les herses et les triples palissades, et il est difficile de reconnaître encore ce vieux monument célèbre par l'entrevue de Louis XI et des rois d'Aragon et de Castille, en 1462, et par la longue et sanglante querelle des *sabel chouri* et des *sabel gorri* (*).

Avant d'arriver à Béhobie, et du haut d'une côte dont les larges pentes sont couvertes d'une riche végétation, le regard embrasse avec admiration un paysage merveilleux de formes et de souvenirs. A l'extrémité de la pente que vous parcourez rapidement, les blanches maisons de Béhobie s'alignent sur la route jusqu'au pont où s'arrête la France. La Bidassoa, qui semble s'élançer d'une gorge boisée et profonde, élargit ses eaux, baigne l'île historique des Faisans, à laquelle elle emporte chaque jour quelques pouces de terre, serpente au milieu de champs de maïs,

(*) En 1511, Louis d'Urtubi, écuyer, fut nommé bailli du Labourd. En 1643, une querelle éclata au sujet de cette charge, entre les sieurs d'Urtubi et de Saint-Pée; les partisans du premier prirent le nom de *sabel chouri* (ventre blanc), et ceux du second s'appelèrent *sabel gorri* (ventre rouge.)

se divise dans les sables qui remontent jusqu'à Hendaye, et se jette à la mer au Cap du Figuier. Irun montre plus loin le clocher de sa cathédrale gothique, ses toits rouges et ses larges auvens; l'hermitage de Saint-Martial s'élève à l'Ouest sur son cône boisé, et les montagnes de Jaizquibel et d'Olarzu s'étendent au Nord comme un vaste rideau.

Irun est une petite ville espagnole de 1200 âmes environ; il en a été fait mention, pour la première fois, en 1203. En 1790, on trouva dans un champ, près de la ville, quelques pierres précieuses et des médailles romaines portant l'exergue suivante : *Imperator Augustus Trib. Potes XX*, ce qui ferait remonter la fondation d'Irun à la vingtième année de la *puissance tribunitienne* de César-Auguste. Son église, une des plus riches de la Guipuzcoa, fut réédifiée en 1508; Hurtado de Luna en posa la première pierre le 4 décembre; en 1647, elle fut agrandie et ornée par Barnabé Cardero, architecte de Madrid, et par Juan Bascardo, célèbre sculpteur.

Sur la rive gauche de la Bidassoa, Fontarabie, avec ses hautes et noires murailles, ses ruines et ses deux portes de Sainte-Marie et de Saint-Nicolas, prétend à une haute antiquité. Suivant les traditions populaires, le roi goth Recared a dû la fonder et Wamba l'a fortifiée. Des sièges et des

incendies nombreux, les Romains, les Barbares, les Normands, les Anglais et les Français ont détruit et ruiné partiellement et successivement la vieille cité de Fontarabie : au XIX^e siècle, en 1836, la guerre n'a pas encore lâché prise, et les boulets et la mitraille viennent d'ébranler ses vieux fondemens. Une bulle du pape Célestin II, en 1194, en fit une archiprêtrise qui releva de l'évêque de Bayonne. Le palais royal, maison monumentale qui s'élève sur une belle place, a été construit par Don Sancho Abarca, roi de Navarre; on attribue sa façade à Charles-Quint. L'église, consacrée à *Santa Maria de la Asuncion y del Manzano*, est du XV^e siècle. Des chapelles surchargées d'ornemens et de sculptures en bois doré, rappellent l'église espagnole et sa dévotion toute sensuelle et poétique; dans un coin obscur, un portrait de moine, brodé en soie et en relief, est un chef-d'œuvre de patience et de délicatesse. Là commençait autrefois la contrée des moines, du fanatisme et de la paresse. Les moines ont disparu aujourd'hui : mais les couvens, les ex-voto, les chapelles dédicatoires et les hermitages existent toujours, veufs toutefois de leurs habitans, de leurs saints ou de la piété des fidèles. Aux portes de Fontarabie, on trouve encore un couvent de capucins et une chapelle en renom, dédiée à Notre-Dame de Guadalupe.

Jusqu'au XVI^e siècle, Fontarabie concourut activement avec tous les autres ports du Labourd aux pêches basques du golfe de Gascogne; le faubourg de la Magdelaine, au pied des murailles de la ville, n'envoie plus aujourd'hui ses chaloupes qu'à la pêche du saumon et de la sardine.

Nous rentrerons en France, en traversant la Bidasoa devant Hendaye, au-dessus de ce large gué que les alliés franchirent si facilement en 1813. Du milieu de la rivière, Hendaye, cette ville autrefois industriellement célèbre, présente le coup d'œil le plus pittoresque et le plus singulier à la fois : vous franchissez à la hâte ce large socle de rochers ardoisés sur lesquels la ville est assise, et vous rencontrez, sur un tertre de gazon appelé encore montagne de Louis XIV, les ruines d'un fort; un entassement de pierres couvertes d'herbes et de mousse, des entablemens, des frises, des couronnemens, des pierres d'attente, gisant çà et là, à côté de quelque pan de mur encore debout et sur lequel se dessine à jour le cintre d'une fenêtre ou d'une meurtrière : voilà ce qui reste de la redoute de Louis XIV. Plus loin, c'est un dédale, un pêle-mêle de maisons ruinées, de murailles tapissées de lierre, d'éboulemens, de fragmens de combles portés par quelque harsardeuse pyramide en maçonnerie, d'arceaux suspendus, de façades nues et cruellement lézar-

dées, etc. La ville entière est une vaste ruine à travers laquelle on rencontre les débris d'une ancienne prospérité : tout cela est si pittoresquement disposé qu'on croirait voir, à une certaine distance, de ces ruines artificielles dont la mode enrichit nos jardins anglais. Quelques maisons, en bien petit nombre, forment aujourd'hui le village de Hendaye ; et c'est un spectacle bizarre que ces habitations blanches et gaies, ornées de treilles et de fleurs, au milieu de cette impitoyable destruction. L'église seule, simple et pauvre, a échappé aux bombes espagnoles ; on y remarque dans le chœur une fresque représentant Saint-Martin partageant son manteau avec un pauvre.

Fontarabie et Hendaye, qui se regardent tristement d'un bord à l'autre de la Bidassoa, suivant la poétique expression d'un jeune promeneur dans le pays basque, ont péri l'une par l'autre, et leurs ruines sont encore les témoins vivans d'un des épisodes militaires de la République française.

Le 23 avril 1793, une colonne de l'armée française des Pyrénées - Occidentales, composée en grande partie de bataillons de volontaires, était campée à l'entrée de Hendaye où l'on trouve aujourd'hui quelques étroites allées de peupliers. L'armée espagnole, sous les ordres du général Caro, campée sur la rive gauche près de Fontarabie, n'avait pas bougé depuis plusieurs jours,

lorsqu'à trois heures du matin, les habitans de Hendaye sont réveillés tout à coup par de terribles détonations et par des cris de détresse : déjà leurs maisons étaient brisées et incendiées par le plus opiniâtre bombardement. Un corps espagnol, protégé par le feu des batteries de Fontarabie, traverse la Bidassoa, s'empare de la montagne de Louis XIV, et détruit la redoute. Mais les Français, promptement ralliés à la voix du général Régnier, se précipitent à leur tour sur les troupes espagnoles et les forcent à repasser la rivière. Le territoire était sauvé; mais la ville de Hendaye n'était plus qu'un monceau de cendres et de ruines!

Le 31 juillet 1794, le représentant du peuple Garreau, et le brave général Lamarque, alors capitaine des grenadiers et adjoint à l'état-major, marchent contre Fontarabie à la tête de 300 hommes. Il y avait dans la place, suivant le récit de Barrère à la Convention, 800 Espagnols défendus par 50 bouches à feu. Après avoir essuyé une décharge à mitraille, à portée de pistolet, le détachement républicain, réduit de quelques hommes tués à côté de Garreau, s'empare de la hauteur de Guadalupe et somme la ville de se rendre. Deux capucins appelés au conseil de guerre veulent d'abord qu'on se défende; la discussion traîne en longueur; Lamarque, qui avait été envoyé à Fon-

tarabie en qualité de parlementaire, s'impatiente, va trouver Garreau et revient avec une nouvelle sommation qui ne donne que *six minutes* à la place assiégée : « Il fait observer que les lois de la guerre obligeront de passer aussi les capucins au fil de l'épée, si la place ne se rend pas dans le délai fixé. » Les capucins ne se soucièrent pas de faire l'expérience des lois militaires de la République française, et Fontarabie se rendit aux 300 soldats de Lamarque (*). Le bombardement qui avait précédé ce hardi coup de main, avait fait à peu près de Fontarabie ce que l'artillerie du général Caro avait fait de Hendaye une année avant. Ni la ville française, ni la ville espagnole ne se relèveront de leurs ruines, malgré l'importance militaire et les avantages commerciaux de leur admirable position.

(*) Le capitaine Lamarque, chargé de porter les drapeaux espagnols à la barre de la Convention, fut nommé adjudant-général, après ce brillant début dans une carrière qu'il devait illustrer.



CAMBO,

ITXATSOU, LE PAS-DE-ROLAND,

HASPARREN, LA GROTTÉ D'ISTURITZ,

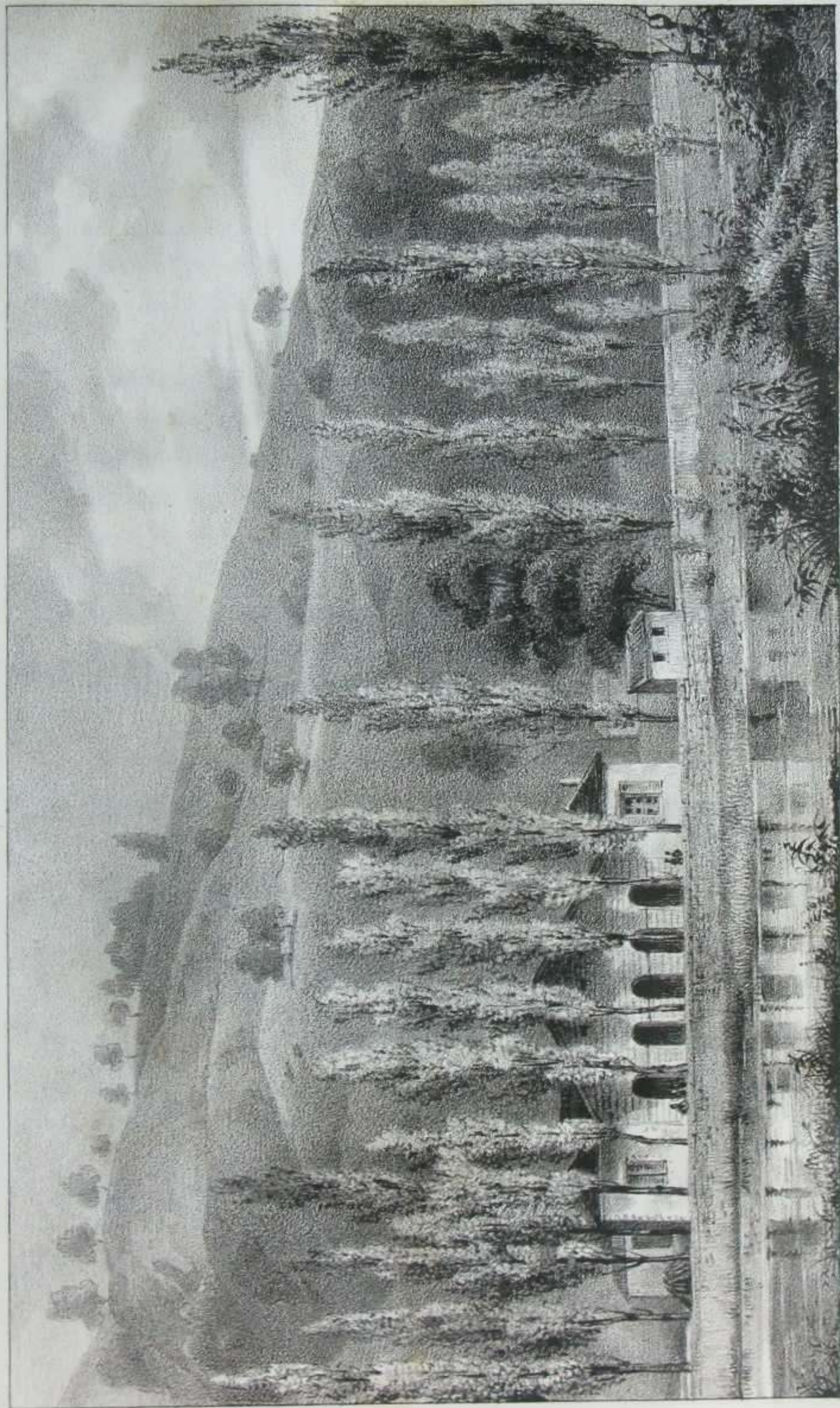
LES BASQUES.

Il en est des monumens de la nature comme de ceux de l'art : pour jouir de leur beauté, il faut être au véritable point de la perspective : autrement les formes, les couleurs, les proportions, tout disparaît.

Pour savoir si les paysages des montagnes avaient une supériorité si marquée, il suffirait de consulter les peintres : ils ont toujours jeté les monts dans les lointains, en ouvrant à l'œil un paysage sur les bois et sur les plaines.

CHATEAUBRIAND.

EN suivant la route pittoresque qui conduit de Bayonne à Cambo, le double paysage qui accompagne le bassin de la Nive vous initie aux pre-



L. D. Loring & Co. Boston.

VUE DE LA MAISON DE LA SOCIÉTÉ DE LA BIÈRE A CAMBODGE

Edouard Fournier.

miers spectacles et aux premiers bruits des montagnes. Vous gravissez doucement les premiers échelons des Pyrénées; la route serpente au milieu des tertres verts et des bois, et laisse sur votre gauche, longeant silencieusement la Nive, le bourg d'Ustaritz, ancien chef-lieu de district, avec ses quatre quartiers d'Arraüntz, d'Eroritz, de Heri-Behère et de Pourgonia. Avant d'y arriver, saluez, à votre droite, le château de Garat, illustré par un des hommes les plus distingués et les plus purs de la révolution française; plus loin, sur un mamelon boisé qui domine le bourg, se tenaient, comme les assemblées des Sachems dans le pays des Natchez, les états administratifs du Labourd. Le *bilzaar* (*), cette antique assemblée de la Cantabrie, se composait des propriétaires et des chefs de famille. Les membres du *bilzaar*, appuyés sur leurs bâtons de frêne blanc, sceptre pacifique des vieillards basques, et adossés à de vieux chênes disposés circulairement, délibéraient sur les intérêts du pays; le président et le scribe de ces assemblées étaient seuls assis sur des quartiers de roche; celui-ci inscrivait les arrêtés du *bilzaar* sur une table de pierre grossièrement façonnée. Les Basques appelaient *capitolo herri*, l'emplacement réservé du *bilzaar*; tous ces vesti-

(*) *Bil* (réunion), et *zaar* (vieillard); *bilzaar*, réunion des vieillards, sénat.

ges ont disparu, et il faut même interroger les vieillards pour en retrouver le souvenir.

Au pied du séminaire de Larressore, la route pratiquée sur une chaussée rocheuse ouvre au regard un admirable paysage où les bois, les eaux, les roches, les champs cultivés, les fermes et les pentes escarpées des montagnes qui ferment le tableau, jettent çà et là leurs couleurs et leurs formes. Plusieurs allées plantées de jeunes arbres conduisent à Cambo, que la renommée de ses eaux minérales transforme deux fois, chaque année, en une élégante petite ville. Le Haut-Cambo ne présente qu'une longue ligne de belles maisons éclatantes de blancheur, posées sur une immense terrasse au pied de laquelle une vallée fort étroite jusque-là, s'évase, pour se rétrécir encore, en remontant vers l'établissement thermal. La Nive s'élance du milieu des chênes touffus qui bordent ses deux rives, se glisse le long de la base de la terrasse de Cambo, et se perd au loin derrière les collines vertes qui accidentent la vallée. Entre la Nive et le Bas-Cambo dont on aperçoit au loin les habitations clair semées, on croit voir un immense tapis aux mille couleurs : c'est un champ de blé qui ondule au soleil, c'est une pièce de terre labourée, ce sont des fleurs, des haies, de hautes herbes, interrompus çà et là par un petit sentier qui serpente jusqu'au village, par un atte-

lage de bœufs ou par d'actifs travailleurs. Si votre fenêtre s'ouvre, par une belle matinée, sur cette riche et paisible vallée, vous comprendrez surtout cette vie calme et douce que les montagnes plus rapprochées semblent vous promettre; vous admirerez long-temps cette belle décoration du paysage, cette végétation exhubérante qui prend possession même des anfractuosités des rochers, et qui semble ne pas permettre à un seul pouce de terre d'attrister le regard par sa nudité.

Cambo, c'est la première station des montagnes, c'est le premier relai de cette chaîne pyrénéenne, tour à tour si gracieuse, si fertile, si indigente et si sombre, où dorment ensevelis tant de souvenirs et tant de richesses. Cambo, ce n'est pas encore le luxe, l'éclat et la renommée de Bagnères; mais en respirant cet air heureux et pur, en se mêlant à cette population saine et forte, on comprend déjà que l'air, la population et la beauté du pays concourent largement aux cures merveilleuses des eaux minérales. Cambo, c'est, pour ainsi dire, une compensation de Biarritz : une marine de Vernet et un paysage de Teniers : on ne les préfère pas l'un à l'autre, mais ils plaisent différemment.

L'église de Cambo, placée à l'une des extrémités de la haute terrasse dont nous avons parlé, est ceinte de son cimetière; comme dans tout le pays

basque, c'est un beau jardin où chaque tombe est ornée de rosiers plantés et entretenus par des mains pieuses. Ici, les fleurs les plus fraîches témoignent de la douleur la plus vive ou la plus récente, et personne ne s'y trouve encore chargé, moyennant une rétribution mensuelle, d'entretenir des regrets de convention. L'église est simple, blanche et peu ornée; la population du Haut et du Bas-Cambo, celle des fermes voisines et quelques baigneurs s'y portent en foule le dimanche; et c'est un singulier spectacle que ce contraste des fracks modernes et des vestes de velours, des ceintures rouges, des berrets et des cheveux flottans; que ces chapeaux de soie et ces robes élégantes, égarés au milieu des vêtemens noirs ou bruns et des mouchoirs éclatans des Basquaises. Vieilles femmes et jeunes filles se cachent également sous un mantelet uniformément noir, mais plus ou moins riche, de serge, de mérinos, de satin même, et plus ou moins orné. Le mantelet Basque est moins coquet que la mantille espagnole; celle-ci, d'ailleurs, est une coiffure nationale, tandis que les Basquaises ne font usage du mantelet qu'à l'église; on dirait que cette partie du vêtement, en cachant en quelque sorte les traits, doit aider au recueillement et à la prière.

Après un quart d'heure de marche vers le Sud-

Est du bourg, un chemin facile et ombragé aboutit à l'établissement thermal situé sur la rive gauche de la Nive, qui s'élançe et se replie plus loin à travers des taillis et des amoncellemens de galets. Un triple étage de collines semblent encaisser cette petite vallée et lui donner le silence, la fraîcheur et la beauté.

Nous emprunterons maintenant au *nouvel examen chimique des eaux minérales de Cambo*, publié en 1827 par M. Salaignac, pharmacien, quelques renseignemens sur l'histoire des eaux de Cambo; ils compléteront notre rapide coup d'œil sur cette station de nos Pyrénées, si pleine d'intérêt et d'avenir. Avant 1635, on ne sait rien des sources minérales de Cambo; depuis cette époque, elles furent constamment visitées, mais sans obtenir d'établissement fixe. « En 1760, dit « M. Salaignac, la commune afferma les deux « sources pour 400 fr. par an, et, progressivement, « ensuite jusqu'à 1,200 fr. Ce produit servit à « élever un hangar et un petit bâtiment sur la « source sulfureuse qui était renfermée alors dans « un bassin en trapèze de moyenne grandeur. A « une époque bien plus rapprochée de nous, en « 1819, une ordonnance royale détermina un « établissement thermal à Cambo. Le gouverne- « ment, qui avait la possession de ces sources « depuis que les communes ont été dépouillées

« de leurs droits, les mit à l'adjudication. La con-
« cession en fut faite, en 1820, à M. Fagalde de
« Cambo, pour l'espace de quarante années. Quel-
« que temps après, il obtint une prolongation de
« vingt années de jouissance. »

Telle a été l'origine du nouvel établissement, construit aux frais de M. Fagalde, et dont l'élégance contraste heureusement avec la nature du site. C'est une sorte de demi-rotonde liée à deux corps de logis par des arcades qui forment galerie. Onze cabinets spacieux sont distribués dans le pourtour de la demi-rotonde; la fontaine d'où jaillit l'eau sulfureuse est placée dans cette partie de la galerie qui regarde la Nive, et le verre, qui devient un des accessoires inamovibles de la fontaine, ne reste pas oisif, lorsque, la veille de la Saint-Jean et minuit sonnant, Basques et Basquaises, accourus des bourgs, villages et hameaux les plus éloignés, s'abreuvent aux deux sources minérales, et semblent, par leur empressement et par leur ardeur, faire provision de santé jusqu'à l'année suivante. Le pèlerinage hygiénique des Basques se prolonge pendant vingt-quatre heures, consacrées à de joyeuses collations sur les bords de la Nive, aux danses nationales et à toutes les démonstrations d'une gaieté bruyante et expansive; puis, chacun se retire, bien rassuré et déjà impatient de la fête suivante.

La source ferrugineuse a été placée sous une sorte de pavillon soutenu par quatre colonnes en pierres, dans l'alignement des belles allées d'arbres qui longent la Nive et qui ajoutent encore à la variété du petit vallon. « L'eau, dit « M. Salaignac, sort d'un massif de maçonnerie « par un filet d'environ dix millimètres d'épais- « seur; son volume est de 5250 centimètres cu- « bes par minute. »

Raulin, Théophile Bordeu et M. Laborde de Bayonne se sont occupés les premiers des eaux minérales de Cambo, sous le rapport médical. M. Salaignac en fit lui-même, en 1810, une analyse chimique qui fut insérée dans le bulletin de pharmacie. Dans sa dernière analyse (1827), il a déterminé de la manière suivante les propriétés physiques et chimiques des deux sources minérales de Cambo. Nous ne ferons que résumer rapidement, et en quelques lignes, ses laborieuses et savantes observations.

L'eau sulfureuse de Cambo est limpide et incolore; elle répand une odeur d'hydrogène sulfuré; par le vent du Nord, cette odeur devient plus appréciable. Son goût est semblable à celui d'œufs couvés; sa température varie de 22 à 23 degrés centigrades ($17\frac{3}{5}$ à $18\frac{2}{5}$ de Réaumur), et son poids spécifique est à celui de l'eau distillée comme 1000 est à 1003, lorsque ces deux liquides

sont pris à la température de 12 degrés centigrades. L'eau sulfureuse de Cambo ne s'altère pas à la lumière, mais le contact de l'air détruit entièrement ses propriétés sulfureuses. Elle contient, en *substances volatiles*, de l'azote avec des traces d'oxigène, de l'acide hydrosulfurique, de l'acide carbonique; en *substances fixes*, du sulfate de magnésie, de l'hydrochlorate de magnésie, du carbonate soluble de magnésie, du carbonate soluble de chaux, du sulfate de chaux, de l'alumine, des traces d'oxide de fer, de la matière végétale grasse, soluble dans l'éther sulfurique, de la matière végétale, insoluble dans l'éther sulfurique, et de la silice. « L'eau ferrugineuse de Cambo, « dit M. Salaignac, est limpide et incolore, d'une « saveur qui annonce la présence du fer et qui « n'est point acidule. La température de cette « eau est de 15 à 16 degrés centigrades. La pesanteur spécifique n'est presque pas sensible à « l'aréomètre de Baumé, ce qui démontre qu'elle « ne contient que très-peu de substance saline. « Lorsqu'on l'expose à l'air, elle perd peu à peu « sa transparence; il s'en sépare des flocons jaunes, et, au bout de vingt-quatre heures, on la « trouve couverte d'une pellicule qui réfléchit les « couleurs de l'iris. Le bassin qui la reçoit et le « canal par où elle s'écoule, sont enduits d'oxide « de fer hydraté. »

Elle contient, en *substances volatiles*, de l'azote mêlé d'oxigène et de l'acide carbonique; en *substances fixes*, du carbonate de fer, du sulfate de chaux, de l'hydrochlorate de chaux, du carbonate soluble de chaux, des traces de matière végétale et des traces de silice.

« Nos relations avec plusieurs de nos collègues
 « du département, dit M. Ducasse, ex-médecin
 « en chef de l'hôpital militaire de Bayonne, dans
 « une notice médicale sur les eaux minérales de
 « Cambo, et les remarques que notre propre expé-
 « rience nous a mis à portée de faire depuis bien
 « des années sur les propriétés médicinales des
 « eaux de Cambo, nous ont prouvé qu'elles étaient
 « généralement avantageuses dans la plupart des
 « maladies occasionnées par une déviation du
 « sang hémorroïdal; dans la phthisie catarrhale
 « commençante; dans la chlorose, en prenant
 « toutefois dans ce cas, comme dans tous les au-
 « tres, les précautions indiquées par l'art; dans
 « les embarras ou engorgemens chroniques des
 « viscères abdominaux; dans les convalescences
 « longues et difficiles qui tiennent, soit à ces
 « embarras, soit à la dépravation et à la faiblesse
 « de partie ou de la totalité de l'appareil digestif;
 « dans les affections chroniques des voies urinaï-
 « res; dans les fièvres intermittentes rebelles dont
 « la marche a été contrariée, et le caractère pri-

« mitif dénaturé par un traitement intempestif ou
« par toute autre cause. »

M. Camino, médecin, inspecteur des eaux de Cambo, publia, en 1827, des observations curieuses sur l'application de ces eaux, sur le traitement et la guérison d'une foule d'individus.

Les observations recueillies sur les résultats obtenus par les eaux minérales de Cambo, doivent augmenter chaque année leur clientèle déjà nombreuse, et fixer les goûts capricieux de cette population élégante et nomade qui use pêle-mêle des eaux européennes comme préservatif, et qui cherche surtout des sites nouveaux et un peu moins d'ennui. Cambo n'est pas encore une de ces promenades banales, un de ces paysages bien achalandés et décrits dans tous les in-8° qui prétendent à une seconde édition. Les médecins n'ordonnent pas encore Cambo contre le spleen et les vapeurs de nos dandys cosmopolites; notre village, si calme et si retiré, n'a pas endossé la livrée du grand monde; ses montagnes, ses grottes et ses vallées sont vierges encore de ces caravanes d'oisifs ennuyés, dont l'admiration se fait d'avance un prospectus commode de sensations. C'est un sol à exploiter, une nouvelle page pyrénéenne à mettre en circulation, une nouvelle succursale à donner au bois de Boulogne et au parc de Saint-James. C'est un vœu que nous

sommes forcés d'exprimer au nom de la renommée future de Cambo.

Déjà, et grace aux efforts des MM. Fagalde, les constructions informes qui recevaient autrefois les baigneurs ont fait place à une sorte de temple entouré par tout le luxe d'une végétation variée; des maisons et des hôtels élégans ont effacé en partie les habitations villageoises; des chemins faciles se sont élargis le long de ces petits sentiers raides et pierreux qui peuvent bien ajouter aux beautés agrestes du pays, mais dont se soucient peu les malades et les habitans des villes; enfin, l'art assouplit autant qu'il peut cette belle nature aux exigences du *confortable* et aux irritabilités malades. Pour nous, qui applaudissons de cœur à cette hospitalité recherchée, à ces importations ingénieuses, à cet artifice devenu nécessaire, mais qui préférons à bonne distance la civilisation des grandes villes, de manière à en juger le coup d'œil sans en subir le bruit, les curieux amenés à Cambo par un sentiment vrai de la nature, nous sauront gré de pénétrer plus avant dans ces montagnes et de leur montrer rapidement quelques-unes des merveilles qu'elles recèlent.

Les débris historiques ne peuvent pas être rares sur un sol qui porte un des peuples les plus anciens et les plus illustres de l'Europe. Les châ-

teaux, les enceintes fortifiées, des tours démantelées s'élèvent au milieu de ces montagnes, et semblent rappeler ces conquérans romains ou barbares dont l'épée s'est brisée contre l'indépendance des anciens habitans. Au Sud-Est de Cambo, et sur la gauche de la route d'Espelette, on rencontre les vestiges d'un camp appelé *camp de César*, mais auquel il faut donner forcément une autre explication et une date plus récente. César lui-même, dans son livre de *bello Gallicæ*, ne dit pas que ses légions aient pénétré dans cette partie des Pyrénées. Ce conquérant entra deux fois en Espagne : la première fois, par la Catalogne et la seconde fois au-delà d'Oloron, après avoir cherché vainement à forcer le passage des Pyrénées-Occidentales, dont les Basques gardaient toutes les gorges. Plus tard, lorsqu'Auguste voulut en finir avec ces deux peuples impatiens et guerriers (les Asturiens et les Basques), qui lui disputaient seuls la paisible jouissance de l'Espagne et de l'Aquitaine, les légions romaines, suivant les récits de Plutarque, de Strabon et de Florus, inondèrent les montagnes, et une longue et sanglante lutte s'engagea. C'est à cette époque qu'il faut placer la construction du camp qu'on retrouve près de Cambo; on comprend bien que cette position accidentée et naturellement forte a dû être choisie par un peuple qui défendait

piéd à piéd son indépendance; on sait que la nation basque toute entière prit part à cette guerre, qu'elle fut vaincue, mais non pas soumise, s'il faut croire le témoignage de Plutarque, le biographe d'Auguste.

Nous abandonnerons d'ailleurs toute faculté aux conjectures, et nous continuerons notre excursion vers Itxatsou, en suivant curieusement ce chemin qui tantôt court entre les deux murs sans ciment d'un verger et d'un champ de maïs, tantôt franchit une côte escarpée ou plonge dans des allées de cerisiers, jetés dans cette commune avec une merveilleuse prodigalité. A mesure qu'on marche, les montagnes se rapprochent et grandissent; les maisons d'Itxatsou se montrent au milieu des arbres, avec leurs auvens en saillie et leurs balcons de bois; il est impossible d'imaginer une position plus calme et plus retirée, un paysage d'une couleur plus agreste; les montagnes y réfléchissent, pour ainsi dire, leur silence et leur recueillement. L'église paroissiale apparaît ensuite assez éloignée du village : dans le cimetière, que la langue basque appelle poétiquement *ilherrri* (région des morts), chaque tombe est indiquée par une pierre taillée en trèfle et placée verticalement. L'intérieur de l'église est vaste et fort riche; là, comme dans tout le pays basque, un triple étage de galeries en bois pour les hommes,

et des nattes noires étendues dans la nef pour les femmes ; le maître-autel est étincelant de dorures ; des colonnes torsées, de nombreuses sculptures sur bois, représentant la passion du Christ, la voûte, peinte en bleu azur et parsemée d'étoiles, font de l'église d'Ixatsou une des plus remarquables du Labourd. On y voit exposés dans les grandes fêtes de l'année les ornemens précieux dont Pédro Detchégaray, qui avait fait une grande fortune en Amérique, voulut enrichir l'église de son village. L'ostensoir, la croix, le calice et le ciboire, qui forment le don du pieux Basque, d'une forte dimension et en argent massif doré, enrichis de pierres vertes et rouges d'une grande beauté, étonnent par la merveilleuse finesse de leur travail ; des colonnettes, des entablemens, des figures en relief d'une exécution habile, portent témoignage pour les progrès de l'orfèvrerie dans l'Amérique du Nord. Ces richesses ont provoqué maintes fois des tentatives de vol, et le pays a gardé le souvenir du courageux sacristain, Pierre Iharour, dont les pieds furent mis en contact avec des charbons ardents, sans qu'il voulût révéler le lieu où elles étaient enfouies pendant la révolution.

A quelque distance de l'église d'Ixatsou, l'aspect du pays change brusquement ; il n'y a plus ni arbres, ni champs, ni pâtre, ni troupeaux ; on est sur le seuil de cette gorge profonde et pitto-

resque à laquelle le nom du preux Roland est resté. Deux sauvages montagnes parallèles forment cette gorge qui s'ouvre de l'Ouest à l'Est. Leurs bases rapprochées encaissent la Nive, semblable à un torrent écumeux, et leurs doubles parois se hérissent d'immenses blocs en saillies, de bruyères épineuses et de genêts aux fleurs jaunes. Le chemin, taillé dans les flancs de la montagne, est élevé de quelques pieds au-dessus de la Nive et suit la rive gauche; d'innombrables et gigantesques quartiers de roches se sont séparés de toutes parts de la montagne : les uns ont roulé jusque dans le lit de la rivière, qui gronde et tourbillonne contre leurs masses; les autres se sont arrêtés dans leur course et restent suspendus avec des formes bizarres à quelques pieds du chemin; des sources nombreuses, qui filtrent autour d'elles, les détachent graduellement du sol et finissent par les précipiter en terribles avalanches dans le lit de la Nive. Il est un moment où la courbure de la gorge vous cache la campagne; vous n'avez autour de vous que les têtes grisâtres et menaçantes des rochers; à vos pieds, la course impétueuse d'un torrent, et, sur votre tête, une bande étroite du firmament resserré entre la double ligne des montagnes. Vous rêvez alors de quelque sombre composition de Salvator Rosa, et votre imagination, vivement surexcitée par cette

effrayante solitude, vous montrera derrière chaque taillis la tête et la carabine également expressives d'un brigand italien. Le chemin monte lentement, puis descend encore, et vous avez devant vous le *Pas-de-Roland*: un large rocher dont l'ouverture présente la forme d'un pied gigantesque. Le preux Roland a laissé dans les Pyrénées de nombreux témoignages de sa force et de sa valeur; à Gavarnie, c'est la brèche de Roland; à Itxatsou, c'est le Pas-de-Roland; à Roncevaux, c'est le souvenir de sa mort et sa masse d'armes qu'on y conserve comme une précieuse relique.

A quelques pas plus loin, la gorge s'ouvre et s'éclaire: la Nive coule paisible dans un plus large bassin; un pont revêtu de lierre traverse un ruisseau; quelques fermes se montrent çà et là, et le paysage, sans rien perdre de sa variété, devient plus riant et plus champêtre.

Le Mondarrain est un des pics les plus saillans de l'extrémité occidentale de la chaîne pyrénéenne; il fait partie de ce large rideau qui semble s'abaisser vers la mer, en laissant un étroit passage pour la route d'Espagne. C'est un cône massif dont la crête dentelée et nue annonce un amoncellement de rochers; vous traversez la commune d'Itxatsou, et lorsque vous commencez à gravir

le chemin pierreux qui conduit au sommet de la montagne, le riche paysage que vous avez laissé derrière vous se groupe, s'éclaire et ressemble peu à peu à une immense toile où le travail patient de mille peintres aurait fait jaillir des merveilles.

Comme l'a dit M. de Châteaubriand, il y a deux manières de voir les montagnes, avec les nuages ou sans les nuages. Nous partîmes de Cambo au mois de juillet, à quatre heures du matin; le ciel était sombre et l'air humide; des nuages d'un blanc mat se déchiraient aux pics des montagnes, s'y déployaient en oriflammes ou s'y posaient en obélisques aériens; les rochers et les arbres se détachaient avec des teintes noires sur ces larges bandes auxquelles ils prêtaient des formes bizarres; vers six heures, un rayon de soleil mit en fuite les nuages amoncelés; en quelques minutes, le ciel devint pur et nous montra les flancs du Mondarrain couverts de noyers et de chênes de grande taille qui, du pied de la vallée, ressemblent à des arbustes nains.

Nous touchons aux pentes les plus hautes de la montagne, le sol est couvert de fougères et de fragmens d'une pierre bleuâtre et friable; au centre du plateau, ces découpures qu'on prend au loin pour des roches dentelées deviennent les murailles d'enceinte d'une antique forteresse dont

le circuit intérieur aurait eu 160 pieds ; ces murailles, en partie ruinées, ont cinq pieds d'épaisseur ; ce sont d'énormes fragmens de rochers superposés les uns aux autres, et grossièrement cimentés ; les Basques avaient rendu leur pays complice de leur résistance, et, jusqu'aux cimes de leurs montagnes, tout s'armait au nom de l'indépendance. Du plateau du Mondarrain, un amphithéâtre de monts se déploie à la vue : des pics géants, des sommets arrondis, des pentes boisées, de longues arêtes se dessinent nettement avec leurs profondes fissures, leurs minces filets d'eau et les villages ou fermes qui reposent à leurs bases. De toutes parts, ce sont de nouvelles formes et de nouvelles nuances ; mais à l'exception des montagnes voisines, qui semblent fuir à l'Est vers la grande chaîne des Pyrénées, les objets se rapetissent et se fondent dans l'éloignement : la Nive ressemble à une couleuvre argentée qui rampe dans l'herbe ; la terrasse de Cambo s'applatit, et les bourgs ou villages que le secours d'une lunette peut rapprocher apparaissent à l'œil nu comme des taches blanchâtres et indécises. Du reste, on tenterait vainement de donner même une idée incomplète de ce vaste et sublime panorama ; les paroles se pressent d'admiration, mais elles échouent tristement devant un si magnifique poëme.

Le pays basque français justifie largement le

culte et l'enthousiasme de ses habitans; ces mœurs, ces jeux, cette langue, défendus du niveau commun par une imposante barrière de montagnes, séduisent les Basques par tout ce que ces mœurs, ces jeux et cette langue ont d'antique, de noble et de fortement coloré. Les pieds montagnards s'acclimatent rarement à la poussière des villes et des plaines.

A une bonne lieue de Cambo, on trouve Urcuray, village peuplé de tanneurs et arrosé par d'abondans ruisseaux. Jusqu'à Hasparren et au-delà, dans les communes d'Ayherre, de Bonloc, de Saint-Martin d'Arberoue et d'Isturitz, le sol est admirablement cultivé jusqu'au sommet des collines; des fermes blanches et tapissées de treilles, des jardins, des vergers, des ruisseaux courant sous une haie de chênes, de cerisiers ou de peupliers; des champs de froment et de maïs, des bouquets de bois, des troupeaux, des convois de mulets, des travailleurs des deux sexes, courbés sur le sillon ou sur la graine féconde: tel est le spectacle que présente le bassin de cette vallée dont Hasparren est le plus riche joyau. Le bourg d'Hasparren, patrie de Verus, le favori d'Adrien, et qu'on assure avoir été l'antique chef-lieu de la Novempopulanie, peut encore passer pour une petite ville industrielle: sa population, en y comprenant les hameaux et fermes de sa

circonscription, s'élève à plus de 6,000 habitans. Une large rue traverse Hasparren dans toute sa longueur; c'est une succession de petites boutiques fort animées et tenues en grande partie par des cordonniers, corroyeurs et tisserands. L'église, élevée sur les ruines d'un ancien temple, n'a de curieux que la pierre monumentale trouvée dans ses décombres et placée dans le chœur : en voici l'inscription que nous nous bornerons à traduire littéralement, malgré sa mauvaise latinité et le sollécisme du troisième vers qui est faux :

*Flamen, item dumvir, questor, pagique magister
 Verus ad Augustum legato munere functus,
 Pro novem obtinuit populis sejungere Gallos;
 Urbe redux, genio pagi hanc dedicat aram.*

« Pontife, duumvir, questeur et gouverneur militaire
 « du pays, Verus se rendit auprès de l'empereur pour y
 « remplir une mission; il en obtint l'indépendance de la
 « Novempopulanie; à son retour, il consacra ce temple au
 « génie du lieu. »

Dans les communes d'Ayherre et de Méharin, on trouve des chemins encaissés et tellement couverts par des arbres et des taillis, qu'on y marche dans une sorte d'obscurité et qu'un homme à cheval s'y heurte à chaque instant contre des branches importunes; on dirait les chemins creux du Morbihan, n'étaient les riantes échappées de

vue qui conduisent le regard ailleurs que sur des genêts et des landes. Dans la commune de Méharin, et sur un mamelon peu élevé, on aperçoit l'ancien château de la famille des Belzunce. L'édifice, encore flanqué de ses quatre tours féodales, est couvert extérieurement d'un revêtement de lierre si épais qu'à peine si on en peut distinguer les vieilles murailles.

Le chemin qui passe au pied du château conduit d'Hasparren à Isturitz, dont la grotte appelle chaque année quelques caravanes de curieux visiteurs. Cette grotte s'ouvre aux deux tiers d'une montagne isolée, au milieu d'un vallon qui a la forme d'un entonnoir allongé. Le sommet de la montagne est chauve et découvert; une sorte de large lit de rochers brisés, entassés comme des ruines, et liés entr'eux par d'épais buissons épineux, conduit périlleusement à une tour démantelée et qui a donné à la montagne le nom de *Gaztelmendia* (montagne du château). C'est encore, sans doute, un des débris du système de défense des anciens Basques. L'ouverture de la grotte, qui présente la forme d'un arc incorrect dont la corde aurait huit à dix pieds de développement, est obstruée par des arbustes, des liserons et des genêts dont les branches entrelacées retombent au-dessus de la grotte en guirlandes gracieuses ou en touffes échevelées. Sur le seuil,

la voûte est basse et hérissée d'aspérités; le sol, couvert d'une boue argileuse à laquelle succède une sorte de lit de pierres énormes comme entassées par un écroulement, descend rapidement jusqu'à quarante pieds environ. Alors la voûte s'élargit et s'élève, le terrain devient plus ferme, et les bruits du dehors commencent à s'éteindre et à être remplacés par le sifflement monotone des chauves-souris effrayées dont les mille regards étincellent dans les cavités de la grotte. Au pied de la pente raide dont j'ai parlé, on voit une figure colossale et bizarre, coiffée d'une sorte de toque; c'est le premier *stalagmite* (*) de la grotte; et, s'il faut en croire les dégouttemens incessans de la voûte, la toque passera bientôt aux proportions du bonnet conique, puis le stalagmite grandira jusqu'à rejoindre la voûte et à former le premier pilier d'une nef future. Çà et là, ce sont de jeunes stalagmites qui commencent à s'élever au-dessus du sol, ou des stalactites suspendus à la voûte; plus loin, et à une petite distance, une pyramide s'élance haute et élégante; puis, des figures étranges et que chaque imagination peut dessiner à son caprice, hérissent le sol et la voûte qui s'élève à une grande hauteur, et qui

(*) On appelle *stalagmites* les dépôts mamelonnés qui s'élèvent du sol, dans ces mêmes cavités, par la chute des eaux de la voûte, et *stalactites* les dépôts formés par la stillation de l'eau dans la paroi supérieure des cavités souterraines.

donnent à la grotte un caractère imposant de hardiesse. A gauche, une ouverture latérale conduit dans une autre salle naturelle qui ne paraît pas avoir d'issue. La flamme des torches, éclatante et rapide, met en mouvement les stalactites et les stalagmites de la grotte, qui en acquièrent d'immenses proportions et qui semblent offrir tout à coup au regard de larges cavités et de profondes galeries. Puis, lorsque l'éclat des torches s'affaiblit et s'éteint, un rayon de lumière se glisse par l'ouverture supérieure où les objets se découpent en minces et noires silhouettes, et vient jeter une clarté douteuse et pâle au pied des rochers.

C'est un ensemble qu'on veut avoir admiré une fois, que ce vaste édifice souterrain dont les parois s'étonnent de répéter un pas humain ; que ces chauves-souris dont le vol désordonné et les cris stridens menacent l'économie de vos torches ; que ces stalagmites géans, œuvre patiente de la nature et des siècles ; que ces voûtes qui, malgré leur élévation, vous écrasent la poitrine ; que ce rayon de jour par lequel vous tenez encore au monde du dehors. La voix y éclate et s'y prolonge tellement, qu'on croirait entendre d'autres voix dans les entrailles de la montagne. Que ce soit sur le dos des mulets, à cheval, ou en vous confiant à vos jambes seulement, la grotte d'Isturitz vous dédommagera bien de vos trois heures d'imp-

tience, de chaleur et de fatigue depuis Hasparren ; on remarque au pied de chacun des deux versans de la montagne un bassin naturel dont les eaux très-profondes et sans issue doivent se joindre par des cavités souterraines.

Après avoir butiné à la hâte quelques esquisses incomplètes du pays basque, il nous reste à parler de cette belle population qui l'habite, qui lui donne la couleur et le mouvement, qui en est l'âme, en un mot. Pour l'âme comme pour le corps, si je puis m'exprimer ainsi, ce sera toujours une esquisse : l'histoire des Basques, leur antique illustration, leur physionomie, leurs traditions, leurs mœurs, leurs jeux et leur langue méritent mieux qu'un livre, et je n'ai plus que quelques pages à leur consacrer. Hâtons-nous.

L'origine des Basques a exercé long-temps la science chronologique d'une foule d'écrivains français et espagnols ; les églises, les bibliothèques et les manuscrits ont été long-temps fouillés, et l'histoire n'en a encore recueilli que des lambeaux curieux et brillans peut-être, arrachés à la plume de Sénèque, de Diodore de Sicile, de Lucain, de Mariana, de Garibay, de Strabon, etc. Cependant cette origine paraît fixée, et les Basques qui, suivant les traditions *Euskariennes*, tirent leur origine du patriarche Aïtor, descendent évidemment de ces Ibères, les premiers peuples de

la péninsule. Quelques écrivains, parmi lesquels Diego Valer, Garibay et l'évêque Sanadon, prétendent qu'une horrible sécheresse refoula les populations ibériennes sur l'Ebre, dont les Celtes ne tardèrent pas à leur disputer les bords fertiles. Nous aimons mieux croire que les peuples du Nord, maîtres des Gaules, se précipitèrent dans cette péninsule ibérique dont on leur avait décrit les belles et riches vallées. Les Celtes, après avoir conquis ou vaincu toutes les populations du littoral, remontèrent les fleuves, pénétrèrent dans l'intérieur et marchèrent sur l'Ebre où les attendait une longue et opiniâtre résistance. « Après
« les plus grands efforts, dit l'évêque Sanadon,
« les deux peuples, suivant Diodore de Sicile,
« convinrent d'une paix dont la première condi-
« tion fut que les uns et les autres ne formeraient
« plus qu'une seule nation sous le nom de Celt-
« Ibérie, et qu'ils posséderaient le pays par indi-
« vis. » De nombreuses émigrations d'Ibères eurent lieu, et les historiens retrouvent plusieurs de leurs colonies dans le pays de Galles, en Ecosse, dans les montagnes de la Corse, suivant le témoignage de Sénèque, et jusque dans le Caucase. Lorsque la nation Celt-Ibère fut altérée par un mélange de Phéniciens, de Carthaginois et de Grecs, les Euskariens, c'est-à-dire la portion la plus saine et la plus pure des anciens Ibères, s'étaient réfugiés

déjà dans les montagnes de la Cantabrie et de la Navarre; ils formèrent une sorte de fédération dépositaire de l'antique liberté, de la langue, des mœurs et des traditions échappées au fer des premiers Barbares et aux corruptions des peuples étrangers.

Depuis cette époque, les Cantabres se montrèrent sur tous les champs de bataille contre les Romains, contre les Goths, contre les Maures et contre les Aquitains. Ils donnent la victoire en Italie à l'armée d'Annibal; ils la lui arrachent bientôt après, en dévouant leurs armes à Scipion, et ils concourent à la ruine de Carthage, une des péripéties de l'histoire. Entre deux peuples dont l'un voulait conserver et l'autre conquérir, une alliance n'était pas long-temps possible: la guerre éclate entre les Cantabres et les Romains; Viriathé et Sertorius se lèvent, et, après une longue succession de guerres géantes, nous retrouvons les montagnards Euskariens défendant encore leur indépendance contre cette seconde invasion de Barbares qui devait détruire le monde romain. Les croisades contre les Maures continuèrent la mission guerrière des montagnards Cantabres; mais déjà ce n'étaient plus ces anciens Ibères qu'une longue et paisible civilisation avait initiés aux lettres et à la poésie: les Cantabres n'avaient plus que des bardes pour chanter leurs exploits;

leur antique législation fut altérée, et ils devinrent un peuple soldat aux mœurs rudes.

Les Cantabres furent les chaînons vivans qui rattachent les anciens Ibères aux Basques, et ceux-ci ont conservé dans toute leur pureté native et dans leur couleur originelle les traits saillans de ces Cantabres que Strabon et les anciens auteurs nous représentent patiens à la fatigue, passionnés pour leur indépendance, souples, agiles, hardis, sobres, à la taille haute et droite, au regard assuré, aux longs cheveux flottans, couverts d'armures éclatantes et armés du glaive cantabre, de la hache d'armes et du bouclier rond. Lorsque le christianisme pénétra dans ces montagnes, les Basques les défendaient contre les Barbares; les clochers des églises devinrent des observatoires, et les guerriers, avant de pénétrer dans le temple, déposaient leurs armes sur le seuil. Le pays basque tout entier était devenu une vaste forteresse gardée par une nation vaillante et courageuse, et vierge encore de la souillure d'un conquérant.

De cette puissante et antique fédération, qui s'étendait depuis les Asturies jusqu'à l'Ebre, sept provinces ont seules survécu : la Haute-Navarre, la Biscaye, l'Alava et la Guipuzcoa en Espagne, le Labourd, la Basse-Navarre et la Soule en France. Les provinces espagnoles ont conservé en partie leur organisation démocratique et leur indépen-

dance; les provinces françaises, assouplies au niveau commun, n'ont pu conserver que leur langue, leurs mœurs et le sentiment de leur antique valeur nationale.

Ces villes et ces villages, avec leurs églises toujours remplies par des populations entières et où la foi du christianisme ne s'est pas affaiblie; ces habitations nombreuses et riantes assises au fond des vallées, sur les pentes des collines ou sur les bords des rivières; cet amphithéâtre immense de montagnes pittoresques, ce prestige des souvenirs historiques, cet air libre et pur, cette physionomie forte et paisible à la fois; ces modulations accentuées et expressives : tout cela c'est le pays basque, c'est l'aire des montagnards cantabres dont la hardiesse et le courage ne le cédaient à aucun peuple de l'antiquité. C'est le seul coin de terre où les hommes aient conservé des allures colorées et originales; c'est le seul coin de terre où le regard rencontre des objets inattendus et où l'histoire ait encore à raconter : « Les Basques, « dit M. Augustin Chaho, auteur d'un *voyage en* « *Navarre* qui contient des renseignemens d'un « haut intérêt, les Basques, si l'on en excepte les « habitans de la Biscaye et du Labourd français « qui s'adonnent à la marine, sont un peuple agri- « cole et pasteur. Le bétail fait leur principale ri- « chesse, et l'on remarque que, dans leur idiôme

« patriarcal, le mot *aberatsua* désignant le riche,
« signifie, en définition, possesseur de nombreux
« troupeaux. Les Basques n'élèvent point de bœufs;
« les vaches tirent la charrue dans les vallées;
« celles que l'on laisse errer en grand nombre
« sur les montagnes sont petites, agiles et pres-
« que sauvages : les chevaux qu'on y trouve sont
« également vifs et robustes, mais petits. La belle
« race que les écuyers navarraïis entretenaient avec
« tant de soin, durant les guerres contre les Mau-
« res, est aujourd'hui perdue ou à peu près. » Le
sol du pays basque français est fertile, et s'il ne
fournit pas à la consommation de ses habitans,
il faut l'attribuer à la contrebande que la position
géographique du pays et le caractère aventureux
des habitans favorisent considérablement. L'agri-
culture y fait des progrès fort lents, et c'est de-
puis peu de temps que les prairies artificielles y
ont été introduites. La facilité d'ailleurs qu'ont
les Basques de nourrir leur bétail dans les mon-
tagnes, pendant la belle saison, s'oppose à la cul-
ture des terres, l'engrais nécessaire manquant au
temps des semailles. Dans les provinces espagno-
les, les montagnards se servent pour labourer
d'un instrument qu'ils appellent *laïa*; c'est une
grande fourchette en fer dont les deux dents peu-
vent avoir seize à dix-huit pouces de longueur
sur trois ou quatre pouces d'écartement. Les tra-

vailleurs des deux sexes se rangent sur une seule ligne, se courbent et se relèvent ensemble, retournant profondément et avec vigueur une longue bande de terre.

La décadence de la contrebande, dont les bénéfices se sont réduits graduellement, a permis à une foule de bras de retourner à la terre; aussi le nombre des terres en culture a-t-il doublé, et chaque année de nouveaux défrichemens ont lieu jusque sur les dernières pentes des montagnes. On trouve dans le Labourd des paysans basques fanatiques de leurs usages traditionnels, et qui croiraient trahir leurs ancêtres en adoptant les nouveaux instrumens aratoires dont la science a enrichi l'agriculture. Il en est, en bien petit nombre à la vérité, qui se privent de vin, pour obéir à l'ancienne loi des Ibères.

Les maisons des Basques aisés sont vastes, blanchies fréquemment à la chaux vive, souvent ornées de balcons et ceintes du verger, des champs, des prairies, des bois qui forment l'héritage, l'*echaltea*. Chaque jardin a son laurier que les Basques regardent comme un préservatif contre la foudre. Ces maisons, toujours posées dans des sites pittoresques, s'ouvrent sans difficulté devant l'étranger, et l'hospitalité des Basques est aussi historique que les mœurs et les traditions de cette nation singulière. On sait que les anciens

Vascons soutinrent une guerre terrible contre Ebroïn, maire du Palais, à qui ils ne voulurent pas livrer les seigneurs bourguignons et neustriens qui avaient cherché un refuge dans leurs montagnes. Les Basques exercent noblement l'hospitalité : les voyageurs partagent leur table et leur toit, sans que jamais une question indiscrete ou une curiosité importune viennent mettre une sorte de prix à l'hospitalité qu'ils reçoivent. L'égoïsme a pu gagner les villes et les bourgs du pays basque, mais il n'a pas encore touché aux mœurs des campagnes. Les Basques, dans leurs maisons, doivent être salués avec déférence des noms de *etcheke Jauna*, maître de la maison, et de *etche-kanderea*, maîtresse de la maison. Ce peuple est fier, réservé et doué d'un sens profond; comme leurs ancêtres, les Basques actuels sont grands, élancés, agiles, nerveux et pleins de cœur; leurs cheveux flottans, signe d'une noblesse traditionnelle, leur teint brun, leurs yeux noirs que la colère ou la joie font étinceler, donnent à l'ensemble de leur physionomie quelque chose de noble et d'antique. Leurs vestes bleues de drap ou de velours, leurs ceinture rouges, leurs pantalons larges qui ont remplacé la culotte courte et la guêtre noire, leurs berrets bleus posés sur l'oreille, donnent une couleur plus saillante à cet ensemble original.

Les jeunes filles se font remarquer par la beauté du teint, des yeux et des dents; elles portent un mouchoir aux couleurs éclatantes et flottant derrière la tête; les femmes mariées se coiffent encore du *carré* blanc, *sabanilla*. Nous avons parlé plus haut du mantelet des Basquaises. Les vêtements des populations basques sont généralement noirs, couleur favorite des Cantabres qui l'avaient adoptée pour leurs drapeaux. Les jeunes Basques sont spirituels et fort enjoués; ils se rendent aux fêtes et aux marchés par bandes nombreuses des deux sexes, précédés du fifre et du tambourin, et de bardes improvisateurs chargés de chanter les événemens importants qui surviennent dans le pays. Ces chants, qui tendent quelquefois à ridiculiser un vice ou à châtier une mauvaise action, ont remplacé les *héroïdes* des Ibères et les hymnes de guerre des Cantabres. Les Basques excellent dans tous les jeux où il faut déployer de l'adresse et de la force : les Cantabres furent les maîtres des Romains pour le jeu de la paume. Ils se passionnent de bonne heure pour cet exercice qui ajoute encore à leur dextérité naturelle; chaque commune a ses joueurs coryphées, appelés à jouter dans les fêtes patronales contre les joueurs d'une autre commune, et le Labourd se souvient du fameux Perkain qui, réfugié en Espagne pendant la révolution, apprend tout à coup qu'un

de ses rivaux annonce une partie de paume aux Aldudes. Perkain accourt, combat, remporte la victoire et franchit de nouveau les montagnes, aux applaudissemens de la population. Des sommes considérables sont engagées dans ces parties nationales que les bardes doivent immortaliser dans leurs chants.

Aux parties de paume succèdent les danses auxquelles le costume des Basques, leurs gestes, leurs éclats de voix donnent une couleur si originale. Il faut avoir vu une fête patronale dans le pays basque, pour comprendre cette foule pittoresque, ce mouvement, ce bruit, ces groupes entrelacés, ces jeux, et surtout cette ardeur, cette exubérance de vie qui distinguent cette population. Il faut vraiment regretter que l'histoire politique, physique, intellectuelle et pittoresque des Basques n'ait pas été racontée; c'est une mine d'or qui demande à être exploitée.

Comme tous les peuples à imagination ardente et peu éclairés, les Basques peuplent leurs montagnes d'êtres mystérieux et bizarres qui leur apparaissent dans les forêts, au milieu de l'orage ou au fond des ravins. *Bassa-Jaun*, le seigneur sauvage, est la plus ancienne de ces traditions superstitieuses : c'est un monstre à face humaine que chaque montagnard a rencontré au moins une fois, et dont il décrit le soir, devant le foyer, les

traits hideux et les hurlemens sauvages. Les Basques croient aussi aux esprits malfaisans et aux sorciers; toute vieille femme dont les yeux sont rougis par les années, est sorcière et devient aussitôt l'objet d'une crainte superstitieuse; les jeunes filles prononcent des paroles mystérieuses et préservatrices en passant à ses côtés, et les paysans lui demandent des exorcismes pour les bestiaux frappés de maladie. Les Basques qui ont voyagé ou servi se montrent plus éclairés; ce sont des hommes qui ont vu, disent leurs compatriotes, et on les écoute avec déférence et curiosité; car les Basques, que leur esprit aventureux pousse au-delà des mers, reviennent toujours au pays natal où ils reçoivent le nom d'*Indiens*, synonyme de riche. Les Basques sont esclaves de leur parole; il n'est pas rare de voir des jeunes gens, après avoir promis d'épouser une jeune fille, partir pour des voyages lointains et revenir au terme fixé, sans que la fortune ait altéré leurs sentimens. Jamais un Basque n'a abandonné la femme qu'il a séduite, et jamais une mère n'a abandonné son enfant; ce serait là devant le pays le véritable déshonneur.

Le mariage chez les Basques est souvent une affaire d'intérêt et de convenance; le droit d'aînesse y est encore en vigueur, lorsque le premier né y prend le titre d'héritier, si c'est un garçon,

et d'héritière, si c'est une fille. L'héritier succède au père et à la mère dans leurs biens, et son mariage se trouve ainsi subordonné à des arrangements de famille; s'il lui prend fantaisie de faire un mariage d'inclination, son frère et sa sœur puînés succèdent à tous ses droits. Le jour du mariage fixé, le premier devoir à remplir, c'est un service solennel à la mémoire des ancêtres, auquel sont invités tous les voisins, parens et amis des deux familles. Ces invitations sont soumises dans le pays basque à une règle fixe et invariable; pauvres ou riches, les voisins sont de droit les premiers invités; le mariage a toujours lieu dans la maison que doivent habiter les époux; dès la veille, le mobilier et les effets de l'épouse sont transportés au domicile conjugal sur des chariots ornés de rubans; des corbeilles également ornées contiennent les présens des invités et sont portées par des jeunes filles. Ces présens consistent surtout en provision de bouche, coutume touchante en ce qu'elle donne au pauvre la faculté de recevoir ceux que la coutume nationale l'oblige à inviter. Les fêtes du mariage se prolongent pendant une semaine au milieu des longs repas, des danses et des couplets improvisés.

Les rapports des deux époux sont empreints d'un caractère de réserve qui étonne tout d'abord; un Basque tutoiera son ami, ses enfans, mais

jamais sa femme, excepté les jours de fête. Celle-ci reste debout pendant le repas du mari et le sert avec complaisance et dignité. L'occupation principale des Basquaises consiste à filer du lin, et nulle part les paysans n'ont d'aussi beau linge, ni en aussi grande quantité. Les jeunes filles filent elles-mêmes la toile qui doit former leur trousseau, plus riche en linge, pour les simples *journalières*, que celui des meilleurs cultivateurs de l'intérieur de la France.

Un des bijoux les plus précieux de ces populations basques qui ont survécu aux nations les plus puissantes, c'est leur langue, car elle est en même temps une preuve éclatante de leur antique origine. Une peuplade isolée et resserrée entre les Gaules et l'Espagne n'aurait pu parler une langue mère qui n'a rien emprunté aux autres langues, et qui a laissé au contraire des vestiges de son antique domination dans toute la péninsule où quelques mots que le temps n'a pu détruire la rappellent encore. Comme dans la langue hébraïque, « tous les noms appellatifs dans la langue basque y ont une signification réelle, dit l'évêque Sanadon, et expriment avec autant de justesse que de précision les qualités et propriétés des objets auxquels ils ont été appliqués. » Ainsi l'amour se traduit en basque par les mots *ama oro*, producteur de tout; *adis-khide*,

égal d'âge; une maîtresse, *emastegheï* (femme future); un amant (*senargheï*), mari futur; le cri national des Basques, qui imite un hennissement prolongé, se dit *kikissai*; le soleil, *arghiama*, (source de lumière); l'Océan, *ourania* (la grande eau); le mal, *gauitz* (parole obscure), etc. M. A. de Laborde a trouvé dans les provinces de Valence et de Cuença des noms de lieux en basque le plus pur; suivant M. Augustin Chaho, que nous avons déjà cité, toutes les villes, les fleuves, les montagnes, etc., de l'ancienne Ibérie reçurent des noms Euskariens : Guadalquivir s'appela *Ib-er* (fleuve brûlant), à cause de la propriété corrosive de ses eaux; il donna son nom à toute l'Ibérie; *irithurghi* (fontaine ville), *Iriberrri* (ville neuve), grandes cités de la Bétique; la haute Bétique, arrosée par des fleuves nombreux, fut appelée *Bethuric*, *bethi* toujours, *ur* eau, etc. Pour répondre en quelques mots aux détracteurs peu érudits et peu judicieux de l'antiquité de la langue basque, il suffit de dire que cette langue abondante en termes propres à énoncer les objets d'un usage ancien, en manque pour en exprimer d'autres d'un usage récent. Scaliger, Strabon, Pomponius, Mela et Sénèque ont porté témoignage pour cette antiquité que M. de Humboldt a proclamée dans le dernier siècle. Les Basques ont conservé leur langue originelle, en évitant de se mêler aux au-

tres peuples qui ont conquis et occupé leur continent; les montagnes, qui servent d'inexpugnable ceinture au pays de l'antique fédération cantabre, ont préservé sa langue des altérations successives que les siècles font subir aux choses intellectuelles comme aux choses physiques. L'esprit national a fait le reste.



QUELQUES FRAGMENS

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE NATURELLE DES ENVIRONS

DE BAYONNE.

SOMMAIRE.

EXTRAIT d'une notice géologique du docteur Ducasse, par M. Salaignac.
— Remarque curieuse de la présence de trois hautes montagnes, situées à peu de distance l'une de l'autre, dont l'origine se rattache aux trois grandes époques de formation admises par les géologues. — Autre remarque de la présence, dans les parties basses du même arrondissement, des trois variétés principales de calcaire alpin, que l'on considère comme l'une des dernières formations de la troisième époque, découverte dans les Pyrénées d'une roche particulière, par M. Palassou, et que ce savant a nommée *ophite*. — Sources salées indiquées par certains *gypses* ou *chaux sulfatée*. — Probabilité de la présence de la *houille* ou *charbon de terre* dans l'arrondissement, indications pour sa découverte.

DANS l'examen des principaux terrains sur lesquels repose le sol de l'arrondissement de Bayonne, l'attention du géologue se porte d'abord sur les trois principales montagnes qui sont en vue des environs de cette ville, et qu'on

désigne sous les noms basques d'*Oursouya*, *Mondarrain* et *Larrun* (*).

Les terrains de ces montagnes ont été examinés, il y a une vingtaine d'années, par M. Charpentier, célèbre naturaliste, et, en 1824, par le docteur Ducasse, médecin en chef de l'hôpital militaire de Bayonne, actuellement retraité. Ce dernier s'en est occupé dans une notice adressée au conseil de santé de l'armée, qui en a fait une mention honorable.

M. Ducasse y rappelle d'abord la division des terrains adoptée par les géologues, comme une connaissance préliminaire indispensable à sa notice. L'auteur passe ensuite à la description des terrains de nos trois montagnes, et termine par celle des régions basses de l'arrondissement, qui sont limitées par la mer. Je vais le suivre dans cet ordre, en y ajoutant quelques observations nouvelles auxquelles ce médecin naturaliste a sa grande part.

La division des terrains en *primitifs*, *intermédiaires* et *secondaires*, se rapporte naturellement aux trois grandes époques de formation admises par les géologues; à la première de ces époques, appartient l'apparition successive du *granite*, du *gneiss*, du *schiste micacé*, du *phyllade*, du *porphyre*, du *calcaire primitif*, etc. Un changement survenu dans ce premier ordre, par des causes dont la nature n'est pas encore bien appréciée, marque la deuxième époque à laquelle est rapportée la formation des terrains *intermédiaires* ou de *transition*, qui contiennent souvent des mélanges confus d'une partie des roches primitives. C'est

(*) *Larrun*, on écrit généralement *La Rhune*; cette orthographe vicieuse se fait même sentir dans la prononciation. Les Basques prononcent *Larrona*, composé de *Larre* (pâturage) et *ona* (bon) *Larreona*; par élision *Larrona*, *Larronna*. C'est donc *Larrun*, qui doit être préféré à *La Rhune* et même à *Larhune*, quoique cette dernière orthographe se trouve sur la carte de Cassini. D.

dans quelques couches de ces terrains, que l'on remarque les premières traces d'êtres organisés. Un ordre de superposition dont les *terrains intermédiaires* sont entièrement dépourvus, vient ensuite caractériser la troisième époque ou celle des *terrains secondaires*. Ceux-ci sont généralement divisés en quatre grandes assises ou formations.

La première, celle qui repose sur le *terrain primitif*, parfois sur le terrain intermédiaire, porte le nom de *grès rouge* ou *grès houiller*.

La deuxième comprend le plus ancien des *calcaires secondaires*.

La troisième est un grès plus nouveau, appelé *grès bigarré* ou *argileux*.

La quatrième est un calcaire contenant une infinité de coquilles, et nommée en conséquence *calcaire coquillier* ou *calcaire alpin*.

Montagne d'OURSOUYA. — Terrain granitique.

L'élévation de cette montagne est de 339 toises au-dessus du niveau de la mer, d'après le procédé trigonométrique employé par les ingénieurs géographes chargés par le gouvernement de confectionner une nouvelle carte des Pyrénées. — Comme la plus grande partie du *granite* de cette chaîne, celui d'*Oursouya* présente une foule de variétés dont la plus commune est un *granite à petits grains*, dans lequel le *mica* se trouve souvent mélangé de *talc*. Les deux variétés qui ont paru les plus remarquables à M. Charpentier sont : le *granite globuleux*, que M. Ducasse a rencontré aussi dans la commune de Helette, sur la petite montagne appelée *Moiné-Mendia*, et le *granite globuleux graphique* qui se trouve également au S.-E., et fort près du moulin dit *Lekarrun*, dans la commune de Mendionde.

Les principales couches étrangères que l'on remarque dans le *granite d'Oursouya*, sont de *gneiss*, de *schiste micacé*, de *quartz*, de *feld-spath*, de *calcaire*, d'*amphibole*, de *graphite*, de *fer oligiste*, etc. Le *feld-spath* s'y trouve fréquemment en décomposition à l'état de *kaolin* (terre à porcelaine), par couches de quinze à dix-huit pouces.

C'est aussi dans cette formation granitique que se trouve une immense couche de *calcaire primitif*, la plus belle, dit M. Charpentier, qu'il ait remarquée dans la chaîne des Pyrénées. Elle s'étend d'Ixatsou jusqu'à Helette.

Le *calcaire* qui la compose est d'un gris jaunâtre, cristallin et à gros grains. Parmi les substances qui l'accompagnent, on remarque le *graphite* qui est rapporté à la variété *lamelliforme* et primitive d'Haüy, du *talc lamelleux* d'un beau vert d'émeraude, du *mica argentin*, de l'*amphibole blanche et soyeuse*, de la *chaux fluatée violette*, de l'*hématite rouge* et du *fer sulfuré*.

A la carrière de pierre à chaux que l'on a ouverte auprès de Louhossoa, l'épaisseur de cette couche est de quinze à dix-huit toises. Cette pierre exhale quand on la frotte, et surtout quand on la brise, une forte odeur d'*acide hydrosulfurique*. Réduite en poudre et jetée sur des charbons ardents, elle donne une lueur phosphorique vive d'un jaune rougeâtre.

MONDARRAIN. — *Terrain intermédiaire ou de transition.*

Le Mondarrain, dont l'élévation est de 369 toises, d'après les ingénieurs géographes déjà cités, présente cette brèche que les Allemands appellent *grawacke*, sorte de grès à fragmens plus ou moins gros, ayant appartenu à des roches primitives.

Le ciment qui les lie est *siliceux*, caractère qui distingue

les grès de cette époque des grès secondaires, dont le gluten est presque toujours calcaire. Le *phyllade* ou *schiste argileux* noir dur, à feuilletés très-épais, à cassure terreuse, qui entre dans la composition de presque tous les terrains intermédiaires, se trouve aussi au *Mondarrain*, alternant ou se mêlant parfois au calcaire, et souvent avec d'épaisses couches ou de forts blocs de *quartz compacte*. C'est surtout cette dernière roche qui domine au *Mondarrain*, et qui forme la masse principale avec le *schiste argileux* de la série de montagnes qui bordent la vallée de *Baïgorry*, auxquelles un terrain de formation plus récente (*grès rouge*) est parfois superposé.

LARRUN. — Terrain Secondaire.

Larrun est la plus haute de nos trois montagnes. Les ingénieurs géographes dont il a déjà été parlé lui donnent 450 toises d'élévation. Sa formation de *grès rouge* ouvre l'entrée aux terrains secondaires; elle renferme les trois variétés de *grès*: le *grès rouge* proprement dit, le *grès blanc* et le *grès schisteux*. Le *poudingue* y est aussi fort commun. Les fragmens dont il est composé sont en général arrondis et appartiennent au *granite*, au *quartz compacte*, au *schiste quartzéux*, au *calcaire compacte*, etc. La grosseur de ces fragmens est très-variable, et dans quelques-unes de ces roches la dégradation dans leur volume est telle qu'on voit en quelque sorte le *poudingue* passer d'une manière insensible à la texture du *grès* lui-même.

Ce terrain, d'après son indication sur la carte géognostique de M. Charpentier, semblerait, sur ce point des Pyrénées, circonscrit à la montagne de *Larrun*. M. Ducasse assure cependant qu'il l'a suivi, sauf quelques légères interruptions, depuis *Larrun* par *Sare*, *Zugarramurdi*,



Ainhoa, Urdach, jusqu'à Bidarray, d'où il atteint le *grès rouge* de la montagne d'*Harrieta* pour s'étendre ensuite du Sud à l'Est, jusqu'au point le plus élevé de la chaîne.

Il est assez remarquable de trouver dans le petit espace qui circonscrit de l'Est à l'Ouest notre arrondissement, trois montagnes dont l'origine se rattache aux trois grandes époques de formation admises par les géologues.

Il ne le paraîtra peut-être pas moins de trouver dans les régions basses du même arrondissement, qui n'ont que la mer pour limites, les trois variétés principales de *calcaire alpin* que l'on considère comme l'une des dernières formations de la troisième époque.

La variété du *calcaire alpin homogène compacte*, traversée parfois de veines considérables de *quartz agate pyromaque*, se trouve sur la Bidouze, à l'Est de l'arrondissement; on l'exploite, sous le nom de *Pierre de Bidache*, pour les constructions et pour le pavage. C'est encore cette même roche qui constitue la portion de côte que les vagues de la mer battent depuis l'embouchure de la Bidassoa jusqu'à Bidart.

Cambo, Larressore, Ustaritz, la partie septentrionale de la belle et vaste commune d'Hasparren, la Bastide - Clarence, Halsou, Lorminthoa, offrent le *calcaire alpin argileux*, et, dans quelques-uns de ces points, avec un caractère *bitumineux*.

Enfin, Bayonne, Mouguerre, Urcuit, Villefranche, Basussarry, Arcangues, Anglet et Biarritz reposent sur le *calcaire alpin arénacé à nummulites*. On trouve cette roche en pleine décomposition dans les falaises qui se prolongent de Biarritz jusqu'à Bidart; elle se termine dans ce dernier lieu et fait place à la variété homogène compacte déjà mentionnée.

Notre *calcaire à nummulite* n'a pas tout à fait les caractères du *calcaire alpin sablonneux* des géognostes. Il présente dans la plupart des cas une simple aggrégation de myriades d'un très-petit coquillage fossile de forme lenticulaire (*nummulite ou numismale, coquille univalve multiloculaire*), accompagné assez souvent de diverses espèces d'*oursins*, d'*astéries*, d'une espèce de *grosse huitre* et de quelques autres *univalves* et *bivalves marins*; le tout lié par un sable très-fin d'une teinte de gris jaunâtre, qui paraît due à la présence d'une légère portion d'argile. Dans certains endroits la proportion du sable est tellement forte dans ce calcaire, qu'on le dirait passé à l'état de *grès argileux*; sa texture est alors friable, et sa décomposition facile. C'est cette pierre qui a été employée à bâtir une grande partie de la cathédrale et la plupart des maisons de Bayonne dont la construction remonte au-delà de deux siècles.

La surface de l'arrondissement de Bayonne est traversée par un grand nombre de ravins dont la profondeur est d'autant plus considérable que les diverses pentes du terrain impriment dans bien des endroits une rapidité extraordinaire au courant des eaux pluviales. Cette disposition de terrain, qui donne à la contrée un aspect tout à fait riant et pittoresque, est en outre singulièrement favorable aux explorations géologiques. Elle a permis de s'assurer que cette partie du département des Basses-Pyrénées est dépourvue des terrains tertiaires qu'offrent les grands bassins de l'intérieur de la France et de l'Allemagne, qui renferment cette multitude de fossiles terrestres dont l'étude a fourni à M. Cuvier l'occasion d'élever un si beau monument à la science.

Toutefois un terrain auquel les géologues semblent embarrassés d'assigner sa vraie origine, se montre sur plu-

sieurs points de l'arrondissement ; notamment dans les communes d'Anglet et de Bidart, où cette roche est entourée du calcaire alpin, et sur le chemin d'Ascain à Sare, où elle forme à elle seule une petite montagne adossée au *grès rouge*,

C'est à M. Palassou que la science est redevable de la découverte de ce terrain dans les Pyrénées. La roche qui le constitue est un mélange *d'amphibole* et de *feld spath* que les Allemands connaissent sous le nom de *grunstein*, et que M. Palassou désigne sous le nom d'*ophite* ou pierre verte.

Ce terrain est dépourvu de fossiles. Les couches qui, sans lui être subordonnées, l'accompagnent le plus communément, sont diverses variétés d'argiles, la *ferrugineuse* surtout, ensuite le *gypse* (*chaux sulfatée* ou pierre à plâtre).

L'*hydrochlorate de soude* (*muriate de soude* ou sel commun) qui se rencontre si fréquemment dans les *gypses* anciens, existe également dans le *gypse* qui accompagne l'*ophite*; aussi voyons-nous plusieurs communes de notre arrondissement, entr'autres Mouguerre, Lahonce et Briscous où d'abondantes sources d'eau salée existent, présenter en même temps, sur divers points de leur étendue, plusieurs carrières de pierre à plâtre dont l'exploitation ajoute aux ressources de ces diverses localités.

La formation de l'*ophite* que M. d'Aubuisson comprend dans les terrains de transition sous le nom d'*amphibolite intermédiaire*, est rapportée par d'autres savans à une époque postérieure même à celle du calcaire alpin.

Cette roche ensuite est-elle d'origine volcanique ou d'origine neptunienne. C'est encore ici nouvelle dissidence dans les opinions.

M. Charpentier qui, dans son essai sur la constitution géognostique des Pyrénées, expose avec une rare préci-

sion et la plus modeste réserve les opinions diverses des savans à cet égard, semble attendre, pour fixer lui-même la sienne, que de nouvelles observations sur cette roche viennent lever les incertitudes qui existent encore sur l'ensemble de ses rapports géologiques.

Je ne terminerai pas cet extrait de l'intéressante notice de M. Ducasse, sans dire un mot d'un sujet qui appelle notre attention. On sait que le terrain *houiller* est contemporain de celui du *grès rouge*, et qu'ordinairement ces deux formations se trouvent assez rapprochées l'une de l'autre; il est donc probable que des fouilles dirigées avec soin feraient découvrir quelque banc *houiller* (charbon de terre) dans notre arrondissement. Un tel résultat serait d'autant plus heureux, que, depuis une cinquantaine d'années, la destruction d'immenses forêts y rend chaque jour le combustible plus rare et plus cher; circonstance qui est un obstacle à l'établissement et surtout au succès d'usines qui en exigent une grande consommation.



NOTICE

SUR

LA FLORE DE NOS ENVIRONS,

PAR M. ULYSSE DARRACQ (*).

LA végétation des environs de Bayonne est belle et variée; la flore en est riche et peut rivaliser avec celle des contrées les plus favorisées de la France. Voici, du reste, les noms de quelques espèces principales qui croissent spontanément dans un rayon de quelques lieues de notre ville.

La disposition des plantes et la nomenclature sont celles de la flore française de Lamarch et de Candolle; quelques-unes cependant, découvertes depuis la publication de cet important ouvrage, seront nommées d'après le *Botanicon Gallicum* de M. Duby.

AGAMES.

Les plantes de cette grande et magnifique tribu abondent avec profusion dans nos contrées; peu de localités

(*) Les recherches auxquelles M. Ulysse Darracq s'est livré sont les seules riches et complètes sur la flore de nos environs; la désignation des lieux qu'habite chaque plante l'indique suffisamment.

(Note de l'auteur des vues historiques et descriptives.)

sont aussi fertiles en *hydrophites*, *champignons*, *lichens*, *hépatiques*, *mousses*, *fougères*, *rhizospermes*, *nayades*, etc. Ce sont surtout les *hydrophites marines*, si jolies, si intéressantes par l'élégance de leur forme, par l'éclat de leur couleur, qui doivent fixer les regards de tous les amateurs de l'aimable science de Linnée; elles donnent à nos roches calcaires de Biarritz l'aspect le plus riant, et les espèces en sont si considérables, qu'on rencontre sur ce seul point les trois quarts de celles qui croissent en France. Les bornes de cet ouvrage ne me permettant pas d'énumérer toutes les espèces de *conferves*, *ulves*, *fucus ceramium*, qui se trouvent sur notre littoral, je ne fais qu'indiquer la localité.

Les bois, les pelouses, les prairies, élèvent les champignons; quelques espèces, parmi cette nombreuse famille, sont très-recherchées comme aliment; tels sont: le *bolet comestible*, *boletus edulis*, connu vulgairement sous le nom de *ceps*; la *merule chanterelle*, *merulius cantharellus*, que les habitans nomment *lecassine*; l'*agaric oronge*, *agaricus aurantiacus*. Ces trois espèces de champignons sont généralement les seuls employés dans l'art culinaire, bien qu'il en existe dans nos environs une infinité d'autres tout aussi sains et non moins succulens, tels que l'*agaric comestible*, celui des *mousses*, la *morille comestible*, la *clavaire coralloïde*. Une observation bien digne de remarque, que j'ai faite depuis nombre d'années et qui doit donner la plus grande sécurité aux étrangers et aux habitans de notre ville sur la nature de cet aliment, c'est qu'il n'y a pas d'exemple d'empoisonnement par les champignons, tant il est vrai que nos paysans possèdent la connaissance parfaite de ceux qui sont vénéneux.

Parmi les fougères les plus remarquables, on distingue :

HYMENOPHYLLE DE TUMBRIGE. — *Hymenophyllum tumbridgense.*

On trouve cette jolie fougère dans les fissures des rochers du Mondarrain près Cambo.

ADIANTE CAPILLAIRE. — *Adiantum capillus veneris.*

Cette plante croît sur les rochers humides et couverts de nos environs.

DORADILLE SEPTENTRIONALE. — *Asplenium septentrionale.*

Cette plante croît sur les Pyrénées basques.

DORADILLE VERTE. — *Asplenium viride.*

Cambo, où elle est commune.

DORADILLE MARINE. — *Asplenium marinum.*

Cette rare fougère se trouve à Biarritz dans quelques fissures de rochers.

DORADILLE DE HALLER. — *Asplenium Hallerii.*

Pyrénées basques.

POLYSTIC AIGU. — *Polystichum aculcatum.*

Cette élégante fougère est très-commune dans nos environs.

POLYSTIC THELYPTÈRE. — *Polystichum thelypteris.*

Cette fougère est très-commune dans tous les lieux marécageux.

POLYSTIC ORÉOPTÈRE. — *Polystichum oreopteris.*

Cette plante croît dans toutes les montagnes du Labourd.

LYCOPODE SELAGINE. — *Licopodium selago.*

Les montagnes du Labourd.

PRÊLE DES MARÉCAGES. — *Equisetum talmataya.*

Cette belle espèce, qui a quelque analogie, pour la forme extérieure, d'une asperge, croît dans tous nos environs au premier printemps.

PRÊLE DES BOIS. — *Equisetum sylvaticum.*

Les prés, les bois et les montagnes.

PRÊLE DES MARAIS. — *Equisetum palustre.*

Très-commune dans tous les marais; les menuisiers se servent en général de toutes les tiges de ces plantes pour polir les bois; mais ils emploient celle-ci de préférence.

PRÊLE CAMPANULE. — *Equisetum campanulatum*.

Les environs de Bayonne.

PHANÉROGAMES.

POLYPOGON DE MONTPELLIER. — *Polypogon Monspeliense*.

Cette jolie et belle graminée se trouve sur les bords de l'Adour, depuis Bayonne jusqu'au Boucan.

POLYPOGON MARITIME. — *Polypogon maritimum*.

Je considère cette espèce comme variété de la précédente, et les caractères donnés par de Candolle ne me paraissent pas suffisans pour la distinguer de la précédente; elle croît au reste dans les mêmes localités.

PHALARIS PUBESCENTE. — *Phalaris pubescens*.

Cette plante croît abondamment aux Allées-Marines.

PHALARIS DES CANARIES. — *Phalaris canariensis*.

Mêmes lieux que l'espèce précédente.

PANICUM MILLET. — *Panicum miliaceum*.

On cultive abondamment cette graminée dans les grandes landes et le Maransin; les paysans de ces localités font avec la farine de la graine de cette plante une espèce de pain qu'ils nomment méture, cependant bien inférieure à celle faite avec le maïs. Cette même farine, délayée dans une suffisante quantité d'eau et cuite, forme une bouillie consistante qu'ils appellent *escaoutoun* ou cruchade; enfin, à Bayonne et dans les autres villes des environs, on en fait dans la belle saison du printemps seulement, une pâte liquide fermentée d'un goût aigrelet assez agréable.

AVOINE A LONGUE FEUILLE. — *Avena longifolia*.

Très-commune partout.

FETUQUE DES SABLES. — *Festuca arenaria*.

On trouve cette espèce dans tous nos sables maritimes.

FETUQUE MARITIME. — *Festuca maritima*.

Elle croît dans les mêmes lieux que l'espèce précédente.

PATURIN MARITIME. — *Poa maritima*.

Bords de l'Océan et de l'Adour.

PATURIN A LONGS ÉPILLETS. — *Poa magastachya*.

Les champs sablonneux des environs de Bayonne.

PATURIN VELU. — *Poa pilosa*.

Les mêmes lieux que l'espèce précédente.

PATURIN COMPRIMÉ. — *Poa compressa*.

On trouve cette espèce dans les lieux arides et montueux des environs de Bayonne.

PATURIN RAIDE. — *Poa rigida*.

Mêmes lieux que l'espèce précédente.

BROME ROUGISSANT. — *Bromus rubens*.

Cette espèce croît dans tous nos environs.

TRACHYNOTE ROIDE. — *Trachynotia stricta*.

Cette rare espèce se rencontre abondamment sur les bords de l'Adour baignés par la marée à Saint-Bernard et à la Verrerie, près Bayonne.

ROTTBOLLE COURBÉE. — *Rottbolla incurvata*.

Les joncs des marais salans au Boucau Nord et Sud.

FROMENT A FEUILLES DE JONC. — *Triticum junceum*.

Sables maritimes du Boucau et Biarritz.

FROMENT FAUSSE ROTTBOLLE. — *Triticum rottbolla*.

Sables du Boucau.

FROMENT POINTU. — *Triticum acutum*.

Cette plante croît sur les bords de l'Adour près Bayonne.

CAREX DES SABLES. — *Carex arenaria*.

Les sables des environs de Bayonne, Saint-Bernard, le Boucau.

CAREX DES BRUYÈRES. — *Carex tricetorum*.

Sur les collines, dans les prairies sèches, parmi les bruyères des environs de Bayonne.

CAREX ÉLÈVE. — *Carex maxima*.

Cette espèce, la plus grande du genre, croît dans les étangs de nos environs.

LINAIGRETTE A FEUILLES ÉTROITES. — *Eriophorum angustifolium*.

Tous les marais de nos environs.

SCIRPE GAZON. — *Scirpus caspitosus*.

Les landes tourbenses.

SCIRPE TRIANGULAIRE. — *Scirpus triqueter*.

On trouve cette espèce dans tous les fossés.

SCIRPE A FEUILLES MENEUES. — *Scirpus tenuifolius*.

Marais salans du Boucau.

SCIRPE POINTU. — *Scirpus mucronatus*.

Tous les fossés et les bords de l'Adour.

SCIRPE JONC. — *Scirpus holoschænus*.

Sables du Boucau, Anglet, Biarritz, etc.

GOUET D'ITALIE. — *Arum italicum*.

Cette plante croît dans toutes les baies et les chemins de nos environs.

ZOSTÈRE MARINE. — *Zostera marina*.

Cette espèce croît au fond de l'Océan; depuis quelques années, on a fait l'heureuse application de cette plante et de la *zostère* de la Méditerranée à la confection des matelas, qui réunissent de grands avantages sur ceux fabriqués avec la laine. Les personnes qui voudront avoir des notions plus étendues sur ce sujet, pourront consulter l'intéressant rapport que le célèbre M. Bory de Saint-Vincent a fait à l'Académie des sciences sur la *zostère*.

LUZULE A LARGE FEUILLE. — *Luzula maxima*.

Mondarrain près Cambo.

JONC MARITIME. — *Juncus maritimus*.

Très-commun dans tous nos environs.

JONC DES LANDES. — *Juncus ericetorum*.

Cette charmante petite espèce croît dans nos landes marécageuses.

JONCRAMPANT. — *Juncus repens*.

Les sables humides situés au bas des rochers de la Chambre-d'Amour.

JONC AIGU. — *Juncus acutus*.

Cette espèce croît dans tous nos sables maritimes.

ABAME DES MARAIS. — *Abama ossifraga*.

Les landes marécageuses des environs.

SMILAX PIQUANT. — *Smilax aspera*.

Les haies des environs de Bayonne, notamment à Saint-Etienne.

TROSCART MARITIME. — *Triglochin maritimum*.

Les joncs inondés par la marée.

ERYTHRONE DENT DE CHIEN. — *Erythronium dens canis*.

Cette jolie et élégante *colchidée* fleurit au premier printemps; on la rencontre dans les échalassières de la citadelle de Bayonne et de Saint-Pierre-d'Irube. Cette espèce mérite les honneurs de la culture.

FRITILLAIRE PINTADE. — *Fritillaria meleagris*.

On trouve cette élégante *liliacée* sur les bords de la Nive, après la propriété de M. Fourcade; elle est fort rare, et jamais je ne l'ai rencontrée dans d'autres localités, au moins dans l'arrondissement.

ASPHODÈLE BLANC. — *Asphodelus albus*.

Cette plante est très-commune dans tous nos environs.

ASPHODÈLE RAMEUX. — *Asphodelus ramosus*.

Les lieux incultes et arides des environs; plus rare que l'espèce précédente, elle ne me paraît être qu'une variété de *l'asphodèle blanc*.

HÉMÉROCALLE JAUNE. — *Hemerocallis flava*.

Ravins de la citadelle de Bayonne: sa station dans cette seule localité me fait présumer qu'elle a échappé à la culture.

PHALANGÈRE BICOLORE. — *Phalangium bicolor*.*B. Folia subcanaliculatis tortilibus*. Thore chlor.

Elle croît dans les landes sèches, les bois des environs de Bayonne; la variété à feuilles tortillées sur les landes tourbeuses.

SCILLE EN OMBELLE. — *Scilla umbellata*.

Excessivement commune dans toutes nos campagnes; elle fleurit dans les premiers beaux jours du printemps.

SCILLE FAUSSE JACINTHE. — *Scilla lilio-hyacinthus*.

Cette belle et magnifique plante se rencontre abondamment dans un bosquet attenant à la propriété de M. Détrouyat à Saint-Pierre-d'Irube, sur les bords de la Nive.

AIL DOUTEUX. — *Allium ambiguum*.

Rochers de la Chambre-d'Amour.

PANCRAGE MARITIME. — *Pancreatium maritimum*.

Superbe espèce qui croît spontanément dans les sables du Boncau Nord; l'odeur suave de cette plante et la beauté de sa corolle la font cultiver par tous les amateurs de fleurs; elle fleurit en août.

NARCISSE BULBOCODE. — *Narcissus bulbocodium*.

Roches de la Chambre-d'Amour; elle fleurit en mars et avril.

NARCISSE TAZETTE. — *Narcissus tazetta*.

Cette plante se rencontre à Saint-Etienne, elle est rare.

GLAYEUL COMMUN. — *Gladiolus communis*.

On trouve cette plante dans quelques champs des environs de Bayonne, mais sa proximité des lieux cultivés me fait croire qu'elle a échappé à la culture.

IXIA BULBOCODE. — *Ixia bulbocodium*.

Cette jolie *iridée* est très-commune dans tous nos environs; elle fleurit en mars.

SAFRAN DÉCOUPÉ. — *Crocus multifidus*.

Ce beau safran fleurit au commencement de l'automne et dure jusqu'au mois de janvier. On le rencontre partout.

OPHRYS MOUCHE. — *Ophrys myades*.

On trouve cette plante qui croît dans les pâturages montueux de nos environs.

OPHRYS ARAIGNÉE. — *Ophrys arachnites*.

Ravins de la citadelle, route d'Espagne après la maison Hiriarte.

SERAPIAS A LANGUETTE. — *Serapias lingua*.

Les prés montueux et pâturages de la citadelle de Bayonne.

SERAPIAS EN COEUR. — *Serapias cordigera*.

Mêmes lieux que l'espèce précédente.

CHÊNE TAUZIN. — *Quercus tozea*.

On trouve principalement ce chêne sur les landes et les bords des routes.

CHÊNE LIÈGE. — *Quercus suber*.

Tout le littoral depuis Bayonne jusqu'à la Teste.

CHÊNE PYRAMIDAL. — *Quercus pyramidalis*.

Saint-Etienne, propriété à M^me Dufour.

EUPHORBE PEPLIS. — *Euphorbia peplis*.

Sables maritimes, côtes de la Chambre-d'Amour, du Moulin, de Bidart.

EUPHORBE DES BLÉS. — *Euphorbia segetalis*.

On trouve cette euphorbe dans les champs de la commune de Lahonce, sur les bords de l'Adour.

EUPHORBE MARITIME. — *Euphorbia paralias*.

Sables maritimes.

EUPHORBE PANICULES. — *Euphorbia paniculata*.

Très-commune, partout.

THESION A FEUILLES DE LIN. — *Thesium linophyllum*.

On trouve cette espèce sur les landes, arénacées de nos environs.

DAPHNÉ CAMÉLÉE. — *Daphne cneorum*.

Ce charmant arbrisseau fait l'ornement des lieux qu'il habite, ses fleurs exhalent une odeur douce et suave; on le cultive dans l'intérieur de la France, il fleurit au printemps et en automne; on le rencontre à ces deux époques sur les landes de Biarritz et d'Anglet, près du Phare.

LAURIER D'APOLLON. — *Laurus nobilis*.

Cette plante est spontanée dans quelques localités de nos environs.

RENOUÉE MARITIME. — *Polygonum maritimum*.

Sables du littoral.

PHYTOLACCA A DIX ÉTAMINES. — *Phytolacca decandra*.

Route de Bordeaux.

ARROCHE A ROSETTE. — *Atriplex rosea*.

Huitrières du Boucau.

ANSERINE AMBROISIE. — *Chenopodium ambrosioides*.

Route de Bordeaux, près le moulin neuf, commune de Saint-Etienne.

SOUDE VULGAIRE. — *Salsola soda*.

Marais salans du Boucau.

SOUDE ÉPINEUSE. — *Salsola tragus*.

Mêmes lieux que l'espèce ci-dessus.

SALICORNE LIGNEUSE. — *Salicornia fruticos*.

Mêmes localités que les soudes.

PLANTAIN MARITIME. — *Plantago maritima*.

On trouve cette espèce dans tous les marais salans de nos environs.

STATICE ARMERIA. — *Statice armeria*.

A *Pubescens*. Dow. Engl. Bot. t. 226.

B *Elongata*. Fl. Dan. t. 1092.

On rencontre la variété A dans tous les lieux maritimes, la variété B sur les coteaux secs et sablonneux de nos environs. Toutes ces variétés sont cultivées pour bordure dans les jardins sous le nom de *gazon d'olympé*.

STATICE LIMONIUM. — *Statice limonium*.

Les bords de l'Adour inondés par la marée, les marais salans du Boucau, Biarritz.

STATICE A FEUILLES D'AURICULE. — *Statice auriculifolia*.

Mêmes lieux que l'espèce précédente.

STATICE A FEUILLES DE PAQUERETTE. — *Statice bellidifolia*.

Huitrières et marais salans du Boucau.

STATICE DICHOTOME. — *Statice dichotoma*.

Falaises de Biarritz, marais salans du Boucau.

SOLDANELLE DES ALPES. — *Soldanella alpina*.

Cette espèce alpine se rencontre au Pas-de-Roland près Cambo. Elle fleurit en avril.

POLYGALA GRÊLE. — *Polygala exilis*.

Mondarrain et les autres montagnes voisines. Les caractères de cette espèce ne me paraissent pas assez tranchés pour la séparer du *Polygala*

Vulgaris. Son état de rabougrissement qui est très local, disparaît à mesure que l'on descend dans la plaine.

VÉRONIQUE DE PONA. — *Veronica pona*.

Pas-de-Roland, près Cambo.

VÉRONIQUE FILIFORME. — *Veronica filiformis*.

Propriété de M. Dubroc, à Anglet.

BARTSIE VISQUEUSE. — *Bartsia viscosa*.

Cette plante croît dans les prairies humides de nos environs.

LATHRÉE CLANDESTINE. — *Lathræa clandestina*.

Cette espèce croît dans les lieux couverts et humides de nos environs, mais principalement dans l'allée Sescousse à Saint-Esprit.

JASMIN ARBUSTE. — *Jasminum fruticans*.

On trouve cet arbuste dans quelques haies de la commune de Saint-Etienne près Bayonne.

VERVEINE COUCHÉE. — *Verbena supina*.

Pelouses de Biarritz.

SAUGE VERVEINE. — *Salvia verbenacea*.

Glacis de Bayonne, Biarritz.

LAMIER MACULÉ. — *Lamium maculatum*.

On rencontre cette plante partout.

GRASSÈTE A GRANDE FLEUR. — *Pinguicula grandiflora*.

Pas-de-Roland et toutes les montagnes voisines.

GRASSÈTE DE PORTUGAL. — *Pinguicula lusitanica*.

On rencontre cette espèce dans toutes les landes marécageuses de nos environs.

ERINE DES ALPES. — *Erinus alpinus*.

Pas-de-Roland et les bords de la Nive jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port.

SCROPHULAIRE DE SCOPOLI. — *Scrophularia scopolii*.

Mondarrain et les montagnes voisines.

LINAIRE A FEUILLES DE THYM. — *Linaria thymifolia*.

Sables maritimes du Boucau, Anglet.

LINAIRE DES PYRÉNÉES. — *Linaria pyrenaica*.

Mêmes lieux que l'espèce ci-dessus.

LINAIRE A TIGE DE JONC. — *Linaria juncea*.

On rencontre cette belle espèce dans les champs sablonneux de nos environs.

DIGITALE POURPRÉE. — *Digitalis purpurea.*

Ustaritz, Cambo, etc.

DIGITALE A PETITES FLEURS. — *Digitalis parviflora.*

Bosquet des Allées-Marines; elle n'a été rencontrée qu'une seule fois dans cette localité; cette circonstance me donne à penser qu'elle provenait du lest des navires.

MOLÈNE SINUÉE. — *Verbascum sinuatum.*

Cette espèce croît au Boucau Sud, près le Signal et les étangs.

DATURA STRAMOINE. — *Datura stramonium.*

Cette belle solanée croît dans tous nos environs.

ATROPA BELLADONE. — *Atropa belladonna.*

Cette plante croît dans les forêts et montagnes du pays basque.

GREMIL COUCHÉ. — *Lithospermum prostratum.*

Cette jolie espèce est excessivement commune dans tous nos environs; elle fleurit depuis le printemps jusqu'à la fin de l'été.

CONSONDE TUBÉREUSE. — *Symphythum tuberosum.*

Très-commune partout. Elle entre en floraison au printemps.

CYNOGLOSSE A FLEURS RAYÉES. — *Cynoglossum pictum.*

On trouve cette espèce sur les bords des routes, dans les sables, au Boucau, Biarritz.

LISERON SOLDANELLE. — *Convolvulus soldanella.*

Sables maritimes, depuis l'embouchure de l'Adour jusqu'à la Teste.

EXACUM FILIFORME. — *Exacum filiforme.*

Cette petite plante se trouve sur les bords des lacs et étangs des environs.

PERVENCHE A GRANDES FLEURS. — *Vinca major.*

Les environs de Bayonne, elle est assez rare.

PERVENCHE A PETITES FLEURS. — *Vinca minor.*

On la rencontre plus fréquemment que l'espèce précédente, elle vient dans les haies, les bois.

MENZIÈSE DABEOCI. — *Menziesia dabeoci.*

Cette superbe et magnifique bruyère, la plus belle du genre, se trouve sur les rochers du Pas-de-Roland, de la Rhune. Elle fleurit tout l'été.

BRUYÈRE A BALAI. — *Erica scoparia.*

Très-commune dans tous nos environs.

BRUYÈRE VAGABONDE. — *Erica vagans.*

On la rencontre partout.

ARBOUSIER UNEDO. — *Arbutus unedo*.

On rencontre cet arbrisseau sur tout le littoral depuis Bayonne jusqu'à la Teste de Buch. Dans quelques localités les paysans font avec le fruit de cette espèce ; fermenté dans l'eau , un liquide assez agréable.

AIRELLE MYRTILLE. — *Vaccinium myrtillus*.

Mondarrain, la Rhune et toutes les autres montagnes.

CAMPANULE ÉTALÉE. — *Campanula patula*.

Très-commune partout.

LAITRON MARITIME. — *Sonchus maritimus*.

Les lieux humides des environs de Bayonne.

LAITUE A FEUILLES DE SAULE. — *Lactuca saligna*.

Les champs de nos environs, Allées-Marines.

ÉPERVIÈRE COUCHÉE. — *Hieracium prostratum*.

Sables maritimes, pignada.

ÉPERVIÈRE ERIOPHORE. — *Hieracium eriophorum*.

Mêmes lieux que l'espèce précédente, elle ne me paraît être qu'une variété de celle-ci.

ANDRYALE DÉCOUPÉE. — *Andryala sinuata*.

Les lieux stériles et pierreux des environs.

ANDRYALE A FEUILLES ENTIÈRES. — *Andryala integrifolia*.

Mêmes lieux que sa congénère.

SCOLYME D'ESPAGNE. — *Scolymus hispanica*.

Allées-Marines, Bayonne.

PARRÈTE DES TEINTURIERS. — *Serratula tinctoria*.

Les landes de nos environs.

CIRSE LAINEUX. — *Cirsium eriophorum*.

Cette plante croît sur les lieux montueux et stériles des environs de Bayonne.

CARLINE EN CORYMBE. — *Carlina corymbosa*.

Les lieux stériles des environs de Bayonne.

ELYCHRYSE DES SABLES. — *Elychrysum stæchas*.

Très-commune sur toutes les dunes des environs de Bayonne.

CHRYSOCOME A FEUILLES DE LIN. — *Chrysocoma linosiris*.

Rochers de la Chambre-d'Amour.

ASTER TRIPOLIUM. — *Aster tripolium*.

Idem variété naine.

Cette plante est très-commune sur les bords de l'Adour, en remontant le fleuve; sa variété se trouve au Boucau, dans les marais salans.

INULE PERCE-PIERRE. — *Inula crithmoides*.

Cette espèce croît à Biarritz sur les rochers.

SOLIDAGE NAIN. — *Solidago minuta*.

Les sables et landes du littoral.

SENEÇON DES FORÊTS. — *Senecio nemorensis*.

Saint-Pierre-d'Irube, les bois, les taillis.

SENEÇON DORONIC. — *Senecio doronicum*.

Cette espèce croît sur presque toutes nos montagnes.

DORONIC, mort-aux-panthères. — *Doronicum pardalianches*.

Pyrénées basques.

ARMOISE A FEUILLES DE CRITHME. — *Artemisia crithmifolia*.

Sables maritimes de nos environs. Cette espèce est à étudier.

DIOTIS COTONNEUSE. — *Diotis candidissima*.

Tous les sables maritimes du littoral.

SCABIEUSE COLOMBAIRE. — *Scabiosa columbaria*.

Les fortifications de la citadelle de Bayonne.

VALERIANE PHU. — *Valeriana phu*.

On trouve cette plante sur quelques vieux murs des environs de Bayonne.

CENTRANTHE CHAUSSE-TRAPE. — *Centranthus calcitrapa*.

Les vieux murs des environs de Bayonne.

CENTRANTHE ROUGE. — *Centranthus ruber*.

Les terrains pierreux et les vieux murs.

MACHE MÉLANGÉE. — *Valerianella mixta*.

On trouve cette plante dans les champs de blés à Tarnos.

MACHE OREILLETTE. — *Valerianella auricula*.

Saint-Pierre-d'Irube, Anglet, dans les champs, les chemins.

ASPÉRULE A L'ESQUINANCIE. — *Asperula cynanchica*.

Variété B.

Les sables maritimes, Boucau, Anglet, Biarritz.

GAILLET A GROS FRUITS. — *Gallium megalospermum*.

Les sables du littoral jusqu'à Bordeaux.

GAILLET PRINTANIÈRE. — *Gallium vernum*.

Les bois et les lieux montueux de nos environs.

GARANCE VOYAGEUSE. — *Rubia peregrina*.

Cette espèce croit abondamment dans toutes les haies de nos environs, tandis que *rubia tinctoria* ne vient pas dans nos contrées.

CHÈVRE-FEUILLE DES JARDINS. — *Lonicera caprifolium*.

On trouve fréquemment cette plante dans les haies de nos campagnes.

CHÈVRE-FEUILLE PÉRICLYMÈNE. — *Lonicera periclymenum*.

Croît dans les mêmes lieux que l'espèce ci-dessus.

BERLE INTERMÉDIAIRE. — *Sium intermedium*.

Les bords des mares et de quelques étangs.

CRITHME MARITIME. — *Crithmum maritimum*.

Les rochers et falaises de Biarritz et de Bidart.

LIBANOTIDE VERTICILLÉE. — *Libanotis verticillata*.

D. C. Prod. t. 4.

Cette ombellifère fut découverte en 1827, par moi et mon ami Lesauvage, botaniste distingué, sur les rochers de la Chambre-d'Amour; jusqu'à cette époque, elle n'avait été décrite que par Sibthorp, dans sa flore grecque; il la rencontra sur le mont *Æta* et lui imposa le nom *d'alhamantha verticillata*.

BUNIUM SANS COLLERETTE. — *Bunium denudatum*.

Cette espèce est très-commune dans tous nos environs; les enfans en mangent la racine qui est terminée en bulbe.

CAROTTE HÉRISSÉE. — *Daucus hispidus*.

Rochers de la Chambre-d'Amour et Biarritz.

PANICAUT MARITIME. — *Eryngium maritimum*.

Les sables maritimes.

PANICAUT DE BOURGAT. — *Eryngium bourgati*.

Les montagnes de nos environs.

SAXIFRAGE FAUX AIZOON. — *Saxifraga aizoides*.

Pyénées basques.

SAXIFRAGE AIZOON. — *Saxifraga aizoon*.

Mêmes lieux que l'espèce précédente.

SAXIFRAGE MIGNONETTE. — *Saxifraga geum*.

On trouve cette jolie saxifrage à Saint-Pierre-d'Irube, au Pas-de-Roland près de Cambo, et dans toutes nos montagnes ; elle est très-commune.

OMBILIC A FLEURS PENDANTES. — *Umbilicus pendulinus*.

On rencontre cette plante sur les vieux murs de nos environs.

SEDUM D'ANGLETERRE. — *Sedum anglicum*.

Très-commune sur tous les vieux murs.

SEDUM A FEUILLES ÉPAISSES. — *Sedum dasyphyllum*.

Cambo, Bidarray, la Rhune.

JOUBARBE DES TOITS. — *Sempervivum tectorum*.

Cette crassulacée croît sur les toits et les vieilles murailles de Bayonne et ses environs.

TAMARIX DE FRANCE. — *Tamarix gallica*.

Biarritz, Bidart.

GLAUX MARITIME. — *Glaux maritima*.

Marais salans du Boucan, Biarritz, tous les lieux inondés par la marée.

ONAGRE BISANNUELLE. — *Ænothera biennis*.

Les vignes d'Anglet et du Boucan.

ROSIER PIMPRENELLE. — *Rosa pimpinellifolia*.

Les champs sablonneux de Saint-Bernard près Bayonne.

TORMENTILLE COUCHÉE. — *Tormentilla reptans*.

On trouve cette plante dans les landes, sur les bords des routes et des chemins, dans les bois et sur la pelouse de nos environs.

POTENTILLE ALCHIMILLE. — *Potentilla alchemilloides*.

Cette belle espèce se rencontre sur quelques-unes de nos Pyrénées basques, mais toujours sur les plus hautes.

POTENTILLE BRILLANTE. — *Potentilla splendens*.

Cette plante croît aux premiers beaux jours du printemps. On la rencontre partout.

AJONG NAIN. — *Ulex nanus*.

On trouve cette plante répandue avec profusion dans toutes nos landes, dans les bois, les ravins ; elle forme avec sa congénère l'*ulex europæus* la principale végétation des terrains incultes de nos contrées. Les laboureurs la connaissent sous le nom vulgaire de *thouye* ou *thuié* ; et ils s'en servent comme engrais après l'avoir fait pourrir.

ADŒNOCARPE A PETITES FLEURS. — *Adœnocarpus parviflorus.*

Les bois taillis situés sur les bords de la route de Bordeaux, entre Bayonne et Dax.

LUPIN A FEUILLES ÉTROITES. — *Lupinus angustifolius.*

Les sables de Saint-Bernard.

ONONIS INCLINÉ. — *Ononis reclinata.*

Cette espèce que de Candolle avait prise pour *l'ononis de Cherler*, se trouve sur tous nos sables maritimes.

ANTHYLLIDE VULNÉRAIRE. — *Anthyllis vulneraria.*

Les rochers et falaises de Biarritz.

TRÈFLE INCARNAT. — *Trifolium incarnatum.*

On cultive cette plante dans trois à quatre départemens voisins. Comme fourrage, elle est connue sous le nom vulgaire de *farouche*.

TRÈFLE A FEUILLES ÉTROITES. — *Trifolium angustifolium.*

Allées-Marines et beaucoup d'autres localités.

TRÈFLE MARITIME. — *Trifolium maritimum.*

Les juncs inondés par la marée, le Boucau, Saint-Bernard.

LUZERNE BARILLET. — *Medicago tornata.*

Sables maritimes, au lazaret, Saint-Bernard.

LUZERNE NAIN. — *Medicago minima.*

Les sables maritimes, les falaises de Biarritz.

LUZERNE MARITIME. — *Medicago maritima.*

Sables maritimes du Boucau et d'Anglet.

LUZERNE A PETITES POINTES. — *Medicago apiculata.*

Mêmes localités que les espèces précédentes.

TRIGONELLE BATARDE. — *Trigonella hybrida.*

Cette espèce croît dans nos environs.

LOTIER POILU. — *Lotus hispidus.*

Saint-Pierre-d'Irube, Anglet, le Boucau.

ASTRAGALE DE BAYONNE. — *Astragalus bayonensis.*

Cette espèce, découverte pour la première fois par M. Loiseleur, est très-commune sur tous les sables du littoral; elle fleurit au commencement de l'été.

GESSE A FLEUR PALE. — *Lathyrus ochrus.*

Les moissons de nos environs.

ORNITHOPE COMPRIMÉ. — *Ornithopus compressus*.

Tous les terrains sablonneux de nos environs.

ORNITHOPE DUR. — *Ornithopus durus*.

Mêmes lieux que l'espèce précédente.

PAVOT DU PAYS DE GALLES. — *Papaver cambricum*.

Les Pyrénées basques.

CHELIDOINE GLAUQUE. — *Chelidonium glaucium*.

Biarritz, le Boucau.

CHOU GIROFLÉE. — *Brassica cheirantus*.

Sables maritimes du littoral.

JULIENNE DES DAMES. — *Hesperis matronalis*.

Route de Cambo, avant d'arriver à la propriété de M. Garat.

GIROFLÉE BLANCHATRE. — *Cheiranthus incanus*.

On trouve au printemps cette rare espèce sur les rochers de Biarritz, au port du poisson.

GIROFLÉE SINUÉE. — *Cheiranthus sinuatus*.

Vignes d'Anglet, près la mer.

CARDAMINE A LARGE FEUILLE. — *Cardamine latifolia*.

Les bords de la Nive, depuis le Pas-de-Roland jusqu'à sa source.

LUNAIRE ANNUELLE. — *Lunaria annua*.

Propriété de M. Laroche, route de Cambo.

ALYSSON DES SABLES. — *Alyssum arenarium*.

Sables maritimes, très-commune.

SENEBIÈRE PINNATIFIDE. — *Senebiera pinnatifida*.

Cette plante croît dans tous les chemins et les promenades de Bayonne; on la reconnaît long-temps avant de l'avoir aperçue, à son odeur forte et pénétrante; ce dernier caractère me fait présumer que l'art médical pourrait l'employer comme succédané des crucifères les plus héroïques.

PASSERAGE POLLICHII. — *Lepidium pollichii*.

Sables du Boucau, au lazaret.

CAQUILIER MARITIME. — *Cakile maritima*.

Sables du littoral.

CAQUILIER RIDÉ. — *Cakile rugosa*.

Cette plante croît sur le bord de l'Adour et aux Allées-Marines.

RÉSÉDA FAUXSESAME. — *Reseda sesamoides*.

Les terrains arénacés de nos environs.

PARNASSIE DES MARAIS. — *Parnassia palustris*.

Tous les marais de nos environs, elle fleurit en automne.

ŒILLET DE FRANCE. — *Dianthus gallicus*.

Le Boucau, Biarritz: il croît dans les sables et fleurit en août.

SILÈNE BICOLOR. — *Silène bicolor*.

Tous les lieux sablonneux des environs de Bayonne; il entre en fleur en juillet.

SILÈNE DE PORTUGAL. — *Silène lusitanica*.

Ce silène croît au printemps, on le rencontre alors partout; il varie beaucoup et affecte différentes formes, selon les localités qu'il habite.

LYCNHIDE DES BOIS. — *Lycnhis sylvestris*.

Très-commune partout, elle croît au printemps.

LYCNHIDE DES PYRÉNÉES. — *Lycnhis pyrenaica*.

Cette rare espèce croît abondamment sur le Mondarrain, près la métairie de Lissalde.

FRANKÉNIA LISSE. — *Frankenia levis*.

Marais salans de Biarritz et du Boucau.

POLYCARPE QUATERNE. — *Polycarpon tetraphyllum*.

Boucau, près le lazaret.

SABLINE POURPIER. — *Arenaria peploides*.

On rencontre cette espèce immédiatement après avoir passé le pont de Saint-Bernard en allant au Boucau; elle croît également devant la maison de M. Lanne.

LIN DE FRANCE. — *Linum gallicum*.

Ce lin croît dans tous nos champs de blés, il fleurit en juillet et août.

VIOLETTE FER DE LANCE. — *Viola lancifolia*.

Les landes humides de nos environs.

CISTE A FEUILLES DE SAUGE. — *Cistus salvifolius*.

Cette espèce est très-commune dans tous nos environs. Elle fleurit en mai et juin.

HÉLIANTHÈME FAUX ALYSSON. — *Helianthemum alyssoides*.

Les bois, les landes de nos environs.

HIBISQUE ROSE. — *Hibiscus roseus*.

Cette superbe et magnifique *malvacée*, la plus belle du genre, se rencontre à la fin d'août et au commencement de septembre dans les marais des Pontots près la porte d'Espagne; j'engage tous les amateurs de fleurs à cultiver cette belle plante qui peut rivaliser, comme ornement, avec les espèces exotiques les plus distinguées.

ERODIUM MUSQUÉ. — *Erodium moschatum.*

On trouve cette plante dans presque tous nos environs, notamment à Biarritz, au Boucau, et le long du mur de l'ancienne abbaye de Saint-Bernard.

GÉRANIUM SANGUIN. — *Geranium sanguineum.*

Rochers de la Chambre-d'Amour.

GÉRANIUM LIVIDE. — *Geranium phæum.*

Les environs de Bayonne.

ANDROSÈME OFFICINAL. — *Androsæmum officinale.*

Cette plante est fort commune dans tous nos alentours.

MILLE-PERTUIS DES MARAIS. — *Hypericum elodes.*

Cette espèce est très-commune dans tous nos marais.

MILLE-PERTUIS LINÉAIRE. — *Hypericum linearifolium.*

Les bois, les taillis, les pelouses des alentours de Bayonne.

MILLE-PERTUIS A ODEUR DE BOUC. — *Hypericum hircinum.*

Cette rare espèce croît abondamment sur les vieux murs de l'hôpital militaire de Bayonne.

ANÉMONE DES PRÉS. — *Anemone pratensis.*

Cette plante se trouve sur les landes situées entre Dax et Bayonne, elle est rare.

ANÉMONE OEIL DE PAON. — *Anemone pavonina.*

Cette belle anémone que l'on cultive dans toute la France, vient spontanément dans la commune d'Itxatou, près le Pas-de-Roland; elle double d'elle-même, et, dans cet état, elle produit un effet charmant; elle fleurit au premier printemps.

HÉPATIQUE A TROIS LOBES. — *Hepatica triloba.*

Pas-de-Roland, près Cambo.

ACONIT TUE-LOUP. — *Aconicum Lycoctonum.*

Saint-Pierre-d'Arube.



LISTE MÉTHODIQUE

DES POISSONS DES EAUX DOUCES ET SALÉES

DES ENVIRONS DE BAYONNE,

OBSERVÉS

PAR M. DARRACQ, PHARMACIEN A SAINT-ESPRIT.

ICHTYODÈRES, CHONDROPTERYGIENS A BRANCHIES LIBRES.

1^{er} ORDRE. — SELACIENS (PLAGISTOMES, DUMÉR), SALACII.

Famille des SQUALIDES.

Le SQUALE ROUSSETTE. — *Squalus canicula* (Gmel.)

Vulg. *Chien de mer*, en gascon *Can de ma*.

Cette espèce de squal est fort commune sur nos côtes; on la pêche dans toutes les saisons de l'année.

Le SQUALE ROCHIER. — *Squalus catulus* (Linn.)

Vulg. *Chat de mer*, *Liche*, en gascon *Gat de ma*.

Confondu souvent avec l'espèce précédente, moins commune sur nos côtes. Les deux espèces sont rejetées comme substance alimentaire, mais leur peau est préparée par les habitans du littoral qui la vendent pour polir le bois, l'ivoire et les autres corps durs.

Le SQUALE MILANDRE. — *Squalus galeus* (Gmel.)

En gascon *Bilan*.

Cette espèce, excessivement commune, se pêche toute l'année sur nos côtes: elle sert de nourriture à la classe la moins fortunée des habitans.

Le SQUALE EMISSOLE. — *Squalus mustellis* (Lacep.)

Ce poisson est rare sur nos côtes; pendant sept à huit ans d'observations, je n'ai eu occasion que d'en voir un très-petit nombre d'individus.

Le SQUALE MARTEAU. — *Squalus zygæna* (Lacep.)

Vulg. *Marteau*, en gascon *Martet*.

A des époques périodiques, on pêche ce singulier chondropterygien entre Biarritz et Capbreton; on le rejette comme aliment.

Le SQUALE AIGUILLAT. — *Squalus acanthias* (Lacep.)

Ce grand squalé apparaît rarement sur nos côtes; il se tient presque toujours au large.

Le SQUALE ANGE. — *Squalus angelus* (Risso.)

Vulg. *Ange*, en gascon *Anyou*.

Cette espèce, commune sur nos côtes, est servie comme aliment : mais, comme tous les autres squalés, elle a la chair dure, coriace et d'un goût peu agréable.

Famille des PLATYSOMES, PLATYSOMA.

La RAIE BATIS. — *Raia batis* (Linn., Lacep.)

Vulg. *Raie pisseuse*, en gascon *Raye*.

On pêche ce poisson, qui est fort commun sur nos côtes, à toutes les époques de l'année; c'est un excellent aliment, mais peu estimé des habitans.

La RAIE OXYBINQUE. — *Raia oxyrinchus* (Linn.)

Plus rare que l'espèce précédente; on en mange.

La RAIE BLANCHE. — *Raia alba* (Lacep.)

L'apparition de cette espèce n'a lieu sur nos côtes qu'à des époques assez éloignées.

La RAIE BORDÉE. — *Raia marginata* (Lacep.)

On pêche fréquemment cette raie sur toutes nos côtes.

La RAIE TORPILLE. — *Raia torpedo* (Linn.)

Tous les naturalistes connaissent les effets électriques de cette espèce, dont l'apparition sur nos côtes n'a lieu qu'à des époques périodiques: elle est rejetée comme aliment.

La RAIE AIGLE. — *Raia aquila* (Linn.)

Vulg. *Raie crapaud*.

Les pêcheurs rencontrent assez souvent cette espèce de raie.

La RAIE PASTENAQUE. — *Raia pastinaca* (Linn.)

Vulg. *Pastenaque*, *Tareronde*.

Elle est servie comme aliment.

La RAIE BOUCLÉE. — *Raia clavata* (Linn.)

En gascon *Raye bouclade*.

Voici sans contredit la meilleure espèce de celles dont on se sert comme aliment; elle habite toute l'année nos côtes, cependant elle est moins commune sur nos marchés qu'un bon nombre des espèces précédentes.

II^e ORDRE. — SUCEURS, *CYCLOSTOMA* (Damer.)

I^{re} Famille. AULÆDIBRANCHES, AULÆDIBRANCHIA.

Le PETROMYZON LAMPROIE. — *Petromyzon marinus* (Gmel.)

Vulg. *Lamproie*, en gascon *Lamprère*.

Le plus estimé du genre sous le rapport culinaire, il quitte l'Océan pour remonter très-avant les fleuves et les rivières vers le commencement du printemps.

Le PETROMYZON LAMPROYON. — *Petromyzon branchialis* (Lacep.)

Vit constamment dans l'eau douce des fleuves et des rivières. Bon à manger, assez rare dans nos contrées. Je présume très-fort, que quoique non observés, le *petromyzon rouge* et le *sucet* se trouvent également dans les eaux douces de nos contrées.

LES ANOMAUX.

I^{er} ORDRE. — STURIONIENS, *STURIONII*. CHONDROPTERYGIENS
A BRANCHIES LIBRES (Cuv.)

L'ACCIPENSÈRE ESTURGEON. — *Accipenser sturio* (Linn.)

En gascon *Créac*.

Cette espèce, la plus grande du genre, se pêche assez fréquemment sur nos côtes et dans l'Adour. Ce poisson s'engage quelquefois très-avant dans les fleuves, même dans de très-petites rivières.

II^e ORDRE. — PLECTOGNATHES, *PLECTOGNATHA*.

Famille des GYMNODONTES.

Le TETRODON LUNE. — *Orlhogoriscus mola* (Schneid.)

Vulg. *Lune d'argent*.

Assez commun sur nos côtes, remonte l'Adour jusqu'à Urt et peut-être plus loin; n'est point employé comme aliment.

III^e ORDRE. — LOPHOBRANCHES, *LOPHOBRANCHIA*.Famille des **PROSTOMIDES**.

Le SYNGNATHE HIPPOCAMPE. — *Syngnathus hippocampus* (Linn.)

Vulg. *Cheval marin*, en gascon *Chibaou de ma*.

Ce poisson est très-rare : tous ceux que j'ai observés jusqu'à ce jour étaient de jeunes individus pêchés dans les roches de Biarritz.

IV^e ORDRE. — **ABDOMINAUX**.Famille des **SALMONIDES**.

Le SALMONE SAUMON. — *Salmo salar* (Linn., Lacep.)

En gascon *Saoumoun*, dans le jeune âge *Tocan*.

Le plus estimé et le meilleur de tous les poissons ; son apparition dans l'Adour, le Gave, et la Nive devient de plus en plus rare, sans que les pêcheurs ni les naturalistes puissent positivement se rendre raison de la cause qui a déterminé cette espèce à abandonner les localités qu'elle fréquentait autrefois si communément. Elle semble aujourd'hui avoir adopté comme parage de prédilection la petite rivière de la Bidassoa ; par une coïncidence bien naturelle, les marouins (*delphinus porcellus*), grands destructeurs de saumons, ont également abandonné les flots de l'Adour à la même époque que le saumon.

Le SALMONE TRUITE. — *Salmo trutta* (Lacep.)

En gascon *Trouite*.

On rencontre cette espèce dans toutes les eaux claires de nos montagnes. Ce poisson si vanté par la délicatesse de sa chair, et par conséquent si recherché par les gastronomes, ne mérite pas la grande réputation qu'on lui fait, et il est bien inférieur à une foule de poissons de mer, tels que la *louvine*, la *dorade*, la *sole*, le *turbot*, le *grondin*, etc.

Le SALMONE TRUITE SAUMONÉE. — *Salmo trutta salar* (Lacep.)

En gascon *Trouite*.

Cette espèce, moins rare que le saumon, remonte au printemps l'Adour et le Gave ; sa chair est excellente et bien supérieure à celle de l'espèce précédente.

Famille des **CLUPÉIDES**.

La CLUPÉE SARDINE. — *Clupea spratus* (Lacep., Linn.)

En gascon *Chardine*.

Très-commune sur toutes nos côtes.

La CLUPÉE ALOSE. — *Clupea alosa* (Lacep.)

En gascon *Coulac*.

Ce bon poisson, connu de tout le monde, quitte l'Océan vers la fin de février pour remonter les fleuves et les rivières, où il s'engage pour déposer ses œufs.

La CLUPÉE FEINTE. — *Clupea fallax* (Lacep.)

En gascon *Astoun*.

Infiniment moins estimée que la précédente; elle remonte l'Adour comme l'alose à l'époque du printemps.

La CLUPÉE ROUSSE. — *Clupea rufa* (Lacep.)

En gascon *Ansine*.

Remonte l'Adour à l'époque du printemps; moins estimée que l'alose et la feinte.

La CLUPÉE ANCHOIS. — *Clupea encrasicholus* (Lacep.)

En gascon *Anchois*.

Excessivement commun depuis le mois de mai jusqu'en août, époque à laquelle il opère son émigration sur nos côtes; on ne le pêche jamais dans la partie Nord de la barre.

Famille des ÉSOCIENS, ESOCH.

ESOCE BROCHET. — *Esox lucius* (Linn., Bloch.)

En gascon *Brouchet*.

Habite les eaux douces de nos contrées.

ESOCE BELONE. — *Esox belone* (Linn., Gmel.)

Vulg. *Aiguille de mer*, en gascon *Agueille de ma*.

Cet esoce si remarquable par son corps frêle, alongé, terminé dans sa partie antérieure en bec effilé, est assez commun sur les côtes de Bidart, Biarritz, Saint-Jean-de-Luz; on le pêche au commencement du printemps jusqu'au mois de juillet; on le vend dans nos marchés comme aliment, mais la chair en est coriace.

Famille des CYPRINIDES, CYPRINS (Cuv.)

Le CYPRIN CARPE. — *Cyprinus carpio* (Lacep., Linn.)

Vulg. *Carpe*.

Les habitans du littoral estiment peu la carpe, ainsi que tous les autres poissons d'eau douce. Ils préfèrent le poisson de mer, qui, dans le fait, leur est bien supérieur sous tous les rapports.

Le CYPRIN GOUJON. — *Cyprinus gobio* (Lacep., Linn.)

En gascon *Trogues*.

Le plus exquis de tous les *cyprins*, même de tous les poissons d'eau douce; il est assez rare dans nos environs.

Le CYPRIN TANCHE. — *Cyprinus tinca* (Lacep., Linn.)

En gascon *Tengue*.

Habite les eaux douces de nos environs; il est fort commun. Les meilleures tanches sont celles prises dans l'Adour et le Gave.

Le CYPRIN BREME. — *Cyprinus brama* (Linn.)

Habite les eaux douces de nos contrées, il est plus rare que les autres espèces de *cyprin*.

Le CYPRIN DOBULE. — *Cyprinus dobula* (Linn.)

Vulg. *Meunier*, en gascon *Adoubour*.

Habite les eaux douces de nos contrées.

Le CYPRIN GARDON. — *Cyprinus rutilus* (Linn.)

En gascon *Sergent*.

Habite les eaux douces.

Le CYPRIN VAUDOISE. — *Cyprinus leusicus* (Linn.)

Vulg. le *Dard*.

Habite les eaux douces de nos contrées.

Le CYPRIN VÉRON. — *Cyprinus phoxinus* (Linn.)

En gascon *Pesquit*.

Ce poisson, le plus petit du genre, habite toutes nos eaux douces.

Le CYPRIN ABLE. — *Cyprinus alburnus* (Linn.)

Vulg. *Ablette*.

Voici le plus intéressant de tous les *cyprins* par son utilité dans les arts; ses écailles blanches nacrées servent à fabriquer les perles factices qui imitent très-bien celles de l'Orient; ce poisson habite toutes nos eaux douces, il est fort commun partout.

Le CYPRIN APHIE. — *Cyprinus aphia* (Linn.)

Habite les eaux douces.

Tous les individus du genre *cyprin*, à l'exception de la *carpe*, le *goujon* et la *tanche*, sont des poissons durs, coriaces, peu délicats et qui par cela même doivent être rejetés comme aliment.

La LOCHE FRANCHE. — *Cobitis barbatula* (Linn.)

Habite les eaux douces.

La LOCHE DE RIVIÈRES. — *Cobitis taenia* (Linn.)

Habite les eaux douces.

V^e ORDRE. — SUBRACHIENS.

Famille des GADITES.

Le GADE MORUE. — *Gadus morrhua* (Linn., Lacqs.)

En gascon *Moulu*.

Cette précieuse espèce ne se pêche qu'accidentellement sur nos côtes; ce poisson est exquis à l'état de fraîcheur.

Le GADE LOTE. — *Gadus lota* (Linn., Gmel.)

Cette espèce est moins rare que la précédente.

Le GADE MERLUS. — *Gadus merluccius* (Linn., Blainv.)

En gascon *Merluche*.

Cet excellent poisson, excessivement commun, est très-recherché des habitans de nos contrées; on le pêche toujours dans l'Océan depuis la fin d'octobre jusqu'à la fin du printemps. On doit rechercher de préférence celui pêché à Saint-Jean-de-Luz et à Bidart, parce qu'étant pris vivant, il est infiniment meilleur que celui de Capbreton, qui reste sept et huit jours noyé dans les filets.

Famille des DYPROSCOPES (LES POISSONS PLATS).

Le PLEURONECTE LIMANDE. — *Pleuronectes limanda* (Linn.)

Vulg. *Limande*.

On pêche peu de ce *pleuronecte* dans notre pays; il est aussi moins estimé que la *plie*; l'époque où on en prend le plus est le printemps. C'est aussi à la même époque que la chair en est meilleure.

Le PLEURONECTE SOLE. — *Pleuronectes solea* (Linn.)

Très - commun sur nos côtes et dans l'Adour; on le pêche toute l'année. C'est le plus estimé du genre avec le turbot.

Le PLEURONECTE PLIE. — *Pleuronectes platessa* (Linn., Lacep.)

En gascon *Platuche*.

Excessivement commun.

Le PLEURONECTE TURBOT. — *Pleuronectes maxima* (Linn.)

En gascon *Turbot*.

Il s'engage rarement dans l'embouchure de l'Adour, il est très-recherché par son goût exquis et sa grandeur; on le pêche à toutes les époques de l'année.

Le PLEURONECTE CARRELET. — *Pleuronectes rhombus* (Linn.)

En gascon *Roume*.

Il est souvent vendu pour l'espèce précédente avec laquelle il a une grande analogie; il en diffère néanmoins.

Le PLEURONECTE TARGEUR. — *Pleuronectes punctatus* (Linn.)

Cette espèce comme toutes les précédentes, habite l'Océan; mais il est plus rare et tout aussi bon à manger.

VI^e ORDRE. — ACANTHOPTERYGIENS.

Famille des XIPHIRHYNQUES.

Le XIPHIAS ESPASON. — *Xiphias gladius* (Linn., Lacep.)

Cette grande et redoutable espèce habite toujours l'Océan; il s'engage rarement dans l'embouchure de l'Adour; il est très-difficile à pêcher, car, avec son museau allongé en glaive tranchant, il met en pièces les filets les plus forts.

Famille des SCOMBEROIDES.

Le GASTEROSTÉE ÉPINOCHÉ. — *Gasterosteus aculeatus* (Linn.)

Habite les eaux douces; il est très-commun.

Le GASTEROTÉE ÉPINOCHETTE. — *Gasterosteus pungitius* (Linn.)

Habite les mêmes lieux que l'espèce précédente; on voit rarement ces deux espèces sur nos marchés.

Le SCOMBRE THON. — *Scomber thymus* (Linn., Gmel.)

En gascon *Atoun*.

Cette précieuse espèce arrive sur nos côtes vers la fin du printemps, on la pêche alors en grande quantité entre Biarritz et Fontarabie; à partir de cette zone, et se dirigeant vers le Nord, on ne la rencontre plus; ainsi on n'en pêche jamais à Capbreton, quoique ce village soit à une très-petite distance des parages qu'elle fréquente. Vers la fin de septembre, le thon abandonne notre littoral pour se diriger dans le grand Océan atlantique. Le bon goût de sa chair et la modicité de son prix le font rechercher de tout le monde: les riches comme les pauvres en font une grande consommation; aussi, sous ce rapport, je n'hésite pas à le considérer comme le plus précieux et le plus utile de tous les poissons de notre pays. Sa grande abondance a donné l'idée à un industriel provençal, M. Rivet, de créer à Saint-Jean-de-Luz un établissement de thon mariné; huit à dix ans se sont à peine écoulés, et déjà cet établissement a répondu d'une manière favorable à l'attente de son fondateur.

Le SCOMBRE ALALONGA. — *Scomber alalonga* (Gmel.)

En gascon *Alot*.

Cette espèce, confondue la plupart du temps avec la précédente, en

diffère essentiellement par sa taille qui n'atteint jamais la même grandeur, par les nageoires du dessous, de la queue et surtout par les pectorales qui sont excessivement longues, car son nom d'*alalonga*, qui signifie *ailes longues*, ne lui vient que de ce dernier caractère. *L'alalonga* arrive sur nos côtes vers le mois d'août et les quitte en septembre: il est infiniment plus estimé et plus rare que le thon. Lacepède dans son histoire des poissons, et Lesson dans son dictionnaire classique d'histoire naturelle, prétendent à tort que ce poisson fréquente rarement les côtes de l'Océan; je puis affirmer que son apparition sur celles du golfe de Gascogne est régulière et constante.

Le SCOMBRE SARDE. — *Scomber sarda* (Bloch., Lacep.)

A la même époque que le *thon* et *l'alalonga*; il visite nos contrées, mais il est beaucoup plus rare.

Le SCOMBRE MAQUEREAU. — *Scomber scombrus* (Linn., Lacep.)

En gascon *Maquarcou*.

Très-commun sur nos côtes, peu estimé des habitans, inférieur pour le goût à l'espèce des mers du Nord, qui pourtant est la même; on le pêche toujours dans l'Océan, depuis le printemps jusqu'en automne.

Le CARANX TRACHURE. — *Caranx trachurus* (Lacep., Cuv.)

En gascon *Chicharou*.

Excessivement commun au printemps sur nos côtes de Biarritz. Peu estimé des habitans, sa chair est dure et coriace; cependant les gens peu fortunés et surtout les marins en font une grande consommation.

Famille des SPAROIDES. — II^e TRIBU.

Le SERRAN GIGAS. — *Serranus gigas* (Cuv.)

En gascon *Mérou*.

Cet excellent poisson est sédentaire sur nos côtes, on le pêche toute l'année.

Le SPARE DORADE. — *Sparus aurata* (Linn., Lacep.)

En gascon *Daourade*.

Peu de poissons ont reçu une parure plus élégante que la dorade; elle brille de la douce clarté de l'argent et de l'azur: le bleu et le noir se marient agréablement sur tout son corps. On pêche ce beau poisson sur nos côtes, depuis le printemps jusqu'en automne; il s'engage dans l'embouchure de l'Adour et remonte jusqu'au Boucau; sa chair est excellente et peut rivaliser avec les poissons les plus estimés de nos contrées.

Le SPARE SPARAILLON. — *Sparus sparulus* (Lacep.)

Rare sur nos côtes; peu connu des pêcheurs.

Le SPARE SARGUE. — *Sparus sargus* (Linn., Lacep.)

Son apparition sur nos côtes arrive à des époques périodiques.

Le SPARE OBLADE. — *Sparus oblada* (Lacep.)

On rencontre l'oblade assez souvent sur nos côtes.

Le SPARE SMARIS. — *Sparus smarvis* (Linn., Lacep.)

On pêche ce spare à Biarritz, Bidart et Saint-Jean-de-Luz; cette espèce et les trois précédentes; sont peu connues dans le pays: conséquemment rejetées comme aliment, et avec raison, car elles sont mauvaises.

Le SPARE MENDOLE. — *Sparus mendola* (Lacep.)

En gascon *Caganerou*.

Cette espèce est plus commune que les précédentes, on la pêche sur toutes nos côtes; sa chair est dure et coriace.

Le SPARE PAGEL. — *Sparus pagel* (Linn., Lacep.)

En gascon *Grecquès*.

Très-commun sur nos côtes: on le pêche ordinairement à Biarritz, Bidart, Saint-Jean-de-Luz, depuis le printemps jusqu'à la fin de l'été: meilleur au goût que les espèces précédentes.

Le SPARE PAGRE. — *Sparus pagrus* (Linn., Lacep.)

Vulg. *Rousseau*.

Cette excellente espèce, la meilleure du genre, après la dorade, arrive sur nos côtes vers le mois de décembre, où elle reste jusqu'à la fin de mars; on la pêche à cette époque en grande quantité.

Famille des **PERSEQUES.**

Le MUGE CÉPHALE. — *Mugil cephalus* (Linn., Lacep.)

En gascon *Murlou*.

Il est très-commun sur la côte et dans l'Adour, excellent poisson, très-estimé.

Le MULLE ROUGET. — *Mullus barbatus* (Linn., Lacep.)

En gascon *Trenquenaous*.

C'est vers le milieu de l'été que ce magnifique poisson arrive sur les côtes de Biarritz, son goût est exquis.

La PERSEQUE PERCHE. — *Perca fluviatilis* (Linn., Lacep.)

En gascon *Perche*.

Habite toutes les eaux douces.

La PERSEQUE UMBRE. — *Perca umbra* (Lacep.)

Cette espèce, indiquée par les auteurs comme habitant la Méditerranée; se pêche abondamment dans le golfe de Gascogne; elle est assez estimée comme aliment.

Le CENTROPOME LOUP. — *Centropomus lupus* (Lacep.)

Vulg. *Louvine*, en gascon *Loubie*.

Très-commune sur nos côtes et dans l'Adour vers son embouchure; on la pêche toute l'année: c'est sans contredit le poisson le plus exquis, après le saumon et le turbot.

La SCIÈNE UMBRE. — *Sciena umbra* (Linn., Bloch.)

En gascon *Bourrugue*.

Ce poisson habite communément les côtes de notre golfe; il remonte l'Adour comme les deux espèces précédentes, c'est-à-dire qu'il s'éloigne peu de l'embouchure du fleuve; on le pêche toute l'année, c'est un poisson excellent.

La SCIÈNE AIGLE. — *Sciena aquila* (Lacep.)

En gascon *Tihoure* dans le jeune âge, et *Magre*, lorsque le poisson a atteint tout son développement.

Très-commun toute l'année sur nos côtes, qu'il n'abandonne jamais lorsqu'il est adulte; dans cet état il atteint jusqu'à cinq pieds. Les jeunes s'engagent, vers le mois de juillet, dans l'embouchure de l'Adour; mais ils ne la remontent qu'à une très-petite distance; sa chair est délicate et fort estimée.

Famille des ARMIGÈNES (JOUES ARMÉES).

La TRIGLE GRONDIN. — *Trigla gruniens* (Lacep.)

En gascon *Gourlin*.

Cette espèce arrive sur nos côtes vers le mois de mars et y séjourne jusqu'en été; on la pêche toujours dans l'Océan; elle ne s'engage jamais dans l'Adour. Ce poisson à chair ferme et délicate, au goût exquis, est malgré ces avantages peu recherché des habitans; le nom de grondin lui vient de la faculté qu'il a de faire entendre un bruissement très-sensible par le frôlement de ses opercules. Au reste, ce caractère est commun à presque tout le genre *trigle*.

La TRIGLE LYRE. — *Trigla lyra* (Linn.)

Cette espèce est moins commune et moins bonne que la précédente. On la pêche sur nos côtes.

La TRIGLE HIRONDELLE. — *Trigla hirundo* (Linn.)

En gascon *Pirloun*.

L'apparition de cette espèce sur les côtes du golfe, a lieu à la même époque que le *grondin*: sa chair est dure, coriace et peu agréable.

La SCORPÈNE TRUIE. — *Scorpena scrofa* (Linn., Lacep.)

En gascon *Crabe*.

Ce poisson, qui habite la Méditerranée d'après la plupart des natura-

listes, se pêche aussi abondamment sur les côtes de Biarritz, vers le milieu de l'été; son apparition est de fort courte durée; il est d'un goût exquis.

Les AKYSTIQUES (SANS VESSIE NATATOIRE.)

La LOPHIE BAUDROIE. — *Lophius piscatorius* (Gmel.)

Vulg. *Diabie de mer, Crapaud de mer.*

Cette lophie, si singulière par son organisation et ses formes fantastiques, se pêche assez fréquemment sur nos côtes, et dans l'Adour vers son embouchure; on l'a rejetée comme aliment.

La GOBIE PAGANEL. — *Gobius paganellus* (Lacep.)

Vulg. *Goujon de mer.*

Excellente espèce, peu connue des pêcheurs de nos contrées et des habitans; elle est assez rare, cependant j'ai souvent eu occasion de l'observer dans les rochers de Biarritz et à l'embouchure de l'Adour.

La GOBIE ENSANGLANTÉE. — *Gobius cruentatus* (Linn.)

Habite nos côtes.

La GOBIE BOULETOT. — *Gobius niger* (Linn.)

Cette gobie est rejetée comme aliment, quoique excellente au goût. Cela vient de ce que l'espèce est peu connue des habitans.

Famille des ANGUILLOIDES.

La MURÈNE ANGUILLE. — *Muræna anguilla* (Linn., Lacep.)

En gascon *Anyelle.*

Habite les eaux douces, accidentellement l'Océan.

Le *sardiat* du département des Landes, dont les pêcheurs et les habitans font une espèce distincte, est à examiner; je crois en effet qu'il réunit des caractères assez tranchés, tels que le prolongement des mâchoires, la dimension de l'œil et l'éloignement de celui-ci de l'extrémité de la bouche, pour qu'on en fasse une espèce nouvelle; du reste, il est bien supérieur par sa taille et par la délicatesse de sa chair.

La MURÈNE COMMUNE. — *Muræna helena* (Linn., Gmel.)

Cette espèce est rare sur nos côtes, ce n'est qu'à des époques éloignées que l'on voit paraître ce poisson sur nos marchés; il est rejeté comme aliment.

La MURÈNE CONGRE. — *Muræna conger* (Linn., Lacep.)

En gascon *Coungre*.

Cette murène est sédentaire dans le golfe: on la pêche en grande quantité à toutes les époques de l'année; elle est assez estimée, cependant elle est inférieure pour le goût à l'anguille et au sardiat.



EXTRAIT DU CATALOGUE

DES OISEAUX

DU DÉPARTEMENT

DES LANDES ET DES PYRÉNÉES OCCIDENTALES (1),

PAR M. ULYSSE DARRACQ.

VAUTOUR ARBIAN. — *Vultur cinereus* (Linn.)

Cette grande et belle espèce arrive dans nos montagnes vers les beaux jours du printemps, jamais en troupe, mais isolée ou par couple; le nombre en est très-circonscrit, et je ne crains pas d'admettre, d'après mes calculs, qu'il ne dépasse pas une douzaine d'individus dans la chaîne pyrénéenne occidentale; et, dans les Hautes - Pyrénées, cet oiseau est encore plus rare. Ses mœurs sont à peu près identiques avec celles du

(*) M. Ulysse Darracq, pharmacien à Saint-Esprit, et naturaliste distingué, a publié au mois de février 1836, à Bordeaux, un catalogue des oiseaux du département des Landes et des Pyrénées occidentales. Sans parler de cette nomenclature ornithologique exacte et savante, les notes qui accompagnent chaque individu sont curieuses et enrichies de nouvelles observations. Nous ne faisons qu'emprunter quelques fragmens de ce catalogue. (*Note de l'auteur des Vues historiques et descriptives.*)

vultur fulvus; cependant il est moins lâche, et le célèbre Temminck a commis une erreur en assurant le contraire. L'arrian est bien connu et redouté des pâtres des Pyrénées, car souvent il met à mort de jeunes agneaux, lors même qu'ils gardent leurs troupeaux. Les recherches les plus scrupuleuses auxquelles je me suis livré pour découvrir sa propagation, sont restées jusqu'à présent infructueuses : son incubation sera donc encore un mystère pour la science. Les localités qu'il visite de préférence sont les monts Arsamendi, Mousson, Beihoura, la Rhune et surtout les montagnes des Aldudes.

GYPÆTE BARBU. — *Gypæctus barbalus*. (Cuvier).

L'élégance de forme, la magnificence du plumage, la grande taille, la force musculaire, le courage du gypæte en feront toujours le plus bel oiseau d'Europe. La vie de cette rare espèce est toute aérienne; il passe son temps à sillonner les plus hautes régions de l'atmosphère; les vents les plus impétueux, les tourmentes les plus affreuses ne l'arrêtent point dans ses ascensions; il ne prend du repos que la nuit ou pour s'abattre sur les quadrupèdes petits ou grands qui ont l'imprudence de s'avancer sur les bords des gouffres; il les y précipite et les achève sur place. Dans nos montagnes, ce sont les agneaux, les brebis, les chevreaux dont il fait sa proie habituelle. L'espèce est rare partout, mais infiniment moins dans les montagnes de la Navarre, où il m'est souvent arrivé d'en voir plusieurs dans la même journée. Le gypæte niche et reste constamment sur nos montagnes, et choisit toujours les rochers les plus escarpés et les plus inaccessibles pour établir son aire.

Les montagnes désignées pour l'habitat de l'arrian sont aussi celles qu'il préfère.

FAUCON PÈLERIN. — *Falco peregrinus*. (Linn.)

Habite toute la chaîne pyrénéenne où il est sédentaire et assez commun.

AIGLE ROYAL. — *Falco fulvus*. (Linn.)

Habite les grandes forêts en plaine. Excessivement rare.

AIGLE JEAN-LE-BLANC. — *Falco Brachy-dactylus* (Volf.)

Cette belle et rare espèce se rencontre dans quelques forêts des Pyrénées occidentales et du département des Landes, principalement celles qui avoisinent les landes et les grandes plaines. Cet aigle se nourrit exclusivement de reptiles, surtout de serpens et de lézards.

AIGLE BOTTÉ. — *Falco pennatus* (Linn.)

De passage accidentel. Depuis dix ans que je m'occupe de l'ornithologie de ce pays, à ma connaissance un seul individu a été pris dans les filets d'une chasse aux petits oiseaux, dans la commune de Saint-Etienne, près de Bayonne. Ce rare oiseau a été monté par mon ami Levillant, et figure dans la collection de ce zélé et savant ornithologiste, bien digne de marcher sur les traces de son père.

L'AUTOUR. — *Falco palumbarius* (Linn.)

Habite les bois. Assez commun. Sédentaire.

MILAN ROYAL. — *Falco milvus* (Linn.)

Habite les forêts et les bois antiques du département où l'espèce est très-abondante. Sédentaire. Emigre aussi en automne vers l'Espagne.

BUSARD SAINT-MARTIN. — *Falco cyaneus* (Montagu.)

Habite les bois situés proche des rivières, surtout des marais et des lacs. Sédentaire.

CHOUETTE CREVÊCHE. — *Strix passerina* (Auctorum.)

Habite les vieilles mesures ou les tours abandonnées. Sédentaire.

HIBOU GRAND-DUC. — *Strix bubo* (Linn.)

Habite les grandes forêts de pins, de chênes, qui avoisinent les landes et les bruyères. Assez rare dans le département.

HIBOU SCOPS. — *Strix Scops.*

Cette jolie petite espèce est de passage dans nos contrées, ou la rencontre en automne. Elle est assez commune.

CORNEILLE MANTELÉE. — *Corvus cornix* (Linn.)

Habite dans quelques contrées du département des Landes, telles que les environs de Saint-Sever, d'Orthez et quelqu'autre localité. Cette espèce est du reste infiniment plus rare que les précédentes.

PYRRHOCORAX CHOQUART. — *Pyrrhocorax-Pyrrhocorax* (Cuv.)

Habite les plus hautes sommités des montagnes; il vit en grande troupe, niche dans les crevasses des rochers. Cette espèce est excessivement commune sur toutes les Pyrénées occidentales. Sédentaire.

LORIOT. — *Oriolus galbula* (Linn.)

Habite les bois; arrive en grande quantité, mais isolément, vers la fin d'avril, et part en août.

GOBE-MOUCHE BEC-FIGUE. — *Muscicapa luctuosa* (Temm.)

Habite les bois, les vergers: de passage périodique et régulier au printemps et en automne. Quoique cet oiseau soit désigné par les auteurs sous le nom de bec-figue ou bèque-figue (nom tout à fait impropre, car jamais il ne touche aux figues), les habitans de nos contrées ne le connaissent que sous le nom de *bergeron*, tandis qu'ils ont imposé le nom de bec-figue à la sauvette des jardins, qui ne vit en automne que de ce fruit. Le gobe-mouche bec-figue est, du reste, un excellent morceau, très-estimé, et que l'on prend, en assez grande quantité, aux lacets.

MERLE A PLASTRON. — *Turdus torquatus* (Linn.)

Habite en grande abondance toutes les forêts des Pyrénées, plus particulièrement les centrales; émigre en automne vers nos contrées, où il ne séjourne que fort peu de temps.

CINCLE PLONGEUR. — *Cinclus aquaticus* (Bechst.)

Habite tous les torrens de nos montagnes. Les eaux de la Nive, depuis Cambo jusqu'à sa source, nourrissent un grand nombre de ces oiseaux si intéressans par leur manière de vivre; ils se tiennent, la plus grande partie du jour, sur les grosses pierres placées au-dessus des eaux; là, ils restent immobiles quelques instans épiant leur proie, qui consiste en chevrettes et mollusques d'eau douce. Tout à coup ils se précipitent dans le fond de l'eau où ils courent sans dériver, malgré la rapidité du courant. De telles mœurs sont vraiment extraordinaires, quand on songe à l'organisation de cet oiseau et aux moyens qu'il emploie pour se submerger et se tenir au fond de l'eau, qui sont encore pour nous un problème.

BEC-FIN ROUSSEROLLE. — *Sylvia turdoides* (Meyer.)

Habite, à l'époque de son passage du printemps et de l'automne, les bords des lacs, des fossés, des rivières, les prairies et *bartes* des environs de Saint-Esprit. Il est rare dans le département.

BEC-FIN ROSSIGNOL. — *Sylvia luscinia* (Lath.)

Habite, à son passage du printemps et de l'automne, les bois, les buissons, les jardins; niche dans ces localités.

BEC-FIN GORGE BLEUE. — *Sylvia suecica* (Lath.)

Ce charmant oiseau arrive dans nos contrées du 15 au 20 mars; à cette époque il affectionne pour son habitation, qui ne dure que fort peu de temps, les bords de l'Adour, depuis l'église de Saint-Bernard jusqu'à la plage du Boucau sur la rive droite et ceux qui sont situés vis à vis sur la rive gauche; au passage d'automne, il préfère fréquenter les champs de maïs en plaine, situés sur les bords de l'Adour: il est fort commun dans nos environs.

ROITELET TRIPLE BANDEAU. — *Sylvia ignicapilla* (Bechst.)

Habite les mêmes localités que le roitelet ordinaire. Sédentaire. Plus rare.

ACCENTEUR PÉGOT OU DES ALPES. — *Accentor alpinus* (Bechst.)

Commun sur toutes nos Pyrénées, qu'il ne quitte qu'en hiver pour se rapprocher des vallées. Pendant les beaux jours des autres saisons, il charme la monotonie des montagnes par son chant agréable, qu'il exécute en s'élevant au-dessus du rocher où il est placé, et où il ne tarde pas à se reposer.

ALOUETTE CALANDRELLE. — *Alauda brachidactyla* (Tem.)

Habite les champs et les bords de la mer. De passage régulier et périodique au printemps et en automne. Elle ne séjourne pas dans nos contrées; elle est infiniment plus rare que les espèces précédentes. On ne rencontre pas des individus isolés.

MÉSANGE HUPPÉE. — *Parus cristatus* (Linn.)

Cette jolie espèce habite, en grand nombre, les forêts de pins qui

se trouvent situées sur le littoral, depuis l'embouchure de l'Adour jusqu'à la Teste de Buch. Temminck, dans le 3^e volume de son *Manuel* publié en 1835, prétend qu'elle est rare partout; j'ose affirmer que ce savant ornithologiste est dans l'erreur à cet égard, car ses bandes sont si nombreuses qu'elles peuplent, à elles seules, la localité indiquée ci-dessus: il m'est souvent arrivé d'en tuer plusieurs individus dans la matinée. Sédentaire.

BRUANT ORTOLAN. — *Emberiza hortulana* (Linn.)

Habite les champs, les landes. Très-commun aux environs de Tartas, Saint-Sever, Dax et autres localités du département: de passage périodique et régulier au printemps et en automne. Ne niche pas dans nos contrées.

GROS-BEC SEREIN OU CINI. — *Fringilla serinus* (Linn.)

Habite les jardins, les champs, surtout les forêts de pins du département. Très-commun, sédentaire.

PIC NOIR. — *Picus martius* (Linn.)

Cette espèce, la plus grande du genre européen, se trouve dans toutes les forêts des montagnes de la Navarre, et principalement dans celles d'Irati, près de Saint-Jean-Pied-de-Port; quoique répandue par toute la chaîne, l'espèce ne paraît pas très-multipliée; c'est, de tous les pics, le plus farouche, et celui dont les chasseurs s'emparent le plus difficilement.

TICHODROME ÉCHELETTE. — *Tichodroma phænicoptera* (Temm.)

Ce charmant oiseau habite sur les rochers les plus élevés de nos montagnes; il descend, en hiver, dans la plaine et s'établit alors sur les murailles crevassées des vieux édifices; c'est ainsi que dans mes jeunes ans, je me rappelle l'avoir souvent observé sur les murs de la cathédrale de Dax, en face des remparts.

HIRONDELLE DE ROCHER. — *Hirundo rupestris* (Linn.)

Cette espèce arrive dans nos montagnes, immédiatement après celles de cheminée et de fenêtre, mais en petit nombre. Elle se tient dans les gorges des montagnes, entr'autres au Pas-de-Roland, dans la commune d'Ixatou.

COLOMBE BISET. — *Columba Livia* (Briss.)

De passage accidentel; un seul individu, tué à Saubrigues, l'hiver dernier, figure dans ma collection: il est très-rare à l'état sauvage.

TETRAS AUERHAN. — *Tetrao urogallus* (Linn.)

Ce magnifique et superbe coq de bruyère, le plus grand du genre, habite les forêts de hêtres, de sapins et autres grands végétaux des Pyrénées; il ne quitte jamais ces lieux. On le rencontre assez fréquemment aux alentours des Eaux-Bonnes, des Eaux-Chaudes et dans la forêt d'Irati, près de Saint-Jean-Pied-de-Port.

TETRAS PTARMIGAN. — *Tetrao lagopus* (Linn.)

Le lagopède habite, pendant l'été, la région des glaces éternelles; en hiver, il vit dans les régions intermédiaires de nos montagnes; dans le premier cas, son plumage est d'un cendré roux, coupé de nombreux zigzags noirs; dans le second cas, il est d'un blanc parfait. Cet oiseau est commun aux environs des Eaux-Bonnes et des montagnes de la vallée d'Aspe; il ne se rencontre jamais dans les Pyrénées basques.

GANGA CATA. — *Pterocles setarius* (Temm.)

Cette rare et belle espèce est de passage accidentel dans nos contrées. Je possède, dans ma collection, les deux seuls individus qui ont été tués depuis dix ans dans nos environs: l'un dans la commune de Tosse (Landes), et l'autre dans la commune d'Anglet, près de Bayonne.

OËDIGNÈME CRIARD. — *OEdienemus crepitans* (Temm.)

Habite les landes, les bruyères, les champs pierreux et élevés du département: de passage régulier au commencement du printemps, de l'automne et une partie de l'hiver. L'espèce est commune. On le nomme dans les environs de Bayonne *poule ginante*.

ÉCHASSE A MANTEAU NOIR. — *Himantopus melanopterus* (Meyer.)

Habite à son passage les bords de la mer, et les bords de l'Adour à son embouchure. Le passage de cette rare espèce n'est pas régulier; il paraît qu'il s'opère, lorsqu'il a lieu, par troupes peu nombreuses. Je possède plusieurs individus, dans ma collection, tués à différentes époques au Boucau Nord et Sud.

VANNEAU PLUVIER. — *Vanellus melanogaster* (Bechst.)

Habite, pendant son passage, qui est régulier et périodique au printemps et en automne, les bords de la mer et ceux de la rivière à son embouchure. Plus rare que l'espèce précédente.

CIGOGNE NOIRE. — *Ciconia nigra* (Bellon.)

Quoique cette belle espèce n'apparaisse pas annuellement dans nos contrées, on peut la considérer comme de passage périodique. Elle paraît fréquenter de préférence les environs de Saint-Sever. J'en ai vu deux dans le cabinet de mon savant ami, M. Léon Dufour, tués dans cette localité.

HÉRON CRABIER. — *Ardea ralloides* (Scopoli.)

De passage accidentel. Au printemps de 1827, un individu de cette charmante espèce fut tué dans les marais qui se trouvent au bout des Allées - Marines à Bayonne. Depuis lors, jusqu'en 1834, je n'ens plus occasion d'observer cet oiseau; mais au printemps de cette année, il s'en jeta grand nombre d'individus dans les marais qui avoisinent l'étang d'Orx. J'en possède deux, dans ma collection, tués alors.

BÉCASSE ORDINAIRE. — *Scolopax rusticola* (Linn.)

Son séjour, dans nos contrées, dure 4 mois: habite les bois de ché-

nes, de pins, les taillis; arrive ordinairement vers le 15 octobre; cependant il est à ma connaissance que des individus ont été tués dans le courant du mois de septembre; mais ceci est exceptionnel et subordonné à l'état de la température. La bécasse quitte notre pays à la fin de mars. Nulle part en France elle n'est aussi commune que dans notre département. Comme tous les erratiques, elle préfère habiter et opérer son passage le long des forêts qui avoisinent l'Océan.

BÉCASSINE ORDINAIRE. — *Scolopax gallinago* (Linn.)

Habite les marais du département, et niche dans plusieurs d'entr'eux: sédentaire et de passage. Exclusivement commune.

POULE D'EAU DE GENÊT. — *Gallinula crex* (Lath.)

Habite, pendant son passage du printemps et de l'automne, les champs de maïs, les prairies humides, les hautes herbes des *bartes*: très-commune aux environs de Bayonne, où elle est fort estimée comme aliment.

HIRONDELLE DE MER ARCTIQUE. — *Sterna arctica*.

Cette espèce est rare sur les côtes maritimes du département. Je considère son apparition comme accidentelle, bien que j'en aie plusieurs individus, dans ma collection, tués aux environs de Bayonne.

GOELAND A MANTEAU NOIR. — *Larus marinus* (Linn.)

Habite toute l'année les côtes de l'Océan; niche sur les roches du Cap Saint-Martin, entre Biarritz et la Chambre-d'Amour: assez commun. Cette espèce, ainsi que toutes celles du genre, n'abandonne jamais l'Océan pendant l'incubation et l'éducation des petits; mais dans toutes les autres saisons, et notamment l'hiver, ils quittent la mer pour s'avancer dans les terres, à une distance d'une lieue seulement, à moins de cause accidentelle. A l'entrée de la nuit, ils ne manquent jamais de regagner la plage maritime, où se trouve leur gîte.

MOUETTE A CAPUCHON NOIR. — *Larus melanocephalus* (Natt.)

De passage accidentel sur nos côtes. Un seul individu, tué, à ma connaissance, dans le département, figure dans ma collection.

OIE BERNACHE. — *Anas leucopsis* (Temm.)

De passage accidentel, seulement lorsque l'hiver est très-rigoureux. En 1829, on en tua quelques individus; deux entr'autres figurent dans ma collection.

CYGNE A BEC JAUNE OU SAUVAGE. — *Anas cygnus* (Linn.)

De passage accidentel, seulement pendant les hivers très-rigoureux.

CANARD CHIPEAU OU RIDENNE. — *Anas strepera* (Linn.)

De passage régulier et périodique en hiver et au commencement du printemps. Cette espèce est assez rare.

CANARD SARCELLE D'ÉTÉ. — *Anas querquedula* (Linn.)

De passage périodique et régulier: plus nombreux au commencement du printemps.

CANARD DOUBLE MACREUSE. — *Anas fusca* (Linn.)

De passage périodique et régulier sur nos côtes.

CANARD A IRIS BLANC OU NYROCA. — *Anas leucophthalmos* (Bech.)

De passage régulier, au commencement de l'hiver et aux premiers jours du printemps.

GRAND CORMORAN. — *Carbo cormoranus* (Meyer.)

Habite les grands étangs et lacs du département, les roches de Biarritz; niche dans ces localités : sédentaire et de passage.

PLONGEON IMBRINE. — *Colymbus glacialis* (Linn.)

Les jeunes de cette espèce se montrent seulement pendant l'hiver sur nos côtes et les étangs qui avoisinent la mer; les vieux, jamais. Cependant, par un des hasards difficiles à expliquer, un adulte de cette espèce magnifique fut tué en mai 1833, dans un petit étang d'un moulin de la commune de Pouillon. Ce bel oiseau a été monté par moi et figure dans ma collection dont il fait l'ornement.

GUILLEMOT A CAPUCHON. — *Uria troile* (Lath.)

De passage accidentel sur nos côtes maritimes, se montre moins souvent que l'espèce précédente.

MACAREUX MOINE. — *Marmon fratercula* (Temm.)

De passage périodique sur nos côtes maritimes, en hiver et au printemps.



TABLE
DES MATIÈRES.

	PAGES.
A UN AMI.	i
BAYONNE, depuis les Romains jusqu'à la réunion de la Guienne à l'Angleterre.	1
BAYONNE, depuis la réunion de la Guienne à l'Angleterre, jusqu'à la conquête de Charles VII.	21
BAYONNE, depuis la conquête de Charles VII en 1451, jusqu'en 1572.	47
BAYONNE, depuis les dernières années du 16^e siècle, jusqu'à la convocation des États.	75
BAYONNE, depuis la révolution de 1789, jusqu'en 1808.	125
1808.	159
1814.	199
1815.	267
BAYONNE en 1836.	300
BIOGRAPHIE.	315
LA CATHÉDRALE.	327
LES CINQ-CANTONS.	340
LES ALLÉES-MARINES.	348
LE CIMETIÈRE ANGLAIS, épisode du blocus de 1814.	359
VOS FEMMES.	369

	PAGES.
DE L'ÉTABLISSEMENT DES JUIFS en deça des Pyrénées.....	385
BIARRITZ ET LES BAINS DE MER.....	415
SAINT-JEAN-DE-LUZ, LE FORT DE SOCOA, HENDAYE ET BÉHOBIE. — Coup d'œil en Espagne.....	443
CAMBO, ITXATSOU, LE PAS-DE-ROLAND, HASPARREN, LA GROTTÉ D'ISTURITS, LES BASQUES.....	468
QUELQUES FRAGMENS pour servir à l'histoire naturelle des environs de Bayonne. — Extrait d'une notice géologique du docteur DUCASSE, par M. SALAIGNAC.....	507
NOTICE SUR LA FLORE DE NOS ENVIRONS, par M. Ulysse DARRACQ.....	517
LISTE MÉTHODIQUE des poissons des eaux douces et salées des environs de Bayonne, observés par M. DARRACQ.....	536
EXTRAIT du catalogue des oiseaux du département des Landes et des Pyrénées occidentales, par M. DARRACQ.....	549



—•••—
BAYONNE, IMPRIMERIE DE LAMAIGNERE.



